

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES ŒUVRES

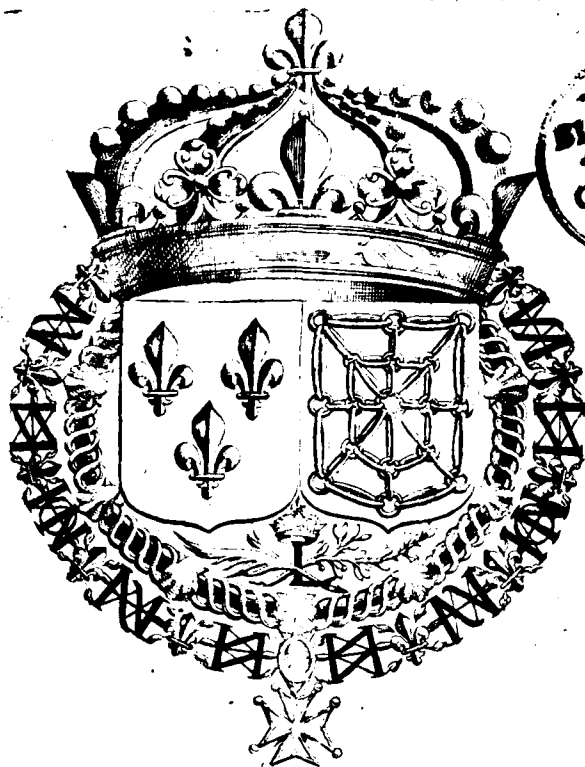
Collegij Lugdunensis B. Ministorij D E *Societarij Jesu Catalogo inscriptus 1680*

SENEQVE,
DE LA TRADUCTION
DE MESSIRE FRANCOIS DE MALHERBE,
Gentil-homme Ordinaire de la
Chambre du Roy.

CONTINVEES

Par PIERRE DV-RYER, de l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.



A PARIS:

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, sur le
second Perron allant à la Sainte Chapelle.

M. DC. LIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL
DVC
DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR;

J'ay souvent oüy dire à feu Monsieur de Malherbe, qu'il ne desiroit qu'autant de vie qu'il en faloit pour celebrer vos immortelles actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit conceu, pour le donner quelque iour à la Posterité. Mais la Mort, qui preuiant d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle cy, & luy enuia le contentement d'accomplir un si loüable dessein. Si elle l'eust espargné iusques à-present, ses derniers Vers font assez iuger que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce feu diuin dont son esprit estoit enflammé, n'auoit receu aucune diminution de sa Vieillesse. Il l'auoit conserué tout pur &

EPISTRE:

tout entier dans ce dernier âge ; avec une extreme passion pour vostre service, & pour la gloire de vostre Nom. Ce qu'il me tesmoigna particulièrement un peu avant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au iour, sous l'appuy de V. Eminence, ces Epistres de Seneque, qu'il a traduittes en nostre Langue. Je vous les presente donc, MONSEIGNEVR, & pour ma descharge, & pour l'honneur de ces deux Hommes illustres. Car ie suis bien assure qu'elles seront sous vostre protection, comme dans l'Azyle le plus saint & le plus inuiolable qu'ayent aujourd'huy les bonnes Lettres. Que si les Morts estoient, comme nous, capables de passion & de sentiment, MALHERBE & SENEQUE, auroient sans doute bien du sujet de se reioyr ; l'un de voir sa derniere volonte accomplie, & l'autre d'auoir en France pour Protecteur un grand HEROS, qui ne se fait pas moins aymer par ses Vertus, que le Prince dont il estoit Conseiller, se fit hayr par ses vices. Aussi se promet il, MONSEIGNEVR, de recevoir de V. E. un accueil autant fauorable, que le traitement qu'il receut d'un si mauvais Maistre fut inhumain. Ce cruel luy accoursit la vie du corps, & vous estendrez par vostre autorité celle de son Nom, & de sa Memoire. Cordouë en Espagne fut autrefois son Berceau, & Rome le Theatre de ses Vertus : Comme aujourd'huy en France M. de Malherbe est l'organe de sa gloire, & le plus excellent interprete de ses pensées. Cela estant, MONSEIGNEVR, ie croy que vous ne dedaignerez pas de proteger apres sa mort les Escrits d'un homme que vous avez honoré de vostre estime durant sa vie. Outre sa priere, la faueur qu'il a faite à mon fils de luy donner son Nom, & les obligations que ceux de ma Maison, & moy en mon particulier, auons à Vostre Eminence, m'inuite à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblement de le recevoir, avec le mesme visage que si l'Auteur mesme vous le faisoit, & de le prendre pour une partie de la reconnoissance qu'est obligé de vous rendre,

MONSEIGNEVR,

De V. E.

Letres-humble & tres-obeissant seruiteur,
I. B. DE BOYER.

AV LECTEUR.

 O V S sçavez, Lecteur, combien est recomman-
dable de soy Monsieur de MALHERBE, & quel-
les preuues il a renduës de son esprit en tous ses
rars Ouurages. Mais en celuy-cy particulièrement,
il paroît bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à in-
uenter: car il y déduit si nettement les pensées de son Autheur,
que par les delicateſſes de nostre Langue, il encherit sur les
graces de la Latine. Vous demeurez d'accord avec moy, si
vous lisez ses Epistres, que j'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il
en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenü,
nous a priuez des dernieres Lettres, que j'ay creü ne pouuoit
traduire, à moins que d'attirer sur moy l'indignation de tou-
tes les Muses. Aussi est-il vray qu'un seul MALHERBE a peu
l'acheuer, comme vn seul Appellé pût autresfois donner le
dernier trait de pinceau à cette belle Venus, qu'il voulut à
dessein laisser imparfaite. Ce qui n'empesche pas toutesfois
que chaque Lettre en particulier ne soit vne merueille de l'Art,
tant on y voit éclatter d'agrement & de beauté, comme en
tous les autres écrits que nous auons de cét excellent homme.
Ayant eu l'honneur d'estre connu de luy, j'ay bien voulu ren-
dre à sa memoire ce petit deuoir, que d'apporter quelque soin
à mettre au iour cette Traduction. Bien que ie la vous offre,
Lecteur, ce n'est pourtant pas à moy que vous la deuez, mais
à Monsieur BOYER, Conseiller du Roy au Parlement d'Aix,
& Neveu de cét Illustre Autheur, aux vertus & à l'estime du-
quel il a succédé legitiment. De vous dire au reste ce que
vaut ce Liure, cela seroit superflu, puis que tout le Monde
sçait bien ce qu'à valu Monsieur de MALHERBE. Je vous par-
leroie de luy plus hautement & plus au long, si ie ne croyois
trop basses toutes les louanges que ie luy pourrois donner apres
celles qu'il a receuës en la Preface de la premiere Partie de ses
Oeuures; Tellement qu'il me suffit de vous dire, que ces louan-
ges sont d'autant plus justes, qu'elles s'adressent à l'homme
du monde qui les ale mieux meritées; Et d'autant plus illustres
aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus
celebres Esprits de nostre siecle.

I. BAYDOIN.



TABLE DES EPISTRES DE SENEQUE.

EPISTRE I.

- I.  E temps est la seule chose que l'homme possède , & celle qu'il mesprise le plus.
- II. Le seul remede qu'on peut apporter à la fuite du temps , c'est de le bien employer en tout âge.
- page 207

EPISTRE II.

- I. La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.
- II. Celuy-là n'est pas pauvre , qui a peu , mais celuy qui desire dauantage que ce qu'il a.
- 209

EPISTRE III.

- I. Il faut penser long-temps a faire vn amy ; mais apres l'auoir fait , il ne luy faut rien tenir de cache.
- II. On n'est pas moins blasmable de ne se fier à personne , que de se fier à tout le monde.
- III. Le Sage doit chercher le repos dans vn honneste travail.
- 211

EPISTRE IV.

- I. Du contentement de l'ame , apres qu'elle a quitte les vices.
- II. Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.
- III. La pauureté qui se mesure à la regle de la nature , est la plus grande richesse de l'homme.
- 213

EPISTRE V.

- I. Il faut estre Philosophe en effect , & non pas en apparence.
- II. Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasmable.
- III. L'espoir & la crainte donnent la gesne à nostre ame.
- 216

EPISTRE VI.

- I. Plus on se connoist esloigné du vice , & plus on est proche de la perfection.
- II. La science est inutile , si elle ne passe des vns aux autres.
- III. On apprend plus par la conuersation des doctes , que par la lecture de leurs liures.
- 218

EPISTRE VII.

- I. Fuir la multitude.
- II. La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.
- III. Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.
- IV. Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.
- 220

EPISTRE VIII.

- I. La vie contemplatiue n'est pas inutile.

DE SENEQUE.

II. Nous auons assez quand nous auons ce qui nous est necessaire.

III. Il loue la Philosophie.

IV. Les choses casuelles ne sont point nostres.

223

EPISTRE IX.

I. Le sage est inuincible aux incommodes, mais non insensible. Il ayme d'auoir un amy, mais n'en ayant point il s'en peut passer.

II. Il faut aymer pour estre aymé, le contentement de faire un amy est plus grand que de l'auoir.

III. Les vrais amis ne visent qu'aux biens de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.

IV. Le Sage pour viure heureusement, se peut passer de tout le monde, mais pour viure non.

V. Le Sage est content de sa condition, & le fol au contraire.

226

EPISTRE X.

I. Les meschans ne doiuent point viure seuls.

II. Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.

III. Qu'il faut viure avec les hommes comme vœux de Dieu, & parler avec Dieu comme escouté des hommes.

231

EPISTRE XI.

I. Il defend ceux qui rougissent.

II. Les habitudes naturelles ne se peuuent changer.

III. Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour tesmoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.

233

EPISTRE XII.

I. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.

II. La vieillesse n'est pas sans plaisir.

III. Estre préparé à mourir tous les iours.

IV. Il est en nous de fuir nos miseres quand il nous plaist.

236

EPISTRE XIII.

I. Nul ne peut sçauoir sa force sans l'auoir esprouuée.

II. Les reprehensions du mal à venir, sont quelquesfois fausses & toujours inutiles.

III. Les vieillards qui ont des esperances & font des desseins, sont ridicules.

239

EPISTRE XIV.

I. Comment il faut aymer le corps.

II. Se tenir loin des Grands.

III. La pauureté nous met à couuert de l'enuie & de la hayne.

IV. Caton est blasme de s'estre entremis des affaires de la guerre civile.

V. La vie peinée est la plus sene.

VI. Celuy-là a plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer.

243

EPISTRE XV.

I. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame, comme courir, sauter, aller en carosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.

II. Comment il faut conduire la voix.

DES EPISTRES

III. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.

IV. Les biens de fortune ne donnent point vn parfait contentement, ils sont dangereux & peu solides. 248

EPISTRE XVI.

I. La Philosophie doit estre la guide de l'homme.

II. La Philosophie doit estre vtile à l'homme, soit qu'une Prouidence Eternelle gouuerne le monde, ou que les choses arriuent fortuitement, d'autant qu'elle enseigne à obeir à Dieu, & à souffrir les aduersitez avec patience.

III. Celuy qui se regle par les loix de la nature est riche, qui par celle de l'opinion est pauvre. 251

EPISTRE XVII.

I. L'apprehension de l'estat de nos affaires, ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.

II. Louange de la pauureté.

III. Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.

IV. Il ne faut, ny pour la pauureté, ny pour l'indigence, se retirer de la Philosophie.

V. Le Sage n'a faute de rien, parce que la nature se contente de peu, mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.

VI. Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais elles les changent. 254

EPISTRE XVIII.

I. Le Sage doit estre moderé dans les debauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.

II. Nous deuons quelquefois faire essay de l'abstinence & de la pauureté, & au milieu des caresses de la fortune nous resoudre à ses outrages.

III. Où il y a trop de colere, il n'y a jamais assez de jugement. 257

EPISTRE XIX.

I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny dans les Charges publiques, mais chercher son repos de bonne heure, non pas tout à fait dans la solitude, mais dans vne honneste occupation.

II. Les amis de table ne sont point les vrais amis, on ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée comme à celuy qui la reçoit. 261

EPISTRE XX.

I. La Philosophie est vne escole de bien-faire, & non de bien-parler. Estre constant en ses resolutions, est la marque d'un homme sage.

II. La pauureté fait connoistre les vrais amis, la gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais de s'y preparer par le mespris des richesses, comme à des choses qui ne sont pas difficiles à supporter.

III. Qu'il faut quelquefois se représenter vne pauureté imaginaire pour s'accoustumer à la veritable. 264

EPISTRE XXI.

I. La vertu nous rend immortels, & non les biens de la fortune.

II. Celuy qui a borné ses desirs est riche.. 267

EPISTRE

DE SENEQUE.

EPISTRE XXII.

- I. Le Sage se doit tout à fait dem'sler des occupations ſpécieufes en apparence, & pernicieufes en effect.
- II. Le moyen d'echaper aux occupations publiques, c'eſt d'en meſpriſer les honneurs & les recompens.
- III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en ſortons. 270

EPISTRE XXIII.

- I. La vraye joye conſiſte en la bonne conſcience, au meſpris des vanitez, des choſes caſueiles, & en vn reglement de vie vniforme.
- II. Ce luy-là vit honteufement, qui commence tous les iours à viare. 274

EPISTRE XXIV.

- I. Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.
- II. Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, eſt d'en prendre la meſure à part ſoy, & taxer ſa crainte.
- III. La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute ſa pompe n'eſt que la douleur d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en ſon accouchement.
- IV. La mort & les afflictions ſont la condition de la vie.
- V. Chaque iour emporte une partie de noſtre vie, & la derniere heure n'eſt pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.
- VI. L'homme Sage ne doit craindre ny deſirer la mort. 277

EPISTRE XXV.

- I. Les mauuiſes habitudes quelques enracinées qu'elles ſoient, ne ſont point incurables.
- II. Le plus pauvre du monde eſt aſſez riche pour auoir ce qui eſt neceſſaire.
- III. Qu'il nous faut repreſenter un reſmoin en toutes nos actions; il n'importe quel, pourueu que ſa vie ſoit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroître leurs vies deuant luy.
- IV. L'homme de bien doit viure chez ſoy, & le meſchant en compagnie. 284

EPISTRE XXVI.

- I. La vieilleſſe affoiblit le corps, & fortifie l'ame en la deliurant des vices.
- II. La mort qui eſt cauſée par la vieilleſſe, eſt donc.
- III. La mort eſt le juge veritable de noſtre vie.
- IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir. 286

EPISTRE XXVII.

- I. Les vieillards ſont blaſmables qui ayment les plaiſirs des jeunes gens, & qui ne ſont pas mourir leurs vices deuant qu'eux.
- II. La vertu eſt le ſeul bien de l'homme, qui ne s'aquier pas par procureur, comme beaucoup d'autres ſciences. 288

EPISTRE XXVIII.

- I. Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portēt leurs vices avec eux.
- II. Fuir le bruit du Palais.
- III. Connoiſtre ſa faute, c'eſt eſtre en voye d'amendement. 290

EPISTRE XXIX.

- I. Qu'il ne faut pas ceſſer de reprendre ceux qui n'ayment point à eſtre repris.
- II. Les mechans ne rient pas long temps.

TABLE DES EPISTRES

III. La vertu enseigne le mespris de la mort.

IV. On ne peut plaire au peuple & estre homme de bien.

293

EPISTRE XXX.

I. La vieillesse est vne maladie sans remede.

II. Le Sage ne craint point la mort.

III. Les vieillards peuuent mieux parler de la mort que les jeunes.

IV. La neceßité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

V. La vieillesse nous tire du monde sans violence.

VI. Le Sage seul fait bon visage à la mort.

VII. Les vieillards doivent moins craindre la mort que les jeunes, bien qu'elle soit tousiours aussi près des uns que des autres.

296

EPISTRE XXXI.

I. Fuir la volupté : la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.

II. Il n'est point de bien sans vertu, ny de mal sans vice.

III. Definition du bien & du mal, qu'elle est la regle du Sage.

IV. L'homme Sage est seul heureux.

300

EPISTRE XXXII.

I. Le Sage ne frequente pas ses semblables.

II. Il achève de viure deuant que de mourir.

III. Pourquoi nous desirons de viure long-temps.

303

EPISTRE XXXIII.

I. Les discours des Stoïques sont sententieux.

II. Pour faire jugement d'un grand personnage comme d'une belle femme, il faut tout voir.

III. Un homme d'âge ne doit pas tousiours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner luy-mesme.

305

EPISTRE XXXIV.

I. Le sage disciple resjoit le Precepteur.

II. Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.

308

EPISTRE XXXV.

I. L'amitié fait tousiours du bien, & l'amour quelquefois du mal.

II. Le plaisir qu'on prend avec ses amis, est plus sensible par la presence.

III. La constance est la marque d'un homme sage.

309

EPISTRE XXXVI.

I. Preferer la vie priuée à celle des courtisans & des personnes publiques.

II. L'humeur marne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus conuenable aux jeunes qu'aux vieux.

III. Le cõmerce des amis doit estre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.

IV. La regle du Sage c'est le mespris de la mort.

V. La persuasion n'est point neceßaire, où l'inclination nous porte.

VI. La mort ne nous oste point la vie, mais luy donne quelque intermission.

310

EPISTRE XXXVII.

I. La Philosophie nous enseigne à vaincre les neceßitez, & à surmõter les passions.

DE SENEQUE.

II. Il nous faut obeïr à la raison si nous voulons qu'on nous obeïsse. 313

EPISTRE XXXVIII.

I. Les discours familiers sont plus puissans pour enseigner, que les elegans & les polis. 314

EPISTRE XXXIX.

I. Un esprit genereux suit l'exemple des choses louïables.
II. Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.
III. Le peché ne va jamais sans penitence & sans douleur.
IV. Les voluptez rendent par l'accoustumance les choses necessaires, qui estoient auparavant superflues. 315

EPISTRE XL.

I. Les lettres nous representent les amis absens.
II. Il blasme le parler viste, & approuue le lent en un Philosophe. 317

EPISTRE XLI.

I. L'homme de bien est tousiours accompagné d'un bon genie.
II. Messpriser les biens de fortune, & aimer ceux de l'ame, c'est le fait du bon genie, ou d'une vertu diuine qui est dans l'homme de bien. 321

EPISTRE XLII.

I. Les hommes de bien sont rares.
II. Faute de puissance & non de volonté, on cesse bien souuent de mal faire.
III. Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont viles.
IV. La perte des choses foruites n'est point facheuse. 323

EPISTRE XLIII.

I. Les actions des Grands jusques aux plus petites, ne peuuent estre cachées.
II. L'homme de bien ne cache point sa vie comme le mechant. 326

EPISTRE XLIV.

I. De la vraye & fausse Noblesse.
II. Les Nobles & les roturiers ont mesme origine.
III. Le trop grand desir des biens de fortune empesche la felicité. 327

EPISTRE XLV.

I. Peu de liures, mais bons. Les disputes captieuses sont inutiles.
II. Le vice nous fait la guerre sous une apparence de vertu.
III. Quel homme se peut dire heureux.
IV. Si toutes les choses necessaires peuuent estre appellées biens.
V. La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues. 329

EPISTRE XLVI.

I. Les beaux liures quelque grosseur qu'ils ayent, ne sont jamais longs. 333

EPISTRE XLVII.

I. Comment il faut viure avec les seruiteurs.
II. Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la fortune. 334

EPISTRE XLVIII.

I. Le mal comme le bien, doit estre commun entre les amis.
II. Les Sages desirent le profit de leurs amis, & les fols ne fondent

TABLE DES EPISTRES

leur amitié que sur leur propre interest.

III. Fuir la Sophisterie.

IV. La Philosophie nous promet de nous rendre esgaux aux Dieux.

339

EPISTRE XLIX.

I. Les objets nous rappellent bien souuent la memoire de nos amis absens.

II. De la viftesse du temps.

III. Pour bien mourir, il faut souuent penser à la mort.

IV. La nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction pour la rendre parfaite.

342

EPISTRE L.

I. Nous sommes tous aveugles en nos passions.

II. Les vices sont plus corrigibles en jeunesse qu'en vieillesse.

III. La vertu est comme naturelle en l'homme, & le vice estrange.

345

EPISTRE LI.

I. Fuir les lieux qui conuiennent à la debauche.

II. Les voluptez nous gastent, le mépris de la mort nous rend maistre de nos passions & de la fortune.

III. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame que les delicieux.

348

EPISTRE LII.

I. L'irresolution est une marque de folie.

II. Nous ne pouuons connoistre la vraye sagesse sans l'ayde d'autrui.

III. Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.

IV. Le Sage méprise les louanges.

351

EPISTRE LIII.

I. Les maladies de l'ame plus elles sont grandes, moins on les sent.

II. La Philosophie guerit les maladies de l'ame.

III. L'estude de la sagesse veut tout un homme.

IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous defend contre les traits de la fortune.

355

EPISTRE LIV.

I. Senèque se plaint de la courte-haleine.

II. Meditation de la mort.

III. Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.

358

EPISTRE LV.

I. L'exercice profite à la santé.

II. Celuy qui se retire des villes & des compagnies, ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.

III. Description d'une maison de plaisance.

IV. La tranquillité ne depend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.

V. La communication des amis absens est plus douce que des presens.

360

EPISTRE LVI.

I. Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.

II. La bonne conscience trouue le repos par tout.

DE SENEQUE.

III. L'occupation est le remede contre l'oïsiuete.

IV. Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.

V. Les menaces de la fortune ne troublent point le Sage.

363

EPISTRE LVII.

I. Il y a des passions naturelles qui peuuent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.

II. C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.

III. L'ame comme immortelle, ne peut estre offensée des incommoditez du corps.

367

EPISTRE LVIII.

I. Divers raisonnemens de l'Autheur, tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.

II. Les choses que nous voyons & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce qu'elles finissent à chaque moment.

III. Que nostre ame doit continuellement vaquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.

IV. Pour viure longuement, il faut quitter les voluptez.

V. Si la vieillesse apporte vn si grand degoust, qu'on doine desirer la mort en cet âge-là.

369

EPISTRE LIX.

I. Difference de la joye & de la volupté: suivant les Stoïques.

II. Le Sage n'est jamais surpris.

III. D'où vient que la folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.

IV. Qui doit estre appellé Sage.

V. La vraye joye ne se trouue point parmy les honneurs & les plaisirs du monde.

VI. Le Sage est tousiours content.

377

EPISTRE LX.

I. Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.

II. Contre la gourmandise & la somptuosité des festins.

382

EPISTRE LXI.

I. Nous deuons penser à bien viure en jeunesse, & à bien mourir en vieillesse.

II. Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.

383

EPISTRE LXII.

I. Le Sage n'est jamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.

II. Celuy-là a tout qui mesprise tout.

384

EPISTRE LXIII.

I. Qu'il ne faut pas s'affliger demesurément en la mort d'un amy.

II. Les larmes excessiues sont plustost des marques de vanité & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.

TABLE DES EPISTRES

- III. Le temps est vn remede aux ennemis , que la raison n'a pû guerir.
 IV. Senèque se blasme soy-mesme , de s'estre laissé vaincre à la douleur , en la mort d'Anneus Sibenus. 385

EPISTRE LXIV.

- I. Les preceptes de la Philosophie bien entendus , sont des remedes aux maladies de l'ame.
 II. Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure. 389

EPISTRE LXV.

- I. Combien il y a de principes des choses , suivant l'opinion de Platon , d'Aristote , & des Stoïques.
 II. Comment & pourquoy Dieu a créé le monde.
 III. Que la meditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu , & au desir d'estre reünus à luy.
 IV. Nous deuons plustost penser au bien de l'ame qu'à celuy du corps. 391

EPISTRE LXVI.

- I. Le corps quelque laid qu'il soit , n'est jamais sans grace , quand il est accompagné d'un bel esprit.
 II. Les biens , quoy que de trois sortes , sont tous esgaux.
 III. L'amour de la verité est le premier bien de l'homme.
 IV. Toutes les actions vertueuses sont esgales en vertu , mais differentes au sujet qui les exerce.
 V. La vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.
 VI. La moderation dans la joye , est aussi loüable que dans l'affliction , la vertu rend esgaux tous les hommes vertueux.
 VII. La raison est le juge du bien & du mal , qu'il y a des biens selon la nature , & d'autres qui semblent contre la nature.
 VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit , par la santé du corps , & par la patience dans les douleurs. 397

EPISTRE LXVII.

- I. Les hommes ont de grandes obligations à la vieillesse.
 II. Que tous biens sont desirables , & que ceux qui ne semblent pas tels , ne laissent pas de l'estre. 409

EPISTRE LXVIII.

- I. Il blasme la vie trop solitaire.
 II. Quelles doiuent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.
 III. La vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame , que tout autre âge. 413

EPISTRE LXIX.

- I. Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplatiue , & replongent l'ame dans le vice.
 II. Le Sage songe continuellement à la mort. 416

EPISTRE LXX.

- I. La vie passe sans qu'on s'en apperçoine.
 II. Qu'on doit quelquefois desirer la mort , & ne la fuir jamais , il n'impor-

DE SENEQUE.

ne pas de mourir tost ou tard , mais de bien ou mal mourir.

- III. *Qu'il ne faut point conseruer la vie par vne action lasche.*
- IV. *Si on doit attendre ou preuenir la mort.*
- V. *D'où vient l'apprehension de la mort.*
- VI. *Que les meditations de tous les accidens humains horsmis de la mort, peuuent estre superflues.*
- VII. *Que des gens de basse condition ont mesprisé la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personages.* 418

EPISTRE LXXI.

- I. *Pour prendre vn bon conseil, il faut auoir vn but qui doit estre le souverain bien.*
- II. *Il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste.*
- III. *La sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.*
- IV. *Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaisés fortunes.*
- V. *Qu'on ne doit point resister à la mort.*
- VI. *La Philosophie nous monstre le chemin de l'honneur & de la vertu.*
- VII. *Qu'on trouue la felicité aussi bien dans les aduersitez, que dans les prosperitez.*
- VIII. *Description d'un homme sage.*
- IX. *Definition de la vertu.* 425

EPISTRE LXXII.

- I. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne heure, & estre continuée.*
- II. *La fortune n'a point d'empire sur le Sage.*
- III. *Difference d'entre celuy qui est sage, & celuy qui est en la voye de l'estre.* 435

EPISTRE LXXIII.

- I. *Les Sages honorent dauantage les Roys & les Magistrats, que ne font les courtisans, l'ambition desquels n'a point de mesure.*
- II. *Les Sages sont plus obligez aux Roys du bien de la paix, que le reste des hommes.*
- III. *L'homme de bien est semblable à Dieu.*
- IV. *Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.* 438

EPISTRE LXXIV.

- I. *L'honesteté est le seul bien de l'homme.*
- II. *La crainte des aduersitez & de la mort, nous fait viure en alarme perpetuelle.*
- III. *Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.*
- IV. *La vertu n'a faute de rien.*
- V. *Les biens de l'ame & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
- VI. *Comment il faut vser des biens exterieurs.*
- VII. *La felicité ne dure pas long-temps.*
- VIII. *Comment il se faut fortifier contre les injures de la fortune.*

TABLE DES EPISTRES

IX. Louanges de la vertu.

X. Qu'il ne faut point appréhender les maux à venir.

442

EPISTRE LXXV.

I. Preferer le bien-faire au bien-dire.

II. Trois sortes de Sages.

III. Quel est le contentement de celui qui a renoncé aux honneurs du monde.

451

EPISTRE LXXVI.

I. Vieillir en l'escole de la sagesse.

II. Il blasme ceux qui vont à la Comedie.

III. Les biens de fortune nous arriuent sans y penser, mais la sagesse ne vient point sans travail.

IV. La raison, qui n'est autre chose que la vertu ou l'honnesteté, est le propre bien de l'homme.

455

EPISTRE LXXVII.

I. La vie de l'homme est bien accomplie en quelque temps qu'il meure.

II. La nécessité de mourir doit oster l'appréhension de la mort.

III. Il n'y a point de plaisir au monde que l'homme doive regretter en mourant.

463

EPISTRE LXXVIII.

I. Les visites des amis resjoüissent les malades.

II. Messpriser la mort par le messpris des incommoditez de la vie.

III. Grande force de l'opinion.

IV. La résistance au mal est une victoire, il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.

V. La vie des meschans est tousiours courte.

468

EPISTRE LXXIX.

I. Du Mont-Æthna & de Carybde.

II. La vertu est tousiours victorieuse & haut eleuée : l'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.

III. La gloire de la vertu ne peut estre cachée.

475

EPISTRE LXXX.

I. Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice du corps.

II. Chacun est maistre de sa liberté sans estre contraint de l'achepter.

III. Le pauvre est plus heureux que le Sage.

480

EPISTRE LXXXI.

I. Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.

II. Comment il faut compenser une injure avec vn plaisir.

III. Le Sage est seul capable de reconnoistre vn bien-fait.

483

EPISTRE LXXXII.

I. Il blasme l'oisiveté.

II. L'appréhension des injures de la fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerie que par l'estude de la Philosophie.

III. Les choses de soy indifferentes sont rendues bonnes ou mauuaises par l'application de la vertu ou du vice.

IV. Pour-

DE SENEQUE.

IV. Pourquoi nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.

490

EPISTRE LXXXIII.

I. Il ne faut rien faire en secret qu'on ne voulust faire à la veüe de tout le monde.

II. Penser aux actions passées.

III. Qu'on peut fier un secret aux yvrognes.

IV. Contre l'ivresse.

497

EPISTRE LXXXIV.

I. Comment il faut profiter de la lecture.

II. Fuir la Cour & les biens de fortune.

504

EPISTRE LXXXV.

I. Le Sage est exempt de passion.

II. Les vices & les passions n'ont point de temperament.

III. Il n'y a point de felicité imparfaite.

IV. La qualité & non la grandeur rend la vie heureuse.

V. Le Sage ne craint point les dangers, mais les cuire.

VI. Qu'est-ce que mal.

VII. Les aduersitez ne troublent point le Sage.

508

EPISTRE LXXXVI.

I. Qu'il faut plus cherir nostre honneur propre que l'obeissance que nous deuons aux Loix.

II. Contre les somptuositez des estuues & les dissolutions.

III. De la vie rustique, & de la façon de planter les oliviers.

518

EPISTRE LXXXVII.

I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues.

II. Les biens de la fortune ne nous enrichissent point.

III. Contre les excessiues despeses.

IV. La vertu seule nous rend heureux.

V. Vne mauuaise chose n'en produit jamais vne bonne.

VI. Si les richesses se peuuent appeller biens..

523

EPISTRE LXXXVIII.

I. La Philosophie merite le tiltre de science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.

II. La Philosophie nous fortifie contre le vice, & contre les traits de la fortune.

III. Quatre sortes de sciences liberales.

IV. La Philosophie nous guide au chemin de la vertu.

V. Toutes choses sont disputables.

532

EPISTRE LXXXIX.

I. En quoy different la sagesse & la Philosophie: Definition de la Philosophie: Sa diuision.

II. De la morale.

III. De la naturelle.

Tome I.

z

TABLE DES EPISTRES

IV. Il blasme les auares, les paillards & les gourmands.

543

EPISTRE XC.

I. La Philosophie nous enseigne toutes les vertus.

II. Du siecle d'or,

III. Le vice & le mauuais gouvernement des Roys ont rendu les Loys necessaires.

IV. Les hommes n'ont point appris de la Philosophie les voluptez ny les delices des villes.

V. De la frugalité du premier siecle.

VI. La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arriuent par son commandement.

VII. Que l'innocence honoroit le siecle d'or, mais que la sagesse y manquoit.

549

EPISTRE XCI.

I. Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causee par le bruslement de la ville de Lyon.

II. Les ouvrages des hommes ont leur destin, & sont sujets à mourir. 561

Icy commence la Traduction de P. Du-Rien.

EPISTRE XCII.

I. Il dispute contre ceux qui estiment que la vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la fortune.

II. Que les biens de la fortune ne sont ny des biens, ny des maux, mais des choses indifferentes.

III. Des aduantages & de l'excellence de l'ame.

567

EPISTRE XCIII.

I. Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions, & non pas par le temps que l'on a vescu.

II. Que la vie a esté assez longue quand elle a esté vertueuse.

577

EPISTRE XCIV.

I. Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.

II. De leur vsage.

581

EPISTRE XCV.

I. Il adjouste quelque chose à l'Epistre precedente, & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales & les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas seuls, mais qu'il les faut joindre ensemble.

II. Il monstre l'vtilité des preceptes & des images qu'on fait des choses pour les mieux imprimer dans l'ame.

600

EPISTRE XCVI.

I. Que toutes les choses qui nous arriuent viennent de Dieu.

II. Qu'il faut que nous nous y soubmettions, ou plustost que nous y donnions nostre consentement.

620

DES EPISTRES

EPISTRE XCVII.

- I. Les mesmes vices qui semblent auoir pris naissance dans nostre siecle, estoient desia connus aux siecles passez.
- II. Les hommes imitent plus facilement les mauuaises actions que les bonnes.
- III. Les meschans ne sont jamais asseurez. 621

EPISTRE XCVIII.

- I. Il ne se faut fier qu'aux biens internes, les autres sont aussi legers que la fortune qui les donne.
- II. On doit regarder toutes choses comme perissables, & se preparer de bonne heure à les perdre.
- III. Exemples de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable. 625

EPISTRE XCIX.

- I. Cette Epistre est vne consolation à Marullus sur la mort de son fils. 630

EPISTRE C.

- I. De quelle façon doit estre le langage d'un Philosophe. 638

EPISTRE CI.

- I. De la mort subite & inopinée; qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'asseurer en rien.
- II. Il blasme ceux qui ne se soucient pas de viure dans l'infamie & dans la douleur, pourueu qu'ils viuent long-temps. 642

EPISTRE CII.

- I. De la gloire & de la loüange des hommes.
- II. Si la loüange & la reputation contribuent à nostre felicité apres nostre mort. 646

EPISTRE CIII.

- I. L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.
- II. Comment on se doit gouuerner dans ce desordre. 653

EPISTRE CIV.

- I. Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.
- II. De l'excellence de l'esprit de l'homme.
- III. Exemple sur ce sujet. 655

EPISTRE CV.

- I. Des causes de la ruyne de l'homme, & des moyens de les éviter.
- II. En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit. 664

EPISTRE CVI.

- I. Il demande si le bien & le mal sont des corps.
- II. Que l'en pert trop de temps en la consideration des choses vaines & inutiles. 666

EPISTRE CVII.

- I. Il console Lucilius de la fuite de ses esclaves.
- II. Que les pertes sont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doiuent point estre inopinées. 668

TABLE DES EPISTRES

EPISTRE CVIII.

- I. Comment il faut estudier, & de quelle façon il faut lire ou escouter les Philosophes.
- II. Que les jeunes gens sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie que les vieux.
- III. Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plustost à faire des questions & des disputes qu'à regler la vie. 671

EPISTRE CIX.

- I. Le Sage peut profiter à vn autre Sage.
- II. On est souuent plus capable de conseiller autrui que soy-mesme. 681

EPISTRE CX.

- I. Du plus grand mal qu'il puisse arriuer à l'homme.
- II. Que la Philosophie donne à l'homme l'esprit de discernement.
- III. Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifferentes. 685

EPISTRE CXI.

- I. Difference du Sophiste & du Philosophe. 690

EPISTRE CXII.

- I. Qu'il est difficile de reformer vn esprit mal-fait & endurcy dans le vice. 692

EPISTRE CXIII.

- I. Si les vertus sont animales, comme les Stoïciens l'asseurent; il se moque de ces resueries, & enseigne ce qu'on doit croire.
- II. Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours. 693

EPISTRE CXIV.

- I. Que la corruption du langage procede bien souuent de la corruption des mœurs.
- II. Discours contre la dissolution. 701

EPISTRE CXV.

- I. Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage que de leur vie.
- II. De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laideur de la vicieuse.
- III. Il parle en suite contre les despeses superflües, & contre l'auarice. 707

EPISTRE CXVI.

- I. Dispute contre les Peripateticiens, touchant les passions de l'ame. 711

EPISTRE CXVII.

- I. Reflexion sur quelque paradoxe des Stoïciens.
- II. Il condamne les disputes precedentes, & monstre le vray chemin de la sagesse. 714

EPISTRE CXVIII.

- I. Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes Charges.
- II. Du vray bien, & de la difference qu'il y a entre ce qui est honneste & ce qui est bon. 723

EPISTRE CXIX.

- I. Le moyen de deuenir riche en peu de temps.
- II. Que les richesses du monde sont vaines.

DE SENEQUE.

III. Que celuy qui se contente de peu ne manque d'aucunes commoditez.

727

EPISTRE CXX.

I. Dispute sur ce qui est honnestes & ce qui est bon.

II. Comment on a connu la vertu.

III. Inuestiue contre ceux qui ne sont iamais contents, & qui s'attachent trop à cette vie.

731

EPISTRE CXXI.

I. Dispute touchant la connoissance que les animaux ont d'eux-mesmes. 738

EPISTRE CXXII.

I. Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.

II. Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la nature. 744

EPISTRE CXXIII.

I. Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaitables par la faim, & mesme par vne ferme resolution de l'ame.

II. Que les riches s'y doiuent accoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.

III. Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on peut aisément se passer de quantité de choses superflues.

IV. Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.

750

EPISTRE CXXIV.

I. Que le bien se connoist par la raison, & non par le sens.

II. Que les enfans en sont incapables.

III. Qu'on ne le peut auoir parfaitement que quand la raison est parfaite.

755



F I N.

SENEQVE, DES BIENFAITS.

DE LA VERSION

DE MESSIRE FRANCOIS DE MALHERBE;
Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roy.



SENEQVE,

DES

BIENFAITS.

LIVRE PREMIER.



L'arriue ordinairement que pour ne CHAP.
prendre pas garde à nos actions, & I.

les remettre plustost à la conduite de la fortune que de la raison, nous faisons vne infinité de fautes. Mais à mon aduis celle qui nous porte plus de prejudice, c'est que nous ne sçavons ny faire vn plaisir, ny le recevoir.

L'indiscretion des hommes à donner ou recevoir plaisir, rend l'ingratitude si frequente.

Car vne chose mal donnée, ne sçauroit estre bien deüe; & nous nous plaignons trop tard, quand nous voyons qu'on ne nous la rend point, parce que nous l'auons perduë à l'heure que nous l'auons donnée; Et il ne faut pas s'estonner que de tant de vices qui regnent dans le monde le plus frequent soit l'ingratitude, parce qu'il y en a beaucoup d'occasions. La premiere est que nous faisons plaisir sans eslection. C'est vne chose estrange que s'il est question de prester de l'argent, nous ne sommes pas contens de nous informer du fonds de celuy qui emprunte, mais nous fouillons jusques dans sa cuisine & dans sa garderobbe pour sçauoir s'il y a quelque meuble qui vaille de nous respondre de nostre prest. Si nous voulons semer, nous prenons garde que ce soit en bonne terre, & s'il est question de faire quelque plaisir, nous y allons à clos yeux, & nous jettons plustost

que nous ne donnons. Certainement ie ne sçay en quoy il y a le plus de honte, ou à desaduouer vn plaisir quand nous l'auons receu, ou à le redemander quand nous l'auons fait. Car la nature de ce prest est telle, qu'il n'en faut retirer que ce qui nous en est rendu volontairement. Mais aussi de le méconnoistre, il y a de l'infamie, quand ce ne seroit que par cette raison, que sans nous incommoder, la volonté seule suffit à nous acquiter. Celuy qui doit de bon cœur, est quitte. Mais comme il y a de la faute en ceux qui ne veulent pas mesmes auouer qu'on leur ait fait plaisir, il y en a aussi de la nostre. Nous en trouuons beaucoup d'ingrats, & en faisons encore dauantage; parce que tantost nous reprochons vn plaisir avec impatience, tantost nous en exigeons le payement de mauuaise grace, tantost nous nous repentons de l'auoir fait, tantost nous murmurons pour peu qu'il y ait de retardement à nous le rendre. Ainsi nous luy faisons perdre toute sa grace, non seulement apres l'auoir fait, mais bien souuent à l'heure-mesme que nous le faisons. Car lequel est-ce de nous qui ayant donné quelque chose, s'est contenté de se la faire demander legerement, & seulement vne fois? Qui voyant venir quelqu'un pour le prier, ne s'est pas ridé le front, n'a pas tourné la veüe d'un autre costé, n'a pas feint d'auoir des affaires, ou mis en auant des discours qui n'auoient point de fin, pour oster l'occasion de faire la demande, & cependant laisser passer la necessité? Qui ayant esté surpris, ou n'a pas demandé du terme, c'est à dire, refusé timidement, ou n'a pas promis avec peine, de mauuaise façon, & avec des paroles desobligeantes, & qui ne pouuoient presque sortir. Personne ne doit iamais de bon cœur ce que l'on n'a pas receu, mais ce qu'on a comme arraché. Comment seroit-il possible que ie sceusse gré d'un plaisir qu'on m'auroit fait d'une façon arrogante, comme par dépit, & pour se deliurer de mon importunité? Qui laisse vne personne à le remettre d'un iour à l'autre, & le gescne à le faire attendre, il se trompe s'il espere qu'on le reconnoisse. Le plaisir est deu, comme il est fait. C'est pourquoy il ne faut pas donner nonchalamment, & celuy qui reçoit quand on luy donne de la sorte, n'est obligé qu'à luy-mesme. Aussi ne faut-il pas estre long à donner, parce que le bienfait estant de cette nature qu'on y regarde principalement l'affe-

ction, il est à presumer que qui a esté long-temps à le faire a esté long-temps sans le vouloir. Sur tout il se faut bien garder d'offenser en faisant plaisir; car puis que c'est vne chose naturelle que nous sommes bien plus viuement touché du mal que du bien, & que passant legerement par dessus vn plaisir que nous auons receu, nous nous attachons aux injures, & en gardons la memoire avec obstination, que doit esperer celuy qui outrage en obligeant? On le reconnoist assez, de luy pardonner le plaisir qu'il a fait en cette maniere. Au reste, il ne faut point que le grand nombre des ingrats nous oste la volonté de bien faire. Car premierement, comme il a desia esté dit, nous sommes cause qu'il y en a dauantage. Secondement nous auons l'exemple des Dieux, qui pour l'impieté d'un nombre infiny de sacrileges, & de gens qui les mesprisent, ne laissent pas de continuer d'aimer les hommes, & de verser des biens sur eux avec le mesme soin & la mesme profusion que de coustume. Leur inclination est de bien faire, ils la suiuent; & faisant generalement du bien à tout le monde, ils sont bien aysez d'y comprendre ceux-là mesmes qui disent mal de leur liberalité. Imitons les autant que l'humanité le peut faire. Si nous faisons du plaisir, donnons-le, ne le prestons point. Il n'y a point de mal de ne rien rendre à celuy qui en baillant s'est proposé de recevoir. Mais ie ne m'en suis pas bien trouué. Ce n'est pas en cela seulement que les choses ne nous succedent pas comme nous le desirons. Nous sommes bien souuent trompez de nos femmes & de nos enfans, & pour cela nous ne laissons pas de nous marier, & vouloir auoir des enfans; & nous sommes si opiniastres contre les experiences, que pour estre battus nous ne nous degoustons point de la guerre, & quoy que nous ayons fait naufrage, nous n'en sommes pas encores secs, que nous pensons desia a nous rembarquer. Combien aurions nous plus de merite de nous confirmer en la volonté de faire plaisir, & de nous représenter que ne donnant point parce qu'on ne nous a point rendu, nous faisons connoistre que nous auons donné pour recevoir, & que de cette façon colorons la malice des ingrats, qui semblent alors auoir dispense de ne rien rendre, quand ils peuuent dire qu'on leur a donné sujet de ne rendre point? Combien est-il d'hommes

indignes de voir la lumiere, & cependant le Soleil ne laisse pas de se leuer? Combien en est-il qui se plaignent d'estre nais, & neantmoins la nature est tousiours preste à produire de nouveaux hommes, & fait naistre ceux qui quelque iour aimeroient mieux n'auoir esté. Vn ame est vraiment genereuse, qui fait bien pour l'amour du bien mesme, sans penser ailleurs, & qui pour auoir trouué beaucoup de méchans ne laisse pas de chercher vn homme de bien. Si la reuanche estoit indubitable, quelle gloire y auroit-il de faire plaisir? Le merite des bienfaits est de ne s'en proposer point de recompense, & de se persuader dès qu'on les a semez, qu'en en a recueilly le fruit. Tant s'en faut que cela nous doie empescher de faire vne action la plus belle du monde, que si ie pensois ne rencontrer iamais vne reuanche, j'aymerois mieux y renoncer, que de me priuer du contentement de faire plaisir. Qui ne donne point, coupe chemin à l'ingratitude. Diray-ie ce qu'il me semble? Qui ne rend point vn plaisir peche dauantage; mais qui n'en fait point peche le premier.

CHAP.

II.

*Quand les bienfaits sont jettez en commun,
Il s'en perd bien deuant qu'il s'en gaigne vn.*

Au premier vers il y a deux choses blasrables: car il ne faut ny communiquer les bienfaits sans eslection, ny les jeter sans mesure. Ce ne sont plus des bienfaits, & l'on ne les peut plus nommer ainsi quand le jugement en est separé. Le second vers est admirable, qui veut que le gain d'un bienfait heureusement employé, soit la consolation d'un grand nombre qui auront esté perdus. Mais voyez ie vous prie, si nous ne dirions point encore mieux, & si nous ne ferions point quelque chose de plus pour la reputation de celuy qui donne, de luy conseiller que quand iamais vn de ses bienfaits ne luy deuroit reüssir, il ne laisse pas d'exercer l'inclination qu'il a de faire bien. Cela aussi est faux; *Il s'en perd bien.* Il ne s'en perd point, parce que celuy qui les perd en auoit fait compte. Il n'y a qu'un point en matiere de bienfaits; Si vous donnez, & qu'on s'en reuanche, vous avez autant gaigné; si on ne s'en reuanche point, vous n'avez rien perdu, vous auiez donné pour donner. Il ne s'en void

point qui tiennent registre de ce qu'ils donnent, ny qui en demandent le payement à point nommé comme vn rigoureux creancier. Vn homme d'honneur n'y pense iamais, si non quand on l'en fait ressouuenir en le luy rendant. S'il en fait autrement, c'est argent presté que le plaisir qu'il a fait. Qui met les bienfaits en dépense, & en dresse des parties, fait l'action d'un vsurier. De quelque façon que nostre liberalité nous succede, ne nous laissons point de la continuer. Si les bienfaits doiuent estre perdus, il vaut mieux qu'ils le soient chez les ingrats que chez nous, & peut-estre qu'un iour, ou la honte, ou l'occasion, ou l'exemple leur donneront un meilleur aduis. Ne nous ennuyons point de donner, faisons ce qui dépend de nous, & montrons que nous sommes gens de bien. Aydons-en quelques-uns de nos moyens, respondons pour d'autres, assistons-en de nostre faueur, donnons du conseil à l'un, & faisons à l'autre des remonstrances, qui les gardent de se precipiter en quelque mal-heur.

Les bestes mesmes qui n'ont point de raison, ont quelque CHAP.
sentiment du bien qu'on leur fait. Il n'en est point de si III.
sauuage qu'on n'appriuoise avec le trauail, ny de si cruelle, que par la mesme voye on ne rende capable d'amitié. Les maistres des lions leur mettent la main entre les dents sans en estre offensez. Les elephans se laissent aller jusques à la seruitude par le bon traitement qu'on leur fait. Tant les choses mesmes qui ne sçauent que c'est d'obligation, ne sont pas inexpugnables à la continuation de les obliger. Qui n'a reconnu le premier plaisir, reconnoistra le second. Si l'un ny l'autre n'ont reüssi, le troisieme fera quelque chose, & fera souuenir de ceux-là mesme que l'on auoit oubliez. Celuy là sans dout^e les a perdus, qui les a estimez perdus incontinent apres les auoir donnez. Mais celuy qui presse, qui recharge, & ne se lasse point, donnera du sentiment & de la memoire à l'ame qui n'en eust iamais. Il n'est point d'homme si effronté à qui tant de bienfaits ne fassent baisser les yeux, faites en sorte qu'il vous voye en quelque lieu qu'il aille pour vous oublier, & assiegez-le de bienfaits. C'est un suiet que ie me propose de traiter bien particulierement, mais auant que de passer plus outre, vous me donnerez congé, s'il vous plaist, de dire icy quelque chose, qui tou-

S E N E Q V E ;

tesfois n'y vient pas fort à propos; Pourquoy l'on dit qu'il y a trois Graces; pourquoy l'on les estime sœurs; pourquoy elles se tiennent par les mains, pourquoy l'on les peint riantes, ieunes, en robes transparentes, & sans ceinture. Les vns veulent que cette description signifie que l'une donne, l'autre prend, & la troisieme rend. Les autres, qu'elle nous represente trois sortes de bienfaits, donnez, rendus, & pris, & rendus tout ensemble. Prenez celle qu'il vous plaira de ces opinions, ce n'est point chose qu'il importe de sçauoir. Que veut dire qu'elles dansent en rond & se tenant la main l'une de l'autre? C'est que le bienfait doit aller aux mains de celuy qui le reçoit, & reuenir à celuy qui l'a donné, & que cet ordre qui a de la grace tant qu'il garde sa liaison & sa vicissitude, n'en a plus si-tost qu'il est interrompu. On les fait riantes, parce que tel est ordinairement le visage de ceux qui font le plaisir, & de ceux qui le reçoient. Ieunes, pource qu'il ne faut iamais laisser vieillir la memoire d'un bienfait. Vierges, pour la sincerité incorruptible, & sacrée qui y doit estre. Sans ceinture, parce qu'il n'y faut rien de serré ny de contrainct; & les robes transparentes, parce que les bienfaits veulent estre regardez. Je veux bien qu'il y en ait de si passionnez pour le party des Grecs, que toutes ces imaginations leur semblent necessaires; mais ie ne pense pas qu'il y ait personne qui cherche quelque secret dans ces noms qu'Hesiodé leur a donnez, ny qui croye qu'il y ait quelque chose de considerable en ce qu'il a nommé l'aînée, Aegle, la seconde, Eufrosine, & la dernière, Thalie. Chacun en fasse l'interpretation comme il luy plaira, & tasche d'en rendre quelque raison; de moy ie suis content de croire simplement que ce sont des noms qu'il leur a donnez pour son plaisir. Aussi Homere, sans s'arrester à cette nomination, en a appellé vne Pasithée, & luy a donné mary, afin que vous ne pensiez pas que se soient des religieuses. Il se trouuera quelque autre Poëte qui leur donnera des ceintures, & des robes fourées. Aussi ne faut-il pas penser que Mercure est peint en leur compagnie, pour signifier que la grace d'un bienfait doit venir du langage qui l'accompagne, mais parce que ç'a esté le caprice du Peintre de les representer de cette façon. Chrysippe mesme, qui par ses subtilitez fait profession de trouuer ce qui est en toutes choses, qui n'employe qu'autant de paroles qu'il

qu'il en faut pour se faire entendre, a pris tant de goust en ces bagatelles, qu'il en a remply son liure; & sans parler que fort peu de la maniere de donner, de recevoir, & de rendre vn bienfait, il a plustost meslé son discours à ces fables, que ces fables à son discours. Car outre ce qu'Hecaton en a écrit, Chrysispe dit qu'il y a trois Graces filles de Iupiter & d'Euronimé, plus jeunes que les Heures, mais bien plus jolies, & que pour cela on les a données à Venus pour luy tenir compagnie. Il trouue aussi le nom de la mere mystereux, & tient qu'elle a esté appelée Eurinomé, parce que la liberalité ne peut venir que de l'abondance, comme si c'estoit la coustume de nommer les filles avant les meres, ou que les Poëtes se souciaissent beaucoup de donner les vrais noms aux choses. Comme quelquefois vn Nomenclateur, si la memoire luy manque, a recours à l'impudence, & nomme comme il luy vient en la bouche ceux de qui il a oublié le nom; ainsi les Poëtes ne se pensent pas obligez à dire tousiours la verité, mais selon qu'ils sont contraints par la mesure du vers, ou flattez par la beauté de quelque parole, ils donnent à chacun le nom qui leur vient le plus à propos, & ne sont point blasmez d'auoir enrichi la matiere de quelque chose de leur inuention. L'vn ne donne point la loy à l'autre. Autant qu'il y a d'escriuains, autant chaque chose peut auoir de noms, si bon leur semble. Et pour vous faire voir que cela est vray, Thalie plus souuent que nulle autre est mise au nombre des Graces par Hesiodé, & Homere la fait passer pour vne Muse.

Mais de peur de tomber en la faute que ie condamne, il CHAP.
vaut mieux que ie laisse tout ce discours, qui est tellement IV.
hors de la chose, qu'il n'en approche pas seulement. Mais au moins souuenez-vous de me defendre si quelqu'vn trouue mauuais que j'aye parlé de Chrysispe, c'est veritablement vn grand personnage, mais c'est vn Grec, de qui les pointes trop deliées se rebouchent le plus souuent; & quand il semble qu'elles vont pour quelque chose, elles piquent, & ne percent pas. Je ne sçay pas à quoy cela peut seruir. Il est question de traiter les bienfaits, & de regler vne chose qui sert plus que pas vne autre de liaison à la société des hommes. Il faut prescrire des loix à la vie, afin que voulant estre liberaux, nous ne deuenions faciles mal à propos, &

que par la regle que nous y apporterons, nous ne nous re-
 straignions pas, mais que nous gardions en cette action vn
 temperament qui ne soit ny defectueux ny superflu. Il faut
 tout de mesme instruire ceux qui reçoivent, de recevoir de
 bon cœur, de rendre de mesme, & de se proposer vne con-
 tention genereuse de n'égaliser pas seulement, mais s'il est
 possible, de vaincre en affection ceux qui les ont obligez
 en effect. Car en matiere de reuanche, on n'attrape pas, si
 l'on ne va plus auant. Il faut enseigner les vns à ne rien
 mettre en ligne de compte, les autres à penser deuoir plus
 qu'ils ne doiuent. Pour nous exhorter à vn combat si glo-
 rieux, & à vaincre des bienfaits par des bienfaits, Chrysippe
 dit qu'il faut craindre que pource que les Graces sont filles
 de Iupiter l'ingratitude ne soit vn sacrilege, & qu'on ne fas-
 se outrage à de si belles filles, en ne reconnoissant pas di-
 gnement vn plaisir qu'on a receu. Mais, au lieu de cela di-
 tes-nous quelque chose qui nous rende capables de donner
 & de recevoir, & qui mette les obligeans & les obligez en
 vne loüable dispute, les vns d'oublier toute à l'heure, & les
 autres de se souuenir eternellement. Il faut laisser ces fables
 aux Poëtes, qui n'ont autre but que de dire quelque chose
 de bonne grace. Mais si vous voulez guerir les ames, rete-
 nir la foy dans le commerce des hommes, & grauer dans
 les cœurs la memoire des bienfaits, tenez-nous vn autre
 langage, & faites d'autres efforts, si ce n'est peut-estre qu'il
 vous semble qu'auecque ces contes de vieille, il vous soit
 possible de remedier à la plus pernicieuse chose qui soit au
 monde, *La carte blanche des bienfaits.*

CHAP. V. Mais comme ie passeray par dessus ce qui ne sert de rien,
 aussi veux-je particulierement traiter ce qui me semblera ne-
 cessaire, & dire premierement ce que c'est que nous deuons
 quand on nous a fait plaisir. L'un dit qu'il doit de l'argent,
 vn autre vn Consulat, l'autre vne Prelature, l'autre vn Gou-
 uernement. Et toutesfois ce ne sont pas là bienfaits, ce n'en
 sont que les marques. Vn bienfait ne se manie point, il n'est
 visible qu'aux yeux de l'esprit. Il y a bien de la difference
 entre la matiere du bienfait & le bienfait. Ce qui nous vient
 de la liberalité de nos amis, or, argent, & toutes les autres
 choses, ne sont pas proprement des bienfaits. Le vray bien-
 fait est la volonté seule de celuy qui donne. Le vulgaire ne

prend garde qu'à ce qu'il void, qu'à ce qu'il touche, qu'à ce qu'il possède, & de ce qui est le plus cher & le plus estimable, il n'en fait point de conte. Toutes ces vanitez que nous voyons, que nous manions, & que nous recherchons si passionnément, sont autant de suiets où la fortune exerce sa tyrannie. Vn malheur nous les oste, & vne iniure nous les fait perdre; mais vn bienfait survit à la chose qu'on a donnée. Car à parler comme il faut, ce qu'aucune violence ne peut ruyner, est proprement appelé bienfait. J'ay retiré mon amy de la main des Corsaires; si apres cela il tombe entre les mains d'un autre ennemy qui le mette en prison, l'usage de mon bienfait est perdu pour luy, mais mon bienfait est demeuré. J'en ay sauvé du naufrage, ou du feu, qui depuis sont morts ou de maladie, ou de quelque autre inconuenient. Ce que j'ay fait pour eux ne laisse pas d'estre, encore qu'ils ne soient plus. Ainsi toutes ces choses qui vsurpent faussement le nom de bienfait, ne sont pas bienfaits proprement, mais ministeres, par lesquels ceux qui aiment exercent & font connoistre leur bonne volonté. Ce n'est pas en cecy seulement que cette consideration a lieu, il est assez d'autres occasions où l'apparence de la chose & la chose ne sont pas ensemble. Vn General d'armée a donné à vn Soldat vne couronne murale ou ciuique. Qu'y a-t-il de beau en cette couronne? Qu'y a-t-il de beau en vne * pretexte, en des trouf-
* Espece de robe.
 feaux de verges, en vn tribunal, en vn chariot? Ces choses-là sont bien des marques d'honneur, mais elles ne sont pas l'honneur mesme. Ainsi en vn bienfait, ce qu'il y a de visible n'est que l'apparence & la marque du bienfait.

Qu'appellez-vous donc bienfait? Vne action de bienveil- CHAP.
 lance qui donne de la ioye, & qui en recoit lors qu'elle en VI.
 donne, qui de son inclination & de son mouuement propre se dispose à faire ce qu'elle fait. Ainsi l'importance n'est pas à donner ou peu ou beaucoup, mais à donner de bon cœur; parce que le bienfait ne se considere pas en la chose faite ou donnée, mais en l'affection de celuy qui la donne ou qui la fait. On le recognoist en ce que tousiours le bienfait est bon, & la chose faite ou donnée est indifferente. C'est l'affection qui releue les choses basses, qui fait luire les obscures, qui deshonne ce qu'on estime, & donne du prix à ce qui n'en a point. Les choses que les hommes desirent sont

d'une nature neutre; l'esprit de celuy qui les possède en est le directeur, & leur donne la forme qui luy plaist. Ce n'est donc pas en ce qui se compte, & qui nous passe par les mains, que consiste le bienfait. La pieté ne consiste pas en la graisse des victimes, mais en la deuotion des sacrifiants. Et certainement on se tromperoit de penser qu'un homme de bien, pour n'offrir qu'un peu de farine en vne écuelle de terre, eust moins de religion qu'un meschant, de qui les Dieux auroient tous les iours vn écatombe sur leur Autel.

CHAP. VII. Si les bienfaits estoient en la chose & non pas en la volonté, l'estimation s'en feroit par la valeur de la chose qu'on auroit donnée, ce qui est faux. Car si vn amy m'a fait vn petit present avec beaucoup d'affection, s'il m'a donné peu, mais librement, & pour secourir ma necessité, a fermé les yeux à la sienne, & y a apporté, non de la volonté, mais du desir, s'il m'a baillé comme s'il eust pris, s'il m'a fait plaisir sans en penser jamais rien auoir, s'il a fait cas de la reuanche que i'en ay prise comme s'il n'eust iamais rien fait pour moy; & non seulement n'a point laissé passer l'occasion de s'employer en mon affaire, mais l'a recherchée avecque soin, & preuenüe avecque diligence, ie suis ingrat si ie ne m'estime plus son redevable, que d'un Roy qui auroit vidé les coffres de son épargne pour m'enrichir. Au contraire les choses extorquées par importunité, ou laschées par nonchalance, quand ce seroient des sceptres & des diademes, donnent tousiours quelque dégoust à ceux qui les reçoient. Vne main liberale recommande plus vn present, qu'une main pleine. Le present qu'il m'a fait est petit, mais il ne le pouuoit pas faire plus grand. Ou bien, ce qu'il m'a donné vaut beaucoup, mais il a deliberé s'il me le deuoit donner. Il m'a fait languir à l'attendre, il a fait vn soupir en me le baillant, il me l'a baillé superbement, il en a fait montre par les carrefours, & n'a rien oublié pour me le faire trouuer mal-agreable. C'est vne gratification qu'il a voulu faire, non pas à moy, mais à sa vanité.

CHAP. VIII. Socrate auoit vn grand nombre de jeunes gens qui le venoient voir, & qui tous, selon ce qu'ils pouuoient, luy faisoient quelque present. Æschines qui en estoit aussi, mais qui faute de moyens ne pouuoit faire comme les autres, luy

dit; Je ne m'apperçoy d'estre pauvre qu'en ce que ie n'ay rien à vous offrir qui soit digne de vous. C'est pourquoy l'election m'estant deffendue, ie vous donne vne seule chose que i'ay, qui est moy-mesme. Je vous prie me faire cét honneur d'accepter mon present tel qu'il est, & vous représenter que si mes compagnons vous en ont fait de plus grands, ils vous ont toutefois donné bien moins que ce qui leur est demeuré. La response de Socrate fut, Qu'il ne deuoit point douter qu'il ne fust cas de son present, si ce n'est qu'il en eut luy mesme mauuaise opinion. Qu'il feroit donc en sorte que si jusques-là il ne s'estoit pas estimé ce qu'il deuoit, il esperoit le rendre tel, qu'il auroit occasion de se priser dauantage à l'aduenir. Alcibiades auoit auant de bien que de courage, & tous les autres escoliers estoient enfans des premières maisons de la ville, & cependant Æschines sceut si bien faire, que son present fut trouué plus riche que tout ce qu'ils auoient sceu donner.

Voyez, ie vous prie, la dexterité d'un bel esprit, que la CHAP. misere ne peut tellement abbatre, que denué de toutes choses il ne trouue dequoy fournir à sa liberalité. Il m'est aduis IX. que ie luy entends tenir ce langage à la fortune; Et bien, tu m'as fait pauvre, mais qu'as-tu gagné? ie n'auray pas moins dequoy faire vn present digne de l'homme à qui ie le veus donner; & que si ce n'est du tien que ie donne au moins ie donneray du mien. Ne pensez pas que pour ce qu'il se bailloit soy-mesme en payement de son apprentissage, il fit peu de conte de foy: mais ce jeune homme ingenieux trouua cette inuention de se donner à son maistre, afin que son maistre se donnast à luy. Il faut regarder qui donne, & non ce que l'on donne. C'est vn trait d'un esprit rusé, quand il est recherché de quelque chose qu'il n'y a point d'apparence d'accorder, de faire bonne mine, & tascher de gratifier de paroles ceux qu'il ne peut contenter en effect. Mais encor aimerois-je mieux auoir affaire à luy qu'à vne maniere de presomptueux, qui avec vn langage superbe, & vne mine pesante, rebutent si dédaigneusement les personnes, qu'ils ne semblent faire monstre de leur fortune, que pour acquerir des ennemis. Aussi nous les adorons bien en apparence, mais nous les detestons en nostre ame, & haïssons en leurs actions ce que nous imiterions si nous estions en

leur place. Il y en a qui se seruent des femmes de leurs voisins, non pas secrettement & avec quelque honte, mais scandaleusement à la veüe de tout le monde, & ne trouvent point mauuais qu'on leur rende la pareille. Si quelque mary ne permet pas à sa femme de se promener tout le long du iour parmy les ruës, & de s'exposer dans vne chaise aux yeux & aux desirs de toute vne ville, tout le sexe le décriera pour vn mal habile homme, qui ne sçait que c'est d'honneur, & de qui la conuersation ne peut apporter que du mal. Si quelqu'un n'a point de maistresse, & ne recherche quelque femme d'importance, ce sera vn homme sans courage, vn estallon de chambrières, & qui ne merite pas de manger vn friand morceau. De là vient que l'adultere est aujourd'huy la plus honneste & la plus approuuée façon qu'on ait de se marier. Vne femme ne semble pas bonne, si on ne l'a dérobée. Apres auoir bien amassé, on respand; apres auoir respandu, on ramasse avec la mesme auarice qu'auparauant. Il n'y a plus ny foy, ny conscience. Si quelqu'un est pauvre on le mesprise, on apprehende de l'estre, & comme s'il n'y auoit point d'autre mal au monde, on ne pense à rien qu'à s'en garentir. Iamais vne injure n'est pardonnée, les forts gourmandent les foibles, & ne penseroient pas leur faire connoistre leur puissance, s'ils ne leur faisoient sentir leur oppression: Car de ruiner les prouinces, & mettre la Iustice à l'enchere, c'est chose qu'on ne trouue point estrange, parce que par le droit des gens, on peut vendre ce que l'on a acheté.

CHAP. Mais l'abondance du sujet m'a fait continuer ce discours

X. plus que ie ne deuois. Finissons-le donc, & pour ne faire point deshonneur à nostre siecle, concluons que la plainte que nous faisons à cette heure que tout est en desordre, qu'il n'est point de preud'homme, que tout s'en va perdu, nos peres l'ont faite deuant nous, & nos enfans la feront encore apres que nous ne serons plus. Le monde est & sera toujours d'une façon. S'il y a du déreglement vne fois plus que l'autre, c'est chose qui va & vient comme le flux & le reflux de la mer. Tantost l'impudicité gagnera le dessus, & mettra les adulteres en reputation. Tantost la superfluité des festins aura son tour, & la friandise des cuisines, qui est la plus honteuse façon de dissiper de grands biens. Tantost la

dépense des habits sera débordée, & la difformité des esprits se fera connoître par le soin qu'on aura de l'embellissement du corps. Tantost de la liberté mal dispensée naistront les insolences & les outrages, d'où peu à peu les humeurs, tant en général qu'en particulier, s'achemineroient à la cruauté, & enfin éclorront des guerres civiles, où toutes choses seront violées, & ne sera rien de si saint qu'on ne prenne la hardiesse de profaner. Il viendra peut-estre vn temps où l'yvrongnerie aura du credit, & ce sera vertu que de bien boire. Les vices ne sont pas tousiours en vne place, ils sont mobiles, & se font vne guerre perpetuelle pour regner l'un apres l'autre. Pour ce qui nous touche, nous pouuons dire de nous vne chose qui sera tousiours veritable, que nous ne valons rien, que iamais nous n'auons rien valu, & , ce que ie suis bien marry de dire, que nous ne vaudrons iamais rien. Le monde ne sera iamais sans homicides, sans tyrans, sans larrons, sans adulteres, sans voleurs, sans sacrileges, & sans traistres. I'y adjousterois sans ingrats, si ce n'estoit qu'il n'est point de meschanceté que l'ingratitude ne produise, & qu'on a peine à produire quelque mauuaise action que cet abominable vice n'y ait quelque part. Fuyons-le comme le plus grand crime qui se puisse commettre, supportons-le comme la plus petite iniure que nous puissions recevoir. Le pis qui nous en puisse arriuer, c'est que nous perdons le plaisir que nous auons fait. Ce qui est de meilleur nous en demeure, nous l'auons fait. Or comme il faut prendre garde d'obliger plustost que nul autre, ceux que nous pensons qui en auront du ressentiment; aussi est-il de certains plaisirs que nous ne deuons pas laisser de faire, encor que ceux qui en ont besoin nous soient suspects d'ingratitude, & que mesme il nous l'ayent déjà fait recognoître en quelqu'autre occasion. Comme si vn pere qui a ses fils en danger, les peut recouurer par mon moyen, & que pour m'y employer ie n'en reçoie point d'incommodité, ie seray bien aise d'y faire ce qui me sera possible. Si ie puis sauuer la vie à vne personne qui le merite, ie le feray aux despens de la mienne, & ne feray point de difficulté de courre ma part de sa fortune. Si vn maraut est entre les mains des voleurs, & qu'en criant ie leur puisse faire lascher prise, ie ne seray point marry d'ouurir la bouche pour sauuer vn homme.

CHAP. Nous auons à cette heure à discourir des plaisirs que nous
 XI. deuons faire, & de quelle façon il y faut proceder. Il y a
 trois sortes de choses qu'on peut donner. Les necessaires sont
 les premieres, les profitables les secondes, & les dernieres
 celles qui ne sont que pour le plaisir. Mais sur tout, quoy
 que nous donnions, il faut prendre garde que ce soient des
 choses qui ne s'éuanouissent pas legerement. Il est raisonna-
 ble de donner le premier rang aux necessaires. La vie va
 deuant toutes choses. La conseruation nous en est plus che-
 re que l'ornement. En vne chose dequoy nous auons moyen
 de nous passer, nous pouuons faire les degoustez, & dire,
 Je n'en ay que faire, ie me contente de ce que j'en ay. Ain-
 si nous n'auons pas tant d'enuie de rendre ce que nous aurions
 receu que de le mespriser. Des choses necessaires j'en fais
 encore de trois sortes. Les vnes sont celles sans qui nous ne
 pouuons viure, comme estre deliuré des mains d'un ennemy,
 de la colere d'un tyran, d'un arrest de mort, & d'autres in-
 conueniens qui ordinairement tiennent la vie assiegée de
 toutes parts. Tant plus nostre affliction aura esté grande,
 tant plus serons-nous redeuables à celuy qui nous en au-
 ra démeslez. Car à toute heure la forme effroyable du
 mal échappé nous repasse par la memoire, & il n'est rien
 de si doux en la deliurance, que de se représenter l'appre-
 hension qu'on a eue de n'estre iamais deliuré. Toutesfois ne
 nous persuadons pas que si dés aujourd'huy nous pouuons
 sauuer vn homme, nous le deuons laisser languir jusques
 à demain, pour en faire peser dauantage l'obligation qu'il
 nous en aura. Apres les choses de cette nature, il y en a
 d'autres sans lesquelles nous pouuons viure, mais nous ne
 le deuons pas faire, parce que sans elles nous aurions meil-
 leur marché de ne viure point, comme la liberté, l'hon-
 neur, & la santé de l'esprit. A celles-cy succedent les der-
 nieres du nombre des necessaires, qui sont celles sans qui
 nous ne prendrions point de plaisir à viure, comme sont les
 choses que la conjunction, le sang, la continuation, ou la
 longue conuersation nous font aimer, les femmes, les en-
 enfans, les lieux de nostre naissance, & les autres objets à
 quoy nostre esprit se colle & s'attache avec tant de passion,
 qu'on a quelquefois moins de regret de mourir que d'en estre
 separé. Quant aux choses profitables, qui tiennent le second
 rang

rang apres les necessaires; la diuersité en est grande, & le nombre infiny. L'argent est de ce rang-là (toutesfois jusqu'à la suffisance seulement, & au deça de la superfluité) les honneurs, les auancemens de ceux qui ne sont pas contents de leur fortune. Car la premiere vtilité, c'est d'estre vtile à soy-mesme. Il ne reste plus à parler que des choses que l'abondance fait naistre, & qui seruent plus aux delices, qu'à la necessité; ny au profit. Quand nous voulons donner quelque chose de cette qualité, voyons de le faire en sorte que l'occasion la rende agreable. Que ce soit vne chose non vulgaire, mais qui ait tousiours esté rare, ou qui le soit de nostre temps, ou qui n'estant pas d'elle-mesme fort precieuse, soit présentée en vne saison, ou en vn lieu si à son auantage, que le jugement de celuy qui l'enuoye luy fasse auoir de la reputation & du credit. Pensons ce qui sera le mieux receu, ce qui plus souuent se représentera deuant les yeux, afin que celuy à qui nous donnons pense estre aussi souuent avec nous qu'il sera avec nostre present. Sur tout gardons-nous de donner des choses inutiles, comme vn espieu à vne femme, ou à vn bon homme de quatre-vingts ans; à vn paysan des liures, ou à vn homme d'estude des toiles & des filets. Mais d'autre-part aussi, prenons garde que tandis que nous voulons donner des choses agreables, nous en donnions qui semblent reprocher quelque defect, comme à vn yurongne, du vin, ou à vn homme mal disposé, des medicamens. Toute chose qui porte quelque marque de l'imperfection de celuy qui le reçoit, luy est plustost injure que present.

S'il dépend de nous de donner ce que bon nous semble-CHAP.
ra, prenons garde de donner des choses de la plus longue XII.
durée que nous les pourrons choisir. Car il n'est gueres d'hommes si reconnoissans, qu'ils ne perdent la memoire d'un present aussi-tost qu'ils en ont perdu la veüe; comme au contraire, pour ingrat que soit vn homme, il faut que l'objet excite sa memoire, & qu'en dépit de luy quand il voit le present il se ressouuienne de l'auteur. Il y a encor vn autre poinct qui nous doit conuier à donner des choses durables. C'est que depuis que nous auons donné vne chose à quelqu'un, il ne luy en faut plus iamais parler. Ainsi le present fera l'aduertissement que nous n'osons faire.

Je donneray plustost de l'argent en œuvre qu'en monnoye, & des statues plustost que des habits, ou quelqu'autre chose qui soit usée au premier iour. On cesse de sçauoir gré, quand on cesse de posseder. Il y en a peu qui fassent autrement. La souuenance prend fin ordinairement comme l'usage. C'est pourquoy ie veux, si ie puis, que mon present ne soit point de chose qui se consume facilement. Je veux qu'il demeure, qu'il s'attache, & qu'il viue avecque mon amy. Je crois qu'il n'y a homme de si peu de jugement, qu'il le faille aduertir de n'enuoyer des gladiateurs, ny des animaux pour combattre apres que le spectacle aura esté representé, non plus que de l'étamine en Ianuier, & de la fourrure en Iuillet. Vne chose plaist en vne occasion qui en vne autre seroit desagréable. Il faut considerer le temps, le lieu & les personnes à qui nous auons à faire. Vn sens commun sans science est capable de cette obseruation. Combien vn homme prend-il plus de plaisir quand on luy donne ce qu'il n'a point, que ce qu'il a en abondance? ce qu'il cherche il y a long-temps, que ce que la plus chetive boutique de la ville luy peut fournir? Quoy que l'on donne, & à qui que l'on donne rien n'est mesprisable quand il est rare & recherché. Vn present mesme de pommes communes, & qu'au bout de quelques iours on ne voudroit pas seulement regarder, peut auoir de la grace quand il ne s'en trouue point encores, & qu'elles sont venues long-temps auant leur saison. Il y a de l'honneur aussi à donner vne chose que celuy à qui nous la donnons ne pouuoit auoir d'autre que de nous, ou que nous n'auons iamais donnée à d'autre qu'à luy.

CHAP. Alexandre de Macedoine estant de retour de sa conquere
XIII. ste du Leuant, les Corinthiens enuoyerent vers luy pour luy tesmoigner la joye qu'ils auoient du succez de son voyage, & luy dire qu'ils le faisoient bourgeois de leur ville. Luy qui ne pensoit pas estre moins que Dieu (tant les prosperitez l'auoient aueuglé!) s'estant mis à rire comme par moquerie du present qu'on luy faisoit, vn des Ambassadeurs luy dit; C'est vne chose que nous n'auons iamais donnée qu'à vous & à Hercule. Alors considerant, non qui donnoit la bourgeoisie, mais qui estoient ceux à qui on la donnoit, il la receut fort volontiers, festina les Ambassadeurs, & leur fit toutes les demonstrations de bonne volonté dont il se pût auiser. Cét homme

qui n'auoit autre passion que la gloire, dont il ne connoissoit ny la nature ny les bornes, marchant sur les pas d'Hercule & de Bacchus, & se proposant de faire encores plus de chemin qu'ils n'auoient fait, ne regarda plus les Corinthiens pour regarder le compagnon qu'ils luy donnoient, & voyant qu'on l'egalait à Hercule, il crût estre Dieu par vaine & presomptueuse imagination. Je voudrois bien qu'on me dit quelle comparaison il pouuoit y auoir entre vn jeune ambitieux, de qui toute la vertu n'estoit qu'une heureuse temerité, & celuy qui ne cherchoit autre fruit de ses victoires que le repos du monde, & de l'auoir couru d'un bout à l'autre, non pour en desirer la conqueste, mais pour en procurer la deliurance. Que pouuoit auoir de semblable l'ennemy juré des meschans, le protecteur des gens de bien, & le pacificateur de la mer & de la terre, avec vn miserable, nourry dès son enfance aux volleries, avec vn persecuteur de peuples, aussi funeste à ses amis qu'à ses ennemis, & qui ne pouuoit trouuer de tiltre plus conuenable à son humeur, que d'estre la terreur de l'uniuers? ne se souuenant pas que si les bestes furieuses sont formidables par leur force, celles qui n'ont du tout point de courage ne le sont pas moins par leur poison

Mais retournons à nostre propos. Vn plaisir qu'on fait à CHAP. tout le monde n'oblige personne. Je ne sçay point de gré à XIV. celuy qui tient hostellerie de m'auoir logé, non plus qu'à celuy qui donnant à manger à toute vne ville, m'a mis en vn rang d'où il n'a excepté personne. Qu'est-ce qu'il a fait pour moy, que ce qu'il a fait pour vn badin, pour vn belistre, & pour vn que peut-estre il n'auoit iamais veu? Il n'a point eu bonne opinion de moy, mais il a voulu contenter sa vanité. Voulez-vous rendre vne chose agreable? rendez la rare. Qui est-ce qui voudroit qu'on luy mit en compte ce qu'il a recueilly d'une chose qu'on jettoit indifferemment sur toute vne multitude? Je ne veux pas que cecy soit pris pour vne bride que ie donne à la liberalité. Je trouue bon qu'elle aille aussi auant qu'il luy plaira; mais ie ne veux pas qu'elle aille en desordre. Il y a moyen de faire en sorte que donnant à beaucoup, il n'y en aura pas vn qui ne se persuade que nous l'auons gratifié d'une autre façon que le commun. Il faut que chacun ait quelque marque particuliere, qui luy fasse penser qu'on a fait plus de cas de luy

que de nul autre. Vn tel a eu autant que moy, mais ie l'ay eu sans l'auoir recherché. Il a eu autant que moy; mais ie l'ay eu tout incontinent, & il a esté long-temps à le gagner. On peut bien donner à plusieurs vne mesme chose, que ce ne fera pas avecque mesmes paroles, ny avecque demonstration d'une mesme volonté. Il a eu autant que moy, il a prié pour l'auoir, & j'ay esté prié pour le prendre. Il a eu autant que moy, mais on sçauoit bien qu'il auoit dequoy rendre. Il est vieux, & n'a point d'enfans, il s'en reuanchera quand il fera son testament. J'ay plus eu que luy, encores qu'il ait eu autant que moy, parce qu'on me l'a donné sans esperance de le retirer. Comme vne Courtisane se diuise si judicieusement à ses pourfuiuans, qu'il n'y en a pas vn qui ne pense estre celuy qu'elle ayme le mieux; ainsi il faut que celuy qui veut que ses bienfaits soient aymables, les distribuë si dextrement, que tous ceux qui les reçoient estans obligez l'un comme l'autre, chacun neantmoins se fasse croire qu'on a fait quelque chose pour luy plus que pour son compagnon. Pour moy ie laisse les coudées franches aux bienfaits. Tant plus ils seront grands, & tant plus il y en aura, tant plus grande fera la loüange de celuy qui les fera. Tout ce que ie veux, c'est qu'on y apporte du jugement. Il n'est point d'homme si sensible, que ce qu'on luy donne fortuitement le touche au cœur. C'est pourquoy si quelqu'un pense que ce langage tende à ramener la liberalité dans ses limites, & luy referrer ses bornes, il ne gouste pas bien ce que ie dis. Car y a-t-il quelque vertu que ie reuere & que ie presche dauantage? Et qui a plus de sujet de le faire que moy, qui me propose de donner des regles à la société humaine, & de procurer son establissement?

CHAP. Que veux-je donc faire sçauoir? que puisque la meilleure
X V. action de l'ame, ne peut estre estimée vertueuse, qu'elle ne prene de la vertu, & sa regle & sa mesure, ie n'approuue ny l'excès ny le desordre en la liberalité. Il y a du contentement à receuoir vn bienfait, voire de luy tendre les mains, quand vne élection iudicieuse le presente à ceux qui en sont dignes, non pas quand vne occasion fortuite, ou vne passion indiscrette de celuy qui donne nous le fait tomber entre les mains. Quelle apparence y a-t-il de nommer bienfait vne chose de laquelle on a honte de dire l'auteur? L'obligation est alors

vrayement agreable, & descend au fonds de l'ame pour y demeurer eternellement, quand nous nous souuenons plus volontiers du merite de celuy qui nous oblige, que de la valeur du plaisir qui nous est fait. Crispus Passienus disoit ordinairement, qu'il y auoit de certaines gens de qui il estimoit plus le iugement, que le bienfait, & d'autres aussi de qui il aimoit mieux le bienfait que le iugement, & en donnoit cet exemple. J'aime mieux, disoit-il, le iugement d'Auguste, que le bienfait de Claudius. Pour moy ie ne scaurois faire cas du bienfait d'un homme de qui ie mépriserois le iugement. Mais quoy ? falloit-il donc refuser ce que donnoit Claudius ? Non, mais il falloit prendre de luy comme de la fortune, qu'on doit s'assurer d'auoir pour ennemie au premier iour. Comment donc separons-nous des choses si bien iointes ? Ce qui est de meilleur en vn bienfait, c'est d'estre donné avec iugement. S'il y manque, il n'y a plus de bienfait. Autrement vne grande somme d'argent donnée mal à propos, n'est pas plus bienfait que si elle estoit mise en thresor. Et au reste il y a beaucoup de choses qu'il faut receuoir, sans croire en estre redevable.



SENEQVE,

DES

BIENFAITS.

LIVRE SECOND.

CHAP.
I.



CONTINUONS nostre discours ; & voyons de quelle façon il faut faire plaisir ; la chose est aisée à mon avis. Donnons comme nous voudrions recevoir , volontairement , promptement , & sans marchander. Ce que nous donnons n'a point de merite, quand nous auons du regret à le voir partir d'entre nos mains , & qu'il semble plustost qu'on nous l'arraché , que nous ne le donnons à nostre amy. Si nous ne pouuons faire qu'il n'y ait quelque retardement , gardons pour le moins qu'on n'y apperçoie de la deliberation. Celuy qui delibere oblige aussi peu que celuy qui refuse , parce qu'en la volonté seule du bienfaisant est toute la reputation du bienfait. Qui donne & voudroit bien ne donner point, ne donne pas , mais il est serré de si prés qu'il laisse aller ce qu'il ne peut retenir. Il en est assez qui donnent parce qu'ils n'ont pas l'assurance d'esconduire. Les bienfaits vrayement agreables , sont ceux qui n'ont difficulté ny longueur , que la modestie de ceux qui les reçoient. Donnons si nous pouuons deuant qu'on nous demande ; & si nous ne le pouuons, donnons incontinent apres qu'on nous a demandé. Toutes-fois le premier est le meilleur , parce qu'un homme de cou-

rage ne venant jamais aux requestes, qu'il ne rougisse & qu'il ne baïsse les yeux, on luy fait vn autre plaisir, de l'exempter de cette necessité. Qui prie, achete bien ce qu'il reçoit; & ç'a tousiours esté l'opinion des gens d'honneur, qu'il n'y a rien de mieux vendu, que ce que les prieres font obtenir. Si les vœux se faisoient à haute voix, ils seroient plus rares qu'ils ne sont: Et quoy, que ce soit vne chose tres-honneste, de prier les Dieux, si le faisons-nous ordinairement, en quelque solitude, & si secretement que l'on reconnoist bien que nous ne prenons pas plaisir d'estre veus en cette action.

C'est vn fâcheux mot que, *Je vous prie*; si nous voulons CHAP. gratifier vn amy, nous ne luy deuons pas donner la peine II. de le dire. Apres qu'il est dit, donnons si tost que nous voudrons, nous ne pouuons donner que trop tard. Ce seroit beaucoup qui pourroit dénier ce qu'on veut de nous, & aller au deuant d'une necessité que peut-estre on n'a pas la hardiesse de nous declarer; vn homme obligé de cette façon, ayme sa dette, & s'en ressouuiet eternellement. Si la demande nous a preuenü, ne nous laissons point faire de longues harangues, paroissions plustost aduertis que priez, & promettons si promptement que l'on croye que c'estoit chose que nous estions resolu de faire quand on ne nous en auroit point parlé. Comme vne viande ou vn verre d'eau sont quelquesfois donnez si à propos à vn malade, qu'ils luy sauuent la vie, ainsi le plaisir le plus petit & le plus contemptible qui se puisse imaginer, s'il est fait au besoin, il n'y a point de doute qu'il ne deuienne aussi precieux, qu'un de bien plus grande importance, sur lequel on a esté longtemps à delibérer. Il est certain que celuy qui donne tost, donne avec affection; Aussi luy voyez-vous paroistre le cœur au visage, & sa façon riante donne vn témoignage indubitable du contentement qu'il a de faire plaisir.

Il y en a qui avecques vne grauité melancholique, tant CHAP. tost faisans les muets, & tantost parlans comme s'ils auoient III. la peine d'ouurir la bouche, gastent le plaisir qu'ils veulent faire, & ne semblent pas tant promettre que refuser. Nous ferons mieux en semblables occasions, d'accompagner les bons effets de bonnes paroles, & de dire à celuy qui nous prie, vous avez tort que ie n'ay plustost sçeu que ie fusse

capable de vous servir; il semble que vous vous soyiez adressé à moy avecque quelque défiance, c'est vne chose où vous n'avez que faire de l'entremise de personne, vous me faites beaucoup d'honneur de me commander, ie suis content pour ce coup d'excuser vos ceremonies, pourveu qu'une autre fois quand ie pourray quelque chose qui vous soit agreable, vous en usiez avec autorité. Sans doute celuy qui recevra de cette façon estimera nostre volonté plus que la chose mesme qu'il nous demandoit, & s'en ira disant en luy-mesme; l'ay fait vne belle acquisition aujourd'huy, ie suis plus satisfait de la rencontre d'un si honneste homme, que si j'auois gagné beaucoup d'auantage par autre moyen: Il n'est pas possible que ie me puisse iamais acquiter en son endroit.

CHAP. Il y en a d'autres, qui apres vous auoir fait repentir, avec

IV. vn langage & vne demonstration toute manifeste de leur arrogance de les auoir employez, sont encores si longs & si pesans à liurer ce qu'ils ont promis, qu'on auroit meilleur marché de n'en auoir rien obtenu. Car à toute heure il faut auoir leur courtoisie en la bouche; & bien souuent cette derniere sollicitation a plus d'espines que la premiere. Il faut trouuer vn amy qui les en fasse ressouenir, & vn autre qui le recoiue. De maniere qu'un present ayant à passer par tant de mains, il faut necessairement que les intercesseurs en partagent l'obligation avecque l'auteur. Voulons nous auoir le remerciement tout entier, faisons que le bienfait tout entier arriue entre les mains de ceux à qui nous l'auons promis, qu'il n'y ait point de courtier qui s'en mesle, point de frippier qui en retienne rien; la gloire de nostre liberalité ne se peut communiquer à vn autre qu'avec diminution de ce qui nous en appartient.

CHAP. Il n'y a point de gese si grande que de languir apres l'at-

V. tente de quelque chose. Les esperances coupées sont plus supportables que celles qu'on traîne en longueur, & toutesfois la plupart des hommes ont cette miserable vanité que s'ils ont fait quelque promesse, ils en remettent l'exécution d'un iour à l'autre, pour le contentement qu'ils ont d'auoir toujours quelqu'un qui les suiue. Ainsi sont ordinairement les Officiers des Princes, qui sont bien aises d'auoir vne troupe de suiuaus, & pour ainsi dire, vn spectacle de leur orgueil, & qui penseroient pouoir moins, s'ils n'auoient
dequoy

dequoy monstrent qu'ils peuvent beaucoup. Ils ne vous expédieront jamais à l'heure mesme, & vous n'en aurez jamais qu'une piece apres l'autre. Aux injures ils courent la poste, aux bienfaits ils clochent, & vont bien à peine le petit pas. Le dire du Comique est tres-veritable; Quand tu veux faire plaisir, souviens-toy que ce que tu donnes au temps, tu l'ostes à l'obligation. De là viennent ces murmures que fait naistre le juste despit : Faites-le si vous le voulez faire, la chose ne vaut pas tant de façon. Si vous n'en voulez rien faire, il ne faut que le dire. Quelqu'un pensera qu'il y ait de l'ingratitude en ce langage, il n'y en a point; car comment seroit-on ingrat à ceux qui vendent si cher une si mauvaise denrée? Il n'est pas possible qu'un homme qui a du courage ne se lasse de faire le valet, qu'il ne se dépité contre ses affaires, & ne cesse de desirer ce qu'on luy fait poursuivre avec trop de cour & de longueur. C'est cruauté de faire durer le supplice d'un criminel, & une espece de misericorde de le dépêcher promptement, parce que sa dernière peine le met en repos. Le temps qui precede son execution, est la plus grande & la plus cruelle partie de son supplice. Il en est de mesme aux bienfaits, plus on donne tost, plus on oblige celuy qui reçoit, l'attente du bien a du trouble & de la sollicitude. Et parce que la pluspart des bienfaits sont recherchez pour le remede de quelque incommodité, si nous pouuons mettre incontinent un homme hors de peine, & que nous le laissions trop long-temps endurer, ou que nous le fassions resioûir trop tard, nous osons l'ame à nostre courtoisie. Une bonne volonté n'est iamais lente, & le propre de celuy qui fait volontiers, c'est de faire viste-ment. Qui est long à donner, ne donne pas de bon cœur, & perd ensemble deux choses de grande importance, le temps & le tesmoignage de l'affection; vouloir tard, est une marque de ne vouloir pas.

Toutes nos actions ont des circonstances suivant lesquelles elles doiuent estre considerées, & le plus souuent selon VI. qu'on est lent ou prompt à faire une chose, elle réussit bien ou mal; une flèche ne blesse pas tousiours de mesme façon, non que ce ne soit tousiours le mesme fer, mais parce que selon qu'on la décoche elle fait des ouuertures inégales. Une espée qui n'a fait qu'esgratigner la peau, eust percé la peau

d'outre en outre, si le coup eust esté plus violent. La façon de donner met de la difference entre les choses qu'on donne, encores qu'elles soient du tout semblables. C'est vne chose douce & glorieuse de ne permettre pas qu'on nous remercie, & dés l'heure-mesme qu'on donne, de ne se souvenir plus d'auoir donné. Il ne faut iamais aussi blasmer ceux à qui nous donnons; Le plaisir & l'injure sont incompatibles; & quiconque les assemble monstre qu'il a faute de jugement. Le bienfait est vne chose douce, n'y apportons point d'aigreur, laissons le sucre sans absynthe; & si nous auons quelque chose à dire, attendons qu'il s'en presente vne occasion plus à propos.

CHAP. VII. Fabius Verrucosus comparoit vn plaisir fait de mauuaïse grace, à du pain remply de pierres que l'on prend parce qu'on a faim. Tibere ayant esté prié vn iour par vn certain Allius qui auoit mangé tout son bien, de luy donner de quoy s'acquitter, luy commanda de luy donner vn memoire de ceux à qui il deuoit. Cela n'estoit pas donner, mais bien sonner la trompette pour luy attirer sur les bras tout ce qu'il auoit de creanciers. Enfin il luy fit expedier vne rescription, mais avec des remonstrances si outrageuses, qu'ayant emporté ce qu'il demandoit, il ne fut rien moins que gratifié, il le desgagea des autres, & ne se l'engagea point. Je croy bien que préuoyant beaucoup de pareilles importunitéz il leur vouloit couper chemin par cette inuention, qui peutestre n'est pas mauuaïse pour tenir en bride ceux qui dépendent inconsidérément; Mais quand il s'agist de faire plaisir, ce n'est point ainsi qu'il faut y proceder.

CHAP. VIII. Quand nous donnons quelque chose, apportons-y tout ce que nous pouuons pour la faire bien recevoir. Donner comme Tibere, c'est gourmander; & pour en dire mon aduis, les Princes en cela n'ont point plus de priuilege que les autres. Il se proposoit d'éuiter vne chose, & ne laissa pas d'y tomber. Car il s'en trouua qui luy firent la mesme requeste qu'Allius; il leur donna bien quelque argent, mais ce fut apres qu'il leur eut fait rendre compte de leurs debtes en la presence du Senat. Je trouue cette procedure plus tyrannique que liberale. Je n'appelle point faire du bien quand on me le fait d'une façon qu'il faut que ie rougisse lors qu'il m'en souuient; On m'a fait aller deuant le Iuge, si ie n'eusse plaidé, ie n'eusse rien eu.

Ceux qui font des regles de sagesse, font de deux sortes CHAP. de plaisirs; les vns, qui veulent la monstre & la lumiere, les I X. autres qui cherchent le secret & l'obscurité. Les recompenses d'un seruice fait à la guerre, les tiltres d'honneur & les autres choses semblables à qui la publication donne de l'embellissement, se doiuent bailler deuant le monde. Au contraire les plaisirs qui semblent apporter quelque diminution à l'honneur, & à la qualité, comme sont les remedes deus à quelque misere ou incommodité, ne veulent estre veus de personne que de celuy qui les reçoit, & s'il estoit possible de le tromper luy-mesme, de sorte qu'il eust ce qui luy est necessaire, & ne sceust point d'où il seroit venu, ce seroit conduire la courtoisie au plus haut degré où elle puisse monter.

On dit qu'un iour Arcesilaus estant allé visiter vn de ses CHAP. amis malade, & qui manquoit de toutes choses, mais qui X. estoit si opiniastre à dissimuler toutes ses necessitez que la maladie mesme ne les luy pouuoit faire declarer, jugea qu'il le falloit assister sans qu'il en vit rien, & luy coula doucement sa bourse sous son oreiller afin que ce pauvre homme, à qui la honte faisoit tant de mal, trouuast plustost qu'il ne receut ce qu'il desiroit. Quoy! feray-je donc du bien à vn homme, & il ne sçaura point qui le luy aura fait? Premièrement, si l'ignorance est vne partie du plaisir, ie veux qu'il l'ignore, & apres cela ie luy en feray tant d'autres, que par les derniers il connoistra qui luy aura fait le premier; & enfin quand il ne le sçauoit pas, il me suffira que ie le sçache. Vous me direz que ce n'est pas assez. Aussi ne seroit-ce, si ie m'estois proposé de donner à vsure, mais si ie n'ay pensé qu'à rendre mon bienfait agreable, il ne me faut point d'autre tesmoignage que le mien, autrement ie ne prens pas plaisir à bien faire, mais à estre regardé quand ie fais bien. Vous voulez qu'il le sçache, parlez plus ouuertement, vous voulez qu'il vous le rende. En quelque façon que ce soit, ie veux qu'il le sçache. Mais quoy? si c'est son profit, son honneur & son contentement, qu'il n'en sçache rien, pourquoy ne consentirez-vous pas à cette ignorance? Ie veux enfin qu'il le sçache, ie voy donc bien ce que c'est, vous ne voudriez pas de nuiet empescher vn homme d'estre tué. Ie ne dy pas que quand cela se peut faire honne-

stement, on ne puisse recueillir quelque joye de voir que ce qu'on donne soit reçu de bonne volonté. Mais si le besoin de mon amy est de cette condition, que le secours luy en fasse honte, & que ce que ie fais pour luy, s'il est publié, luy soit plustost injure que plaisir, ie suis bien content qu'il n'en soit rien mis sur le papier de ma despenſe. Serois-je si mal aduisé de luy dire, que c'est de moy qu'il a reçu ce plaisir ? Et si hardy de reprocher vne chose qu'il ne m'est pas seulement permis de ramenteuoir ? La loy d'un plaisir qu'un amy fait à l'autre, est que l'un oublie tout incontinent d'auoir donné, & que l'autre se souuienne eternellement d'auoir reçu.

CHAP. On ne ſçauroit mieux geſner vn homme, que de luy re-
 XI. peter ſouuent qu'on luy a fait plaisir. Vn homme à qui du temps du Triumvirat vn des amis de Cesar auoit ſauué la vie, enfin apres auoir enduré long-temps de l'autorité que cette obligation luy faisoit prendre sur luy, fut à la fin contraint de luy dire tout haut, rendez-moy à Cesar, ou ceſſez de me représenter que ie fusse mort sans vous. Si vous me laissez la liberté de m'en reſſouuenir à ma diſcretion, vous m'avez ſauué la vie, s'il faut que ie m'en reſſouuienne à la voſtre, vous m'avez tué. Ie ne vous ay point d'obligation de m'auoir gardé pour vn eſchantillon de voſtre credit, me montrerez-vous encore long-temps ? Ne me laisserez-vous iamais oublier mon infortune ? Ie n'eusse esté mené qu'une ſeule fois en triomphe. Depuis qu'un plaisir est fait, il n'en faut plus parler ; qui en fait reſſouuenir, le redemande : le meilleur est de n'y penser plus, & de n'en rafraîſchir iamais la memoire que par vn autre bienfait. Il ne le faut pas meſme compter aux autres, ou l'on vous dira comme à vn qui publioit par tout vn plaisir qu'il auoit fait, voulez-vous nier d'en auoir esté payé. Quand ? autant de fois que vous en auez fait le compte. Ce n'est point à vous d'en rien dire, il ſera plus honneſte qu'un autre le faſſe, & quand il le ſera, ne doutez pas qu'on ne mette au nombre de vos loüanges, de n'en auoir point parlé. Mais peut-eſtre vous auez peur que ſi vous ne le dites, perſonne ne le ſçache, & que cela ne me donne occaſion de ne vous en ſçauroir point de gré. Tant s'en faut que cela ſoit, qu'au contraire, ſi l'on en parle en voſtre preſence, vous deuez incontinent reſpon-

dre, Vrayment il merite bien dauantage, ie suis seulement marry que ie ne puis accompagner de plus de preuues la volonté que j'ay de le seruir. Et pour vous monstrier que vous ne tenez pas ce langage en bouffonnant, ny comme font plusieurs par vne feinte modestie, dédaignant en apparence ce qu'en effet ils desirent de toute leur affection, Adjoustez-y toute la demonstration d'humanité que vous sçauriez vous imaginer. Le Laboureur qui ne se soucie de son bled que quand il le seme, ne fera iamais de bonne recoïte. Ce n'est pas sans peine que le bled monte en espy. Iamais vne diligence n'est fructueuse, si elle n'est continuée jusques à la fin. Peut-il estre de plus notables bienfaits, que ceux des peres à leurs enfans? & toutesfois ils sont inutiles, si la pieté se lasse de les entretenir. Il en est de mesme de tous les autres bienfaits. Si nous ne leur aydons, nous les perdons. Ce n'est pas assez de les auoir fait naistre, il les faut faire viure. Aymons-les, si nous voulons qu'on nous en sçache gré. Mais sur tout, comme j'ay dit, n'en parlons point. En faire souuenir, importune; les reprocher, fait des ennemis. Il n'y a rien qu'on doïue plustost éuiter que l'arrogance, quand on fait plaisir. Laissons-là la vanité; les choses parleront, pourueu que nous ayons la patience de nous taire. Quelque bienfait que ce puisse estre, il est impossible qu'il ne soit hay quand il est fait arrogamment.

Cajus Cesar donna la vie à Pompeius Pennus (si c'est la CHAP. XII. donner que de ne l'oster point) & comme il l'en remercioit, il luy donna son pied gauche à baiser. Ceux qui l'excusent, disent que ce ne fut point par outrecuidance, mais parce qu'il auoit enuie qu'on vist sa pantoufle, qui estoit d'or en broderie de perles. Ils disent dauantage, que peut-estre il eust égard à la qualité Consulaire de ce bon homme, de luy bailler de l'or & des perles à baiser, parce qu'il reconnoissoit qu'en tout le reste de son corps il n'auoit rien de si net, ny de si digne d'estre baisé. Ce miserable, né pour la ruine entiere des mœurs Romaines, & pour l'establissement de la seruitude perpetuelle, n'eust pas esté satisfait de voir en la presence d'une grande & honorable compagnie, vn vieux Senateur, remarquable par vne infinité de belles charges qu'il auoit eues, prosterné deuant luy comme vn vaincu deuant vn victorieux, s'il n'eust encores trouué quelque chose au dessous des genoux pour y faire descendre

la liberté. Il n'eust pas pensé auoir bien foulé aux pieds la République, s'il ne luy eust fait cét outrage du pied gauche, & si apres auoir mesprisé de telle sorte la vie d'un Sénateur, que d'en faire le jugement capital en pantoufles, il ne luy eust encor donné du pied par les dents, pour rendre l'injure accomplie au gré de son insolence & de sa fureur.

CHAP. O vanité compagne d'une grande fortune! ô maladie qui
XIII. ruine les esprits les plus sains! Puis que ton contentement est de changer les bienfaits en injures, ton goust d'aimer ce qui n'a point de mesure, & ton industrie de ne faire jamais rien de bonne grace, combien penses-tu que tu fais de plaisir à ceux à qui tu n'en fais point? Plus tu te hausses, plus tu demeures basse, & monstres que tu connois mal la condition de ce qui te fait enorgueillir. Tu ne donnes rien que tu ne gastes. Je voudrois sçauoir d'où te vient ce jugement peruert, de te vouloir faire voir en masque, plustost qu'en ton visage naturel. Vn plaisir m'est agreable, quand il m'est fait agreablement, quand celuy qui ne me le fait, s'il est plus grand Seigneur que moy, ne me met pas pourtant le pied sur la gorge, mais s'abaisse jusqu'à moy, oste la pompe à sa courtoisie, & n'a pas seulement égard à me secourir en ma necessité, mais y adjouste encor ce respect, de considerer de quelle façon ie veux estre secouru. Il n'y a qu'un moyen de ramener ces audacieux à leur deuoir, c'est de leur faire connoistre que pour tout le bruit qu'ils font, ny eux ny leurs bienfaits n'en sont pas estimez dauantage, & que par leur presumption ils font rire le monde, & sont cause qu'on veut mal à ce qui seroit aymable, s'il estoit manié d'une autre façon.

CHAP. Il y a des choses de cette nature, que qui les bailleroit à
XIV. ceux qui les demandent, elles seroient occasion de leur ruine. Quand cela s'offre, celuy qui refuse oblige, & non pas celuy qui donne. Ne nous arrestons pas à ce que nos amis veulent, regardons ce qui leur est bon. Les passions bien souuent ébloüissent la partie raisonnable de l'ame, & nous donnent de mauuaises intentions. Mais quand cette premiere faillie est passée, & que le refroidissement nous a rendus capables de conseil, nous detestons indubitablement ceux qui nous ont destruits pour nous auoir gratifiez. Comme nous refusons de l'eau à un malade, un couteau à un defes-

peré, & à vn amoureux tout ce que le déreglement de son affection luy fait desirer à son prejudice ; ainsi de quelque vehemence que nos amis nous prient , quelques submissions qu'ils nous fassent, & quelque pitié mesmes que nous en ayons, nous ne deuons jamais nous laisser aller à faire rien pour eux qui leur puisse apporter du déplaisir. La fin du bienfait est plus considerable que le commencement. Ce n'est rien que ce qu'on donne plaise à l'heure qu'on le reçoit, s'il ne plaist encore apres l'auoir receu. Il y en a qui disent ; Je sçay bien que ce qu'il me demande luy fera mal , mais qu'y feray-je ? Il me prie, ie ne le sçauois éconduire, c'est à luy d'y penser. S'il ne s'en trouue bien, qu'il s'en prenne à soy-mesme, & non pas à moy. Vous vous trompez, c'est à vous qu'il s'en prendra. Sa raison sera, que vous luy aurez aydé à se perdre. Sçauoit-il auoir vn plus juste sujet de vous hair. C'est vne bonté bien cruelle, que de se lascher aux prieres de ceux qui veulent que nous les aydions à se ruyner. L'acte est glorieux & magnanime de sauuer la vie à vn homme, encore que peut-estre le desespoir où il est l'empesche d'y consentir ; mais de donner vne chose qu'on sçait bien qui sera la confusion de celuy qui la demande, qu'est-ce autre chose qu'une haine, qui n'ayant pas assez de courage pour se produire par la force, est bien aise de pouuoir nuire sous la couuerture d'un plaisir ? Donnons des choses que la continuation de l'usage rende d'un iour à l'autre plus agreables, & par qui celuy qui les aura receues, ne puisse jamais auoir d'ennuy. Je ne bailleray point d'argent à mon amy, que ie sçay qui me le demande pour débaucher vne femme, parce que ie participerois à son crime. Je l'en diuertiray si ie puis, sinon ie ne fauoriseray point vne meschante action. Si la colere l'emporte au delà du deuoir, si l'ambition luy persuade des entreprises mal-assurées, ie ne luy donneray point de sujet de pouuoir iamais dire, Vn tel m'a perdu pour m'auoir trop aymé.

Bien souuent il n'y a point de difference entre les presens des amis, & les desirs des ennemis. Car si la hayne des vns nous desire du mal, l'indulgence inconsiderée des autres nous le procure. Mais, ie vous prie, combien est-il honteux que faute de nous sçauoir conduire il n'y ait point de difference entre faire du bien & vouloir du mal ? Et cependant c'est

CHAP.
XV.

vne chose que nous voyons arriuer ordinairement. Ne faisons iamais rien pour personne aux despens de nostre honneur. La premiere loy d'amitié, c'est l'égalité des amis. Quand on pouruoit à l'un, il ne faut pas abandonner l'autre. J'assisteray mon amy necessiteux; mais ce sera sans me laisser tomber moy-mesme en necessité. S'il est en peine, ie tascheray de l'en tirer; mais ie me garderay de m'y mettre, si ce n'est que l'affaire ou la personne fussent de quelque merite extraordinaire, qui valust bien de me résoudre à courre fortune. Je ne donneray iamais ce que j'auois honte de demander. Je priseray les choses ce qu'elles valent. Si le plaisir est petit, ie ne le magnifieray point comme grand; s'il est grand, ie ne le mesprimeray point comme petit. Les bienfaits s'ils sont mis en ligne de compte, n'ont point de grace; s'ils sont monstrez, ils sont reprochez. C'est vne belle & necessaire consideration, de mesurer ses moyens pour faire iustement ce qu'on peut, & rien dauantage; mais aussi ne faut-il pas auoir moins d'égard qui sont ceux à qui nous donnons. Tout ne conuient pas à toutes personnes. Il est des choses si petites, qu'un homme qui a quelque marque ne les scauroit ny donner ny prendre sans se faire tort. Comparons donc les bienfaits & les personnes, de peur qu'il n'y ait rien de defectueux ou de superflu, & que nous ne donnions quelque chose qu'on dédaigne, ou qu'on ne vueille pas recevoir.

CHAP. Ce grand Alexandre, de qui la vaine gloire auoit porté
XVI. l'esprit au delà de toutes les imaginations ordinaires, fit vn iour present d'une ville à quelqu'un, qui la refusa, comme chose disproportionnée à sa petitesse, de peur d'attirer sur luy de l'enuie. Je ne m'informe pas, dit Alexandre, de ce que tu peux accepter selon ta fortune, ie regarde à ce que ie dois donner selon la mienne. Cette parole, à n'en considerer que la superficie, semble genereuse & vraiment royale, & toutefois il ne pouoit rien dire qui fust si mal à propos. Rien ne sied bien de soy-mesme, l'observation seule des circonstances fait l'approbation de nos actions. Pauvre creature, enflée au dessus de ta condition! s'il ne luy est pas honneste de recevoir vne chose, il ne t'est pas honneste de la luy donner. Les personnes & les qualitez sont considerables. La vertu n'approche point d'une extremité plus

plus que de l'autre. L'excès est aussi bien vice que le défaut. Si la fortune t'a fait capable de donner des villes, que tu pouvois pourtant ne point prendre avec plus de gloire que d'en faire des profusions, ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait au monde de si petits, que tu ne puisses leur donner honnestement des villes entieres.

Vn Cynique demanda vn talent à Antigonus, qui luy
respondit que c'estoit plus qu'un Cynique ne deuoit deman-
der. Et là dessus le Cynique luy demandant vn denier, il
luy repliqua que c'estoit moins qu'un Roy ne deuoit donner.
CETTE CHAP. XVII.
defaite fut bien aussi vilaine que subtile. Il trouua
moyen de ne donner ny l'un ny l'autre. Au denier il regar-
da la magnificence d'un Roy, au talent la profession d'un
Cynique, au lieu qu'il pouuoit donner le denier comme à un
Cynique, & le talent comme Roy. Je veux bien qu'il y ait
des choses si grandes, qu'honnestement un Cynique ne les
puisse accepter; mais il n'en est point de si petites, que la
bonté d'un Roy ne puisse donner honnestement. Toutes-
fois si vous me demandez ce qui m'en semble; je trouue
qu'Antigonus fit bien. Ce sont choses incompatibles, de
demander de l'argent, & de le mespriser. Vous avez decla-
ré la guerre aux biens du monde, vous en faites profession;
que ne jouiez-vous le personnage que vous avez pris? Si vous
voulez auoir le plaisir d'estre riche, pourquoy affectez-vous
la gloire d'estre pauvre? Regardons ce que nous sommes,
aussi bien que ce que sont ceux à qui nous voulons donner.
Chrysippus traittant cette matiere s'est seruy de la similitude
du jeu de paume, que ie ne trouue pas mal à propos. Il n'y
a point de doute que si la bale tombe, ce ne soit par la fau-
te ou de celuy qui la jette, ou de celuy qui la reçoit, &
qu'elle ne demeure haute tant que de part & d'autre elle se-
ra jettée & receüe comme il faut. Vn bon joueur la jette
d'une façon à un grand homme, & d'un autre à un petit.
Il en est ainsi des bienfaits. S'ils ne sont accommodez au-
tant à celuy qui les prend qu'à celuy qui les donne, il est
impossible qu'ils soient ny bien pris ny bien donnez. Si nous
auons à faire à un qui joue bien, nous serons plus hardis à
frapper la bale, parce que de quelque façon qu'elle aille de
son costé, nous ne doutons point qu'il ne la sçache bien
renuoyer. Au contraire, si nous jouions avec quelqu'un qui

ne sçache pas bien jouïr. Au contraire, nous relâcherons quelque chose de nostre science, & frapperons si bellement, que nous luy porterons la bale jusques dans la main. Les bienfaits doivent auoir la mesme consideration. Il est des hommes qu'il faut instruire, & se contenter quand avec quelque effort, ou par quelque trait de hardiesse ils font demonstration de leur volonté. Nous sommes bien souuent cause nous-mesmes qu'il se trouue des ingrats, & nous leur aydons à l'estre par vne fausse opinion que nous auons, qu'il n'est point de grands bienfaits que ceux qui sont au dessus de la reconnoissance; comme ceux qui jouent malicieusement, ne pensent pas vn bon coup s'ils ne le couchent en telle sorte qu'on ne le puisse releuer, & se priuent ainsi du plaisir que donne le jeu quand l'un & l'autre apportent du consentement à le faire durer. Quelquesfois nous sommes de si mauuaise nature, & auons tant de peur de demordre ce peu que nous pensons auoir d'auantage sur vn amy, que nous aymons mieux perdre le bien que nous luy auons fait, que de luy donner sujet de se decharger de l'obligation qu'il nous a. Mais combien ferons-nous plus honnestement de luy donner moyen de s'acquiter, d'interpreter toutes choses en bonne part, de prendre le remerciement pour la reuenche, de l'escouter comme s'il rendoit, & d'estre facile jusques-là qu'on veuille bien qu'il demeure quitte de l'affection mesme que nous auons eüe à l'obliger? Vn vsurier est aussi à detester s'il est long & difficile à receuoir son interest, que quand il est rigoureux à l'exiger. Il y a du mal à refuser vne reconnoissance, autant qu'à la demander. Le meilleur est de donner sans se faire prier, & ne redemander jamais ce qu'on a donné; Si on nous le rend, s'en resioiir comme d'une chose qu'on auoit du tout oubliée, & le prendre non pour vne dette qu'on nous paye, mais pour vn plaisir qu'on nous fait.

CHAP.

XVIII.

Mais il est temps de passer à l'autre partie de mon discours, & de traiter de quelle façon il faut receuoir. Il faut eüiter en cela l'arrogance aussi bien qu'à donner. En tout office qui touche deux personnes, les obligations sont reciproques. Le pere doit au fils, le fils au pere, le mary à la femme, la femme au mary. Ils sont obligez de part & d'autre autant à faire qu'à receuoir. Hecaton en trou-

ue la regle difficile, aussi est-elle. L'honnesteté est vn but où il n'est pas bien aisé de frapper; qui en approche fait beaucoup. Car il n'est pas question de faire, mais de bien-faire; ce que l'on ne peut, si la raison ne preside à nos actions depuis le commencement jusqu'à la fin. Il n'y a rien de si petit ny de si grand où il ne faille appeller. Si nous donnons, il faut que ce soit par son conseil. Le premier aduis que nous en aurons, ce sera de ne prendre pas de tout le monde indifferemment. De qui donc? De ceux à qui nous voudrions auoir donné. Il faut vn goust aussi delicat à choisir à qui deuoir, comme à qui prester. Car quand il n'y auroit point vn nombre infiny d'incommoditez, nous sommes assez gésnez de deuoir à vne personne à qui il nous déplaist d'estre obligez; comme au contraire, c'est vn contentement extrême que nostre creancier ait des qualitez capables de se faire aymer quand mesme il nous auroit offensez. Il n'y a point de creue-cœur plus grand à vn homme d'honneur, que s'il faut qu'il ayme ce qu'il ne prend point plaisir d'aymer. Je ne parle pas de ceux qui sont si sages, que s'il se presente quelque chose, qu'il faille ou faire ou souffrir, ils y disposent aussi-tost leur consentement, qui tiennent leurs volonteze en leur puissance, & prennent d'eux-mesmes vne loy qu'ils ne violent iamais. Je parle de ceux-là seulement qui sont dans le chemin de cette perfection, & qui veulent viure en gens d'honneur, mais de qui les passions leur donnent de la peine, & n'obeissent qu'entant que la force les fait plier. Il ne faut pas donc, quand j'ay besoin d'un plaisir, m'adresser au premier venu. Je le dois elire, comme ie ferois quelqu'un à qui ie voudrois emprunter de l'argent, & encore avecque plus de soin. Car, ie suis quitte enuers celuy-cy quand ie luy ay rendu ce qu'il m'a presté: mais à l'autre, il faut que ie luy rende dauantage, & qu'apres cela ie me repute encores son obligé. Je recommence à luy deuoir quand ie l'ay payé. C'est pourquoy comme il faut du choix & de la diligence quand il est question de faire des amis, aussi ne faut-il pas entrer indifferemment au commerce des bienfaits avecque toutes sortes de personnes, puis que c'est de là principalement que procede l'amitié. Vous me direz que nous ne sommes pas tousiours libres de ne receuoir pas, & que quel-

quesfois il faut prendre en dépit que nous en ayons. Vn tyran outrageux, & qui se met aysément en colere, m'offre quelque chose ; Si ie le refuse, ie l'offense. Ne la prendray-je point ? Tenez vn Roy pour voleur & pour corsaire, quand il fait ce que fait vn corsaire & vn voleur. Que dois-je faire ? Il ne me semble pas digne que ie luy sois obligé. Quand ie vous parle de choisir, c'est pourucu que la crainte & la violence ne nous en empesche point. Car alors il n'y a plus d'élection. Quand il est en vous de vouloir ou ne vouloir pas, auisez-y. Si la fortune vous oste cette liberté, vous ne prenez pas, vous obeissez. Vous ne sçauriez estre obligé pour auoir pris ce que vous n'avez pû refuser. Voulez-vous sçauoir si ie veux ? faites qu'il me soit libre de ne vouloir pas. Ouy, mais il vous a donné la vie. Ce n'est pas là qu'est l'importance. Il est question si j'ay voulu prendre ce qu'il m'a voulu donner. Vous m'avez sauué la vie, ie le veux, ce n'est pas à dire que ie la vous doie. Les poisons ont quelquefois esté remedes, mais pourtant on ne les compte pas entre les medicamens salutaires. Il est assez de choses qui profitent, & qui toutesfois n'obligent pas.

CHAP. Il est arriué qu'un homme qui estoit allé pour tuer vn
XIX. tyran, luy a percé vne apostume, où les barbiers n'auoient osé mettre la main. Pour cela le tyran ne luy doit pas sa guerison. Celuy de qui le dessein est de me nuire, peut bien faire quelque chose qui me profite, mais il ne me sçauroit obliger. La fortune a fait le plaisir, & l'homme l'injure. De nostre temps vn lion en l'amphitheatre ayant reconnu que l'un des exposez auoit esté son gouuerneur, le defendit des autres bestes qui le vouloient offenser. Luy fit-il plaisir ? Non, parce qu'il n'en eut pas l'intention. Le fait du lion & de celuy qui vouloit tuer le tyran sont semblables. L'un & l'autre ont donné la vie, mais ny l'un ny l'autre n'a fait plaisir. La gloire de donner ne peut-estre où est la necessité de receuoir. Je ne dois point ce qu'on m'a fait deuoir par force. Vous voulez que ie vous doie, laissez en ma liberté de prendre & de refuser.

CHAP. On dispute ordinairement si Marcus Brutus ayant dessein
XX. en son ame de faire mourir Cesar, fit bien de receuoir la vie de luy. La resolution qu'il prit en ce faict, a de la matiere pour vn autre discours. Mais ie diray en passant, que soit qu'il eust en horreur le nom de Roy, qui est vne domi-

nation quand elle est juste , preferable à toute autre sorte de gouvernement , soit qu'il esperast que la liberté se peust remettre en vne ville où le prix estoit si grand de commander & de seruir , soit qu'il pensast qu'apres vne introduction de nouvelles mœurs les choses pussent retourner à leur premier establissement , & les loix reprendre leur autorité parmy tant de milliers d'hommes qu'il auoit veu combattre, non pour n'auoir point de maistre, mais seulement pour en eslire vn; bien qu'en assez d'autres occasions, il se soit montré grand personnage, si est-ce qu'en celle-cy ie trouue qu'il fit vne grande faute, & qu'il ne pratiqua pas fort bien ce que l'escole des Stoïciens luy pouuoit auoir appris. D'ailleurs auoit-il oublié la condition ou de la nature, ou de la ville où il estoit ? Ne deuoit il pas juger que pour vn qu'il auroit fait mourir, il s'en trouueroit beaucoup d'autres qui auroient la mesme volonté, veu qu'apres tant d'exemples de Rois tuez ou par le fer ou pour la foudre, Tarquin n'auoit pas laissé de faire ce qu'il auoit fait ? Il fit bien toutesfois de prendre la vie de luy, & pour cela il ne fut pas obligé de le tenir pour pere, puisque par d'injustes moyens il auoit acquis le droit de la luy donner. Celuy qui m'a pû tuer & ne l'a pas fait, ne m'a ny sauué la vie, ny obligé. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il m'a laissé aller.

Mais voicy bien vne question plus difficile à resoudre. **CHAP. XXII.**
 Je suis prisonnier. Vn homme impudique, & vicieux contre nature, offre de payer ma rançon. Que feray-je ? M'obligeray-je à vn meschant ? Si ie m'y oblige, que feray-je pour m'en acquitter ? Seray-je, ou si sale que de viure avec vn homme qui n'a rien de pur, ou si ingrat que de ne viure pas avec vn homme par qui ie vis. Je vous diray ce qui m'en semble. Puis qu'il est question de ma vie, ie prendray de l'argent de luy, quelque meschant & sale qu'il soit; mais ie le prendray comme vn prest, & non comme vn bienfait. Au partir de là ie le luy rendray, & s'il tombe en vne peine d'où ie le puisse tirer, ie feray pour luy ce qu'il a fait pour moy, mais de contracter rien de plus particulier avec luy ie ne le feray pas. L'amitié ne peut-estre qu'entre personnes semblables. Si ie luy sçay gré, ce ne sera pas de m'auoir sauué la vie, mais de m'auoir presté de l'argent, qu'il faut que ie fasse

compte de luy rendre. Il s'en offre vn à me faire plaisir, qui merite bien que ie luy sois obligé, mais il ne le peut faire qu'il ne se fasse desplaisir. Je ne prendray rien de luy, quand ce ne seroit que pour cette volonté seule qu'il a de me faire du bien à son prejudice. Je suis accusé, il me veut defendre; mais s'il le fait, le Roy luy en voudra du mal. Je suis son ennemy, si voulant courre fortune pour moy, ie ne prens la voye la plus aisée, qui est de la courre sans luy. Hecaton allegue à ce propos, mais hors de propos, ce me semble, l'exemple d'Arcesilaus, qui refusa de l'argent que luy offroit vn fils de famille, de peur qu'il n'offençast son pere, qui estoit vn homme auare. Que peut-on louer en cette action? Est-ce qu'il n'a pas voulu prendre vne chose desrobée? ou bien qu'il a mieux aymé ne prendre point, que d'estre en peine de rendre? Quelle probité y a-t-il à ne prendre point le bien d'autrui? Si nous voulons vn exemple qui ait du merite, prenons celuy de Gracinus Iulius, grand personnage certainement, & que Caius Cesar fit mourir sans autre sujet, que par ce qu'il estoit plus homme de bien qu'il n'estoit expedient à vn tyran. Vn iour qu'il faisoit la dépense de quelques jeux, & qu'il estoit secouru en cela par la contribution de ses amis, il ne voulut pas prendre vne bonne somme de deniers que Fabius Persicus luy enuoyoit. Et comme quelques-vns, qui regardoient plus au present qu'à l'homme, luy remonstrassent qu'il auoit eu tort de l'auoir refusé; Pensez-vous, leur dit-il, que ie voulusse deuoir quelque chose à vn homme, à qui ie ferois difficulté de dire grand-mercy s'il auoit beu à moy? Rebilus, qui ne valoit gueres mieux, encores qu'il eust esté Consul, luy enuoya dauantage, & le pressa fort de le receuoir. Excusez-m'en, s'il vous plaist, dit-il, ie n'ay pas pris ce que Persicus m'auoit enuoyé. Que direz-vous de cette consideration? Pouuoit-elle estre, ny plus scrupuleuse, ny plus exacte, quand il eust esté question, non de receuoir des presents, mais d'élire des Senateurs.

CHAP. XXII. Apres que nous aurons resolu de prendre, apportons à cette action vne contenance si gaye, & faisons voir des marques si visibles de nostre contentement, que celuy qui nous donne s'en apperçoie, & que dès l'heure-mesme il commence de receuoir quelque fruit d'auoir donné. Il y a

DES BIENFAITS. Liure II. 19

touſiours dequoy ſe reſiouir quand nous voyons noſtre amy ioyeux, mais certainement le ſujet en eſt plus juſte que nul autre quand il eſt ioyeux par noſtre moyen. Monſtrons luy que ce nous eſt vn plaſir d'en auoir receu de luy; Ne reſſerons point noſtre affection, faiſons-là paroître, non en ſa preſence ſeulement, mais en toutes les compagnies où nous nous trouuerons. Qui reçoit de bonne grace vn bienfait, en a payé l'intereſt de la premiere année.

Il y en a qui ſont bien contents de prendre, mais ils veulent que ce ſoit ſecrettement. Ne doutez point que telles gens n'ayent mauuaſe intention. Il y a autant de gloire à celui qui reçoit vn bienfait de le publier, comme à celui qui le donne de n'en faire cognoiſtre que ce que celui qui l'a pris veut qu'on en ſçaſche. Il y en a d'autres, qui ne remercient iamais qu'à la deſrobée, en quelque coin, & à l'oreille; en ſorte que perſonne n'en puiſſe rien apperceuoir. Ce n'eſt pas eſtre honteux, c'eſt vne maniere de deſaduouier ce qu'ils doiuent. Il y a de l'ingratitude à remercier ſans témoins. Il en eſt qui ne veulent employer courtiers, notaires, ny teſmoins en leurs affaires, & meſmes ne veulent pas faire de cedula. Ceux qui s'eſforcent de celer vn plaſir qu'on leur a fait, en font la meſme choſe, ils voudroient bien s'ils pouuoient imputer à leur merite ce qu'ils doiuent à l'aſſiſtance de leur amy. Si quelqu'un les a gratifiez en choſe qui touche leur vie ou leur honneur, ils ne le voyent plus ſi ſouuent que de couſtume, & monſtrent leur ingratitude penſans cacher leur obligation.

Les autres diſent plus de mal de ceux qui leur ont fait plus de bien. Il en eſt qu'il vaut mieux offencer qu'obliger, ils cherchent en la haine vn teſmoignage de ne deuoir rien; Or il n'y a choſe qui ſe doiue conſeruer avec plus de ſoin que la memoire d'un bienfait. Il ſe la faut ramenteuoir d'une heure à l'autre, parce que ſi on ne s'en ſouuient, il eſt impoſſible qu'on s'en acquitte, & quand on s'en ſouuient, on a deſia commencé de s'en acquitter. Auſſi faut-il bien ſe garder, quand on nous donne quelque choſe de faire les delicats en la prenant, car ſi nous ne faiſons bon viſage en vne occaſion où la nouueauté donne de la grace à des bienfaits qui n'en ont du tout point, que faut-il qu'on eſpere de nous quand le temps nous aura fait enuieillir le

premier contentement d'avoir reçu ? Vn autre fera le froid & le dédaigneux en prenant, comme s'il disoit, Ce n'est pas vne chose dont j'aye besoin, mais puis que vous avez si grande enuie que ie l'aye, ie vous laisse faire. Vn autre y procedera si nonchalamment, que celui qui luy fait plaisir doutera qu'il ne s'en soit pas apperceu. Vn autre en disant deux ou trois mauvais mots avec peine, & comme s'il luy falloit de remuer les lèvres, fera mieux connoistre son ingratitude, que s'il n'auoit du tout point parlé. Il faut proportionner les remerciemens au bienfait; & parce qu'il n'y a personne qui ne prenne plaisir de voir que les effets de sa liberalité s'estendent bien loin, si ces paroles y peuuent trouver place, il n'y aura quelquefois point de mal de les y adjoûter; Vous avez fait plaisir à plus de gens que vous ne pensez; Vous ne sçavez pas combien vous m'avez obligé; Je feray si ie puis que vous le sçaurez; Vous en croyez moins qu'il n'y en a. Qui se charge de cette façon, fait de bonne heure paroistre la volonté qu'il a de se descharger. La reuanche m'en est impossible, mais au moins en confesseray-je la dette, & j'en publieray le ressentiment autant de fois que l'occasion s'en presentera.

CHAP. Rien ne mit si bien Furnius auprès d'Auguste, que ce
XXV. qu'après qu'à son intercession il eut pardonné à son pere, qui auoit tenu le party d'Antoine, il luy dit en le remerciant, Voicy la seule injure que ie puis dire auoir reçue de vous, que pour la grandeur du bien que vous me faites, il faille que ie viue & que ie meure avec le regret de ne m'en pouoir jamais acquitter. Quelle plus claire marque peut donner vn homme de sa disposition à la reconnoissance, que de ne se pouoir contenter en façon quelconque, & renoncer à toute esperance de pouoir jamais satisfaire au plaisir qu'il a reçu. C'est avecque ce langage & de cette sorte qu'il faut témoigner son affection, & rompre les nuages que la fortune luy oppose. Quand mesme nous ne parlerions point, pourueu que nous ayons dans l'ame la volonté que nous devons auoir, la conscience nous paroistra sur le visage. Qui se doit ressentir d'un bienfait, se prepare à le reconnoistre dès l'heure mesme qu'il le reçoit. Chrysippus en fait comparaison aux coureurs qui sont à l'entrée d'une barriere, qui n'attendent que le signal de partir. Il a besoin d'aller

d'aller viste, & faire tout ce qu'il pourra, s'il veut atteindre celui qui est party le premier.

Il faut voir à cette heure ce qui fait les hommes ingrats. CHAP. Il y en a trois occasions principales. L'opinion que nous XXVI. auons de nous-mesmes, si bonne, que nous ne faisons cas que de nous & de ce qui nous touche; la conuoitise d'estre plus que ce que nous sommes; & l'enuie que nous portons à ceux que nous pensons qu'ils ont, avec moins de merite, autant ou dauantage de bien que nous n'auons. Commençons par la premiere. Nous sommes tous juges fauorables en nostre cause, & ne la decidons iamais qu'à nostre profit. De là vient que quoy que l'on fasse pour nous, nous le prenons comme en deduction de plus grande somme qui nous est deuë, & ne croyons pas qu'on nous puisse estimer ce que nous valons. Il m'a donné cela, mais combien l'ay-je attendu? De combien de trauaux ay-je acheté le peu qu'il m'a fait de bien. Qui pouuois-je seruir que ma condition n'eust esté meilleure? Et quand ie n'eusse voulu estre qu'à moy-mesme, ma fortune pouuoit-elle estre pire à ne bouger de ma maison? Ce n'est pas ce que ie m'estois promis. Il m'a mis au rang du commun. Il n'a pas pensé que ie meritasse beaucoup, puis qu'il m'a donné si peu. Il m'eust bien fait plus d'honneur de ne se souuenir point du tout de moy.

Cneus Lentulus Augur, de qui la richesse est mise entre CHAP. les exemples, s'estoit veu dix millions d'or. Je parle bien XXVII. car il n'en auoit eu que la veuë, ses affranchis qui le ruinent en auoient eu la iouissance. Ce pauvre homme, qui auoit l'ame foible, & l'esprit aussi petit que sterile, estoit auare, & mesquin s'il en fut iamais, & toutesfois on en tiroit plustost de l'argent que des paroles, tant il estoit pauvre de langage. Tout ce qu'il auoit de fortune, il le deuoit à Auguste; car lors qu'il le vint trouuer, c'est vne chose assez connue, qu'il n'apporta qu'une pauureté bien empeschée à conseruer la qualité de noblesse. Comme il fut deuenue depuis le plus riche & le plus apparent de la ville, il se plaignoit qu'Auguste luy auoit fait quitter ses estudes, & disoit que tout ce qu'il auoit eu de luy n'estoit rien au prix de ce qu'il luy auoit fait perdre, pour ne luy auoir pas laissé continuer sa profession d'Orateur. Mais tant s'en faut que cela fut, qu'au contraire il n'auoit point de plus grande obli-

gation à Auguste, encor qu'il luy en eust vne infinité, que de l'auoir tiré d'un mestier où il ne connoissoit rien, & où il ne faisoit que donner à rire à tout le monde. Apres cette bonne opinion de nous-mêmes, la conuoitise est la seconde cause de l'ingratitude. Il n'est point de contentement pour vne esperance qui n'a point de mesure. Quoy qu'elle ait, elle a trop peu. L'avarice est comme la flamme, qui s'élance d'autant plus haut qu'elle part d'un plus grand embrasement. En vne richesse commune, les mouuemens peuvent auoir quelques bornes, mais en vne fortune extraordinaire, il n'est rien d'assez fort pour l'arrester. L'ambition n'a pas les imaginations moderées; elle se trouue tousiours au deça de son merite, quand mesme elle est au delà des honneurs que la honte luy auoit defendu de souhaitter. Le Tribun se plaint qu'on ne l'a pas fait Preteur, le Preteur, qu'on ne l'a pas fait Consul, & le Consul, s'il ne l'est plus d'une fois, ne pense pas qu'on luy ait fait l'honneur qui luy appartient. Il nous manque tousiours quelque chose de nostre compte. Quelque chemin que nous ayons fait, nous voulons passer plus auant; & faute que nous ne nous representons pas d'où nous sommes partis, mais où nous voudrions bien estre, nous ne connoissons iamais nostre felicité. L'enuie est la troisieme cause qui fait les hommes ingrats; maladie certainement plus vehemente & plus fascheuse que nulle autre, & de qui les comparaisons sont les plus cruelles gesses qui nous puissent tourmenter l'esprit. Il a fait cela pour moy, mais il a plus fait pour vn autre. Tous ceux qui en ont eu autant, n'ont pas tant languy que moy. Iamais l'enuieux ne defend la cause de personne, il est tousiours pour soy contre tout le monde.

CHAP.
XXVIII.

Combien seroit-ce vne simplicité plus louable, de priser vn bienfait plus qu'il ne vaut, & de reconnoistre qu'il n'est pas possible qu'un autre nous estime autant que nous nous estimons nous mesmes. Je deuois bien receuoir plus que ie n'ay receu, mais il ne me pouuoit donner plus que ce qu'il m'a donné. Il en auoit beaucoup à gratifier. Ce qu'il en a fait n'est qu'un commencement. Si ie le reçois de bonne grace, cette demonstration de ma volonté luy donnera sujet de continuer la sienne. Il a plus fait pour vn tel que pour moy; mais il a plus fait pour moy, que pour beaucoup d'autres. J'ay plus

de merite que celuy qu'il m'a preferé, & ie luy ay fait plus de seruice; mais il a trouué quelque chose en luy plus à son goust. Et puis que ie fasse tant de plaintes que ie voudray, ne me rendray-je pas plustost indigne de ce qu'il m'a donné, que digne qu'il m'en donne dauantage? Ceux qui ont eu plus que moy, sont gens depourueus d'honneur & de qualite. Qu'importe? Est-ce chose bien ordinaire que la fortune ait du jugement? Dequoy nous faschons-nous tous les iours, que de la prosperité de ceux qui ne valent rien? & qu'à toute heure la gresle espargne les champs de tout ce qu'il y a de mauuais garçons en vne contrée, pour s'en venir fondre sur le bled d'un homme de bien? Aux amitez, comme en toute autre chose, il faut prendre ce qui tombe en nostre part. Il n'y a bienfait si grand où la malice ne trouue à redire; ny si petit qui ne soit passable, pourueu qu'on le vueille bien interpreter. Prenez les choses de mauuais biaux vous ne manquerez iamais de sujets de murmurer.

Voyez, ie vous prie, comme la pluspart du monde, voire CHAP. mesme de ceux qui font profession de sagesse, n'estiment pas XXIX comme ils doiuent les biens que les Dieux nous ont faits, & en parlent indiscretement. Ils se plaignent que les elephans sont plus grands, les cerfs plus vistes, & les oyseaux plus legers; que les baleines ont la peau plus solide, les daims plus belle, les ours plus épaisse, & les lièvres plus delicates, que les chiens ont le sentiment du nez plus aigu, les aigles la veuë meilleure, les corbeaux la vie plus longue, & qu'une infinité d'animaux ont encores cét auantage par dessus l'homme, qu'ils sçauent nager sans l'auoir appris. Bien qu'il y ait beaucoup de choses qui selon l'ordre de nature ne se peuuent trouuer ensemble, comme l'extrême vistesse & l'extrême force, il leur semble que nous deuions auoir esté composez de qualitez incompatibles, qu'on nous a fait tort en ce que nostre santé n'est pas inexpugnable à toutes sortes de desbauches, & que nous ne pouuons deuiner ce qui nous est à venir. Que se peut-il adjoüster à cette impudence, sinon qu'ouuertement ils se plaignent que les Dieux sont au dessus de l'homme, & qu'ils ne l'ont pas fait aller du pair avec eux. Combien seroit-ce mieux fait de retourner à la contemplation de tant de grands biens qu'ils nous ont faits, & les remercier

de ce qu'il leur a pleu que sous eux nous soyons maîtres de tout ce qu'ils ont mis sur la terre. Est-il possible qu'il se soit trouué des hommes si mal-aduisez de faire comparaison de nous à des animaux, qui n'auroient du tout point esté créez, s'ils n'auroient esté jugez necessaires pour nous seruir. Il n'y a point de doute qu'on ne nous a peu donner ce qu'on ne nous a point donné. C'est pourquoy qui que tu sois qui juges si mal à propos de la condition des hommes, considere combien tu as d'avantage sur le reste des animaux, combien tu en assujettis de plus forts que toy, combien tu en atteins de plus vistes, & enfin qu'il n'y a rien de mortel que tu ne sois capable de faire mourir. Regarde combien tu as de vertus & de sciences. Mais sur tout admire cét esprit vrayment admirable, qui se trouue au bout du monde plustost qu'il n'a fait dessein de partir pour y aller, & de qui la promptitude plus diligente beaucoup que celle des astres, fait dès aujourd'huy les courses qu'ils feront plusieurs siecles apres que tu seras dans le tombeau. Iette les yeux sur tant de fruits, tant de richesses, & tant de toutes sortes de biens, ne laisse rien que tu ne voye. Et parce que tu ne trouueras rien au monde que tu aymasses mieux estre que ce que tu es, choisis de chaque sujet quelque particularité que tu voudrois bien auoir. Cela fait, ou tu n'es pas juge équitable, ou tu trouueras que vrayment la nature t'a fait pour estre ses delices, & que tout le reste du monde n'a pas tant de marques de son indulgence que toy seul. Cela est vray; les Dieux nous ont aimez, & nous aiment. Ils se sont reseruez la premiere place, & nous ont donné la seconde, qui est l'honneur le plus grand qu'il nous est possible de recevoir. Nous en auons eu de grands biens, & n'auons pas esté capables d'en auoir dauantage.

CHAP. l'ay voulu faire ce discours, parce que parlant des petits
XXX. bienfaits j'ay pensé que ce n'estoit point sortir de la matiere de faire quelque mention des grands, & aussi parce que de cette ingratitude si notable, comme d'une premiere source, deriue indubitablement celle de qui nous voyons si souvent pratiquer les exemples parmy nous. A qui sçaurons nous gré, si nous n'en sçaurons point aux Dieux? Quelle obligation nous semblera grande, si nous ne faisons point de cas de celle que nous leur auons? A qui voudrons-

nous deuoir l'ame & la vie, si nous n'auoions pas de la tenir de ceux à qui nous la demandons tous les iours. Qui enseigne donc la recognoissance, parle pour les Dieux, & pour les hommes, si ce n'est peut-estre qu'à cause que leur condition les a exemptez de toute necessité, & ne leur laisse rien desirer, il semble qu'il soit impossible de s'acquitter enuers eux. Qui a cette opinion s'abuse. Il ne faut point que l'impuissance ou la pauureté seruent de pretexte à l'ingratitude. Il ne faut point dire; Que feray-je? Où prendray-je dequoy les recognoistre? Seray-je si mal aduisé, que d'offrir quelque chose à ceux de qui le patrimoine est tout l'vniuers? Le vais vous monstrier qu'il n'est rien de si peu de frais, si vous craignez de despeser; ny de si peu de peine, si vous fuyez le trauail. Au mesme temps que vous receuez, vous estes quitte si vous voulez, parce qu'un plaisir est payé, quand il est receu de bonne grace.

Ce paradoxe est presché dans les escolles des Stoïciens CHAP. XXXI
pour vne maxime indubitable; & de moy ie n'y trouue pas seulement de l'apparence, mais aussi de la verité. Car puis que tout consiste en la volonté, chacun de part & d'autre a fait ce qu'il a voulu; & par la mesme raison que la pieté, la foy, la justice, & generally toute autre vertu a sa perfection en soy-mesme, sans rechercher aucune operation exterieure, c'est chose possible que par la seule affection vn homme acquitte le plaisir qu'il a receu. Il n'y a point de doute que celuy qui fait quelque chose, n'ait le fruit de sa peine quand il arriue à ce qu'il s'est proposé. Que se propose celuy qui fait vn plaisir, sinon du bien pour autrui, & du contentement pour soy? Si cette intention luy est reüssie, & si me faisant paroistre son affection il a reconnu la mienne, il a ce qu'il a demandé. Car il n'a pas fait compte que ie luy deusse bailler quelque autre chose en recompense, autrement il auroit pensé faire vn eschange & non pas vn plaisir. Celuy qui voyage, est content quand il est arriué où il vouloit aller, & celuy qui tire, quand il a frappé le but où il visoit. Celuy qui fait vn plaisir, veut qu'on le recoiue de bon cœur. Si cela luy succede, que doit-il desirer dauantage? Mais il attendoit quelque commodité. Ce n'est donc pas faire plaisir que ce qu'il faisoit, veu que la qualité propre & naturelle de cette action est de ne penser iamais à la

recompense. Ce que j'ay pris, si ie l'ay pris de la mesme affection qu'on me l'a donné, ie l'ay rendu, autrement ce seroit gaster vne chose tres-agreable par vne tres-fascheuse condition. Pour estre recognoissant, on me renuoye à la fortune. Peut-estre n'en tireray-je point de secours, N'importe; La volonté suffit à la volonté. Quoy donc, ne feray-je rien? Ne chercheray-je point quelque occasion de pouuoir seruir mon bienfacteur; & de luy rendre, si ie puis, vn muid pour le boisseau que j'en ay receu? Si feray. Mais si c'est la reigle des bienfaits, qu'on ne les puisse recognoistre qu'en vuidant la bourse, j'auray bien meilleur marché de ne rien prendre, que de deuoir sous vne si dure obligation.

CHAP.
XXXII.

Celuy, dit-on, à qui on a fait vn plaisir, quelque affection qu'il ait témoignée en le receuant, n'a pas fait tout ce qu'il faut qu'il fasse. Il en reste encore vne partie qui est de le rendre. Comme en jouant c'est bien quelque chose d'aller à la bale, & la recevoir comme il faut; mais si ne peut-on pas dire qu'un homme ait bien joué pour l'auoir bien receüe, s'il ne l'a renuoyée de bonne grace. Cette comparaison est mal à propos, parce que le bien jouer à la paume ne consiste pas en l'esprit, mais au mouuement & en la disposition du corps. Quand les yeux doiuent iuger d'une chose, il faut la leur descourir toute entiere. Cependant ie ne diray pas qu'un homme ne soit bon joueur, qui ayant bien receu la bale, & fait ce qu'il deuoit faire pour la renvoyer, en a esté empesché par quelque inconuenient. Mais dit-on bien qu'il ne manque rien en ce qui touche la science, puis qu'il en a fait vne bonne partie, & est capable de faire celle qu'il n'a point faite, si est-ce que le jeu demeure tousiours defectueux, n'ayant point eu cette vicissitude d'enuoyer & de renvoyer, en quoy consiste sa perfection. Ie ne veux pas repliquer davantage. Accordons que cela soit, & qu'il y ait quelque défaut au jeu & non pas au joueur. Il en est de mesme en cette dispute; Il peut bien manquer quelque chose en ce qu'on donne, parce qu'on luy doit la pareille; mais pour le regard de l'affection, il n'y manque rien. Celuy qui en donnant a trouué vne volonté semblable à la sienne, a fait autant qu'il le peut ce qu'il s'estoit proposé.

CHAP.
XXXIII.

Il m'a fait plaisir; ie l'ay pris de la façon qu'il vouloit que ie le prisse, il a ce qu'il demande. La seule chose qu'il a de-

fiée de moy, ie la fais, ie luy en sçay gré. Si apres cela ie luy suis bon à quelque chose, ie suis prest à le servir, non pour fournir le payement d'une dette à demy payée, mais comme vn accessoire apres auoir acquité le principal. Phidias fait vne statue. Ce n'est pas tout vn que le fruit de l'art, & le fruit de la besogne. Le fruit de l'art, est d'auoir fait ce qu'il a voulu faire, le fruit de la besogne est de l'auoir fait avecque fruit. Son ouurage est fait, bien qu'il ne soit pas encores vendu. Il a trois payemens de sa besogne. Le premier est la satisfaction de luy-mesme, qu'il a touché dès qu'il a eu donné le dernier coup de ciseau; le second de la reputation; & le troisieme du profit qu'il en tirera, ou en la donnant, ou en la vendant, ou par quelque autre occasion. Ainsi d'un bienfait, le premier fruit c'est celuy de la conscience, qui est receu quand le plaisir est arriué où nous auions enuie de le porter; le second est de la reputation, & le troisieme des choses que nous pouuons faire les vns pour les autres. C'est pourquoy quand j'ay receu de bon cœur vn plaisir, ie puis dire que la reconnoissance en est faite. Ce qui reste à faire, c'est la recompense. Le bienfait a esté payé en le receuant; ce qui est hors du bienfait est deu.

Quoy donc? celui-là se peut-il estre acquitté qui n'a rien CHAP. fait? Il a beaucoup fait; il a baillé cœur pour cœur, & XXXIV. comme l'amitié commande, vne affection égale. Puis il y a de la difference entre payer vn plaisir, ou rendre de l'argent presté. N'attendez pas que ie vous fasse vn payement visible; la chose est du commerce des esprits. Cecy d'abord est paradoxe; mais si vous auez patience de m'écouter, & que vous consideriez qu'il est plus de choses que de paroles, vous changerez d'opinion. Il y a vne infinité de choses que faute de noms propres il faut nommer de noms empruntez. Nous disons le pied d'un homme, d'un lit, d'un voile, d'un vers. Nous disons vn chien de terre, vn chien de mer, & donnons encor le mesme nom à vn astre, parce que nous n'auons pas assez de noms pour en donner à toutes choses, mais nous en empruntons quand nous en auons besoin. La valeur est vne vertu qui se hazarde genereusement où le peril est juste, ou bien vne adresse de repousser les dangers, de s'en deffendre & de les rechercher. Toutesfois nous appelons vaillant vn gladiateur, & baillons le mesme nom à vn

maraud de valet, qui sans jugement se precipite à la mort. L'espargne est vne science de ne rien dépenser qu'à propos, ou vne industrie de ménager son bien, & cependant nous disons d'un homme qui espargne beaucoup, que c'est vne ame basse & resserrée. Non qu'il n'y ait de la difference entre le deffaut & la mediocrité; mais le deffaut de paroles a fait qu'à l'un & à l'autre nous donnons le nom d'espargnant, & que nous appellons vaillant celuy qui sans iugement se precipite en toutes sortes de perils, aussi bien que celuy qui sçait iudicieusement ne faire point de cas des choses fortuites. Cette mesme pauvreté de langage nous fait indifferemment appeller bienfait l'action de faire du bien, & la chose qui est donnée en cette action, comme de l'argent, vne maison, vne robbe. L'un & l'autre ont vn même nom de bienfait, mais la signification est bien differente.

CHAP.
XXXV.

Prenez donc garde à ce que ie vous dis, & ie m'assure que vous m'accorderez qu'il est veritable. Ce bienfait qui est l'action de faire du bien, est reconnu quand nous le recevons avec l'affection qu'il faut. Cét autre, qui consiste en la chose donnée, nous ne l'auons pas encore rendu, nous en auons la volonté. Le cœur a payé le cœur, la chose reste à payer, il luy en faut bailler vne semblable. Quand nous disons donc qu'un bien receu de bon cœur est reconnu, nous ne l'exemptions pas pourtant de rendre quelque chose de semblable à ce qu'il a receu. Nous disons beaucoup de choses éloignées de la coustume, qui puis apres y reuiennent par un autre chemin. Nous disons que le sage ne peut recevoir d'injure, & cependant si quelqu'un luy donne un coup de poing, il sera puny comme outrageux. Nous disons qu'un fol n'a rien, & toutesfois celuy qui aura desrobé quelque chose à un fol sera condamné comme larron. Nous appellons beaucoup de gens fols à qui nous ne baillons pas de l'ellobore, & au contraire ce sont bien souuent ceux qui decident de nos biens & de nos vies, & qui en ont la jurisdiction. Ainsi nous disons que qui a pris un bienfait de bonne affection l'a reconnu, & toutesfois nous ne luy baillons pas sa quittance. Il faut qu'il rende, & qu'il reconnoisse encores apres qu'il a rendu. Nous ne voulons pas donner sujet de desauouer un plaisir, mais encourager ceux qui le reçoient, afin que le faix ne les estonne pas, & qu'ils ne craignent point d'estre

d'estre accablez de sa pesanteur. On m'a donné du bien, on m'a gardé l'honneur, on m'a mis à mon aise, on m'a rendu la vie, ce qui est encore plus que la vie, on m'a remis en liberté. Comment pourray-je satisfaire à de si grandes obligations ? Quand viendra le iour que ie pourray faire paroistre mon affection à celuy à qui ie suis si redevable ? Ne vous fâchez point ; le iour que vous cherchez est venu. C'est celuy mesme où il vous fait paroistre la sienne. Recevez son bienfait, embrassez-le, & vous resjouïssiez, non de le prendre, mais de ce que vous le rendez pour le deuoir encore apres. Vous ne ferez point en danger que par quelque accident la fortune vous fasse perdre ce que vous destinez à l'acquit de vostre dette. Je ne vous proposeray rien qui ne soit facile. Ayez bon courage. Il n'y a point de labeur à supporter, ny de longue seruitude à craindre. Le terme ne sçauroit estre plus court, payez comptant de ce que vous auez. Si vous ne reconnoissez vn bienfait tout aussi-tost que vous le receuez, vous ne le reconnoistrez iamais. Que ferez-vous donc ? Il ne faudra point prendre les armes, & peut-estre qu'il le faudra. Il ne faudra point se mettre sur la mer, & peut-estre qu'il le faudra, & mesme avec vn vent contraire. Voulez vous rendre vn bienfait ? Receuez-le de bon cœur. Ainsi vous l'auiez rendu, non pas pour penser estre quitte, mais pour deuoir sans en estre en inquietude.



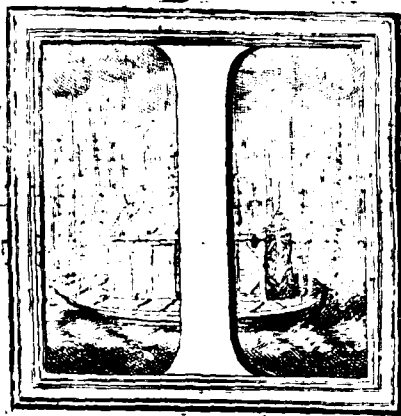
SENEQVE,

DES

BIENFAITS.

LIVRE TROISIEME.

CHAP.
I.



L n'y a personne qui n'auoüe que c'est vne vilaine chose que l'ingratitude. Les ingrats mesmes se plaignent des ingrats. Neantmoins tout le monde fait ce que tout le monde blasme, & les choses vont tellement au rebours de bien, que non seulement nous n'auons point de plus grands ennemis que ceux que nous pensons auoir obligez; mais, qui pis est, s'il falloit rechercher le sujet de leur haine, on n'en trouueroit point d'autre que cela mesme que nous auons fait pour acquerir leur amitié. Je ne dis pas qu'en quelques-vns le mauuais naturel n'en soit cause; mais en la pluspart, c'est que le temps offusque la memoire de nuages, & fait peu à peu couler dans les ames, sinon vn oubly, pour le moins vn dégoust des choses que nous auons adorées en leur nouveauté. Il me souuient bien qu'autrefois nous en auons eu quelque dispute ensemble, & que prenant la protection de telle maniere de gens, vous accusiez leur memoire pour excuser leur volonté, comme si la cause d'un crime en deuoit estre la deffense, & qu'il fust possible de n'estre point coupable d'ingratitude, en faisant ce qui ne peut estre fait que par vn ingrat. Il y a, comme de lar-

rons & de menteurs, beaucoup de sortes d'ingrats ; mais chacun a sa consideration particuliere, qui le fait differer des autres. Ingrat est celuy qui desauoue vn plaisir qu'il a receu ; ingrat qui le dissimule ; ingrat qui ne le rend point ; mais qui l'oublie est indubitablement le plus ingrat de tous les ingrats. Les autres, s'ils ne payent point, pour le moins ils sçauent bien qu'ils doiuent. Les caracteres du plaisir qu'on leur a fait ne laissent pas de demeurer grauez dans leur conscience quelque mauuaise qu'elle soit, & il se peut faire qu'un iour la honte les aduertira de leur deuoir, & que par quelque faillie vertueuse, qui naistra sans y penser en leur ame (comme il n'en est point de si mauuaise que pour vn temps il ne s'y puisse faire quelque bon mouuement) ou par vne occasion dont la facilité leur fera prendre courage, ils se rendront capables de reuanche, & tesmoigneront par quelque effet qu'ils ont la volonté de s'acquitter. Mais il n'y a pas d'apparence que iamais ceux-là se ressentent d'un plaisir, qui ne se souuiennent du tout point de l'auoir receu. Où trouuez-vous donc plus de crime, en vne reconnoissance suspendue, ou en vne memoire morte ? Ceux qui craignent la lumiere ont les yeux malades, ceux qui ne la voyent point du tout sont auergles. Qui n'ayme point ceux qui l'ont mis au monde, a de l'impieté ; qui les méconnoist, est hors du sens. N'est-ce pas le plus grand trait d'ingratitude que vous sçauriez faire, qu'au lieu que vous devez mettre vn bien que l'on vous a fait, à l'entrée de vostre ame, pour auoir sujet d'y penser à toute heure, vous le ferez si mal, & le mettez si loin de vostre veüe, qu'après auoir esté long-temps sans sçauoir où il est, vous veniez enfin à ne sçauoir plus qu'il soit chez vous ? Qui oublie vne dette, monstre bien qu'il ne s'est gueres soucié de la payer.

Il y a vn autre poinct. C'est que la reuanche d'un plaisir est vn chose où il faut du courage, du temps, des moyens, & de l'assistance de la fortune ; là où la memoire seule, sans que nous mettions la main à la bourse, est suffisante à nous acquitter. Qui peut faire vne chose sans peine, sans dépense, & sans crainte d'un mauuais succez, s'il ne l'a fait, il n'y a point de pretexte qui le puisse garentir. On ne sçauroit mieux faire connoistre le peu de volonté que l'on a de se ressentir de quelque obligation, que d'en détourner les yeux,

& de ne la vouloir pas seulement regarder. Comme les choses que l'on manie ordinairement ne sont point en danger de se couvrir ny de rouille ny de poussiere, mais bien celles que nous tenons en quelque coin hors des lieux de nostre conuersation, ainsi iamais la memoire ne laisse échapper ce qu'auecque des imaginations continuelles nous sommes diligens à luy représenter. Si elle perd quelque chose, c'est pour n'auoir pas esté souuent curieuse de la regarder.

CHAP.

III.

Après cette cause d'ingratitude, il y en a d'autres, desquelles la premiere & la principale est, que nos conuoitises, qui plus souuent s'occupent à souhaiter qu'à iouir, nous font jetter les yeux, non sur ce que nous auons, mais sur ce que nous desirons auoir, & non à ce qui est, mais à ce que nous voudrions qui fust. Nous n'estimons iamais ce qui est chez nous; d'où vient que le desir des choses nouuelles nous dégoute de celles que nous auons de longue main, & par consequent de celuy qui nous les a fait auoir. Autant de temps qu'une chose nous est agreable, autant nous ayons celuy qui nous l'a donnée; nous l'honorons, & publions par tout que tout ce que nous auons de bien nous l'auons de sa liberalité. Mais aussi tost que quelque autre chose nous a semblé belle, & que nous auons commencé d'y pretendre, c'est la coustume des hommes de ne se contenter iamais. Il ne se parle plus de cette obligation qui nous estoit si precieuse, & que nous iurons de conseruer eternellement. Nous ne prenons plus garde à ce qui nous a mis au dessus des autres, mais à ce que nous voyons luire en la main de ceux qui sont au dessus de nous. Il est impossible que l'enuie & la reconnaissance puissent compatir ensemble. L'une tient du hargneux & du melancolique, l'autre ne s'accompagne ordinairement que d'une belle humeur. Et puis la plupart des hommes ne se veut presque pas imaginer qu'il y ait vn autre temps que celuy qui passe à l'heure mesme. Il y en a peu qui regardent derriere eux. De là vient que quand nous sommes hors d'enfance nous ne nous soucions plus ny de nos precepteurs, ny de ce qu'ils ont fait pour nous. Nous en faisons de mesme de ceux qui nous ont seruis en nostre jeunesse, parce que nous ne prenons iamais la peine de nous la ramenteuoir. Tout ce qui a esté nous le tenons, non pour passé, mais pour perdu. Ainsi nostre memoire se perd, parce que nous luy

dénions les sujets qui la pourroient exercer, & nous ne nous attachons qu'à la seule consideration de l'aduenir.

Il faut apporter icy le tesmoignage d'Epicure, qui se plaint CHAP. ordinairement que nous sommes ingrats enuers les choses I V: passées, & qu'après qu'un bien que nous auons possédé n'est plus en nostre puissance, au lieu de le mettre au rang de nos plus fermes & plus asseurez contentemens, comme vne chose que nous ne pouuons plus perdre, nous en fuyons la memoire, & sommes troublez aussi-tost qu'il se presente quelque sujet qui nous conuie à nous en ressouuenir. Le bien present n'est pas encore solide, parce qu'il peut toujours receuoir quelque trauerse. Le futur a de l'incertitude. Le passé seul est hors de la jurisdiction de la fortune, & l'on en peut faire estat, comme d'une chose qui malgré tout ce qui scauroit arriuer sera infailliblement à nous tant que nous viurons. Comment seroit-il donc possible que nous puissions auoir du ressentiment des plaisirs qu'on a faits, puis que nous negligons toute nostre vie, & que nous la mettons en oubly. La consideration des choses presentes, & la memoire des passées, nous rend capables de reconnoissance; mais qui donne beaucoup à l'esperance, ne reserve gueres à la memoire.

Comme il y a de certaines choses que depuis que nous CHAP. les auons vne fois sçeuës nous les sçauons toute nostre vie, & V: qu'il y en a d'autres aussi qui s'oublient aussi-tost qu'on discontinuë d'y estudier, comme la Geometrie, l'Astrologie, & telles autres sciences, où pour leur subtilité la memoire ne trouue pas bien dequoy s'attacher; Ainsi il y a des bienfaits si grands & si bien marquez, que la memoire ne s'en peut perdre. Il y en a d'autres aussi, qui sont moindres, mais en plus grand nombre, & faits à diuerses fois, qui parce qu'ils ne sont pas maniez à toute heure, & qu'on ne se soucie pas d'en faire la reueue comme l'on deuroit, s'écoulent facilement. Oyez vn peu les harangues de ceux qui demandent quelque plaisir. Il n'y en a pas vn qui ne jure que la mort mesme ne luy osterà pas la memoire; l'éternité est trop courte pour limiter la seruitude qu'ils promettent; & la perte de la vie est trop peu de chose pour estre le tesmoignage de leur affection. Ils sont bien faschez qu'il ne se trouue encores des soumissions plus ceremonieuses & plus basses pour

s'engager avecque plus d'humilité. A deux iours de là ils commencent à tenir vn autre langage; ces premieres paroles leur puent, comme indignes d'vn homme d'honneur, ils reuoquent leurs promesses; & enfin ils arriuent par degrez à cette extremité d'ingratitude, qu'ils ne se souuiennent point du tout qu'on leur ait fait aucun plaisir. Celuy qui oublie est d'autant plus coupable d'ingratitude, que pour en estre innocent il suffit de n'oublier point.

CHAP. VI. Il y en a qui demandent pourquoy vne action si mal vouluë de tout le monde, ne reçoit point de punition, & s'il ne seroit point à propos que cette loy, qui est ordinairement traittée aux escoles, & que chacun approuue, par laquelle il est permis de poursuiure les ingrats par les rigueurs de la justice, fust mise entre les ordonnances politiques. Pourquoy non? puis que les villes mesmes s'entre-font des reproches, & se demandent en vn siecle la reuanche d'vn plaisir fait en vn autre. Nos predecesseurs, de qui les deportemens ont esté si braues, n'ont iamais redemandé le leur qu'à leurs ennemis. Et en matiere de bienfaits, comme ils estoient liberaux à les donner, ils estoient magnanimes à les prendre. Il n'y a iamais eu nation que celle des Medes, qui ait donné action contre les ingrats. Qui est vn grand argument que ce n'est point vne chose qui se doie faire, puis qu'ayans tous les peuples de la terre, par vn jugement vniuersel, consenty à la recherche de l'homicide, de l'empoisonnement, du parricide, du sacrilege, & des autres crimes, qui sont punis par tout, encores que selon les loix ils le soient diuersement, celuy-cy toutesfois, qui est plus ordinaire que nul autre, n'est puny nulle part, bien qu'il soit generalement condamné par tout. Ce n'est pas que nous luy donnions arrest d'absolution; mais parce qu'on a consideré que l'estimation d'vne chose incertaine seroit malaisée, nous nous sommes contentez que la haine en fust le supplice, & qu'il demeurast au nombre des choses que nous laissons à la iustice des Dieux pour les punir.

CHAP. VII. Pour moy, ie trouue beaucoup de raison de n'en faire point de loy. Premièrement, si vous permettez la demande d'vn bienfait, comme d'vne somme deuë, ou d'vn louage de maison, vous ostez ce qu'il y a de plus beau & de plus specieux au bienfaire, qui est de donner sans se soucier

de perdre, & de remettre entierement la chose que l'on donne, à la volonté de celuy qui reçoit. S'il en faut aller deuant le Iuge, ce n'est plus vn bienfait, c'est argent presté. Dauantage, si l'on impute la necessité de faire la reconnoissance, elle ne se fera plus avec gloire, & il n'y aura non plus de louange à rendre vn bienfait, qu'à rendre vn dépost, ou à payer vne dette sans faire plaider le creancier. Ainsi nous gastons les deux plus belles actions qui soient en la vie humaine, faire plaisir, & le reconnoistre. Car en quoy seroit estimable celuy qui fait plaisir, s'il ne le fait qu'en intention de le prester, & à celuy qui rend, s'il rend parce qu'il y est contraint & non parce qu'il en a la volonté. La gratitude n'a point de gloire, si l'ingratitude à du peril. Adjoustez à cette consideration, qu'il y auroit trop peu de Cours & de jurisdictions au monde pour les differends qui naistroient de cette loy. Car alors qui seroit le bienfauteur si magnifique, qui ne plaideroit pour auoir sa recompense, & le rendeur si volontaire, qui deuant que de rendre, ne donnast pas la peine de plaider. Nous sommes tousiours passionnez à loier ce qui nous touche, & nous ne sçaurions faire vn plaisir de si peu de consequence, qui ne fust infiny si l'estimation dependoit de nostre jugement. Dauantage, tout ce qui peut tomber en dispute est compris dans quelques bornes, & n'est pas permis au Iuge d'en faire la decision à son plaisir. C'est pourquoy l'éuenement d'une bonne cause est tousiours plus seur entre les mains d'un Iuge qui est obligé aux formalitez & aux reigles portées par les Ordonnances, suiuant lesquelles il faut qu'il se contienne, que d'un arbitre, qui n'estant retenu d'aucune consideration, ny pressé de scrupule quelconque, est libre de suiure ce que bon luy semble, & sans se lier à l'observation ny des loix ny de la Iustice, conforme son jugement au sentiment qu'il a de compassion & d'humanité. Et certainement en l'action d'ingratitude le Iuge n'eust point eu de limites, mais il se fust trouué en campagne ouuerte pour faire tout ce que sa passion luy auroit conseillé. Car tout le monde n'est pas bien d'accord de ce que c'est que bienfait, & pour le regard de sa valeur, toute l'importance seroit en l'interpretation qu'il plairoit au Iuge de luy donner. Il n'y a point de loy qui nous apprenne que c'est qu'ingratitude; car assez souuent

celuy qui a rendu le plaisir qu'on luy a fait est ingrat, & celuy qui ne l'a point rendu ne l'est pas. Et puis il se presente quelques fois des matieres qu'un iuge ignorant peut terminer. Quand la question est si la chose a esté faite ou non, les témoins font le iugement de la cause. Quand on est en dispute de ce qui est raisonnable, on procede par la coniecture des volontez. Mais pour le regard des choses que la seule sagesse est capable de connoistre, il faut aller ailleurs qu'aux sieges d'une iurisdiction ordinaire chercher un iuge pour la decider.

CHAP. VIII. Ainsi la chose a bien esté trouuée d'assez grande importance pour estre disputée deuant un Iuge, mais on n'a pas pensé qu'il y eust de Iuge qui eust assez de suffisance & de merite pour en ordonner. Et certainement vous ne vous en esmerueillerez point si vous espluchez particulièrement les difficultez où fust tombé celuy qui eust eu la commission de faire le procès à un criminel de cette qualité. Quelqu'un a donné beaucoup, mais il est riche, il ne se sent point de si peu de chose. Un autre en a donné autant, mais c'est plus que ne vaut tout son bien, c'est mesme somme, mais ce n'est pas mesme bienfait. Adjoustez-y encores ces considerations. Il a payé pour luy, & s'il ne l'eust fait, ses creanciers l'eussent fait mourir en prison. Oüy, mais ce qu'il a payé pour luy, il l'a pris en son buffet. L'autre en a donné autant, mais il a fallu qu'il ait fouillé en la bourse de ses amis, qu'il les ait priez, & se soit obligé à eux comme d'un plaisir singulier qu'ils luy ont fait. Ne trouvez-vous point de difference entre celuy qui fait un plaisir bien à son aise & sans qu'il luy couste rien, & un autre qui s'engage pour remedier à l'incommodité de son amy. Il y a bien des choses que le temps peut faire grandes, mais non pas iusqu'au dernier degré. C'est un bienfait que le don d'un heritage si ample & si fertile, que le bled en deuienne à meilleur marché. C'est un bienfait qu'un pain en temps de famine. C'est un bienfait de donner des Prouinces trauerfées de riuieres nauigables. C'est un bienfait de monstrier une fontaine à un homme si alteré, qu'à peine peut-il respirer. Qui fera le Iuge qui pourra faire ces comparaisons d'un bienfait à l'autre, & en examiner la proportion? Il n'est pas malaisé de dire son aduis, quand il n'est question que de la chose simple.

simplement; mais quand il en faut juger la consequence & le merite, c'est où est la difficulté. Encores que les choses données soient semblables, elles peuvent estre données d'une grace si contraire, que le poids en sera bien different. Celuy-cy m'a fait plaisir; mais ce n'a pas esté de bon cœur; mais il n'a pas vescu depuis avecque moy comme il auoit accoustumé. Il s'est long-temps fait prier avant que d'en rien faire. J'eusse mieux aymé que de bonne heure il m'eust dit qu'il n'en feroit rien. Comment voulez-vous qu'un juge se débrouille de toutes ces considerations, veu qu'il ne faut qu'une parole, qu'une irresolution, ou une mauuaise mine, pour ruiner la grace d'un bienfait?

Mais ne trouue-t-on pas des choses qui parce qu'elles sont CHAP. fort desirées sont appellées bienfaits, & d'autres qui ne le IX: semblent pas estre, parce qu'elles n'ont pas cette marque ordinaire, ny tant d'apparence que les autres bien qu'elles soient plus grandes en effet? Vous appelez bienfait, d'auoir donné à quelqu'un droit de bourgeoisie en une ville d'importance; de luy auoir fait auoir un annoblissement, ou s'il estoit en peine pour quelque crime, de l'en auoir tiré. Mais de luy auoir donné un bon conseil, de luy auoir rompu un mauuais dessein, de luy auoir osté le poignard qu'il s'alloit mettre dans le sein, de l'auoir consolé en quelque extrême douleur, & comme il vouloit se precipiter apres ceux qu'il regrettoit; de luy auoir rendu le desir de viure, de l'auoir assisté malade, de luy auoir fait garder le regime necessaire à sa guerison, de luy auoir donné du vin en ses défaillances, & de luy estre allé querir le medecin en un point où s'il ne fust venu c'estoit fait de sa vie, qui sera-ce qui en fera l'estimation? qui sera-ce qui ordonnera qu'ils soient recompensez de semblables bienfaits? Il vous a donné une maison, mais moy ie vous ay auerty de sortir de la vostre; & qu'elle vousalloit tomber sur les épaules. Il vous a donné tout un heritage, mais moy ie vous ay baillé un ais qui vous a gardé d'estre noyé. Il s'est battu & a esté blessé pour vostre querelle, & moy ie vous ay sauué la vie pour n'auoir point parlé. Il y a beaucoup de façons de faire plaisir, & beaucoup de le reconnoistre. C'est pourquoy se sont disparitez qu'il n'est pas bien aisé d'apparier.

Dauantage, il n'y a point de prefixion de iour à la reconnois-

CHAP.
X.

sance d'un bienfait, comme au paiement de l'argent presté; c'est pourquoy celui qui ne l'a point encores reconnu, est toujours dans le terme de le pouuoir faire. Autrement, dites-moy dans combien de temps l'on declare vn homme ingrat? En tous les bienfaits d'importance, la preuue ne peut auoir de lieu; car il n'y a bien souuent que deux personnes qui en sçachent quelque chose, si ce n'est que nous voulions introduire vne coustume, de ne faire plus de plaisir sans y appeller des témoins. Et apres tout cela, quelle peine ordonnerons-nous aux ingrats? Leur en donnerons-nous à tous vne semblable, estant certain qu'il se trouuera tant de dissimilitude aux plaisirs qu'ils auront receus? ou bien la ferons-nous differente, selon que le plaisir se trouuera plus grand ou plus petit? Nous le condamnerons en vne amende pecuniaire; Mais que direz-vous de ceux qui sont obligez de la vie, & de plus encores que la vie? Quelle peine leur imposerez-vous, moindre que le bienfait? elle sera injuste. Ou aussi grande, elle sera donc capitale? Quelle inhumanité seroit-ce, de vouloir qu'il n'y ait point de difference entre la fin d'une tragedie & d'un bienfait?

CHAP.

XI.

Quelqu'un dira que les loix ont donné des priuileges aux peres & aux meres contre l'ingratitude de leurs enfans, & que si on a eu quelque consideration extraordinaire pour eux, il y a des bienfaits de telle importance, qu'il ne seroit pas moins raisonnable d'y auoir tout de mesme égard. Ma response est, que parce qu'il estoit expedient qu'on fist des enfans, on a voulu que la condition de ceux qui en mettroient au monde fust sacrée, & les inciter par l'esperance de quelques auantages à vne besogne exposée à toute sorte d'inconueniens. On ne leur pouuoit pas dire comme à ceux qui donnent; Prenez garde à qui vous donnerez; faites-en eslection en vous-mesme. Si vous y auez esté trompé vne fois, trouuez-en quelqu'un où vous ne le soyez point. En matiere d'enfans, ceux qui les font n'y ont que leur souhait, leur jugement n'y contribué rien. C'est pourquoy pour les asseurer en cette incertitude, il les a fallu gratifier de quelque chose. Il y a encor vn autre point qui fait pour les peres; c'est qu'apres qu'ils ont fait du bien, à leurs enfans, ils leur en font, & leur en feront encore; & il ne faut pas craindre qu'ils mentent quand ils alleguent leurs

bienfaits. Pour les autres, il faut informer, non seulement s'ils n'ont point esté desia payez, mais mesmes s'il est vray qu'ils ayent esté faits. Enfin les obligations de ceux-cy sont manifestes; Et parce que les jeunes gens sont en vn âge qui a besoin de conduite, nous auons estably pour eux comme des magistrats domestiques, afin de les empescher de rien faire mal à propos. Et puis l'obligation des peres enuers leurs enfans estant par tout vne mesme chose, il a esté aisé d'en faire l'estimation vne fois pour toutes; au lieu que pour la diuersité & la difference des autres, les loix n'y ont pû donner de reglement & ont jugé plus expedient de ne toucher à rien, que de tout gaster en les égalant.

Il y a des bienfaits qui coustent beaucoup à ceux qui les CHAP. donnent, & d'autres qui ne leur coustent rien, mais qui ne XII. laissent pas d'estre bien grands pour ceux qui les reçoient. Quelquefois on donne à ses amis, & quelquefois à des gens qu'on ne connoist point du tout. Donnez à deux personnes autant à l'un qu'à l'autre, s'il y en a vn de ces deux que vous n'ayez iamais connu auparauant, encore qu'il n'ait non plus recen que l'autre, c'est luy qui vous est le plus obligé. Le plaisir se peut faire à vn homme en beaucoup de sortes, tantost en le secourant en sa necessité, tantost en l'auançant en quelque charge, & tantost en le consolant quand il luy suruient quelque occasion de s'affliger. Il y a des hommes que rien ne scauroit obliger dauantage, que de les assister à supporter vne douleur. Il y en a qui estimeront plus qu'on ait fait quelque chose pour leur honneur que pour leur repos; & d'autres au contraire qui scauront plus de gré d'auoir esté mis hors de quelque peril, que d'auoir esté employez en quelque charge que ce soit. Tous ces bienfaits seroient ou plus grands ou plus petits, selon que le goust du Iuge auroit de l'inclination à prendre plustost l'un que l'autre, si c'estoit à luy d'en faire l'élection. Si j'emprunte quelque chose, ie la demande à qui bon me semble, & choisis moy-mesme mon creancier; mais vn bienfait, ie le reçois bien souuent d'un que ie voudrois qui ne me donnast rien, & quelquesfois mesme ie suis obligé sans en rien scauoir. Que ferez-vous? Direz-vous que celuy-là qu'on a chargé d'un bienfait sans qu'il en sceust rien, & que s'il l'eust sceu, il l'eust refusé, soit ingrat?

Et que ccluy-là ne l'est pas, qui ne s'acquitte point, de quelque façon qu'il reçoive ? Celuy qui en quelque façon qu'il reçoive, ne s'acquitte point, ne le soit pas ?

CHAP.
XIII.

Quelqu'un m'auoit fait plaisir, mais depuis il m'a fait vne indignité. Jugerez-vous, que par le bien qu'il m'a fait il m'ait obligé à la patience de tout le mal qu'il me voudra faire, ou que l'injure ait effacé le bien qu'il m'a fait, en sorte que j'en demeure par ce moyen aussi quitte que si ie l'auois reconnu. D'ailleurs, comment jugerez-vous lequel pesera le plus, ou de l'offense qu'il aura soufferte, ou du plaisir qu'il aura receu ? Je n'auois iamais fait, si ie voulois particulariser toutes les difficultez qui se presenteroient en cette matiere. Vous me direz, que ne faisant point faire de raison des bienfaits qui ne sont point reconnus, & n'ordonnant point de chastiment à ceux qui les desauoient, vous ferez cause qu'une autre fois on ne sera pas si prompt à faire plaisir. Mais dites au contraire, qu'on ne sera pas si prompt à le prendre quand on pensera qu'en le prenant on courra fortune d'auoir des procès, & de se trouuer en peine de iustifier son innocence. Ce qui fera mesmes que nous ne donnerons plus si volontiers; car il n'y a personne qui prenne plaisir de donner à ceux qui ne veulent point prendre. Mais celuy qui est desia disposé à bien faire, ou par la bonté de son inclination, ou par l'opinion qu'il a que c'est vne chose louable, le fera encores de meilleure volonté, quand il sçaura que ceux qu'il oblige ne seront tenus à s'en ressentir qu'autant qu'il leur plaira. La gloire d'un bienfait ne peut estre grande, quand on a si bien pourueu à son assurance, qu'il n'est pas possible qu'il en arriue aucune incommodité.

CHAP.
XIV.

Vous pourrez encore dire, que certainement il se fera moins de plaisirs, mais que ceux qu'on fera seront plus veritables, & qu'aussi bien il n'y a point de mal de regler cette confusion qui s'y trouue. En effet l'intention de ceux qui n'en ont point fait de loy, a esté de nous faire donner avec plus de consideration, & de nous faire élire avec plus de consideration ceux que nous voudrions gratifier. Le moyen de n'auoir iamais de procez pour un bienfait, ny la peine mesme de le demander, c'est de regarder plus d'une fois à qui on le doit faire. Vous vous trompez si vous pensez que le Iuge vous en fasse raison. Il n'y a point de loy pour vous restituer en

l'estat où vous estiez. Prenez garde seulement à la prudence d'homme de celuy qui reçoit. De cette façon les bienfaits gardent leur autorité, & ne laissent pas d'avoir de la splendeur. Vous les gasterez si vous en faites un seminaire de procès. La parole du monde la plus équitable, & qui se conforme le plus au droit commun, c'est celle-cy, *Rends ce que tu dois*. Mais de parler de rendre en matiere de bienfaits, il n'y a rien de si vilain. Que vous rendra celuy qui vous doit sa vie, son honneur, son repos, & sa santé? Ce sont toutes choses trop grandes pour estre rendues. Qu'il rende, direz-vous, quelque chose qui les vaille. C'est ce que ie disois, que nous ferons perdre la reputation d'une chose si magnifique & si brave si nous la traitons comme une marchandise. Les esprits n'ont point besoin qu'on les induise à l'avarice, aux plaintes, & aux disputes; c'est chose à quoy ils sont assez disposez d'eux-mesmes. Apportons plutost tout ce qui nous sera possible pour leur en oster le suiet, & les en retirer.

Pleust à Dieu, qu'il y eust moyen de persuader à CHAP. ceux qui prestent leur argent, de ne le redemander point, X V. & de n'en prendre que de ceux qui en voudroient rendre! Pleust à Dieu qu'il n'y eust point de stipulation qui obligât celuy qui achete à celuy qui vend? Pleust à Dieu qu'il ne falust ny seaux ny seings pour l'assurance de ces pactions, & que la conscience & la foy en fussent les seules depositaires? Mais parce qu'on a reconnu que ce qui eust esté tres-bon n'eust pas esté seur, on a mieux aimé suivre ce qui est nécessaire, & contraindre la foy des hommes, que de se remettre à leur discretion. On appelle des tesmoins de part & d'autre. L'un par l'entremise de courtiers se fait bailler pleige & contreplege. L'autre plus défiant encores veut avoir des gages entre ses mains. O sale & vilaine confession de la malice publique. On croit plus à nos cachets qu'à nos consciences. A quoy faire sont appelez ces personnes de qualité? A quelle fin apposent-ils leurs cachets? N'est-ce pas afin que celuy qui reçoit l'argent ne le puisse desavouer? Ne tenez-vous pas ceux que vous appelez ainsi pour gens de bien, & pour garands incorruptibles de la verité? Il n'y a point de doute; Et toutesfois avec cette bonne opinion que vous avez d'eux, si tout à l'heure mesme ils vous prioient de leur

prester quelque chose, vous feriez les mesmes ceremonies avecques eux qu'avec les autres, où ils n'auroient point de vostre argent. Puis qu'ainsi est, ne vaudroit-il pas mieux se laisser tromper à quelques-vns, que de se défier de tous en general? Rien ne manque plus à l'avarice, sinon qu'on ne fasse plus de plaisir sans respondant. C'est vne action magnifique & genereuse que de profiter aux autres. Qui fait plaisir, imite les Dieux; qui le redemande, les vsuriers. Pourquoi faisons-nous ce tort à ceux qui donnent, que sous couleur de les vouloir garder de perdre, & de pourvoir à leur indemnité, nous les mettions au rang de la plus basse & plus contemptible canaille qui soit en vne ville.

CHAP. . . Vous dites que s'il ne se fait point de recherche contre
XVI. les ingrats, c'est le moyen d'en faire croistre le nombre. Tout au contraire il en fera moindre, parce qu'on sera plus diligent à s'informer du merite des hommes, deuant que de leur faire plaisir. Et puis il n'est pas bon que tout le monde reconnoisse combien est grande la multitude des ingrats. Le nombre des pecheurs oste la honte du peché. On ne se picque point d'un reproche qu'on peut faire à tout le monde. Y a-t-il aujourd'huy vne femme seule à qui le diuorce fasse honte, depuis qu'on a veu celles des premieres maisons ne compter plus les années par les Consuls, mais par leurs maris? Et ne se marier que pour faire diuorce, ny faire diuorce que pour se marier. Autant de temps que le diuorce a esté rare, autant il a esté en horreur. Mais parce qu'il ne se passe presque Audience où il ne se publie quelque diuorce, elles ont appris à en faire à force d'en ouyr parler. Comment auroit-on honte à cette heure de l'adultere, puis qu'on en est venu à ce point, qu'une femme ne prend vn mary que pour inviter vn amy à la rechercher. S'il en est quelqu'une chaste, sans la voir & sans s'en informer davantage, on peut dire qu'elle est laide. Il n'y en a point de si chetive ny de si souillonne qui se contente d'une coulpe d'amans. Elle en a pour toutes les heures, & le iour ne suffit pas pour tous. Si elle a failly à vne assignation, ç'a esté pour se trouver à l'autre. Celle qui ne sçait point que le mariage n'est autre chose que de se donner du plaisir qu'avec vn homme, on la tient pour vne sottise, & pour vne femme du vieux temps. Comme donc la honte de ces crimes s'est esvanouie

depuis que tant de gens ont commencé d'y auoir part, aussi les ingrats croistroient de nombre, & deuiendroient plus audacieux, s'ils reconnoissoient vne fois combien ils sont.

Et quoy donc l'ingratitude ne sera point punie? Et moy CHAP.
XVII. ie vous demande, l'impieté, la mauuaise foy, l'auarice, l'insolence, la cruauté, ne le feront-elles point? Appelez vous impuny celuy qu'on ne voit qu'avec horreur? Estimez-vous qu'il y ait supplice plus rigoureux que la haine du monde. Il est puny, en ce qu'il n'ose ny prendre ny donner, qu'il est monstre au doigt de tout le monde, ou pour le moins il le pense estre, & priué de sçauoir que c'est que la chose la meilleure & la plus douce qu'il est possible de gouter. Si vous iugez miserables ceux qui ont perdu l'usage des yeux ou des oreilles par quelque inconuenient, comment appellerez-vous celuy à qui le goust des bienfaits ne donne point de sentiment? Il craint la justice des Dieux, à qui il sçait bien que les ingrats ne se peuuent cacher; il a sa conscience qui le gésne, & enfin il est assez puny, comme ie disois, en ce qu'il ne iouït point de ce que nous auons au monde de plus agreable, & qui donne le plus de contentement. Au contraire celuy qui est bien aise qu'on l'ait obligé sent vne égale & perpetuelle ioye, estimant l'affection de celuy qui luy donne plus que le prix de la chose qu'il reçoit. L'ingrat ne se resiouit d'un bienfait qu'au moment qu'on l'oblige, incontinent apres ce luy est vne gésne: Celuy qui se propose de le reconnoistre, le possède tousiours avec le mesme plaisir qu'il l'a receu. Au demeurant, faites comparaison de leur vie, vous en trouuerez l'un chagrin & melancolique, comme sont ordinairement les renieurs de dettes & les trompeurs; & qui ne tiendra compte ny de ceux qui l'ont mis au monde, ny de ceux de qui il a mangé le pain, ny de ceux qui l'ont enseigné. L'autre sera tousiours en belle humeur, attendant l'occasion de se ressentir, & se resiouissant mesme d'y auoir la volonté si disposée. Il cherchera les moyens, non de faire éuanouïr son obligation, mais de rendre, s'il peut, la reuanche plus grande & plus notable que le bienfait, & n'aura pas seulement cette affection à l'endroit de son pere & de sa mere, ou d'un amy, mais du plus pauvre & du plus chetif homme du monde qui luy aura fait quelque plaisir. Et quand ce seroit son valet mesme, il ne

considerera point la qualité du bien-facteur, mais le merite du bienfait.

CHAP.
XVIII

Il y en a toutes fois, du nombre desquels est Hecaton, qui demandent si vn maistre peut estre obligé par son valet, & veulent qu'on fasse distinction entre le bienfait, les devoirs, & les seruices. Ils appellent bienfait ce qui vient d'une personne estrangere, c'est à dire, d'un qui pour ne faire point de plaisir, ne peut estre blasmé. Devoir, ce qui touche les enfans, la femme, & generalement tous ceux que le parentage ou l'alliance oblige à nous assister. Seruice, ce que fait vn valet, de qui la condition est telle, que quoy qu'il fasse pour son maistre, il ne se peut vanter de l'auoir obligé. Quoy qu'ils disent en ce dernier poinct, c'est ignorer le droict des hommes, que de dire qu'un maistre ne puisse receuoir plaisir de son valet. Ce n'est point à la qualité qu'il faut prendre garde, c'est au cœur. La vertu ne ferme la porte à personne. Elle ouure à tout le monde, reçoit tout le monde, & inuite tout le monde, les libres, les affranchis, les esclaves, les Roys, & les bannis. Elle ne cherche ny les grandes maisons, ny les grands reuenus. Elle prend les hommes en chemise. Quelle assurance y auroit-il entre les choses fortuites, & qui pourroit esperer vne belle ame, si la grandeur ou la petitesse de la vertu dépendoit de la fortune? Si le valet ne peut faire plaisir à son maistre, il s'ensuit que le sujet n'en peut faire à son Roy, ny le soldat à son capitaine. Car qu'importe à quelle Puissance chacun soit sujet, si chacun dépend de la Souueraine? Si vous me dites que ce que fait vn seruiteur ne se peut appeller plaisir, parce qu'il faut qu'il le fasse, ou qu'il se resoluë à la mort, il en sera de mesme pour le regard du sujet & du Soldat, parce que le Roy & le Capitaine ont la mesme puissance que le maistre, encores que le nom en soit different. Or vn Roy peut estre obligé par son sujet, & vn capitaine par son soldat. Vn maistre le peut donc estre par son valet. Vn valet peut estre juste, peut estre vaillant, peut estre magnanime; il peut donc aussi faire plaisir; car ce dernier est vne action vertueuse aussi bien que les autres. Et il est si veritable que les seruiteurs peuuent obliger leurs maistres, que bien souuent les maistres ont esté le bienfait mesme de leurs seruiteurs. Il n'y a point de doute qu'il n'y a personne qu'un seruiteur ne puisse obliger; & si cela est,

pour-

pourquoy ne pourra-il obliger son maistre aussi bien qu'un autre.

Parce, dit-on, qu'encores qu'il preste de l'argent à son maistre, il ne peut neantmoins estre son creancier. Autre-ment il ne seroit iour qu'il ne l'obligeast. Il l'accompagne en ses voyages, il le sert en ses maladies, & le descharge de la sollicitude de ses affaires. Mais tout cela, qui s'appelleroit bienfait venant de la part d'un autre, n'est que seruice parce qu'il est fait par un seruiteur. Car bienfait, à parler proprement, c'est ce que fait celuy qui peut ne le faire point. Or un seruiteur ne peut rien refuser; s'il fait quelque chose, il obeit, & rien plus. Aussi ne se peut-il donner de gloire d'auoir fait ce qu'il n'a pas esté en sa puissance de ne faire point. Quand ie vous accorderay toutes ces raisons, ie suis encore assuré de gagner ma cause, & ie vous feray auoüer qu'il est beaucoup de choses où le seruiteur est en sa liberté. Cependant dites-moy, si ie vous monstre un seruiteur qui ayant l'espee à la main pour vanger la vie de son maistre s'est fait blesser en toutes les parties de son corps, & qui prest à rendre la derniere goutte de son sang, s'est opiniastré tellement au combat, qu'il a voulu plutôt mourir que de ne pas donner à son maistre le loisir de se sauuer; direz-vous qu'il n'a point fait de plaisir à son maistre, parce qu'il est son seruiteur? Si ie vous en monstre un autre à qui par promesses, menaces, ny tortures on ne puisse faire deceler les secrets de son maistre; mais au lieu de déposer quelque chose à son preiudice, a fait tout ce qu'il a pû pour le faire trouuer innocent, & en cette resolution a sacrifié son ame à la fidelité, direz vous qu'il n'a point obligé son maistre, parce qu'il est son seruiteur? Prenez garde au contraire, que l'obligation n'en soit d'autant plus grande, que les exemples de vertu sont rares aux personnes de cette condition, & d'autant plus digne de reconnoissance, qu'encores que les hommes n'ayent ordinairement gueres ceux qui ont quelque autorité sur eux, & murmurent contre la necessité d'obeir, toutesfois il s'est trouué quelque occasion où l'amour du maistre a vaincu la haine generale de la seruitude. De sorte que tant s'en faut que ce ne soit pas bienfait, parce qu'il est fait par un seruiteur, que le merite en est plus grand par cette consideration que la seruitude mesme ne l'a pû diuertir de faire bien.

CHAP. On se trompe de croire que la servitude s'estende en toutes les parties de l'homme, la meilleure en est exempte. Les XX. maistres ont la puissance sur les corps, l'ame est à soy, & si bien à soy, que la prison mesme où elle est close n'est pas capable de l'empescher de suivre ses mouvemens, de faire des choses merueilleuses, & par vne élévation non limitée de s'aller rendre en la troupe des Intelligences qui sont au Ciel. Ce que la fortune a mis entre les mains du maistre, c'est le corps. C'est le corps qui est vendu, c'est le corps qui est acheté. Cette partie interieure n'est point susceptible de servitude, tout ce qui en part est libre. Et puis il est des choses qu'il ne nous est pas permis de commander, & en quoy les serviteurs ne sont pas tenus de nous obeïr. Si nous leur commandons quelque chose au prejudice du bien public, ils ne le feront pas, ils ne presteront pas leurs mains à vn meschant acte.

CHAP. Il y a des choses que les Loix n'ont ny commandées ny XXI. fenduës, c'est là que le serviteur a moyen d'obliger son maistre. Quand vn serviteur fait ce qu'ordinairement on exige des serviteurs, il fait service. Quand il fait plus qu'un serviteur n'est tenu de faire, il fait plaisir. Ce qui est fait d'une volonté d'amy n'est plus service. Vn maistre est tenu de nourrir & d'habiller son serviteur. Quand il le fait, il ne l'oblige point, mais s'il le carresse, s'il le traite fauorablement, & le fait instruire aux bonnes lettres, comme s'il estoit de quelque honneste maison, il l'oblige. Il en est de mesme du serviteur à l'endroit du maistre. Tout ce qu'un serviteur fait outre ce que sa condition veut qu'il fasse, & qu'il ne fait point, parce qu'il luy est commandé, mais parce qu'il le veut faire, c'est bienfait, pourueu toutesfois que ce soit chose de telle importance, que partant d'un autre que de luy on la pût ainsi appeller.

CHAP. Chrysippus dit que le serviteur est vn mercenaire perpe- XXII. tuel. Comme le mercenaire fait plaisir quand il fait quelque chose plus que sa tasche, aussi quand le serviteur pour témoigner son affection enuers son maistre, ne s'est point tenu dans les bornes de sa fortune, mais a fait quelque chose que mesme vn fils auroit eu de l'honneur d'entreprendre, & qu'il est passé au delà de ce qu'on deuoit esperer de luy, le maistre a trouué vn bienfait sans sortir de sa maison. Est-il raisonnable que s'ils font moins qu'ils ne doiuent, il nous soit permis de nous fascher contre eux; & que s'ils

font plus qu'ils ne doiuent, & qu'ils n'ont de coustume, nous soyons si iniustes de ne leur en sçauoir point de gré? Voulez-vous sçauoir quand ce n'est point bienfait? quand on peut dire, Et quoy, s'il, ne l'eust voulu? Mais quand il fait vne chose qu'il pouuoit ne vouloir point indubitablement, il est louable de l'auoir voulu. Ce sont choses contraires, que le plaisir & l'iniure. Le seruiteur peut faire plaisir à son maistre, si son maistre luy peut faire iniure. Or il y a vn iuge estably pour ouïr les plaintes des seruiteurs contre les maistres, & leur faire raison quand ils se plaignent, ou que leurs maistres les battent trop cruellement, ou les pressent de quelque vilenie, ou ne leur fournissent pas comme ils doiuent les choses necessaires pour leur entretien. Quoy donc, vn seruiteur oblige son maistre? Puis que cela vous déplaist, prenez-le d'une autre façon, & dites qu'un homme oblige un homme. Enfin il a fait ce qui estoit en luy, il a fait plaisir à son maistre. Il est en vous de ne receuoir point de plaisir d'un seruiteur. Mais qui est l'homme qui peut dire sa grandeur si absoluë & si bien establie que la fortune si bon luy semble ne le puisse reduire à ce poinct, d'auoir besoin du plus petit de tous ceux qu'elle a mis au dessous de luy? Je m'en vais vous reciter des exemples de plusieurs sortes de bienfaits. Il y en aura de dissemblables, & d'autres qui seront directement contraires l'un à l'autre. L'un a fait viure son maistre, l'autre l'a fait mourir, l'autre l'a sauué comme il estoit sur le point d'estre perdu, & l'autre encores, si cela vous semble peu de chose, s'est perdu luy-mesme pour le sauuer. Vn autre a presté la main à son maistre qui vouloit mourir, & vn autre l'a trompé pour l'en empescher.

Claudius Quadrigarius au dix-huitième de ses Annales, CHAP. raconte qu'Adrummentum en Afrique estant assiégué par les XXIII Romains, & ceux de dedans reduits à la dernière extremité, deux esclaves échappés de la ville se ietterent dans le camp des assiegeans, & firent vn acte memorable. A quelques jours de là comme la ville fut prise, & que les victorieux se dispersoient par les maisons pour les saccager, ces esclaves, qui sçauoient les ruës, ayant pris le plus court chemin s'en allerent droit en la maison de leur maitresse, d'où l'ayant tirée, ils la firent marcher deuant eux, & disans

franchement à ceux qui s'en informoient que c'estoit leur maistresse, la femme la plus cruelle qu'il estoit possible, & qu'ils la menoient hors la ville pour l'assommer, ils la firent de cette façon sortir hors de la porte, où ils la garderent iusques à ce que les desordres fussent cessez. Comme le soldat lassé de piller se fut mis dans la discipline ordinaire, ils la ramenerent chez elle, & se remirent eux mesmes en sa puissance comme auparavant. Elle les affranchit à l'heure mesme, & ne se fâcha point de deuoir la vie à ceux sur qui elle auoit eu puissance de la vie & de la mort. Aussi auoit-elle plutôt sujet de se reioüir, parce qu'ayant este sauuée d'une autre façon elle eust iouy du fruit d'une clemence vulgaire, & qui n'eust rien eu de rare pour la signaler, n'estant pas chose miraculeuse qu'en pareille occasion il échappe quelqu'un à la fureur des ennemis. Mais l'ayant esté par une voye si remarquable, son nom fut publié par tout le monde, & est ordinairement allegué pour exemple dans Rome & dans Adrumetum. En la confusion de cette ville prise, où chacun ne pensoit qu'à se sauuer, chacun s'enfuit d'elle, excepté ses fugitifs. Ils repasserent du party victorieux vers une captiue, déguisez en meurtriers, pour faire connoistre le dessein qu'ils auoient eu quand ils s'en estoient fuis la premiere fois. Et ce qui est le plus grand en ce bienfait, pour garder leur maistresse d'estre tuée, ils ne se soucierent point qu'on pensast qu'ils eussent volonté de la tuer. Croyez moy, ce n'est point le trait d'une ame seruite, d'auoir acheté la gloire d'un acte louable par la reputation de vouloir faire une meschanceté. On menoit C. Vettius Preteur des Marses prisonnier au General de l'armée des Romains, Son seruiteur tira l'espée du soldat qui le traismoit & en tua son maistre. Cela fait, Il est temps, dit-il, de penser à moy; j'ay mis mon maistre en liberté, & en disant cela il se passa la mesme espée au trauers du corps. Dites-m'en un qui plus magnifiquement ait sauué la vie à son maistre.

CHAP. XXIV Cesar assiegeant Corfinium, Domitius qui estoit dedans, commanda à son Medecin, qui estoit son esclaue, de luy donner du poison. Voyant qu'il marchandoit à le faire, Qu'attens-tu, dit-il, comme si ie ne pouuois mourir que par ton moyen; Je te demande la mort l'espée à la main. Alors il luy promit de luy en bailler, & au lieu de

poison ; il luy fit prendre vn médicament soporatif , qui ne luy pouuoit faire mal. Comme Domitius fut endormy , il s'en vint trouuer son fils , & luy dit , Donnez-moy des gardes , iusqu'à ce que par l'euenement vous connoissiez si i'ay donné du poison à vostre pere. Domitius ne mourut pas. La ville estant prise , Cesar luy sauua la vie ; mais son serui-
 teur la luy auoit sauué le premier.

En la guerre ciuile, vn esclauue cacha son maistre, qui auoit CHAP.
 esté proscrit, prit ses habits & ses bagues, & en cét équipa-XXV.
 ge vint au deuant de ceux qui le cherchoient, & leur dit qu'il ne leur demandoit point de grace, & qu'ils fissent ce qui leur estoit commandé, & leur presenta le col. De quelle ame pensez-vous que sortist cette volonté de mourir pour son maistre, en vn temps où c'estoit vne rare fidelité de ne luy procurer point la mort ? d'auoir de la pitié parmy tant de meurtres, & de la foy parmy tant de trahisons ; & quand on proposoit des recompenses à la perfidie, de desirer la mort pour salaire de sa fidelité ?

Nous auons des exemples de nostre siecle, que ie ne veux CHAP.
 pas oublier. Sous l'Empereur Tibere, il ne se parloit que XXVI
 d'accuser. Cette rage si frequente & quasi publique fit plus de ruine à la ville en temps de paix, que tout ce qui s'estoit passé de fureurs & de violences durant la guerre. Si quel-
 qu'un apres boire auoit laissé aller vne parole vn peu libre, si vn autre en se riant auoit dit quelque chose de naïf, on remarquoit tout, il n'y auoit rien d'assuré. Toutes paroles & toutes actions auoient du peril. Les occasions de verser du sang, pour peu qu'elles eussent d'apparence, n'estoient ia-
 mais rejetées. Il ne falloit point demander que deuie-
 droient ceux qui estoient deferez ; on les traittoit tous d'une mesme sorte. Paulus, qui auoit esté Preteur, soupçoit vn iour en vn festin, & portoit vne bague où le pourtrait de Tibere estoit graué sur vne pierre fort releuée. Vous vous mocqueriez de moy, si ie m'amusois à vous chercher des
 paroles ceremonieuses pour vous dire qu'il prit le pot de
 chambre pour faire de l'eau. Son seruiteur qui vit que Maro,
 l'un des espions ordinaires d'alors, s'en estoit pris garde, se
 douta bien que ce n'estoit pas avec bonne intention, c'est
 pourquoy sans en rien dire à son maistre qui estoit yure, il
 luy tira tout bellement la bague du doigt. Et comme Maro

prenoit les conuiez à tesmoin de l'iniure faite à l'image de Tibere & qu'il minutoit sa denonciation, le seruiteur monstra qu'il auoit la bague en la main. Disons la verité, n'estoit il pas aussi peu digne de seruir, comme Maro de manger en compagnie?

CHAP.
XXVII.

Sous Auguste, les paroles n'estoient pas encores capitales; mais elles donnoient desia de la peine. Rufus le Senateur en souppant auoit souhaité que iamais Auguste ne pût reuenir d'un voyage qu'il alloit faire; & auoit dit dauantage, que tout ce qu'il y auoit de veaux & de taureaux faisoit le mesme souhait. Ces paroles furent remarquées. Le lendemain, si tost qu'il fust iour, son esclau qui l'auoit seruy durant le soupper, luy recite ce que le vin luy auoit fait dire, & luy conseille d'aller au deuant du rapport qui en seroit fait à l'Empereur, & de s'accuser soy mesme. Il suit cet aduis; & comme Cesar sortoit pour s'en aller à la ville, il se presenta à luy, & luy dit, que le soir precedent, n'estant pas en son bon sens, il auoit tenu quelque langage mal à propos, dont il desiroit que l'effect retombast sur luy & sur ses enfans; qu'il le prioit de luy pardonner, & le remettre en sa bonne grace. Cesar luy ayant respondu qu'il le vouloit bien; Personne, dit l'autre, ne le croira, si vous ne me donnez quelque chose; & en mesme temps il luy demanda vne somme dont vn fauory se seroit contenté. Auguste la luy accorda, & luy promit de ne garder aucun sentiment de ce qui s'estoit passé. Ce fut certainement vn trait magnanime de pardonner, & de vouloir que celuy qui sentoit sa clemence éprouuast sa liberalité. Mais quelque gloire qu'en rapporte Auguste, il faut que le seruiteur en ait la premiere part. Vous attendez que ie vous dise qu'il fut affranchy; Aussi fut-il; mais non pas sans payer; Auguste en bailla l'argent.

CHAP.
XXVIII.

Il n'y a pas d'apparence de douter apres tant d'exemples, qu'un maistre ne puisse quelquesfois estre obligé par son seruiteur. Et seroit-il raisonnable que la personne fist plustost du deshonneur à l'action, que l'action de l'honneur à la personne. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde, n'ont qu'un commencement & qu'une origine, Le plus noble est celuy qui a l'ame la plus droite, & la disposition meilleure aux choses louables. Toutes ces effigies avec leurs festons rangées aux portiques d'une basse court, & toutes ces armoiries

avec leurs timbres sur la porte de nos maisons, nous font plus connoistre qu'elles ne nous annoblissent. Le monde est nostre pere commun; & tous par quelques degrez que nous descendions, sans lustre, ou avec lustre, nous ne venons d'autre que de luy. Ne vous laissez pas abuser à ces compteurs de genealogies. Lors qu'ils se trouuent au bout de leurs ayeuls, & qu'ils sont arriuez à ceux qu'ils ne peuuent nommer qu'avec honte, sans passer plus outre, ils mettent vn Dieu de la partie, & luy font aymer vne femme, d'où si vous les voulez croire, le commencement de leur race est premierement sorty. Ne mesprisez point vn homme pour auoir des parens que la fortune n'a pas beaucoup fauorisez. Soit qu'entre nos peres il y ait des affranchis, soit qu'il y ait des esclauues, soit qu'il y ait des estrangers, n'en ayons pas moins de courage. Passons par dessus tout ce que nous verrons qui n'aura point d'éclat nous trouuerons au bout de la course la parfaite noblesse qui nous attend. Pourquoi sommes nous si hors de la connoissance de nous mesmes, de ne vouloir pas receuoir vn plaisir d'un seruiteur, & nous souuenir plutôt de sa condition, que de regarder à son merite; Comme auons nous l'impudence d'appeller quelqu'un seruiteur, & d'estre nous-mesmes valets de nos vilenies, de nostre gourmandise, d'une putain, & quelquesfois de plusieurs tout à la fois? Osons-nous bien appeller quelqu'un seruiteur, & faire la vie que nous faisons? Où nous va porter ce carrosse si magnifique? Où nous accompagne tout cet attirail de pages & de laquais si richement habillez? N'est-ce pas à la porte de quelque huissier, ou au jardin de quelqu'un qui n'a pas seulement l'honneur d'estre couché sur l'estat de son maistre? Nous ne voulons pas auoir que nostre seruiteur nous puisse obliger, & cependant nous reputons à beaucoup de faueur, si celuy d'un autre a seulement fait signe de nous voir quand nous l'auons salué, d'où vient cette discorde de l'ame? Chez nous, nous sommes imperieux & insupportables; dehors, il n'est rien de si souple & de si doux. Nous deuenons aussi mesprisables, que nous mesprisons les autres dans la maison. Aussi n'y a-t'il gens au monde à qui le courage s'abaisse plutôt, qu'à ceux à qui il s'eleue sans occasion, ny de qui les injures soient plus outrageuses, que de ceux qui ont appris à les faire en les receuant.

CHAP.
XXIX.

Il a fallu faire ce discours pour rabbatre l'insolence de quelques-vns qui s'attachent à la fortune, & maintenir aux seruiteurs le droit de faire plaisir, pour en faire puis apres de mesme en la cause des enfans. Car il y en a qui demandent s'il est possible que quelques fois les peres & les meres puissent receuoir de leurs enfans plus de bien qu'ils ne leur en ont fait. Nous demeurons d'accord qu'il est assez de fils qui ont plus de bien & plus de credit que leurs peres, & demeurons d'accord aussi qu'il en est qui sont plus gens de bien, & par consequent qu'ayans la fortune plus grande, & la volonté meilleure, il n'est pas impossible qu'ils ne leur rendent mieux qu'ils n'en ont receu. Ils disent là dessus, que quoy que le fils donne au pere, il ne luy rend iamais ce qu'il luy doit; parce que s'il donne, c'est du pere mesme qu'il tient le moyen qu'il a de donner, & que iamais celuy là ne peut estre vaincu par vn bienfait, qui est autheur du bienfait par lequel il semble estre vaincu. Pour responce; Il faut premierement considerer, qu'il y a des choses qui prennent leur commencement d'ailleurs, & toutefois avec le temps elles deuiennent plus grandes que celles qui leur ont donné commencement. S'il a donc fallu qu'une chose ait commencé d'estre auant que de venir à la grandeur où elle est, ce n'est pas à dire qu'elle ne soit plus grande que celle par qui elle a commencé. Il n'y a rien qui n'aille bien au de là de son commencement. Les semences qui sont causes de toutes choses, sont à la fin les moindres parties de ce qui est venu d'elles. Regardons le Rhin, l'Eufrete, & vne infinité d'autres fleues renommez au monde, que feroient ils si nous en faisons l'estime aux lieux où ils commencent à courir? Tout ce qui les fait craindre, tout ce qui leur donne reputation, ils ne l'ont que pour auoir fait du chemin. Otez les racines, il ne sera plus de forests, & les montagnes seront depouillées de leur ornement. Considerons ces grands arbres, ou en la hauteur & en la grosseur de leur tronc, ou en l'estenduë de leurs branches; combien trouuerons-nous que la racine avec les petits filamens est peu de chose, si nous en faisons la comparaison avec eux? Les temples & les murailles des villes ont des fondemens, & toutesfois ce qui les soutient ne paroist point. Il en est de mesme des autres choses. Tous commencemens sont suiuis d'une grandeur qui
les

les enseuelit. Je n'estois capable de rien faire, si le bien que m'ont fait mon pere & ma mere n'eût precedé. Mais il ne s'ensuit pas que tout ce que j'ay depuis acquis soit moindre que la chose sans quoy ie ne pouuois rien acquerir. Il n'y a point de doute que sans le laiët de ma nourrice, tout ce que j'ay fait seroit à faire, & que ma reputation ne seroit pas telle qu'elle est. Mais pour cela direz-vous que toutes mes actions, les plus belles & les plus louïables, ne valent pas ce que ma nourrice a fait pour moy? Or il est certain que le bien que m'a fait ma nourrice ne m'estoit pas moins necessaire que celuy que m'a fait mon pere, puisque sans l'un aussi bien que sans l'autre, il m'estoit impossible de passer plus auant.

Que si tout ce que ie puis, ie le dois à mon commence-CHAP.
ment, ce n'est ny à mon pere ny à mon grand pere à qui ie XXX.
suis obligé, parce qu'il se trouuera tousiours quelque origine de l'origine, qui nous enchainera de telle sorte les vns aux autres, que iamais il ne s'y trouuera de fin. Or il n'y auroit point de raison de dire que ie fusse plus obligé à des gens que ie n'ay iamais connus, & que la longueur du temps a mis au delà de toute memoire, qu'à mon pere; ce qui seroit toutesfois, si mon pere deuoit à ses predecesseurs l'obligation que ie luy ay de m'auoir engendré. Vous dites que tout ce que j'ay fait pour mon pere, pour grand & signalé qu'il soit, ne peut valoir ce qu'il a fait pour moy, parce que s'il ne m'eust mis au monde, ie n'y serois point. Par cette mesme raison, si deuant que ie fusse engendré, quelqu'un a guery mon pere, qui s'en alloit mourir, ie ne pourray faire chose qui soit digne du plaisir que j'en ay receu; car s'il n'eût guery mon pere, mon pere ne m'eût pas engendré. Mais regardons s'il n'y aura point plus d'apparence de dire, que ce que j'ay pû faire, & ce que j'ay fait, m'est venu d'ailleurs que de ma force & de ma volonté. Voyons quelle est cette obligation que j'ay à mon pere, d'estre au monde. Nous trouuerons que c'est ie ne sçay quoy d'incertain, & plutôt rien que quelque chose; vne matiere aussi susceptible de mal que de bien, & que certainement il faut auoüer estre le premier pas qu'il faut faire, de quelque costé qu'on vucille aller, mais qui n'est pas pourtant plus grand que le reste, encore qu'il soit le premier. J'ay sauué la vie à mon pere,

ie l'ay mis aux principales charges, ie l'ay fait le premier homme de la ville, & ne me suis pas contenté qu'il fust connu par la gloire que ma reputation luy apportoit, mais ie l'ay fait employer en des occasions les plus importantes qui se soient offertes, & luy ay donné moyen de s'en acquitter avec honneur. Je l'ay comblé de grandeur & de richesses, & ne luy ay rien laissé à souhaitter de tout ce qui est la matiere des vœux ordinaires. Je l'ay mis au dessus de tous les autres, & suis demeuré sous luy. Peut-estre qu'encores vous me direz, que ie n'ay rien fait en cela qui ne vienne de ce premier bien qu'il m'a fait; & ie vous respondray que cela seroit veritable, si pour faire tant de choses ie n'eusse eu besoin que de naistre. Mais si viure est la moindre partie de ce qui est requis pour bien viure, & si ie ne tiens de mon pere qu'une chose que les animaux sauvages, & les plus petites bestes, voire celles qui sont les plus sales & les plus vilaines, ont aussi bien que moy, pourquoy me voudroit-il faire accroire, que pource qu'il m'a fait estre, ie luy suis obligé de ce que ie suis bien. Prenons le cas que ie luy ay rendu vie pour vie; neantmoins en cela mesme il a plus de moy que moy de luy; parce qu'il sçauoit bien que ie luy donnois la vie, & que ie le sçauois bien aussi; parce que ie ne luy ay donné la vie, ny pour passer mon temps, ny en le passant; & enfin, parce que nous estimons plus le bien de demeurer au monde quand nous y sommes, que d'y venir quand nous n'y sommes point.

CHAP. XXXI. I'ay donné la vie à mon pere pour s'en seruir tout aussi-tost; quand il me l'a donna, ie n'estois pas assuré de l'auoir. Il auoit peur de la mort quand ie luy ay donné la vie, il me fit viure afin que ie peusse mourir. Je luy ay donné une vie parfaite, & accompagnée de toutes ses qualitez, il m'a engendré desnüé de connoissance & de iugement, & plutôt fardeau du ventre de ma mere qu'autre chose. Voulez-vous que ie vous fasse voir, que ce n'est pas si grande chose de donner la vie de cette façon? Si mon pere m'eust exposé quand ie vins au monde, il m'eust fait injure de m'auoir engendré. C'est là sans doute une raison qui fait bien voir combien l'acte de generation que fait l'homme & la femme est peu de chose pour ceux qui en sortent, si ce commencement de bienfait n'est

accompagné des autres bons offices qui le doiuent suiure. Ce n'est rien de viure, le tout est de bien viure. Oüy, mais ie vis. Il est vray; mais ie pouuois viure mal. Ainsi tout ce que j'ay de mon pere, c'est que ie vis. Si pour m'auoir donné vne vie sans conseil, sans force, & dénuée de toutes choses, il me pense auoir fait vn si grand present, qu'il se souuienne qu'il me reproche vne chose que les vers & les mouches ont aussi bien que moy. Et puis quand ie n'alleguerois autre chose, sinon que si j'ay estudié aux bonnes lettres pour me rendre capable de la vertu, si ie suis homme de bien, ie rends à mon pere en son bienfait mesme plus que ie n'ay receu de luy. Car en me donnant à moy, il me donna lourd & grossier, & ie luy ay donné vn fils qu'il a de l'honneur & du plaisir d'auoir engendré.

Mon pere m'a nourry. Si ie le nourris, ie luy rends plus CHAP. que ce que j'ay de luy. Car il n'a pas seulement le plaisir XXXII. d'estre nourry, mais d'estre nourry par son fils, & la nourriture que ie luy fais ne luy donne pas tant de contentement, que le témoignage qu'il a en cela de ma bonne volonté. Il ne m'a nourry que le corps. Que si quelqu'un a la fortune si bonne, que son eloquence, sa justice, sa valeur, ou quelque autre merite, luy acquiere tant de gloire & de loüange, que son pere y puisse auoir part, & que les ombres de son parentage puissent estre éclairées de sa lumiere, ne fait-il pas vn bien inestimable à ceux qui l'ont engendré? Qui sçauroit qu'Ariston & Grillus ont esté au monde, si Xenophon & Platon n'eussent esté leurs fils. Il ne sera iamais que pour la consolation de Socrate, on ne fasse mention de Sophroniscus. Ce seroit vne chose infinie de vouloir raconter tous ceux de qui la memoire n'est viuante, que parce que l'excellence de leurs enfans a donné sujet à la posterité de connoistre leur nom. Chacun sçait le merite & la reputation de Marcus Agrippa, remarqué entre autres choses, pour auoir eu la Couronne Nauale, gagné toute sorte de dons militaires, & fait des bastimens victorieux de toutes les magnificences precedentes, & de toutes celles qu'on fera à l'auenir. Cependant son pere fut si peu de chose, que depuis la mort de son fils on ne l'a pas seulement nommé. Dites-moy, ie vous prie, qui vous estimez le plus obligé, de luy à son

pere, ou de son pere à luy? Octavius estoit pere d'Auguste; mais outre que sa condition n'estoit pas des plus illustres, la splendeur du pere adoptif aida bien à supprimer aucunement le naturel. Qui dirons-nous, à vostre aduis, qui a plus receu de biens, ou le fils du pere, ou le pere du fils? Quel plaisir pensez-vous qu'eust pris ce bon homme, de voir son fils, apres auoir marché sur le ventre à ses ennemis, & fait mettre les armes bas en toutes les parties de l'Empire, presider au repos & à la paix vniuerselle? N'avez-vous pas opinion qu'il eût mesconnu son bien propre, & qu'autant de fois qu'il eût ietté les yeux sur soy-mesme, il eût eu de la peine à croire qu'un si grand homme fust party de sa Maison? Qu'ay-je à faire de vous en nommer un monde d'autres, qui fussent demeurez dans les tenebres de l'oubly, si la gloire de leurs fils ne les eût deterrez, & ne les retenoit encores en la memoire du siecle present? Et puis nous ne demandons pas s'il y a eu quelque fils qui ait plus rendu de bien à son pere qu'il n'en a receu; la question est, s'il est possible que cela soit. Quand de tout ce que j'ay amené d'exemples, il n'y en auroit pas un où les fils ne deussent du retour à leurs peres, ce n'est pas à dire qu'il ne puisse auenir des choses non auenuës, & que la nature ne soit capable d'éclorre, quand il luy plaira, quelque accident qui n'ait encore iamais esté veu. Si chacun à part, on ne peut rien faire, quand il s'en joindra plusieurs ensemble, ils en pourront peut-estre venir à bout.

CHAP. Scipion sauua son pere en vne bataille; & en un âge en-
 XXXIII. core d'enfant il eut l'assurance de pouffer son cheual au tra-
 uers de l'armée des ennemis, passa par dessus le ventre d'une
 infinité de vieux soldats, & par dessus ses années mesme,
 pour aller faire son premier essay. Si cela vous semble peu
 de chose, d'auoir mesprisé des dangers qui eussent fait peur
 aux plus grands Capitaines; adjoustez-y qu'il deffende son
 pere accusé de crime, qu'il rompe des menées faites contre
 luy par des ennemis puissans de biens & de credit, qu'il le
 fasse Consul pour la deuxième & troisieme fois, qu'il luy
 procure tout ce qu'apres le Consulat on peut encore souhai-
 ter; que des biens acquis en la guerre il le secoure en sa
 pauureté, & ce qui est la principale gloire de ceux qui sui-
 uent les armes, qu'il le fasse riche du butin gagné sur ses

ennemis. Si cela n'est pas encore assez, adjoustez-y la continuation aux Gouvernemens & aux autres Charges extraordinaires, & qu'après auoir ruyné les premières villes du monde, protecteur & fondateur d'un Empire qui se deuoit vn iour étendre du leuer au coucher du Soleil, il mette luy seul en sa Maison plus de Noblesse que n'auoient iamais fait tous ses predecesseurs; Vous me direz que rien de tout cela n'eust esté sans le pere de Scipion. Je vous l'auoue, mais pour cela voudriez-vous douter qu'une vertu, qui laisse en doute si elle a esté plus vtile ou plus honorable à la Republique, ne fust dauantage qu'un bienfait si vulgaire comme est celuy de la generation.

Toutes fois si cela ne vous satisfait encores, imaginez-
vous-en quelqu'un qui ait osté son pere de la torture, & se
soit mis en sa place. Car il y a moyen d'estendre les bien-
faits du fils autant que bon vous semblera; mais celuy du
pere, qu'est-ce autre chose qu'un bien simple, facile, &
qui ne depend pas de la volonté de celuy qui le fait.
Mais faut-il tant de langage? Il se donne le plus souuent
sans sçauoir à qui. Il appelle vne femme à son aide, il se
propose les loix du pais, les priuileges des peres, la per-
petuité de sa maison, & rien moins que celuy qu'il va met-
tre au monde. Et si quelqu'un deuenu maistre en l'estude de
la sagesse, en a fait leçon à son pere, & l'en a rendu capable,
mettrons-nous encore en dispute, s'il a plus donné à son pe-
re, que son pere à luy; veu qu'il luy donne vne vie bien-heu-
reuse & qu'il en a receu seulement la vie? Mais direz-vous,
quoy qu'on fasse pour son pere, quoy qu'on luy donne, ce-
la vient tousiours de son bienfait. Aussi est-ce du bienfait de
nos precepteurs que nous sçauons quelque chose, & neant-
moins nous pouuons bien deuenir plus sçauans qu'ils ne sont.
Pour le moins est-il malaisé que nous n'en sçachions plus
que ceux qui nous ont appris à connoistre nos lettres, & que
si bien ces commencemens nous ont esté necessaires, ils de-
meurent pourtant au dessous de la suffisance que nous ac-
querons par la continuation d'étudier. Les choses qui sont
les premières, ne sont pas pourtant les plus grandes; Il y a
bien de la difference, & il ne s'ensuit pas que parce que les
plus grandes ne peuvent estre sans les premières, les premie-
res doiuent aller du pair avec les plus grandes.

CHAP.
XXXV.

Il faut à cette heure contribuer quelque chose du mien à ce discours. S'il y a moyen de vaincre la chose donnée, il y a moyen aussi de vaincre celuy qui donne. Le pere a donné la vie au fils. Or il a quelque chose de meilleur que la vie. Le pere donc peut estre vaincu, parce qu'on peut donner vn bien meilleur que celuy qu'il a donné. Tout de mesme, si celuy qui a donné la vie a esté en deux occasions preserué de la mort, il n'y a point de doute qu'il n'ait plus receu qu'il n'a donné. J'ay deux fois preserué mon pere de la mort; il s'ensuit donc qu'il a plus receu de moy que ce qu'il m'a donné. Tant plus nous auons de besoin d'vne chose, tant plus nous auons d'obligation à celuy qui nous l'a donne. Or celuy qui vit, a plus de besoin de la vie, là où celuy qui n'est pas né se passe & de la vie & de toute autre chose fort à son aise, comme n'ayant besoin de rien. La consequence est donc indubitable, que le fils a plus fait pour son pere de luy auoir sauué la vie, que son pere n'a fait pour luy de l'auoir engendré. Il n'y a pas moyen que les enfans fassent pour leurs peres plus que les peres ont fait pour eux. Pourquoi? parce qu'ils en ont receu la vie, sans laquelle ils ne leur pourroient faire le bien qu'ils leur ont fait. C'est vne obligation que ie dois à tout autre qui m'aura sauué la vie, aussi bien qu'à mon pere. Car s'il m'eût laissé mourir, ie ne l'eusse sçeu remercier. Il seroit donc impossible à ce compte-là de vaincre le bienfait d'vn medecin qui nous auroit gueris de quelque maladie mortelle, ou de quelque marinier qui en vn naufrage nous auroit baillé vn ais pour nous sauuer. Or on peut vaincre les bienfaits, & de ceux-cy, & de tous autres, qui par quelque autre moyen nous auroient donné la vie. Il n'est donc non plus impossible que les bienfaits des peres puissent aussi estre vaincus. Si i'ay receu de vous vne chose, pour la conseruation de laquelle i'ay besoin que plusieurs autres m'assistent, & ie vous en ay donné vne qui se peut maintenir de soy-mesme sans le secours de personne, ie vous ay plus donné que ie n'ay receu de vous. Le pere a donné à son fils vne vie, qu'il eust aussi tost perduë sans les moyens qui furent apportez pour la luy conseruer. Le fils, s'il a donné la vie à son pere, il luy a donné vne vie qui pour subsister n'auoit besoin que d'elle mesme. Il faut donc auouer que si son fils luy a donné la vie,

Il a plus receu qu'il ne luy auoit donné.

Je ne dis pas cecy pour ruiner la reuerence que nous deuons à ceux qui nous ont engendrez. Au contraire, si les enfans le goustent comme ils doiuent, ce leur est vne instruction pour en deuenir meilleurs. La vertu de son naturel aime la gloire, & se plaist de passer ce qui va deuant. Il n'y a point de meilleur expedient pour amener les enfans au combat de pieté, que de leur proposer l'esperance de la victoire. Que si les peres y apportent leur consentement, comme il n'est pas inconuenient que ce ne puisse quelquefois estre nostre bien d'auoir esté vaincus, quelle contention plus desiderable, quelle felicité plus grande leur pourroit arriuer, que d'estre amenez à ce point d'auoir qu'ils sont plus obligez à leurs enfans, que leurs enfans ne leur sont obligez. Si nous en faisons autre iugement, nous donnons dispense aux enfans, & les refroidissons de la reconnoissance qu'ils doiuent à leurs peres, au lieu que nous deurions faire tout ce qui dépend de nous pour les y rendre plus échaufez. Voicy donc comment il faut parler à eux. Courage, ieunes gens, courage, mes amis. Vous auez vne dispute la plus louable du monde auec vos peres, si vous leur deuez plus que vous ne leur pouuez rendre. Ils vous ont preuenus, mais ils n'ont pas gagné pourtant. Ayez seulement la volonté bonne, & ne perdez point le cœur. Vous ne sçauriez vaincre si vous n'en auez enuie. Tant de gens d'honneur qui vous ont precedez en ce combat vous seruiron de guides, vous inuiteront par leur exemple, & vous monstrent que vous auez moyen de vaincre vos peres par les mesmes voyes que les leurs ont esté vaincus.

Anchise auoit porté Enée à son col en vn temps qu'il ne pesoit gueres, & en des lieux où il n'y auoit point de peril à le porter. Mais indubitablement. Enée fit dauantage, quand au milieu des ennemis victorieux, sous les ruines de sa ville qu'il voyoit tomber, & au trauers des feux mesme, il porta ce bon homme appesenty d'années, & qui pour vne surcharge auoit ses Dieux domestiques. Il ne le porta pas seulement, mais qu'est-ce que la pieté ne peut faire? il l'emporta, & le mit au nombre de ceux que Rome a depuis adorez comme fondateurs de sa grandeur. Ces ieunes gens de Sicile vainquirent aussi leurs peres, quand le

CHAP.
XXXVI.

CHAP.
XXXVII.

mont Etna ayant par vne agitation extraordinaire embrasé les lieux voisins iusqu'à la plus grande partie de l'isle, ils les chargerent sur leurs espauls, & au trauers des flammes les emporterent hors du danger. On a creu que les feux s'ouurirent en deux, & se retirans de part & d'autre, laisserent vne sente à ces jeunes hommes, de qui l'audace estoit digne d'un heureux éuenement. Antigonus vainquit son pere, quand apres auoir en vne grande bataille défait ses ennemis, il le fit jouir de sa conqueste, & luy remit le Royaume de Syrie entre les mains. C'est vrayment estre Roy, que de le pouuoir estre & ne le vouloir pas. Titus Manlius vainquit son pere, quand pour la stupidité de son esprit ayant esté par luy relegué aux champs pour vn temps, il vint trouuer vn Tribun du peuple, qui auoit fait adjourner son pere, & luy demanda le iour de l'assignation. Le Tribun qui pensoit que ce ieune homme d'un costé voulust mal à son pere, & de l'autre luy deust sçauoir bon gré, parce que sa relegation estoit vn des principaux poincts qu'il luy mettoit sus, se laissa conduire sans y penser en vn lieu fort écarté, où Titus Manlius se trouuant seul avecque luy, luy mit le poignard à la gorge, & luy dit, que s'il ne luy iuroit de quitter cette poursuite il luy alloit faire perdre la vie, & qu'il choisist de quelle façon il aimoit mieux que son pere demeurast sans accusateur. Le Tribun luy promit qu'il ne passeroit pas plus auant, & ne le trompa point; mais pour sa décharge il declara deuant l'assemblée ce qui s'estoit passé. Je vous laisse à penser si vn autre que luy eust eu si bon marché de faire vn affront à vn Tribun.

CHAP. Vn exemple me fait souuenir d'un autre, de sorte que ie
XXXVIII. n'aurois iamais fait si ie voulois vous raconter ceux qui ont
cherché leur peril pour le salut de leurs peres, ou qui d'un
lieu bas, où la fortune les auoit fait naistre parmy le peuple, leur ont donné les premieres places au theatre de la gloire. Aussi est-ce vn ouurage louable au delà de toutes louanges, & recommandable par dessus toute recommandation, de pouuoir dire, l'ay obey à mon pere & à ma mere, ie leur ay cédé, ie me suis humilié à leurs volontez, raisonnables ou desraisonnables, & s'il y a eu quelque contestation entre nous, ç'a esté pour faire en sorte qu'ils receussent plus de bien de moy qu'ils ne m'en auoient donné.

donné. Entrez, ie vous prie, en ce combat, & pour auoir esté battus vne fois, ne laissez point d'y retourner. Heureux ceux qui vainqueront ! heureux ceux qui seront vaincus ! Quelle gloire plus grande peut auoir vn jeune homme, que s'il se peut dire à soy-mesme (car à vn autre il n'est pas permis de le dire,) I'ay vaincu mon pere de bienfaits. Et quelle plus iuste occasion de contentement peut arriuer à vn pere, que de pouuoir publier par tout où il se trouue, qu'il a plus d'obligation à son fils, que son fils ne luy en a. Enfin y a-t-il vne plus grande felicité que de ceder à soy-mesme ?



SENEQVE,

DES

BIENFAITS.

LIVRE QUATRIESME.

CHAP.
I.



N toutes les questions que nous auons traittées iusques icy, nous n'en auons point touché de si necessaire, ny qu'il faille examiner avec plus de soin que celle qui se presente. Si faire plaisir & le rendre sont choses qui de soy-mesme doiuent estre desirées, il y a des hommes qui n'aiment l'honneur que pour le profit, qui ne considerent pas que la vertu n'a rien de magnifique quand elle a quelque chose de venal, & ne veulent ouïr parler d'aucune chose qui soit loüable, si par mesme moyen elle ne leur apporte quelque fruit. Or y a-t-il rien de si vilain, que si ie marchande combien on me donnera pour estre homme de bien. Le gain n'est point vn ressort qui fasse mouuoir la vertu; comme aussi le dommage ne la diuertit point de ses resolutions. Et tant s'en faut que par esperances & par promesses elle débauche les personnes pour les attirer à soy, qu'au contraire elle veut que tout soit remis sur elle, & le plus souuent est du nombre des choses qui sont prisées au rabbais. Quand elle nous appelle, il faut passer par dessus toute vtilité pour l'aller trouuer. Quand elle nous enuoye en quelque part, il y faut marcher, & sans consideration ny du bien ny de la vie, nous

resoudre à l'obeissance generale de tout ce qu'il luy plaist nous commander. Que me seruira, direz-vous, d'auoir fait vn acte magnanime? Que me seruira d'auoir monstre ma courtoisie? Il vous seruira que vous l'aurez fait. Hors de cela on ne vous promet rien. Si d'auanture il vous en vient quelque commodité, receuez là comme vne partie casuelle. Le salaire des belles actions est en elles-mesmes. S'il est vray que ce qui est honneste soit desirable de soy, & que le bien-fait soit chose honneste, puis qu'il est de mesme nature, il n'est pas raisonnable qu'il soit d'autre condition. Or que ce qui est honneste soit desirable de soy, c'est chose que nous auons si souuent prouuée, que ie ne pense pas qu'il soit de besoin d'y retourner.

Les Epicuriens qui n'ont autre philosophie que les deli-CHAP.
ces, & de qui les discours sentent le cabaret plustost que IL
l'escole, ne sont pas en cecy d'accord avecque nous. La vertu chez eux n'est que ministre des voluptez. Elle les sert, & les void au dessus de soy. Il n'y a point, disent-ils, de volupté sans vertu. Mais pourquoy faites-vous marcher la volupté la premiere? Non que ie dispute de leurs preseances par vanité simplement de marcher deuant, mais parce qu'en cet auantage consiste la decision de tout le fait. La vertu ne s'abaisse iamais à porter la queue, si elle le fait, elle cesse d'estre vertu. C'est à elle de faire le pas deuant, de conduire, de commander, & d'estre au haut bout; & vous luy voulez faire demander le mot. Que vous importe, dites-vous, puis qu'aussi bien que vous ie suis d'aduis que sans la vertu on ne peut viure heureusement, & que bien que la volupté soit ma maistresse, & que ie me dédie entierement à la suiure & à la seruir, si est-ce que ie la rejette & la condamne si elle ne s'accompagne de la vertu? Toute la question est, si la vertu est cause du souuerain bien, ou si elle est le souuerain bien elle-mesme. Quand on ne s'informerait d'autre chose, auez-vous opinion que le rang soit toute l'occasion de cette dispute? Quelle confusion peut estre plus grande, & quel aucuglement plus manifeste, que de vouloir que la derniere aille deuant? Je ne me picque pas de ce que la volupté precede la vertu; mais quelle apparence y a-il de l'associer avec celle qui la méprise, qui luy est ennemie capitale, qui cherche le trauail, & la douleur

pour se separer d'auec elle, & qui n'est pas moins en son naturel dans les incommoditez de quelque entreprise magnanime, que l'autre parmy les delices d'un repos effeminé.

CHAP. III. Il a fallu faire ce discours, parce que faire plaisir, qui est la matiere que nous auons à traitter, est l'office de la vertu, & qu'il n'est rien de si mal-honneste, que de donner à d'autre fin que pour auoir donné. Car si nous ne donnions qu'auec esperance de retirer, il ne faudroit pas donner à qui seroit le plus digne de receuoir, mais à qui auroit plus de moyen de rendre. Et toutefois ordinairement nous ne donnerons pas si-tost à quelque fascheux riche, qu'à vn pauvre que nous iugerons honneste homme. Ce n'est plus bien-fait, depuis que l'on prend garde à la fortune. Et puis s'il n'y auoit que l'vtilité qui nous conuiast à faire plaisir, ceux qui en ont le plus de moyen, comme les riches, les grands, & les Roys, en auroient le moins d'occasion, parce qu'ils se peuvent passer du bien d'autrui. Les Dieux mesmes, qui iour & nuit sans intermission font sentir aux hommes tant d'effets de leur bonté, puis qu'en leur nature seule, ils ont vn magasin de toutes choses, qui les rend abondans, assurez, & inuio-lables à tout effort exterieur, qu'ont-ils besoin de rien donner, si c'est vne chose que l'on ne doit faire que pour en tirer de la commodité? Ce n'est pas bienfait, c'est vsure de regarder, non où ce que nous donnons sera plus dignement employé, mais où le profit en sera plus grand, & d'où nous aurons moins de peine à le r'auoir. Il faut donc conclure, que les Dieux qui ne donnent pas par cette consideration, donnent par vne disposition seule de leur nature à la liberalité. Car s'il est vray que rien ne nous doie inciter à faire plaisir que l'vtilité, il est vray par consequent que les Dieux, qui ne peuvent rien esperer de nous, n'ont aucune occasion de nous rien donner.

CHAP. IV. Je sçay bien que la responce qu'on fait ordinairement, c'est que Dieu ne nous fait point de bien, qu'il est hors de toute sollicitude, qu'il nous neglige, qu'il tourne les yeux ailleurs, qu'il a bien d'autres affaires à démesler, ou plutôt, ce qu'Epicure trouue estre la perfection de la felicité, qu'il n'en a du tout point, & ne veut pas prendre la peine de faire plaisir ou déplaisir. Quiconque tient ce langage, n'entend pas les requestes qui leur sont sans cesse adressées,

ny les vœux qu'on leur fait à toute heure de tous les coins de la terre, pour le particulier, & pour le public. Ce qui certainement ne se feroit pas, & ne feroit pas croyable que tant de peuples qui sont au monde eussent embrassé d'un consentement vnanime cette resverie, de parler à des Dieux incapables de les oüyr & de les assister, s'ils n'auoient connu par experience que tantost de leur mouuement propre ils nous font des biens que nous ne leur demandons point; que tantost ils nous en accordent que nous leur auons demandez, & que le plus souuent ils nous secourent si à propos, qu'ils rompent le coup à de grands inconueniens qui estoient prests de nous arriuer. Or y a-t-il homme du monde si miserable & si né pour auoir de l'affliction, qui en quelque chose ne se ressente de leur liberalité? Regardez ceux-là mesmes qui ne font tous les iours que se plaindre, & qui à toute heure ont les larmes aux yeux au souuenir de leur condition, nous n'en trouuerons pas vn à qui le ciel n'ait fait quelque grace, & qui ne puisse dire, que de cette fontaine de biens vniuerselle il ne vienne quelque goutte iusques à luy. Quand nous ne voudrions point parler des choses qu'ils nous donnent par vne distribution inégale, est-ce chose qu'on ne doie point considerer que ce qu'ils donnent à tous ceux qui viennent au monde également? Quand la Nature se donne soy-mesme, fait elle vn petit present?

Dieu ne nous fait point de bien. D'où nous viennent donc tant de choses que nous possedons, que nous donnons, que nous refusons, que nous gardons, que nous dérobons? D'où nous viennent tant de chatoüillements des yeux, des oreilles, & des esprits? D'où cette abondance iusqu'au luxe & à la superfluité? Car ils ne se sont pas contentez de nous domer les choses necessaires, ils nous ont voulu tout fournir iusques aux delices. Qui nous a donné tous ces arbres fruitiers, & toutes ces herbes salutaires que nous auons? Qui nous a donné cette diuersité de viandes, qui succedent l'vne à l'autre selon les saisons, en telle quantité, que ceux-là mesme qui ne veulent rien faire treuuent de quoy viure de ce que la terre produit fortuitement? Qui nous a fait naistre toutes ces especes d'animaux, les vns en terre ferme, les autres en l'eau, & les autres en l'air, afin qu'en tout le corps

CHAP.
V.

de la nature il n'y eust membre qui ne payast à l'homme quelque tribut ? Qui a lasché la course à toutes ces riuieres, les vnes qui par leurs sinuositez arrousent les campagnes, & les embellissent, & les autres qui par leurs canaux larges, & nauigables donnent moyen de communiquer les commerces de la mer à la terre, & de la terre à la mer ? Qui a fait cette merueille inconnüe, qu'aux lieux qui sont sous vn climat brûlant, il se fait aux plus chauds iours de l'année de certains accroissemens d'eaux, qui leur apportent les mesmes commoditez que la pluye, pour abreuer ce que la vehemence de la chaleur a desseiché ? Que diray-je des bains que produit le sein de la terre pour vne infinité de maladies ? & des eaux chaudes, qui sourdent sur les riuages mesmes de la mer ?

CHAP.

VI.

Comment osez-vous appeller bienfait deux ou trois arpens de terre qu'on peut auoir adjoustez aux vostres ; & quand on vous a donné des campagnes qui n'ont ny borne ny mesure, vous faites difficulté d'auoier qu'on vous ait rien donné ? Si quelqu'un vous a donné quelque somme d'argent, s'il a remply vostre coffre, vous croyez qu'il a beaucoup fait pour vous, & appelez cela bienfait ; & tant de fleuves où l'or & le sablon courent ensemble, tant de metaux de toutes sortes semez dans les entrailles de la terre, la science de les trouuer, & les marques exterieures pour les decouurir, sont à vostre goust si peu de chose, que vous penseriez vous faire tort si vous les auiez comptez pour vn bienfait ? Si on vous a donné quelque maison où il y ait en la cheminée quelque morceau de marbre, où en la lambrisseure quelque chetif coup de pinceau, vous ne pensez pas qu'on vous ait fait vn petit present ; & vous possédez vn palais spacieux, où vous ne voyez point ie ne sçay quelles enjolieuures aussi deliées que le fer qui les a faites ; mais des masses entieres de pierre, distinguées de matiere & de couleur, & dont vne seule petite piece suffit à vous estonner, où vous voyez vn toict au dessus, qui luit de iour d'une façon & la nuict d'une autre, & cependant vous pensez n'auoir rien receu ? Et ce qui est la vraye marque d'ingratitude, c'est que vous ne voulez point sçauoir de gré des choses que vous estes tant passionné de posseder. D'où auez vous eu cét air que vous respirez ? d'où cette lumiere qui vous sert à

vous conduire, & à regler vos actions? d'où le sang qui vous coule dans les veines, pour la distribution de la chaleur vitale en toutes les parties de vostre corps? d'où tant de saveurs exquisés, qui vous prouoquent le palais en la fin mesme de vos repas, & vous resuscitent l'appetit? d'où toutes ces pointes, qui vous rendent le goust du plaisir apres en estre lassez? & enfin, qui vous donne ce repos où vous vous enterrez deuant la mort? Si vous auiez quelque ressentiment, ne diriez-vous pas,

*C'est de la main de Dieu que tout ce bien me vient,
Il me donne mes bœufs, il me les entretient;
C'est luy par qui ie chante, & luy par qui i'entonné
Dessus mon chalumeau tous les vers que ie sonne.*

Et puis il ne vous a point donné quelque petit nombre de bœufs, il a couuert toute la terre de troupeaux, & leur a baillé de quoy viure selon les saisons. Il ne s'est point contenté de nous apprendre à dire avec vn chalumeau quelque vaudeuille, pour en receuoir ie ne sçay quel maigre plaisir, mais il nous a pourueus de cette infinité de sciences & de mestiers necessaires à l'entretien de nostre vie; & nous ayant donné des voix. capables d'estre diuersifiées en autant de façons que bon nous semble, il a voulu que pour la perfection du plaisir nous eussions l'industrie de les accompagner des instrumens. Car toutes ces inuentions que nous auons viennent aussi peu de nous, que nostre croissance, ou que la disposition reglée que tous nos membres ont à faire leur office quand l'âge leur en a donné le moyen; aussi peu que la cheute des dents de laiët aux enfans, que la puberté quand nous commençons à nous fortifier, & que les dernieres dents qui nous viennent quand nous sommes arriuez iusques où nous deuons croistre, pour nous aduertir d'estre preparez à nous en retourner. Nous auons en nous les semences de tout âge & de toute science, & Dieu comme souuerain ouurier s'est reserué l'autorité de les faire sortir comme il luy plaist.

Vous direz que ce sont choses qui viennent de Nature. CHAP. VII.
Ne voyez vous pas qu'en disant cela vous ne faites que
changer le nom de Dieu? Que pensez-vous que ce soit que Nature? sinon Dieu mesme, & sa prouidence infuse au monde, & distribuée à toutes ses parties. Vous le pouuez

nommer de telle autre façon qu'il vous plaira, Iuppiter tres bon, tres grand, tonnant, & arrestant, non comme disent nos histoires, parce qu'après vn vœu qui luy fut fait, l'armée des Romains qui estoit en fuite s'arresta, mais parce que par luy toutes choses s'arrestent & s'affermissent. Si vous le voulez appeller Destin, vous le pouuez faire & ne ne mentir point. Car puisque le destin n'est autre chose qu'une enfileure de causes accrochées l'une à l'autre, il faut qu'il soit le destin, puisqu'il est la premiere cause, à laquelle toutes les autres causes sont attachées. Il n'y a point de nom propre à signifier quelque effet, ou quelque vertu celeste, qui ne luy puisse estre approprié. Autant qu'il fait de sortes de biens, autant il peut auoir de sortes de noms.

CHAP. A Rome nous l'appellons le pere Liber, Hercule, &
VIII. Mercure. Pere Liber, par l'inuention des semences, & de la reparation de la nature avec plaisir. Hercule, parce qu'il n'y a rien de plus fort que luy, & qu'après s'estre lassé des ouurages du monde, on tient qu'il se doit resoudre en feu. Mercure, parce que la raison, le nombre, l'ordre & la science viennent de luy. Tournez-vous de quelque costé que vous voudrez, vous le verrez se presenter à vous. Il est par tout. Toute sa besogne est pleine de luy, Tu n'auances donc rien de dire que tu ne dois rien à Dieu, puisque tu te confesses obligé à la Nature. Elle n'est point sans luy, ny luy sans elle. L'un & l'autre ne sont qu'un. Il n'y a point de difference. Si Seneque vous a presté quelque chose, sçachez-en gré à Annæus ou à Lucius, n'importe; c'est tousiours vn mesme creancier, bien que les noms soient differents. Nommez-le comme bon vous semblera, c'est tousiours luy. Ainsi appelez Dieu Nature, Destin, Fortune; ce sont les noms d'un mesme Dieu, qui vse diuersement de son pouuoir. La iustice, la probité, la prudence, la valeur, & la temperance, sont toutes qualitez qui se peuuent trouuer en vne seule ame. Aymez-en celle qu'il vous plaira, c'est l'ame que vous aymez.

CHAP. Mais afin qu'obliquement le discours ne m'emporte pas
IX. à vne dispute, Dieu fait vne infinité de grandes graces à l'homme, sans esperance qu'il luy en reuienne rien; parce que Dieu n'a point besoin qu'on luy donne, & aussi que l'homme n'estoit capable de rien donner à Dieu. Il s'ensuit donc

donc que c'est chose desirable de soy que de faire plaisir. Toute l'utilité qu'il y faut considerer, c'est celle de celui qui reçoit; pour la nostre, il la faut mettre à part. Vous dites que les laboureurs ne jettent pas leurs grains sur le sable, & que tout de mesme quand nous voulons donner, il faut prendre garde que ce soit en lieu qui le merite. Quand nous faisons plaisir, nous auons la consideration mesme que nous auons quand nous labourons & que nous semons; car ce n'est pas chose desirable de soy que de labourer ou de semer. Vous demandez outre cela à qui vous deuez donner; ce qu'il ne faudroit pas faire, si le donner estoit chose desirable de soy, veu qu'à qui qu'on donnast, & en quelque façon qu'on donnast, ce seroit tousiours vn bienfait. Ce qui est honneste se fait suiure pour l'amour de luy-mesme. Mais pour cela nous ne laissons pas de prendre garde à ce que nous faisons, & quand, & comment nous le faisons. Car en cette obseruation consiste l'honnesteté. C'est pourquoy quand ie regarde à qui ie donneray, mon intention est que ce que ie donne soit vn bienfait, parce que si ie donne à vn homme de mauuaise vie, il y a de la honte, & n'y a point de bienfait.

C'est chose desirable de soy que de rendre vne chose CHAP. baillée en garde; & toutesfois ie ne la rendray pas ny en X. tout lieu, ny à toutes heures. Ie la pourrois rendre quelques fois de telle façon, & deuant tant de personnes, que ie ferois mieux de la desaduouer tout à fait. Ie regarderay à l'utilité de celui à qui i'ay à la rendre, & la luy nieray, si ie connois que ce soit chose qui estant rendue, luy puisse apporter du déplaisir. I'enferay de mesme en matiere de bienfaits; ie ne donneray point, que ie ne regarde quand, à qui, comment, & pourquoy. Le iugement doit conduire toutes nos actions. Il n'y a point de bienfait où il n'y a point de iugement, parce que rien n'est vertueux si le iugement ne l'accompagne. Combien de fois oyons-nous ceux qui ont fait quelque don mal employé, se blasmer eux-mesmes, & dire qu'ils aimeroient mieux l'auoir perdu, que d'auoir donné à celui à qui ils l'ont donné. On ne scauroit perdre son bien plus honteusement, que de le donner mal à propos; & il y a plus dequoy se fascher de n'auoir pas donné comme

il faut, que de n'auoir pas esté remercié. Le dernier vient de la faute d'autrui, le premier de la nostre, pour n'auoir pas bien sçeu choisir. Vous pensez que l'élection que ie veux qu'on y fasse, soit de regarder qui aura plus de moyen de se reuancher. Rien moins. Ie n'en cherche point vn qui me rende, i'en cherche vn qui sçache gré. Car on n'est pas tousiours ingrat pour ne rendre point, & quelque fois on ne laisse pas de l'estre apres auoir rendu. Ie ne considere que la volonté. C'est pourquoy ie passeray par dessus vn riche qui ne vaudra rien, & donneray au pauvre qui sera honneste homme. Car avec son indigence il ne laisse pas d'auoir du ressentiment, & quand il sera necessiteux de toutes choses, il sera tousiours riche d'affection. Ce n'est ny le gain, ny le plaisir, ny la gloire qui me fait donner. Si ie contente celuy qui reçoit, c'est assez. Ie ne donne que pour faire ce qu'il faut que ie fasse. Non pas que cette necessité n'ait de l'élection, mais ie vous diray quelle elle est.

CHAP. XI. Ie prendray vn homme de bien, sans malice, qui ait de la memoire & du ressentiment, abstinent au bien d'autrui, non auare ny mesquin au sien, & qui ait bonne volonté. Apres cette election, que la fortune ne luy donne point de moyen de reconnoistre, ie ne m'en soucie pas, i'ay fait ce que ie voulois faire. Si mon interest me doit faire liberal, si ie ne dois faire bien qu'en esperance qu'on me le rende, il faut donc que ie me priue d'en faire à vn qui s'en va en quelque pais bien éloigné, à vn que ie ne verray iamais, à vn malade desesperé de guerison, & que quand moy - mesme ie me connoistray prest à mourir ie me garde de rien donner, parce que ie n'auray pas du temps assez pour en recevoir la reuanche. Et toutesfois pour monstrier que le bien faire est de soy - mesme vne chose desirable, s'il vient quelque estranger en nostre port, encore qu'il se vueille rembarquer tout aussi - tost, nous ne laissons pas de le secourir. Si quelqu'un a fait naufrage, nous luy équippons vne autre barque pour le reporter. Il s'en va sans nous connoistre, & ne faisant plus compte de nous voir iamais nous baille nostre assignation sur les Dieux, pour estre payez de ce que nous auons fait pour luy. Cependant ce bienfait, tout sterile qu'il est ne laisse pas de plaire à nostre conscience, & de nous donner du conten-

rement de l'auoir fait. Et en l'article mesme de la mort, vn homme ne fait-il pas en son testament vne infinité de biens, qu'il sçait bien qu'on ne luy rendra iamais? Combien perdons-nous de temps à consulter, combien & à qui nous donnerons; Ce n'est pas que cela nous importe, puisque nous ne deuons rien receuoir des vns ny des autres, mais c'est que nous ne donnons iamais avec vne diligence plus rigoureuse, que quand l'vtilité mise à part, l'honnesteté seule nous demeure deuant les yeux, & nous oste ces broüillars d'esperance, de crainte, & de plaisir, qui nous auoient obscurcy le iugement. Quand la mort nous a si bien inuesty qu'il n'y a plus de moyen d'en eschapper, & que nous sommes renuoyez à la conscience, comme à vn juge incorruptible, c'est alors que nous pensons à mettre nostre bien en mains de personnes qui le meritent, & commençons de faire les choses avec religion, quand nous les faisons sans interest.

Certainement vn homme a bien du plaisir alors de penser en soy-mesme, Je mettray cettuy-cy plus à son aise XII. qu'il n'est; Je donneray à celuy là moyen de paroistre plus qu'il ne fait. Là où si nous ne deuions donner que pour en auoir recompense, il se faudroit laisser mourir sans testament. Vous me direz qu'un bienfait est vn prest non payable; que le prest de soy n'est point chose desirable, & par consequent que le bienfait ne l'est point aussi. Quand nous disons que le bienfait est vn prest, c'est par vne façon de parler figurée, comme quand nous disons que la loy est vne regle qui iuge ce qui est iuste, & ce qui ne l'est pas; & toutesfois vne regle de soy n'est pas chose desirable. Nous nous seruons de ces paroles pour faire voir la chose. Quand ie dis que le bienfait est vn prest, il faut entendre que c'est comme vn prest; Et qu'il ne soit vray, i'y adiousté non payable, combien qu'il ne soit point de prest qui ne puisse, ou qui ne doie estre payé. Mais tant s'en faut qu'il se faille proposer du profit quand on fait quelque plaisir, que souuent pour le faire il se faut resoudre de perdre, & courre fortune selon que l'occasion s'en presentera. Comme si quelqu'un est entre les mains des voleurs, ie feray ce que ie pourray pour l'en deliurer, & le faire passer seulement. Je prendray la protection d'un criminel qui aura quelques grandes parties, & ie m'attireray

les ennemis sur les bras, pour tomber peut-estre en la peine d'où ie le veux tirer, au lieu que ie pouuois demeurer à cartier, & regarder le combat sans estre de la partie. Je respondray pour vn qui a esté condamné à payer, & m'obligeray à ses creanciers, afin que ses biens ne soient decretez; ou pour sauuer vn homme qui aura esté proscrit, ie me mettray en danger de l'estre moy-mesme. Si quelqu'un est sur les termes d'acheter vne maison au territoire de Tusculum ou de Tiuali, parce que l'air y est bon, & que c'est vne agreable demeure en Esté, il ne dispute point en quelle saison il l'achetara; quand elle est achetée il s'en sert. Il en est de mesme quand il est question de bienfaire. Car si vous me demandez ce qui en reuient, ie vous respondray, vne bonne conscience. Qu'est-ce qui reuient de faire plaisir, me demandez-vous? Mais vous mesmes dites moy, Qu'est-ce qui reuient d'estre iuste, d'estre innocent, d'estre magnanime, d'estre chaste, d'estre temperant?

CHAP. XIII. Pourquoi est-ce que le monde fait son tour? A quelle fin est-ce que le soleil allonge tantost les iours, & tantost les accourcit. Toutes ces choses s'appellent bienfaits, car elles se font pour nostre commodité. Comme c'est l'office du monde de donner les vicissitudes aux choses, comme c'est celuy du soleil de changer de place quand il se leue & quand il se couche, & de faire sans recompense toutes ces choses qui nous sont salutaires; aussi est-ce vn des offices de l'homme de faire plaisir. A quelle fin donc est-ce qu'il donne? De peur de ne donner point, & de perdre l'occasion de faire bien. C'est vostre plaisir de vous accoustumer à ne rien faire, de vous plonger en vne securité aussi profonde que le dormir mesme, de vous entretenir tout le iour à l'ombre d'une treille de iardin de quelques pensées bien delicates, que vous appelez repos d'esprit, de vous engraisser à force de manger & de boire, & d'empirer le mauuais teint que vous auez à faute de vous exercer. De nous, c'est nostre plaisir de ne trouuer rien de laborieux de ce qui peut soulager le labeur de ceux que nous voulons obliger; rien de dangereux de ce qui les oste de danger, ny rien d'incommode de ce qui leur apporte de la commodité. Qu'ay-ie à faire de retirer vn bien que j'auray fait? Apres qu'on m'aura rendu n'est-ce pas mon intention de continuer à donner? Le bienfait regarde

l'utilité de celuy à qui il est fait, & non le nostre ; autrement c'est à nous & non à luy que nous le faisons. C'est pourquoy nous reconnoissons bien du profit en des choses de quoy nous ne pouuons faire cas, parce qu'on les a pour de l'argent. Le Marchand profite aux villes, le Medecin sert aux malades, le Frippier est bon pour les choses qui sont à vendre ; Mais parce que tous ces gens-là ne seruent aux autres que pour leur profit, ils profitent sans qu'on leur en sçache gré.

Depuis qu'il y a du dessein de gagner, il n'y a plus de bienfait. Je donneray cecy, j'auray cela. C'est vne enchere. CHAP. XIV.
 Je ne diray point qu'une femme soit femme de bien qui fait la froide pour allumer d'autant plus celuy qui la poursuit, ou qui craint la peine des loix, & la rigueur de son mary. Je trouue qu'Ouide a bien dit,

*Elle a desia donné, puis qu'elle a conuenu,
 Bien qu'elle ne l'ait pu.*

Je ne pense point faire de tort à celle qui est femme de bien par crainte, de la mettre au rang de celles qui ne valent rien. Tout de mesme, qui a donné pour receuoir, n'a point donné. Autrement il faudroit dire que nous faisons plaisir aux animaux que nous nourrissons pour nous en seruir, ou pour les manger ; que nous faisons plaisir aux arbres que nous arrousons de peur que la terre qui n'est point remuée venant à s'endurcir par la secheresse ne soit occasion de les faire endurer. Tout ce qu'on apporte à cultiuer, ou vn champ, ou quelque autre chose dont le fruit n'est point en elle-mesme, ne peut auoir la gloire d'estre fait de bonne foy. Il ne se faut rien proposer d'auare ny de sordide quand il est question de faire plaisir. Il y faut aller d'une humeur liberale, & apres auoir donné vne chose, auoir enuie d'en donner vne autre ; & sur tout ne regarder point s'il nous en reuiendra quelque chose, de peur que la gloire de donner ne se gaste par la honte de donner pour le profit. De quoy se peut vanter vn homme qui s'aime soy-mesme, & qui tourne à son vtilité particuliere tout ce qu'il espargne & qu'il acquiert ? Quand l'intention de faire plaisir est pure & nette, toutes ces imaginations ne viennent iamais en l'esprit. Elle nous fait oublier nos interets, & la main au collet nous traine au dom-

mage tout euident , estant assez satisfaite du contentement qu'elle a de faire plaisir.

CHAP. N'est-ce pas vne chose hors de toute dispute, que l'iniure
XV. est le contraire du bienfait. Comme c'est vne chose detestable de soy que de faire iniure, c'est vne chose desirable de faire plaisir. Et comme l'infamie du mal est plus que toute la recompense qui nous est proposée de le faire, aussi quand il est question de bien faire, l'honnesteté de la chose mesme, sans autre consideration, doit estre assez forte pour nous en donner la volonté. Nous auons tous vne inclination naturelle d'aimer nos bienfaits. Depuis que nous auons obligé vn homme, nous prenons plus de plaisir à le voir qu'auparauant, & bien souuent le premier bien qu'il a receu de nous est cause que nous luy en faisons vn second. Combien de fois oyons-nous dire, Je l'ay tiré de peine, Je luy ay sauué la vie, le ne scaurois auoir le courage de l'abandonner; Il me prie de l'assister contre ses ennemis. Ce sont gens de beaucoup de moyen & de credit. Je voudrois bien n'en rien faire; mais le remede? Je l'ay deja assisté vne & deux fois. Ne voyez-vous pas que cette consideration a ie ne sçay quoy de violent, qui nous contraint de faire plaisir? Premièrement parce qu'il le faut faire, & secondement parce que nous y sommes embarquez. Il y en a tel à qui la premiere fois nous pouuions nous excuser, mais parce que nous luy auons deja fait plaisir, nous pensons qu'auoir commencé nous oblige à continuer. Et tant s'en faut que l'vtilité soit ce qui nous conuie à faire plaisir, qu'au contraire l'affection seule que nous portons à nostre bienfait est le plus souuent cause que nous faisons de la despense à entretenir des choses qui ne nous seruent de rien, & que nous sommes portez aussi naturellement à l'indulgence d'un bienfait mal reüssi, que d'un mauuais enfant.

CHAP. Pour le regard de ce qu'ils disent, qu'on se doit aussi
XVI. reuencher d'un bienfait, non parce qu'il est honneste, mais parce qu'il est vtile, il sera bien aisé de leur respondre, parce que des mesmes raisons que nous auons apportées pour prouuer que le bienfait est de soy chose desirable, nous tirerons la consequence indubitable de ce que nous auons en cet endroit à leur prouuer. Il faut faire estat que cette maxime que nous baillons pour fondement à toutes nos preu-

ues, qui est qu'une chose honneste n'est estimée pour autre occasion que pource qu'elle est honneste, est vn point qui demeure fixe, & contre lequel il n'y a plus d'apparence de disputer. Qui est-ce qui voudroit dire que ce ne fust chose honneste de reconnoistre vn plaisir qu'on a receu? Qui est-ce qui n'aura mal au cœur d'un ingrat, & ne le detestera comme vn homme qui n'est pas mesme capable de se faire bien? Quand on vous parlera de quelqu'un qui aura beaucoup d'obligations à son amy, & cependant ne fera conte de les reconnoistre, que direz-vous de luy? dequoy l'accuserez-vous? ou d'auoir fait vne chose qui luy fera receuoir de la honte, ou de n'en auoir pas fait vne qui luy pouuoit apporter du profit? L'estime que vous le tiendrez pour vn meschant homme, & qui a plustost besoin de punition que de curateur. Ce que vous ne feriez pas, si ce n'estoit chose honneste & desirable de soy, que de reconnoistre vn bienfait. Il y a des choses qui ont vne monstre douteuse, & qu'on ne peut tenir pour honnestes, que premierement on n'en fasse l'interpretation. Mais celle-cy est trop belle, trop brillante & trop exposée à la veüe, pour reuoker son merite en doute. Y a t-il chose au monde de qui l'approbation soit plus vniuersellement receüe, comme de reconnoistre vn plaisir quand on nous l'a fait?

Que pensez-vous qui nous conuie à le faire? Est-ce le CHAP. profit qui rend, quiconque l'estime coupable d'ingratitude. XVII. Est-ce l'ambition? Quelle suiet y a t-il de se vanter d'auoir payé ce qu'on deuoit? Est-ce la crainte? Les ingrats ne craignent rien, parce qu'on n'a point fait de loy contre-eux, avec cette opinion, peut-estre, que la nature y auoit assez pourueu, comme il n'y a point de loy qui commande l'amour des enfans enuers les peres, ny l'indulgence des peres enuers leurs enfans. Nous n'auons que faire d'estre poussez à vne chose où nous sommes portez naturellement. Comme il ne faut exhorter personne à se vouloir du bien, parce que c'est vne affection qui sort avec l'homme du ventre de la mere; aussi ne faut-il à rechercher les choses qui sont honnestes de soy-mesme. Leur propre merite les recommande; & c'est vne chose si aimable que la vertu, que ceux là mesmes qui font de mauuaises actions ne laissent pas en leur ame d'approuuer ce qui est bon. Qui est celuy qui ne prenne plaisir

qu'on l'estime liberal? qui parmy les iniures & les outrages n'affecte le nom d'homme de bien? qui ne cherche quelque beau masque à la laideur de ses meschancetez? & qu'ayant fait quelque iniure, ne la fist volontiers passer pour obligation? Ainsi quand ils ont foulé quelqu'un aux pieds, ils prennent plaisir qu'il les remercie; & ne pouuans estre ny bons ny liberaux, monstrent toutesfois qu'ils seroient bien aises qu'on les eût en cette opinion. Cette affection que naturellement on porte à ce qui est honneste, leur fait desirer vne reputation contraire à leur vie, & cacher leur meschanceté, qui leur deplaist, & leur fait honte, quoy qu'ils ne se puissent priuer d'en tirer le fruit. Aussi faut-il qu'un homme soit estrangement reuolté contre les maximes naturelles, & depouillé de tout sentiment d'humanité, qui fait mal avec cette intention de se donner du contentement. Et de fait, demandez à qui vous voudrez de ceux qui viuent de brigandages, & qui coupent la gorge aux passans sur les chemins, s'ils ne seroient pas plus aises que l'argent leur vint d'une autre façon. Le plus enragé de tous ceux qui sont, vous dira, qu'il seroit bien content de n'en faire point la vie pourueu qu'il en eût le reuenu. La meschanceté ne plaist à personne, mais seulement le profit d'estre meschant. La plus grande obligation que nous ayons à la nature, c'est qu'aussi-tost que nous sommes sur le point de quelque action, la vertu nous fait passer dans l'ame quelque rayon de sa lumiere; & si nous ne l'auons suiue, pour le moins nous ne pouuons pas nous excuser qu'elle ne nous ait esclairez.

CHAP. XVIII. Voulez-vous bien voir que la gratitude est chose desirable de soy mesme; Representez-vous si l'ingratitude n'est pas detestable de soy, puisqu'il n'y a rien qui diuise, & qui ruine dauantage la société du genre humain. Quel autre moyen auons-nous de nous conseruer que par la vicissitude des offices que nous nous rendons l'un à l'autre reciproquement? Tous ce que nostre vie a pour se deffendre, tout ce qu'elle peut opposer aux violences exterieures, est en la communication des bienfaits. Mettez les hommes chacun à part, que seront-ils autre chose que la proye des animaux? Toutes ces bestes qui viuent dans les solitudes ont de quoy se deffendre. L'homme, comme exposé aux iniures est né sans armes. S'il a des dents & des ongles, c'est à tout autre usage plutôt

plûtost qu'à le faire redouter. La société seule est le rempart de la foiblesse, & la couverture de sa nudité. La société le fait commander aux animaux les plus grands & les plus effroyables, au lieu que s'il estoit seul il ne seroit pas capable de contester avec le plus petit. Et bien qu'il soit né pour viure en la terre, il ose entreprendre par le moyen de la société sur vne autre nature, & rendre la mer vne partie de sa domination. C'est en la société qu'il trouue le remede de ses maladies, l'appuy de sa vieillesse, & la consolation de sa douleur. C'est la société qui luy fait auoir du courage, parce que s'il est assailly de la fortune, il est assuré d'estre secouru. Ostez la société du monde, vous diuisez l'vnité du genre humain, sans laquelle la vie ne peut subsister. Or il n'y a point de meilleur moyen de l'oster, que de tenir cette opinion, que l'ingratitude n'est pas detestable de soy, mais seulement pour la crainte de quelque chose d'exterieur. Car combien y a-t-il d'hommes qui peuuent estre ingrats sans craindre d'en estre recherchez ? Et puis, pensez-vous que celuy qui reconnoist vn plaisir par crainte, ait moins d'ingratitude que celuy qui ne le reconnoist point du tout.

Vn homme de bon sens ne craint iamais les Dieux. C'est CHAP. l'imagination d'un furieux, de redouter ce qui est salutaire. XIX. Où il y a de la crainte, il n'y peut auoir d'amour. Et vous-mesme, Epicure, ne vous faites-vous pas vn Dieu sans armes ? Ne luy ostez-vous pas les traits & les foudres ? & ne le mettez-vous pas en vn lieu separé du monde, clos entre deux cieux d'un labyrinthe de hautes murailles, hors du commerce & de la veüe, sans compagnie ny d'homme ny de beste, & sans matiere de faire ny bien ny mal ? Ne luy bouchez-vous pas les yeux & les oreilles, pour ne scauoir rien de ce qui se passe au monde, & le negliger, comme assez empesché à prendre garde que les mondes qu'il a de tous costez ne luy tombent sur le dos ? En quelle plus mauuaise posture, en quel équipage plus mesprisable le scauriez-vous mettre, pour nous oster toute occasion d'en auoir peur ? Et cependant vous voulez qu'on croye que vous luy portez honneur comme à vostre pere ? C'est à mon aduis, par vn esprit de reconnoissance. Ou si vous ne voulez pas paroistre reconnoissant, parce que vous ne tenez rien de luy, & que

vous avez esté fait par la rencontre fortuite de vos atomes, pourquoy prenez-vous la peine de l'honorer? vous me direz que c'est pour la dignité particuliere de sa nature, & pour la splendeur de sa majesté. Je ne veux pas disputer qu'ainsi ne soit; mais aussi faut-il que vous m'accordiez, que puisqu'il n'y a ny esperance qui vous y conuie, ny prétention de récompense qui vous en sollicite, il y a donc quelque chose desirable de soy-mesme, de qui l'excellence vous y attire, qui est l'honnesteté dont il est question. Or y a-t'il quelque chose plus honneste que le ressentiment d'un plaisir qu'on nous a fait? La vie n'a point plus d'estendue que la matiere de cette vertu.

Mais vous me direz qu'en cela mesme il se trouuera quelque vtilité. Je l'auoüe; car en quelle vertu ne s'en trouue t'il point? Mais nous appellons vne chose desirable de soy-mesme, qui bien qu'elle ait hors de soy quelques commoditez ne laisse pas de plaire quand on les met à part. Il y a du profit à reconnoistre vn plaisir; mais quand il y auroit de la perte, il ne faut pas laisser de le reconnoistre. Quelle vtilité se peut proposer vn homme qui reconnoist vn plaisir? Il acquiert de nouuelles amitez, & donne occasion de luy faire plaisir vne autre fois. Et quoy donc, que fera-t-il s'il pense acquerir des ennemis? s'il void que tant s'en faut qu'il luy en reuienne quelque chose, qu'au contraire vne partie de ce qu'il a desia, court fortune de se perdre, faudra-t-il qu'il se dispose volontairement à sa ruyne? C'est ingratitude de rendre auecque esperance, & de ietter les yeux sur vn second plaisir, en s'acquittant du premier. Quiconque ne part point d'auprès d'un malade qui veut faire son testament, auecque dessein d'auoir, ou la succession, ou quelque legs, qu'il fasse tous les offices qu'on peut faire d'un bon amy, ie l'appelle ingrat, puis qu'il se propose des esperances, & qu'il jette l'hameçon. C'est vn oyseau de proye qui raude autour de la charogne. Celuy qui a l'ame reconnoissante, est satisfait de sa bonne intention, & fait vne chose vertueuse pour le seul amour de la vertu.

CHAP. XXI. Voulez-vous voir qu'il en est ainsi, & qu'il n'est point corruptible à l'vtilité? Il y a deux sortes d'hommes reconnoissans; L'un est celuy qui a rendu quelque chose au lieu de ce qu'il auoit receu. L'autre est celuy qui de bon cœur a receu quelque

bienfait, & de bon cœur s'en reconnoist obligé. Le premier a peut-estre dequoy faire montre. Le dernier est resferré dans sa conscience; Mais que luy sert cette bonne affection qui ne paroist point? Quand il ne feroit autre chose, cela seul est vne reconnoissance. Il aime son bienfauteur, il confesse qu'il doit, & desire s'acquitter. Si vous y demandez quelque chose de plus, le defaut ne vient pas de luy. Celuy qui ne peut faire son mestier faute d'outil, n'est pas pour cela moins bon artisan. Le chantre que le bruit empesche de se faire ouyr, n'a pas moins bonne voix. Si j'ay enuie de me reuancher, la reconnoissance est faite; ce qui reste, c'est le payement. Car assez souuent il peut y auoir de la gratitude sans rendre, & de l'ingratitude apres auoir rendu, parce que de cette vertu, comme de toutes les autres, la consideration est en la volonté. Il suffit à celuy qui doit, que son intention soit bonne; tout autre manquement est imputable à la fortune, & non à luy. Comme vn homme ne laisse pas d'estre eloquent pour ne rien dire, d'estre fort pour auoir les mains en repos, & le pilote pour n'estre pas sur la mer, parce qu'une science n'est point defectueuse, bien qu'il y ait quelque chose qui empesche son exercice. Ainsi l'on ne peut accuser d'ingratitude celuy qui veut reconnoistre, quoy qu'il ne le puisse faire, & que personne que luy ne sçache sa volonté. Je diray bien dauantage; Quelquesfois vn homme est tenu pour ingrat, & ne l'est pas; mais le peuple, qui iamais n'interprete les choses que de trauers, luy en donne la reputation. Le remede, c'est sa bonne conscience, qui le rejouit au milieu des calomnies, luy represente la fausseté de ce qu'on dit de luy, prend sur foy l'euenement de toutes choses, & voyant le grand nombre qui la condamne, ne compte point les opinions, mais avec vne seule emporte son arrest d'absolution. Si cela ne luy reüssit, & que la fidelité recoiue le traitement de la perfidie, il demeure au dessus de sa peine & ne succombe point à l'affliction.

J'ay, dit-il, ce que ie voulois auoir, & ce que ie demandois. Je ne me repens, ny ne me repentiray point; & quelque cruauté que la fortune me fasse, elle ne m'entendra iamais dire, Qu'est-ce que ie pensois faire? dequoy me sert à cette heure ma bonne volonté? Elle me sert en la torture,

CHAP.

XXII.

& dans le feu mesme. Qu'on me brusle donc vn membre apres l'autre, & que goutte à goutte on me fasse fondre, ie beniray les feux qui feront luire mon innocence, & seront à mes ennemis mesme des témoins indubitables de ma bonne foy. Reprenons à cette heure vn argument dont nous nous sommes desia seruis. D'où nous vient quand nous sommes prests à mourir, le soin de reconnoistre ceux qui nous ont fait plaisir, & d'enuoyer nostre memoire à la recherche de nostre vie passée, afin que pas vn de ceux qui nous ont obligez n'ait occasion de se plaindre qu'il ne nous soit pas souuenu de luy ? Nous sommes alors en vn point où les esperances ne sont plus de saison ; & toutesfois en cette extremité nous prenons peine de laisser tout le monde content. Ne cherchons point la cause de cette consideration ailleurs qu'en l'excellence de la chose, qui est elle-mesme sa recompense, & aux appasts qu'ont toutes les choses honnestes pour gagner les ames, & qui par l'admiration d'une splendeur à qui rien n'est comparable, les assujettissent à se ranger à leur amour. Vous me direz que c'est vne chose qui apporte beaucoup de commoditez. Il est vray. Aussi est-il raisonnable que la meilleure vie soit la plus assurée, & que ceux de qui la conscience est bonne, ayent l'esprit plus en repos. la Nature n'eust pas esté iuste, si la gratitude n'auoit & son fruit & ses recompenses comme les autres vertus. Mais tant s'en faut que ie croye qu'elle ait besoin de promettre quelque chose pour estre suiue, qu'au contraire quand au lieu que le chemin y est sans peril & sans peine, il faudroit trauerser des rochers & des montagnes, & tout ce que les lieux solitaires ont de serpens & de bestes sauvages, ie serois d'aduis de passer, & de l'aller trouuer.

CHAP.
XXIII

Si vne chose a des commoditez exterieures, ce n'est pas à dire qu'elle ne soit desirable de foy. On ne voit gueres de belles choses qui n'ayent quelque merite d'ailleurs ; Mais elles vont deuant, le reste les suit. Qui doute que le temperament de tout cet vniuers ne se fasse par les reuolutions & les vicissitudes du Soleil & de la Lune ? Que l'un ne nourrisse les corps, ne relasche les terres, ne resserre les humeurs superflus, & ne rompe ce que la rigueur de l'Hyuer a trop étreint ? Que l'autre par la vertu penetrante de sa tiedeur ne fasse meurir les fruits, & par sa croissance & décroissance

ne donne vne regle à la fecondité de toutes choses ? Que le cours du Soleil ne fasse l'année, comme celuy de la Lune le mois, parce qu'elle n'a pas à faire tant de chemin ; Mais quand tout cela ne seroit point, n'ont-ils pas l'un & l'autre : dequoy nous retenir les yeux, & se rendre adorables, encores qu'ils ne fissent que se monstrent ? Quand tout ce nombre infiny d'estoilles se leue au soir, & que tant de flambeaux inextinguibles s'allument en toutes les parties du Ciel, qui est le stupide que la beauté d'un tel spectacle n'eleue à la contemplation ? Tout le monde les regarde, & pas vn ne pense à la commodité qui luy en reuient. Voyez les couler doucement sans faire bruit ; & sous vne contenance de ne bouger d'une place, faire vne diligence incroyable. Combien pensez-vous qu'en cette nuit, où vous n'imaginez autre chose qu'une simple distinction des iours pour les separer, elles depeschent d'affaires de consequence ? combien en ce silence preparent-elles de sujets de parler ? & combien par vne mesme sente ils marchent de destinées avec elles, pour estre portées à leur periode par la certitude infailible de leur mouvement ? De tous ces feux, qui ne semblent auoir esté mis Ciel que pour l'embellir, il n'y en a pas vn qui ne fasse quelque chose. Si vous croyez qu'il n'y en ait que sept qui marchent, & que le reste soit immobile, vous vous trompez. Le nombre est petit de celles de qui nous connoissons les mouuemens ; mais il en est vne infinité, qui pour estre loin de nostre veüe, sont hors de nostre iugement. Mais quoy que c'en soit, elles vont & viennent toutes ; & de celles qui s'accommodent à la portée de nos yeux, il y en a la pluspart qui ne veulent pas qu'on remarque leur alleure, & qu'on la reconnoisse exactement. Quand donc vous n'en tireriez ny vostre generation, ny vostre vie, ny vostre conduite, laissant toutes leurs vtilitez à part, & ne iugeant que de la beauté seule d'une si grande machine, ne confesserez-vous pas que c'est l'obiet le plus agreable qu'il vous est possible de voir, & la matiere qui merite mieux de vous entretenir ?

Bien que le premier vsage de nostre vie soit en ces corps CHAP.
lumineux, & qu'ils ne nous soient pas seulement vtils, mais XXIV
necessaires, toutesfois leur majesté seule nous occupe tout
l'esprit. Ainsi toute sorte de vertu, mais principalement la
gratitude, a bien avec soy beaucoup de choses propres pour

la vie, mais elle ne veut pas qu'en cela soit le fondement de l'amitié que nous luy portons. Elle a quelque chose de plus grand merite, & n'est pas assez reconnüe par celuy qui la met au nombre des choses profitables. Qui reconnoist vn plaisir, parce qu'il y a du profit, il ne le reconnoistra par consequent qu'autant qu'il y en aura. La cause de sa reconnaissance en fera la mesure. La vertu ne veut point qu'une ame lasche & basse presume de luy faire l'amour. Il faut venir à elle les mains ouuertes. Voicy ce que pense vn ingrat; Je voudrois bien luy rendre le plaisir qu'il m'a fait; mais il me coustera trop; mais si ie le fais, ie me pourray mettre en peine; tout le monde ne le trouuera pas bon; il vaut mieux que ie ne fasse rien qui me porte prejudice. Ce sont des choses incompatibles, que la gratitude & l'ingratitude. Comme les effets en sont differents, aussi sont les intentions. L'une contre l'honneur fait ce qui est profitable; l'autre ce qui est honneste contre le profit.

CHAP.
XXV.

C'est vne chose que tout le monde se propose, de viure selon Nature & de se conformer à l'exemple des Dieux. Or les Dieux s'ils font quelque chose, ils n'y apportent iamais autre consideration, que la raison qu'ils ont de la faire; si ce n'est que vous ne pensiez qu'aux encensemens & aux sacrifices soit la recompense de cette infinité de biens qu'ils nous font. Considérez combien de choses ils ont à faire tous les iours, combien ils en distribuent, combien ils font germer de fruiçts, combien ils versent d'orages pour amollir la terre, & pour redonner de l'humeur aux fontaines qui se desseichent, & comme par vne infusion de nourriture inuisible ils renouellent toutes choses, & conseruent le monde en son entier. Cependant toutes leurs actions sont gratuites, & de tout ce qu'ils font & qu'ils donnent, ils n'en tirent pas vne seule commodité. Pour nous conformer à leur exemple, il nous faut suiure cette mesme consideration, & n'aller iamais pour le salaire où nous sommes appelez par le deuoir. Ayons honte de trafiquer de bienfaits. Les Dieux ne nous vendent rien. Les voulez-vous imiter? faites du bien à ceux la mesmes qui sont ingrats. Les meschans voyent le Soleil comme les bons; & les mers ne font point meilleure mine à la barque d'un marchand, qu'à la fregate d'un écumeur.

Voicy où ils nous font vne question ; Si vn homme de bien doit faire plaisir à celuy qu'il sçait bien estre ingrat ? CHAP.
XXVI
Deuant que de respondre , laissez-moy dire quelque chose , de peur que ie ne me trouue surpris par quelque interrogation captieuse. Les Stoïciens font de deux sortes d'ingrats. L'vn est ingrat , parce qu'il est fol. Le fol est meschant aussi. Qui est meschant , a toute sorte de vice , & par consequent l'ingratitude. Ainsi tous ceux qui sont meschans , nous les appellons intemperans , auares , paillards , & querelleux ; non pas que chacun de ces vices en son dernier degré , se trouue en vn meschant homme , mais parce qu'ils y peuvent tous estre , & que de fait ils y sont , encores qu'ils ne paroissent pas. L'autre que le vulgaire appelle ingrat , est celuy qui a quelque inclination particuliere à ce vice. Pour ce premier ingrat , qui n'est ingrat sinon qu'entant qu'il est meschant , & qui n'a ce vice que comme il a tous les autres , l'homme de bien ne laissera pas de luy faire plaisir. Car s'il en refusoit à telles gens , il n'en feroit à personne. Mais quand à l'autre , qui fait profession de tout prendre , & de ne se reuancher de rien , ie ne luy donneray non plus qu'à vn affronteur. Qui est-ce qui voudroit prester à vn qui a mangé tout ce qu'il auoit ? ou bailler vn depost à vn qui fait coustume de les nier ? Vn fol peut estre appellé couïard , suivant ce qu'on dit des meschans , qui vniuersellement & sans distinction ont toutes sortes de vices ; mais couïard est proprement celuy qui tremble au moindre bruit qu'il oit , & apprehende toutes choses sans occasion. Le fol a bien tous les vices ensemble , mais il n'a pas à tous vne naturelle inclination. L'vn est enclin à l'auarice , l'autre est luxurieux , l'autre est sujet à faire des querelles.

C'est pourquoy ceux-là s'abusent qui font ces questions CHAP.
XXVII
aux Stoïciens ; Achilles est-il couïard ? Aristides est-il iniuste ? Fabius , qui pour temporiser sagement releua les affaires de sa Republique , est-il temeraire ? Decius craint-il la mort ? Sceuole est-il traistre , ou Camille deserteur ? Nous ne disons pas que tous vices soient en toutes personnes , de la façon que nous en voyons quelqu'un éminent en quelque particulier ; mais qu'il n'y a sorte de vice dont vn fol & vn meschant se puisse dire exempt. Si bien qu'à ce compte-là le plus hardy mesme peut auoir de la couïardise , & le prodigue

de l'avarice. Comme vn homme a tous les sentimens, & que pourtant tous les hommes n'ont pas des yeux de Lynceé; ainsi celuy qui est fol n'a pas tous les vices en son extrémité; comme quelques vices se voyent en quelques-vns. Tous vices sont en tous les hommes, mais tous ne sont pas extrêmes en vn homme seul. L'vn ayme l'argent, l'autre les femmes, & l'autre le vin. Ainsi pour reuenir à mon propos, quiconque est meschant est ingrat; car il n'y a point de meschanceré dont le meschant n'ait quelque semence. Toutesfois celuy-là s'appelle proprement ingrat, qui panche plus à ce vice qu'à nul autre. Et c'est à luy que ie me garderay bien de faire plaisir. Comme vn pere n'a gueres de soin du bien de sa fille, qui la marie avec vn fascheux que desia plusieurs femmes ont reietté; comme vn homme pense mal à ses affaires qui en donne la conduite à quelqu'un qui a fait cession; comme vn pere ne sera pas en bon sens, qui par testament laissera pour tuteur à son fils vn voleur de pupilles; ainsi nous dirons que celuy-là sçait tres-mal comme la liberalité doit estre exercée, qui choisit vn meschant pour luy bien faire, & ne considere pas qu'il y perd ce qu'il y met.

CHAP. XXVIII. Vous me direz que les Dieux font du bien aux ingrats comme aux autres. Il est vray; mais les choses qu'ils leur donnent sont enuoyées pour les gens de bien, & si les meschans y participent, c'est parce qu'ils ne peuuent estre separez. Or il est plus raisonnable d'assister les meschans pour les bons, que d'abandonner les bons pour les meschans. Ainsi tout ce que vous alleguez, le iour, le Soleil, l'Hyuer, l'Esté, le Printemps, l'Automne, les pluyes, les fontaines, & les vents reglez par les saisons, sont des choses qui ont esté generalement faites pour tous les hommes, & il n'y eut pas eu d'apparence de les éplucher tous vn à vn, pour faire à chacun son present particulier. Le Roy met aux charges ceux qu'il en connoist dignes; mais s'il donne quelque chose par teste à son peuple, il y comprend tout le monde, sans distinguer qui merite, ou qui ne merite pas. En la distribution publique des bleds, le larron, le pariure, l'adultere en ont leur part comme les autres. On n'informe point des vertus ny des vices; il suffit d'estre de la ville. Quand c'est vne chose qui se baille, non à ceux qui sont gens de bien, mais
à ceux

à ceux qui sont gens de bien, mais à ceux qui sont habitans, le bon & le mauuais la partagent également. Tout de mesme, il y a des choses que Dieu donne vniuersellement à tout le genre humain, d'où personne n'est exclus. Car il n'estoit pas possible de faire qu'un homme de bien & un meschant partans ensemble de mesme port, & allans à mesme voyage, le vent fust bon à l'un, & contraire à l'autre. Et puis pour le bien commun, il failloit que le commerce de la mer fust libre, & que l'homme n'eust rien de clos à sa iurisdiction. Il n'y auroit pas moyen de defendre aux pluies les champs des sacrileges, & de leur prescrire ce qu'elles arroseroient ou n'arroseroient pas. Il y a des choses qu'on expose à qui les veut prendre. On bastit les villes pour les bons & pour les meschans. Les monuments des esprits sont mis en lumiere pour tout le monde, & quelques fois pour des gens qui ne meritent pas de les toucher. La medecine assiste indifferemment toutes personnes, & l'on ne vit iamais supprimer les compositions des remedes salutaires, pour empêcher la guerison de ceux qui sont les plus indignes de viure. Faites le controlleur & le difficile, quand il est question de choses qui se donnent separément, & où le merite se considere; mais en celle où chacun peut auoir part, cette diligence est superflue. Il y a bien de la defference de choisir un homme, ou de ne l'exclure point. Le palais est ouuert à tout le monde. La paix est pour les meurtriers comme pour les autres. Ceux qui ont dérobé le bien d'autrui demandent qu'on leur rende le leur. Les seditieux & les gens de bien en vne ville se garentissent par vne mesme muraille contre la violence des ennemis. Les loix sont la defense de ceux là mesmes qui les ont le plus outragées. Il est de beaucoup de choses qu'il n'y auoit pas moyen de donner à certaines gens sans les donner à tous. De celles-là où nous y sommes tous appelez sans difference, ie n'en dispute point. Mais pour ce qu'il faut que ie donne avec eslection, ie verray, si ie puis, de ne donner point à un ingrat.

Si donc un ingrat me consulte, ne luy diray-je point mon CHAP. aduis? Ne luy laisseray-je point tirer de l'eau en mon puits? XXIX. S'il est hors de son chemin, ne l'y remettray-je point? Ou peut-estre seray-je tenu de luy faire tous ces offices, sans que toutesfois ie luy doie rien donner? Il y faut

trouver quelque distinction, ou pour le moins la chercher. Vn bienfait est vne action qui profite; mais toute action qui profite n'est pas bienfait, car il y a des choses trop petites pour en meriter le nom. Deux points sont requis pour appeller vne chose bienfait. Premièrement qu'elle soit assez grande; parce que toutes ne sont pas à la mesure de ce nom. Car si ie donne vn morceau de pain, ou quelque denier, ou si ie laisse allumer vne chandelle à la mienne, quelle apparence y a t'il que j'appelle cela bienfait? Ce n'est pas que ces petites choses là ne fassent quelquesfois plus de plaisir que de bien plus grandes, mais la valeur en est si contemptible, qu'aux occasions mesmes où elles semblent les plus necessaires elles ne peuuent auoir aucun prix. Puis apres il faut ce qui est le principal, c'est que le bienfait aille à celuy pour qui ie le destine, & que ie l'en iuge digne; que ie le donne de bon cœur & que ie m'en rejoüisse apres l'auoir donné. Or il n'y a rien de toutes ces considerations aux choses dont il est question. Car nous ne les donnons pas comme à des gens qui le meritent, mais nous les baillons nonchalamment comme des choses de peu de prix; & il semble que nous n'ayons pas tant d'égard à l'homme qu'à l'humanité.

CHAP.
XXX.

Ie ne veux pas dire qu'il n'y ait des choses, qu'en consideration du merite de quelqu'autre ie donnerois à celuy que ie connoistrois ne les meriter point. Comme en la brigue des honneurs, quelquesfois des gens qui ne valoient du tout rien ont esté preferez à d'habiles hommes, par le seul respect de l'antiquité de leur maison. Et certes cela n'est pas sans apparence. C'est vne chose sacrée que la memoire des grandes vertus, & il n'y a rien qui conuie plus les gens à bien faire, que de voir le credit des grands personnaiges, & la consideration de leurs seruices viure si longtemps en la souuenance des hommes, que le fruit en soit encores recueilly par leur posterité. Qui bailla le Consulat au fils de Ciceron, que la memoire de son pere? Qui fit dernièrement appeller Cinna de l'armée pour le faire Consul? Qui a donné des charges à Sextus Pompeius, & à tous les Pompées, sinon la grandeur d'un homme seul? Grandeur à la verité si grande, qu'il y a eu assez de sa ruine pour éleuer tous ceux de sa maison. Qui en ces derniers iours a fait Prestre en plus d'un college Fabius

Perficus , homme si sale & si abominable , que les plus sales & les plus abominables ne s'en approchoient qu'avec horreur ? N'est-ce pas la memoire d'un Verrucosus , d'un Allobrogicus , & de ces trois cens , qui par les mains d'une famille seule avec autant de fortune que de courage deciderent la querelle de tout le peuple Romain ? Nous devons ce respect aux vertus , de les honorer absentes comme presentes. Ceux qui ont obligé plus d'un siecle , il est raisonnable que plus d'un siecle les reconnoisse. Cét homme a mis d'honnestes hommes au monde , il faut avoir égard à luy. S'il n'a point de merite , ses fils en ont. Cét autre est d'une maison où il y a eu de grands personages , quel qu'il soit , il est raisonnable qu'il se ressente de leur gloire , & que comme lieux sales éclairez du Soleil , ces faineants , qui n'ont point de clarté propre , prennent quelque lumiere de celle de leurs predecesseurs.

Je veux en cet endroit prendre la deffence des Dieux. Car CHAP. on demande ordinairement , Que vouloit dire leur prou-XXXI dence de faire regner Arideus ? Pensez-vous que ç'ait esté à luy qu'elle ait donné ce Royaume ? C'a esté à son pere & à son frere. Pourquoi a-t elle mis l'Empire du monde entre les mains de Caius Cesar , homme insatiable de l'effusion du sang humain , & qui le regardoit couler avec vne contenance si émeüe & si passionnée , qu'il faisoit croire que volontiers il eust ouuert la bouche pour le recevoir ? Croyez vous donc que ce fut à luy que l'Empire fut donné ? Ce fut à Germanicus son pere , à son ayeul , à son bisayeul , & à plusieurs autres de moindre condition , mais non de moindre merite , qui les auoient precedez en cette maison. Pensez-vous , quand on fit Mamercus Scaurus Consul , qu'on ne sceut pas bien son exercice ordinaire de boire les mois de ses seruantes ? Et luy-mesme le dissimuloit-il ? N'estoit-ce pas son plaisir qu'on le reconnust tel qu'il estoit ? Il me souuient d'auoir oüy reciter en beaucoup de compagnies , & louer en sa presence vne rencontre qu'il fit contre soy mesme. Voyant un iour Asinius Pollio couché de son long , il luy dit avec vne parole deshonneste , qu'il luy feroit vne chose qu'il prenoit plus de deplaisir qu'on luy fit . Et comme il reconnut que Pollio s'en picquoit , il le paya de cette response ; Tout le mal que j'ay dit soit sur moy & sur ma teste.

Il en a fait luy-mesme le compte beaucoup de fois. Et toutesfois vn homme de qui tout le monde sçauoit l'ordure, & la vilenie, & qui luy mesme la publioit, n'a point laissé d'estre honoré du Consulat. Il a veu porter les Verges deuant luy, & a esté assis au Tribunal. La raison est, qu'il est impossible de se ramenteuoir ce vieil Scaurus Prince du Senat, & laisser dans la poussiere ceux qui sont sortis de luy.

CHAP.

XXXII. Et comme il y en a que les Dieux traittent fauorablement en consideration de leurs peres, ou de quelques predecesseurs plus éloignez; il y en a aussi à qui ils font des graces particulieres pour le merite qui doit estre long-temps apres eux en quelques vns de leur posterité. Car ils sçauent toute la suite de leur besongne, du commencement iusques à la fin, & rien ne doit aduenir qui ne leur soit present. De nous, ce qui nous en paroist nous semble sortir de dessous terre, & nous sommes surpris comme d'un accident inopiné quand il arriue des choses qu'il y a long-temps qu'ils acheminent, & qu'ils tiennent en leurs mains. Ils font ceux-cy Rois, parce que leurs predecesseurs ne l'ont pas esté, parce qu'ils ont estimé que le commandement sur leurs passions leur estoit vn empire souverain, parce que la justice & la temperance ont esté leurs sceptres & leurs couronnes, & qu'au lieu de vouloir estre seruis par la Republique, ils n'ont point imaginé de plus glorieuse domination que de se dedier à la seruir. Ils les font Rois, parce qu'en leur race il y a eu quelque homme de bien, qui a eu l'ame au dessus de la fortune, qui en vne dispute ciuile s'est laissé vaincre, afin que l'vtilité publique vainquit. Que pour l'amour de luy cét homme qui en est fortý, commande; non qu'il le puisse, ny qu'il le sçache mieux faire, mais parce qu'un autre l'a mérité pour luy. Il est si contrefait, qu'il fera peur à voir, & tant plus il sera paré, tant plus il sera laid. Je sçay bien qu'on dira que ie suis vn aueugle & vn temeraire, qui ne sçay pas le rang qu'il faut bailler aux gens de bien. Qu'on en croye ce que l'on voudra. Je sçay que ie fais vne grace à l'un, & que ie paye à l'autre vne chose que ie luy dois il y a long-temps. D'où connoissent-ils celuy-cy, qui ne pense qu'à fuir la gloire qui le suit, qui porte aux dangers le visage que les autres en rapportent, & qui n'a iamais de considerations particulieres qui le separerent du bien public? Où est-il? qui est-il? Ce n'est point

chez moy qu'on fait papier de mise & de recepte. Je sçay à qui ie dois. Aux vns ie suis long à payer ; aux autres ie baille par auance, comme l'occasion se presente, ou que ie vois qu'il est expedient pour le bien de mes affaires.

Je feray donc quelquesfois du bien à vn ingrat, mais non pas pour l'amour de luy. Mais quoy, si vous ne sçavez s'il est ingrat ou non, comme ferez-vous ? Attendez-vous que vous le sçachiez, ou si vous craindrez de laisser passer l'occasion qui s'offre de l'obliger ? Attendre, il y va du temps ; car, comme dit Platon, la pensée de l'homme n'est pas chose bien penetrable. A n'attendre point, il y a du hazard. Je responds à cela, que nous ne recherchons iamais trop exactement vne certitude ; mais parce que c'est chose qui n'est pas bien aisée à trouuer que la verité, nous nous contentons de suiure ce qui nous en apparoist. Toutes les actions de la vie vont par ce chemin. C'est ainsi que nous semons, ainsi que nous nous mettons sur la mer, que nous allons à la guerre, que nous nous marions, que nous eleuons des enfans ; encores que tout cela n'ait rien de certain en leur euenement.

Pour nous appeller à quelque entreprise, il suffit de nous y monstrier de l'esperance. Car qui voudroit bailler caution à celuy qui seme, que sa recolte sera bonne ; à celuy qui se met sur la mer, qu'il fera son voyage ; à celuy qui va à la guerre, qu'il vaincra ; à celuy qui se marie, qu'il aura vne femme de bien ; & à celuy qui veut estre pere, que ses enfans luy donneront du contentement. Nous suiurons la raison, & non pas la verité. Nous ne laisserons gueres de marques de nostre vie, si nous n'entreprenons que ce que nous serons asseurez qui nous doie reussir. En la dispute de ces vray-semblances, qui me tirent l'vne d'vn costé l'autre de l'autre, ie ne projetteray point d'en gratifier vn qui en apparence me donne opinion qu'il ne sera point ingrat.

Mais ne peut-il pas arriuer qu'un homme que vous aurez gratifié comme homme de bien se trouuera méchant, & qu'au contraire vn autre que vous aurez reietté comme méchant se trouuera homme de bien ? Nous nous fions aux apparences des choses qui n'ont point de certitude, & y sommes trompez le plus souuent. Qui en doute ? Je voudrois bien auoir quelque chose de plus clair pour me conduire, mais ie n'en trouue point. Il faut que ie suiue la verité sur cette

piste, comme sur la plus apparente. Il est vray que ie n'y entreray pas què ie ne l'aye bien considérée auparauant. Car il se peut bien faire aussi qu'en vn combat ie tueray vn amy que ie prendray pour vn ennemy, & ne frapperay point celuy qui sera du party contraire, parce que ie penseray qu'il soit du mien. Mais ce ne sont pas des choses qui arriuent tous les iours; & quand cela seroit, il n'y a point de ma faute, parce que i'ay fait l'un & l'autre contre mon intention. Si ie sçay qu'un homme est ingrat, ie ne luy feray point de plaisir. Mais il m'a surpris, il est autre que ie n'auois pensé. En cela il n'y a point de ma faute. Je luy ay fait plaisir, parce que ie pensois qu'il fut homme d'honneur. Ouy, mais si vous auez promis à quelqu'un de luy faire plaisir, & qu'après vous trouuiez que c'est vn ingrat, le luy ferez-vous, ou non? Si vous le faites sciemment, vous failliez, parce que vous faites plaisir à vne personne à qui vous n'en deuez point faire. Si vous ne le faites, vous failliez aussi, parce que vous ne faites pas ce que vous auez promis. Voicy vn scrupule qui vous donne de quoy ronger vos ongles, & fait courre fortune à la presomptueuse maxime que vous tenez, que iamais le sage ne se repent de ce qu'il a fait, que iamais il n'y trouue à redire, & iamais ne change d'aduis. Le sage ne change point d'aduis, tant que les choses demeurent en l'estat qu'elles estoient quand il les a prises. Aussi n'est-il point capable de se repentir, parce qu'alors il ne se pouuoit mieux faire que ce qu'il a fait, ny mieux resoudre que ce qu'il a resolu. Au demeurant, quoy qu'il entreprenne, ce sera toujours avecque cette condition, pourueu qu'il n'arriue point d'empeschement. Aussi disons-nous que tout luy reüssit, & que rien n'auient contre son opinion; parce qu'en son ame il a toujours bien presumé qu'il luy pouuoit arriuer quelque chose qui gasteroit l'execution de ce qu'il entreprenoit. C'est vne assurance de foux, de se respondre de la fortune. Le sage a toujours deux succès deuant les yeux. Il sçait ce que l'erreur peut sur toutes les choses du monde, comme tout y est mal assuré, & combien les meilleurs conseils ont ordinairement de trauerses, qui se bandent à les faire condamner en l'éuenement. Il marche apres le sort avec vn pas suspendu, comme en vn chemin glissant. Mais quelque incertitude qu'il y ait aux choses, il n'y a iamais que de la cer-

itude en son ame. Et cette condition, qu'il n'oublie en rien quoy qu'il fasse ou qu'il propose, l'empesche tousiours de tomber.

Je vous ay promis vn plaisir, mais c'est pourueu qu'il ne CHAP. suruienne rien qui m'en doie empescher. Car que sera-ce, XXXV. si ce que ie vous ay promis ma patrie me le demande? s'il se fait vne ordonnance par laquelle ce que ie vous ay promis soit defendu? Je vous ay promis ma fille; mais depuis i'ay sceu que vous estiez estranger. Il ne peut donc y auoir d'alliance entre nous. Ma deffense est la loy qui me le deffend. Mettez les choses, comme elles estoient quand ie vous ay fait ma promesse, & si ie ne la vous tiens, ie n'empesche point que vous ne m'appelliez meschant & parjure, comme il vous plaira. Autrement, par le changement qui est arriué, ie suis quitte de ma parolle, & aux mesmes termes que i'estois auant que vous l'auoir donnée. Je vous ay promis de plaider vostre cause; mais depuis i'ay sceu qu'il y va de l'interrest de mon pere. Je vous ay promis d'aller aux champs avecque vous; mais on m'assure que tout est plein de voleurs par les chemins. Je deuois me trouuer à vne veüe avecque vous; mais mon fils est malade, mais ma femme est en travail d'enfant. Pour tenir ma parolle engagée, il faut que tout soit comme il estoit quand ie vous ay promis. Or quelle plus notable mutation peut-il arriuer, que de vous auoir trouué ingrat, & meschant, contre ce que ie m'en estois persuadé? Je pensois vous donner quelque chose, par l'opinion que i'auois que vous eussiez du merite; mais ie vous la refuseray, parce que ie vois bien que vous n'en auez point, & peut-estre me fascheray-je encores avecque vous, pour m'auoir si vilainement abusé.

Si est-ce que deuant que de me dédire, ie considereray ce CHAP. que la chose peut valoir, Sa mesure me donnera conseil. XXXVI. Si elle est petite, ie la vous donneray, non parce que vous la meritez, mais parce que ie vous l'ay promise. Et ne vous la donneray pas comme vn present; mais ie penseray qu'il faut retirer ma parolle, & me mordray le doigt pour me souuenir de n'y retourner pas. Je seray bien aise qu'il m'en couste quelque chose, afin qu'une autre fois ie ne sois pas si leger à promettre. Cela me seruira de baillon. Si elle est grande, ie me garderay bien, comme disoit Mecenas, de

faire chose dequoy ie sois blasmé plus d'une fois ; car ie feray comparaison de l'un à l'autre. C'est quelque chose de tenir sa promesse , mais aussi est-ce beaucoup de ne donner point à vn qui en soit indigne. Toutesfois il en faut considerer l'importance. Si c'est peu de cas , il faut auoir patience. Mais s'il m'en peut reuenir quelque dommage , ou que ce soit vne chose qui me puisse faire rougir , i'aime mieux m'excuser vne fois de l'auoir refusé , que toute ma vie de l'auoir donné. Le tout est de sçauoir combien i'estime ma parole ; & non seulement ie ne bailleray point ce que i'auray promis mal à propos , mais qui plus est , ie me feray rendre ce que ie n'auray pas bien donné. Vn homme n'est pas sage qui a esté surpris en vne promesse , & pense estre obligé de la tenir.

CHAP.
XXXVII.

Philippe Roy de Macedoine auoit en son armée vn soldat , vaillant homme , & qui auoit bien seruy en beaucoup d'occasions , à cause dequoy le Roy luy donnoit beaucoup de choses ; & le reconnoissant d'une ame venale , il ne cessoit de luy laisser aller quelque petit present , pour engager tousiours dauantage son affection. Il arriua que ce soldat estant sur vn nauire qui se perdit , fut ietté sur les terres d'un homme du pais ; qui tout aussi-tost qu'il fut aduertý de cét inconuenient , courut au riuage , où le trauant mal mené comme il estoit , il le recueillit , le fit apporter en sa maison , luy quitta son lit , le fit panser vn mois à ses dépens , & enfin apres l'auoir bien remis , luy donna moyen de s'en retourner. Ce soldat en disant adieu deuoit faire son hoste tout d'or , & ne luy demander point plus long terme que de se voir auprés de son Prince. Or à la premiere occasion qu'il eut de parler à Philippe , il ne faillit pas de luy faire le discours de son naufrage , & sans luy parler du secours qu'il auoit receu , il luy demanda au bout du compte les biens d'un certain homme , qu'il luy dépeignit comme il voulut. Ce certain homme , estoit ce mesme hoste qui l'auoit si bien receu & si bien traité. Les Rois sont bien souuent contrains de fermer les yeux quand ils donnent , principalement entre les necessitez de la guerre , où il y a danger de mécontenter les demandeurs. La iustice d'un homme ne peut pas resister à tant de cupiditez qui ont les armes à la main. Aussi n'est-il pas possible d'estre bon capitaine , & d'estre homme de bien tout ensemble.

Comment

Comment seroit-il possible de saouler tant d'hommes perpetuellement affamez ? Que leur demeureroit-il si chacun auoit le sien ? Cette consideration fit accorder à Philippe ce que le soldat luy demandoit. Le pauvre homme se voyant hors de sa maison, ne fit pas comme quelque sot, qui eut pensé qu'on luy eust fait grace de ne l'auoir pas donné luy-mesme. Il en escriuit à Philippe, en peu de paroles, & librement. Cette lettre le mit tellement en furie, qu'à peine eut-il loisir de la lire pour commander à Pausanias qu'il fist rendre le bien au premier maistre, & que le soldat fust marqué au front de lettres qui portassent témoignage de son crime. Et certainement il meritoit mieux que ces lettres luy fussent grauées dans les os, que marquées simplement sur le front, pour auoir esté si malheureux de vouloir reduire son hôte dans la mesme misere d'où il l'auoit tiré. Mais nous parlerons du chastiment qu'il meritoit. Quoy que c'en soit, il n'y a point de doute qu'il ne le falust priuer de ce que par vne injure si remarquable il s'estoit efforcé de posséder. Et pour ce qui est de la punition, qui est-ce qui auroit compassion d'un homme qui a commis vne chose pour laquelle personne ne peut auoir pitié des miserables ?

Philippe ne vous peut donner ce qu'il vous a promis, qu'il CHAP.
ne fasse non seulement vne injustice, mais vn acte abomina- XXXVIII.
ble, & que par mesme moyen il ne ferme le riuage à tous ceux qui iamais courront fortune sur la mer. Mais n'importe, vous voulez qu'il le fasse, parce qu'il vous l'a promis. Ce n'est pas legereté de quitter vne erreur quand on l'a reconnüe. On a plustost fait d'auouer franchement qu'on a esté trompé, & qu'on ne pensoit pas que la chose allast de cette façon. C'est la rigueur d'une opiniastreté trop folle & trop presomptueuse, de dire bien ou mal, il faut que cela soit, puis que ma parole y est. Il n'y a point de honte, quand la chose change, de changer d'aduis. Mais ie veux que Philippe l'eust fait iouir de ce bien qu'il vouloit auoir acquis par son naufrage. N'eust-ce pas esté vne interdiction generale d'eau & de feu à tous ceux que la fortune eust iamais fait tomber en quelque inconuenient ? Il vaut bien mieux, dit Philippe, que tu te promenes par mon Royaume auecque ton inscription, où chacun lira que ie veux que l'hospitalité soit sacrée, & que ie n'entends point que ce soit vn crime capital aux terres

de mon obeïssance de recueillir les personnes affligées en sa maison. Je ne scaurois faire mettre cette declaration sur table de bronze où elle fust plus authentiquement que sur ta peau.

CHAP. XXXIX. Pourquoi donc, dira-t-on, vostre Zenon ayant promis vingt-cinq ou trente escus à quelqu'un, que depuis il ne trouua pas tel qu'il pensoit, s'opiniastra-t-il contre l'aduis de ses amis à les luy prestre, parce qu'il les luy auoit promis? Premièrement, la consideration d'un prest est autre que d'un bienfait. Quand vous auez presté, si on ne vous rend, vous auez moyen de vous pouruoir par Iustice. Si son bien est de mise, vous y entrez pour vostre part. Un bienfait se perd tout à la fois, & tout à l'heure. Et puis l'un est le trait d'un mauuais homme, & l'autre d'un mauuais ménager. Et ne croyez pas que Zenon mesme, si c'eust esté quelque somme d'importance, se fust opiniastré à la luy prestre. C'estoit vingt-cinq ou trente escus. Ne luy pouuoit-il pas suruenir vne maladie où il les auroit dépensez? C'est le moins que peut valoir l'honneur de tenir sa parole. Je vous ay promis d'aller soupper chez vous, quelque froid qu'il fasse. Mais s'il neige, c'est vn marché à part. Je vous ay promis de me trouuer à vos fiançailles. Je ne laisseray pas d'y aller pour quelque indisposition; mais si j'ay quelque accez de fièvre, ie suis dispensé d'y aller. Je vous seray caution, puis que ie vous l'ay promis; mais si la somme n'est liquidée, ou s'il se faut obliger par escrit, ie n'en feray rien. En toutes promesses cette condition est entenduë. Si ie puis, Si ie dois. Remettez-moy les choses comme quand ie vous fis ma promesse, il est raisonnable que ie la tienne. Si depuis il est suruenu quelque chose, & que ie vous manque, vous ne vous pouuez plaindre de moy. Puis que la condition est changée, pourquoy ne puis-je changer d'aduis? Faites que les choses soient de mesme, pour moy ie suis tousiours ce que j'estois. Nous ne sommes pas mis à l'amende toutes les fois que nous ne comparoïssons pas à quelque assignation. Il y a des fuites qui ont des excuses receuables.

CHAP. XL. Cette responce peut seruir aussi pour la question que ie vas proposer. Si de quelque façon que ce soit, il faut tousiours rendre vn plaisir qu'on a receu; Je dois bien auoir la volonté bonne, mais quelquefois il se peut faire que la grandeur de celui qui m'a fait plaisir, ou ma petitesse m'oste le moyen de la témoigner. Car qu'est-ce qu'on peut rendre à vn Roy? Que

peut il venir d'un pauvre homme, qui soit digne d'un grand Seigneur ? veu mesmes qu'il en est de cette humeur, que jamais ils ne sont las d'accumuler un bienfait sur l'autre, & prendroient pour iniure qu'on se voulust reuancher. Avec ces gens-là que sçauroit-on faire autre chose, que vouloir ? Ce n'est pas vne excuse legitime pour refuser un bienfait, que d'alleguer qu'on n'a pas rendu le premier. Je le prendray d'aussi bon cœur qu'il me sera donné, & ne refuseray point à celui qui me fait l'honneur de m'aimer d'estre un sujet capable de donner de l'exercice à sa bonté. Qui ne prend point le second bienfait, n'est pas bien aise d'auoir receu le premier. Je ne me reuanche pas. Qu'importe ? Il ne tient pas à moy. Je le ferois, si i'en auois eu l'occasion ou le moyen. Il auoit l'un & l'autre quand il m'a fait plaisir. Est-il homme de bien, ou meschant ? S'il est homme de bien, j'ay bonne cause. S'il est meschant, ie ne dispute point avec luy. C'est aussi à mon aduis, vne chose qu'il ne faut pas faire, que de se haster de se reuancher contre la volonté de ceux qui nous ont obligez, ny de les presser de prendre. Ce n'est pas bien rendre la pareille, que de forcer un homme à reprendre malgré luy, ce que vous avez receu de vostre bon gré. Il y en a qui n'ont pas si tost receu quelque petit present qu'on leur fait, qu'ils n'en renuoyent aussi-tost un autre mal à propos ; tant ils ont de peur qu'on ne pense les auoir obligez. C'est faire un affront à un present que de le rendre si tost, & par precipitation de la reuanche monstrier qu'on n'en estime point l'obligation. Il se peut encores offrir vne autre occasion où ie ne rendray point un bienfait, encores que i'en aye le moyen. Ce sera quand ma reuanche me feroit plus de mal, que de bien à celui à qui ie la ferois, & que ie m'incommoderois beaucoup pour bailler vne chose, dequoy il ne seroit gueres accommodé. Quoy que c'en soit, qui se dépesche de rendre, n'a pas l'esprit d'un homme reconnoissant, mais d'un debiteur ; Et pour le dire en un mot, toute impatience de payer monstre qu'on ne doibt pas de bon cœur ; & qui ne doibt pas de bon cœur, est ingrat.



SENEQVE,

DES

BIENFAITS.

LIVRE CINQVIESME.

CHAP.
L



Je pensois auoir acheué dans les quatre premiers liures ce que ie m'estois proposé de traiter, parce que j'y auois discoursu de la façon de faire plaisir, & de le receuoir, qui sont les deux poincts en quoy la chose consiste. Ce que ie fais de plus, le sujet ne me le demande pas, ie le luy baille. Je sçay bien que ie deurois aller où il me meine, & non pas où il me conuie, parce qu'autrement il ne cessera jamais de naistre quelque chose, plustost non necessaire que superflüë, de qui la douceur me prouoquera l'esprit. Mais puisque vous le voulez continuons, & apres la matiere principale, depeschons ce qui en approche, bien qu'il n'y soit pas attaché. Si nous ne gagnons nostre peine, au moins il y a de l'apparence que nous ne la perdons pas. Et puis vous estes d'une humeur, que vous ne voudriez iamais ouïr parler d'autre chose que de bienfais; tant vous y estes porté par l'inclination de vostre bon naturel. Je ne vis iamais homme ny si disposé à faire plaisir, ny qui fasse plus de cas de ce qu'on luy donne, pour petit & considerable qu'il soit. Vostre bonté vous a fait venir à ce point, qu'il vous est aduis qu'on vous oblige quand on fait plaisir au premier venu.

Si vous estiez receu à payer pour les ingrats, ce feroit vostre ambition de les acquitter; tant vous avez peur que quelqu'un ne se repente d'avoir fait plaisir. Vous cherchez si peu de gloire au bien que vous faites, & avez tant d'égard au contentement de ceux que vous obligez, que si vous faites quelque chose pour quelqu'un, vous la faites d'une sorte qu'elle a plustost apparence de reuanche que de bienfait. C'est ce qui vous en fait recueillir plus que vous ne voulez, parce que les bienfaits ont cela de commun avecque la gloire, qu'ils suivent ceux qui les fuyent, & que ceux qui en faisant plaisir ont eu moins de soin qu'on les reconnoisse, sont ordinairement ceux qu'on voit les mieux reconnus. Quelque ingratitude, quelque dissimulation qu'il y ait eue aux plaisirs qu'on a receus de vous, si vous n'en faites d'autres, il ne tient qu'à vous en demander. C'est une patience qui ne se trouve qu'en un homme de bien, & en une ame vraiment genereuse, de supporter d'un ingrat si long-temps, qu'on luy donne occasion de se changer. Et de fait il en arriue ainsi le plus souvent. Quand on ne se picque point trop tost contre les vices, ils perdent cette vehemence que l'aigreur auroit irritée, & à la fin se laissent accabler à la vertu.

L'on dit communement une chose qui est fort à votre CHAP. II.
goust; Qu'il est vilain d'estre vaincu de courtoisie. Et toutes fois on doute si elle est veritable. Et pour moy je trouve que la question vaut bien d'estre debatue, & qu'il n'y a pas si peu de difficulté que vous pensez. Il n'y a jamais de honte de ceder aux choses où il est honneste de combattre, pourveu qu'on ne quitte point les armes, & qu'on ne demorde point de l'enuie de vaincre, on ne peut jamais estre vaincu. Tous ceux qui ont mesme intention en l'entreprise de quelque chose, n'ont pas ny mesme moyen, ny mesme force en l'execution. La fortune, à qui appartient le succez des choses les mieux deliberées, ne se partage pas à chacun également. Pourveu que la carriere soit honnorable, encore que quelqu'un qui sera mieux en iambes nous passe, ce nous est toujours du merite d'avoir couru. Il n'est pas de cecy comme des courses publiques, où la palme fait la declaration de la victoire, encores qu'en celles-là mesmes ceux qui font le mieux, ne sont pas quelquefois ceux à qui la fortune lais-

se emporter le prix. Quand il est question d'un office, où deux apportent chacun ce qu'ils peuvent de leur côté, s'il y en a un de qui la condition soit si bonne qu'il ne puisse rien entreprendre que ses moyens ne luy permettent d'exécuter, & que l'autre extrêmement redevable, n'ait dequoy faire sa reuanche pareille au plaisir qu'il a reçu, ny peut-estre dequoy se reuancher du tout, mais que cependant il ait la volonté bonne, & l'esprit continuellement bandé à s'acquitter, il est aussi peu vaincu que celui qui l'espée au poing veut mourir avecque ce contentement, que l'ennemy ait pu auoir sa vie, mais non pas l'avantage de le faire retirer. Un homme de bien n'est point suiet à cette vergogne que vous dites d'estre vaincu. Car il ne se rend iamais, iamais il ne renonce à la querelle, mais immuable iusques au dernier soupir, il demeure sur sa posture, & croit qu'à la verité on luy a fait beaucoup de plaisir, mais qu'il n'auoit pas volonté d'en rendre moins.

CHAP. III. En Lacedemone le Pancrace & le Ceste estoient defendus, parce que ce sont des combats où la victoire consiste en la confession du vaincu. De plusieurs coureurs, celui qui le premier est au bout de la carrière passe les autres de vitesse, mais non pas de courage. Un lutteur que trois fois on a porté par terre, perd bien le prix, mais il n'est pas pourtant tenu de le bailler luy mesme à son ennemy. Ce peuple qui ne se proposoit rien avecque tant d'ambition que d'estre inuincible, ne voulut point permettre de combats, où le vaincu fust luy mesme contraint de prononcer l'arrest de sa honte, & de faire donner la palme au victorieux. Ce que l'on fait pour la police d'une Republique, est généralement obserué par tous ceux qui aiment l'honneur; c'est de se resoudre de n'estre iamais vaincus. Une grande ame, quoy qu'il arriue à son desauantage, ne voit iamais rien au dessus de soy. C'est pourquoy on ne dit point que les trois cens Fabies furent vaincus, mais bien qu'ils furent tuez; que les Cartaginois vainquirent Regulus, mais qu'ils le prirent, & ainsi de tout homme à qui la fortune n'a point abbattu le courage, de quelque pesanteur qu'elle se laisse tomber sur luy. Il en est de mesme aux bien-faits. Il est vray qu'il a bien reçu d'autres plaisirs, en plus grand nombre, & de plus grande importance que ceux qu'il a faits.

mais il n'est pas vaincu pourtant. Si vous calculez la mise & la recepte, il pourra y auoir quelque chose plus d'un costé que de l'autre; mais si vous considerez les volontez (comme à la verité c'est ce qui est considerable) & non autre chose, la palme se trouuera si bien disputée, que vous ne sçaurez à qui l'adjuger. Car quand deux se sont battus, desquels l'un a force coups, & l'autre quelque égratigneure seulement, on ne laisse pas de dire, qu'ils n'ont rien eu l'un de l'autre, encores qu'il y en ait vn qui semble auoir esté plus malmené.

Il faut donc conclure, qu'en matiere de bienfaits, pour- CHAP.
ueu qu'un homme se reconnoisse redevable, & qu'il ait la IV.
volonté disposée à la reuanche, & porte le courage où les moyens ne peuuent aller, il est impossible qu'il soit vaincu. Puis qu'il a cette genereuse resolution, qu'il y demeure ferme, & que par des demonstrations exterieures il la fait paroistre en toutes les occasions qui se presentent, qu'importe qu'il ait receu quelque peu plus qu'il n'a donné. Vous avez moyen de donner beaucoup, & de moy tout ce que ie puis, c'est de receuoir. La fortune est pour vous, la bonne volonté est pour moy. Je suis en pourpoint, & vous armé de toutes pieces; mais pour cela vous n'emporterez rien du mien. La courtoisie est donc vne querelle où il n'y a moyen de vaincre personne, parce que chacun a de l'affection autant qu'il en veut auoir. Car s'il y a de la honte à ne pouuoir rendre autant qu'on a receu, il ne faut donc rien prendre des grands Seigneurs, que leur condition a mis au delà de toute reuanche. Il ne faut rien prendre des Roys ny des Princes, que la fortune fait trop grands pour receuoir si peu que nous auons moyen de leur donner. Si ce n'est que nous leur voulions mettre en compte les seruices que nous sommes capables de leur faire, & la disposition vniuerselle que nous apportons à leur obeyr; comme de fait tout ce qu'ils ont de grandeur n'est basti que là dessus. Il est aussi des hommes que la sagesse a tellement despoüillez de toutes sortes de desirs, & rendus contempteurs si magnanimes de la vanité du monde, qu'il n'est pas possible à la fortune mesme de les obliger. Si Socrate m'a fait plaisir, quel moyen auray-ie de me reuancher enuers luy? Comment feray-ie avecque Diogenes, qui tout nud regardoit l'éclat des richesses les plus

magnifiques aussi dédaigneusement que du fumier, & qui à son iugement, & de tous ceux qui n'auoient point de taye deuant les yeux, marchoit sur la teste de celuy qui auoit le monde à ses pieds? Il auoit plus que celuy qui auoit tout, parce qu'il pouuoit refuser plus qu'Alexandre n'estoit capable de donner.

CHAP.
V.

Ces gens-là ne nous font point de honte de nous surmonter en bien-faits. Si ie ne blesse point vn homme inuulnérable, ie n'en ay pas moins de valeur. Le feu ne brulle pas moins, pour auoir rencontré quelque matiere qui n'est point brûlable; ny le fer, pour ne couper pas vne pierre, ou quelque autre chose qui n'est point diuisible, n'a pas moins la vertu de couper. I'en dis de mesme d'un homme qui a la volonté disposée à reconnoistre. Ce ne luy est point de honte d'estre vaincu de bienfaits, quand la fortune ou la vertu de ceux qui luy ont fait plaisir, est telle, que les reuanches trouuent la porte fermée chez eux. Pour le pere & la mere, il y a de l'apparence qu'ils nous peuuent vaincre. Car en l'âge où nous les trouuons seueres, & que nous n'auons pas le iugement de comprendre le bien que nous en receuons, nous leur voulons mal. Et puis comme le temps, qui meurt toutes choses, nous a fait reconnoistre que ce qui nous les faisoit haïr, nous les deuoit faire aymer, & que toutes leurs rigueurs estoient des diligences necessaires pour tenir en bride les mouuemens inconsiderez de nostre ieunesse, à cette heure-là nous les perdons. Il y en a peu qui viuent si long temps, qu'ils goustent le vray contentement qu'il y a d'auoir des enfans. La plupart ne les sentent que par la charge qu'ils en reçoient. Et toutesfois ce n'est point chose honteuse qu'un fils soit vaincu de bienfaits par son pere. Mais pourquoy seroit-elle honteuse du pere, puis qu'elle ne l'est d'homme du monde? Il est des personnes à qui nous sommes égaux & inégaux. Egaux en affection, qui est la seule chose qu'ils nous demandent, & la seule aussi que nous leur promettons. Inégaux en fortune, qui peut bien empescher la volonté que nous auons de reconnoistre, mais non pas nous faire rougir comme vaincus. Pourueu qu'on suiue, il n'y a point de deshonneur à n'atteindre pas. Nos affaires sont quelquefois d'une façon, que deuant que de payer la premiere dette, il faut faire vn second emprunt. Et il ne faut

point auoir honte de deuoir des choses que nous ne pouuons pas rendre; parce que nous sçauons bien qu'il ne tiendra pas à nous, & que si nous en sommes empeschés, ce sera pour quelque incommodité qui nous en osterá le moyen. Quoy qu'il en soit, nous ne serons point vaincus en affection, & n'aurons point honte de l'estre en des choses qui ne seront pas en nostre pouuoir.

Alexandre se glorifioit ordinairement que iamais personne ne l'auoit vaincu en bienfaits. Ce n'est pas vne louange qu'il deust imputer à l'obeissance des Macedoniens, des Grecs, des Cares, des Perses, & de tant d'autres peuples reduits sous son Empire, depuis vn coin de la Trace iusques aux derniers bords de la mer du leuant; puis que Socrate le fit aussi bien que luy; & que Diogenes mesme le vainquit. Je dis qu'il le vainquit. Pourquoi non? puis qu'à la honte de son ambition eleuée au dessus de toutes les hauteurs de la terre, il luy fit voir vn homme à qui il ne pouuoit ny rien prendre, ny rien donner. Le Roy Archelaüs pria Socrate de le venir trouuer. A quoy on dit qu'il fit responce, qu'il ne vouloit point aller trouuer vn homme qui luy püst faire plus de bien qu'il ne luy en pouuoit rendre. Je ne sçay pas qui luy faisoit tenir ce langage, car il estoit libre de ne rien prendre s'il ne vouloit. Et puis il commençoit le premier à faire plaisir; parce qu'il venoit à la requeste d'Archelaüs, & luy faisoit vn plaisir de quoy il ne se pouuoit iamais acquitter. Tout ce que luy pouuoit donner Archelaüs, c'estoit de l'or & de l'argent, & il en pouuoit receuoir l'exemple de ne faire cas ny de l'or ny de l'argent. Pourquoi donc auoit-il peur de ne se pouuoir reuancher en son endroit? Que pouuoit-il receuoir de si grand comme ce qu'il luy eust donné, de luy faire voir vn homme qui sçauoit que c'estoit de la vie & de la mort, & qui estoit sur la frontiere de l'vne comme tousiours prest de passer à l'autre? S'il eust ouuert les yeux à ce Roy qui ne voyoit goutte en plein midy, & qui sçauoit si peu de secrets de la nature, que l'étonnement de voir vne eclipse de Soleil luy fit fermer son palais, & raser le poil à son fils, comme s'il eust esté en dueil, ou qu'il luy fust suruenu quelque grand inconuenient, combien luy eût-il fait de plaisir s'il le fût allé trouuer dans les tenebres, où la peur l'auoit enuoyé cacher, & luy eust dit; Sortez,

n'ayez point de peur. Ce que vous voyez n'est pas vne defaillance du Soleil, c'est la rencontre de deux astres, parce que la Lune qui marche au dessous du Soleil, s'est trouuée entre luy & nous, & nous en a fait perdre la veüe. Quand elle ne le fait que toucher en passant, elle n'en cache qu'une partie. Quand son opposition est plus grande, elle en cache davantage. Et si elle est du corps entier, & qu'à droite ligne elle se trouue entre le Soleil & la terre, nous ne le voyons point du tout. Mais parce qu'ils font tousiours leur chemin d'une extrême vitesse, ils ne seront guères en cette conjunction, & tout incontinent se trouueront l'un d'un costé & l'autre de l'autre, & la terre sera éclaircie comme elle estoit. C'est un ordre qui durera éternellement, & ne sera iamais siecle qui n'ait des iours limitez ; où par cette interposition de la Lune nous serons empeschez de voir, ou tout le soleil, ou vne partie de ses rayons. Attendez tant soit peu, vous le verrez desembarassé de ce nuage, & luire aussi clair & aussi net qu'il estoit auparauant. Socrate n'auoit-il pas de quoy payer Archelaüs, en luy enseignant à se conduire au gouuernement de son Estat ? Et sans en venir plus auant, que pouuoit donner Archelaüs, qui ne fût assez reconnu par le seul honneur que Socrate luy eût fait de le receuoir. Pourquoi donc est-ce que Socrate fit cette responce ? sinon que cét homme, qui en paroles couuertes se mocquoit ordinairement des grands plutôt que des autres, aima mieux se défaire d'Archelaüs par vne excuse qu'il prist à son aduantage, que de luy respondre quelque chose mal à son goust, qui l'auroit offensé. Il luy dit, qu'il ne vouloit rien prendre qu'il ne pût rendre, & peut estre qu'il eut peur qu'il ne luy falust prendre quelque chose contre son humeur, ou qui ne fust pas digne de luy. On dira que s'il ne la vouloit, il auoit moyen de la refuser ; Ouy, mais il encouroit l'indignation d'un Prince qui n'auoit pas sa colere reglée, & qui vouloit, quoy qu'il donnast, qu'on le receust avec honneur. Cela ne fait rien à nostre sujet que vous ne vouliez pas donner quelque chose à un Roy, ou que vous n'en vouliez rien receuoir. Les deux ne luy font pas moins d'injure l'un que l'autre, & mesmes, s'il est superbe, il se picquera moins de n'estre point craint, qu'il ne fera d'estre dédaigné. Voulez vous sçauoir le vray sujet qui garda Socrate d'aller trou-

tier Archilaüs ? Cet homme qui estoit si libre, qu'une ville libre ne le peust endurer, ne voulut pas se donner vn maistre, & s'assujettir volontairement.

Je crois que nous auons assez traité cette question, S'il y a de la honte à estre vaincu de bienfaits. Ceux qui la font, sçauent bien qu'un homme ne peut se faire plaisir à soy-mesme. Car autrement ils eussent bien sçeu aussi qu'il n'y a point de honte d'estre vaincu par soy-mesme. Or il y a quelques Stoïciens qui demandent, Si on se peut donner quelque chose à soy-mesme, & si on est obligé de s'en acquiter. Ce qui, à mon aduis, a donné sujet de mettre cette dispute en auant, c'est que nous disons ordinairement, Je n'en sçay gré qu'à moy, Je ne me puis plaindre que de moy, J'en suis en colere contre moy-mesme, Je m'en chastieray, Je m'en veux mal, & plusieurs autres telles paroles, qui semblent s'adresser à quelqu'autre qu'à nous. Ils disent que si ie puis faire chose qui me nuise, ie puis aussi faire chose qui me profite. Et puis quelle raison y a t-il que faisant quelque chose pour vn autre, on l'appelle bienfait, & que le faisant pour moy-mesme, elle ne porte pas le mesme nom ? Pourquoy ne me seray-je obligé d'une chose que ie me seray donnée, puis que si vn autre me l'auoit donnée ie luy en serois obligé ? Pourquoy ne craindray-je autant d'estre ingrat à moy-mesme, comme de viure parmy la crasse & les ordures, & par vne auarice extraordinaire me refuser pour la bouche ou pour les habits. On parle aussi mal de celuy qui souffre vne vilenie en son propre corps, que de celuy qui fait marchandise de l'impudicité d'autrui. Comme on n'approuue pas vn cajolleur, qui s'accorde à tout ce que dit vn autre, & ne trouue rien de si faux qu'il n'affirme pour luy faire plaisir; aussi n'estime-t-on pas vne personne qui se mir en soy-mesme, qui est content de sa suffisance, & se veut faire croire qu'il est habile homme. Vn vicieux est aussi peu supportable quand il se fait soy-mesme la matiere de son intemperance, que quand il se donne carriere en quelque autre sujet. Quelle conqueste plus glorieuse peut faire vn homme, que la sienne propre ? Quelle domination plus loüable peut-il auoir que celle de ses passions ? Il n'est point de peuple si barbare, & si peu capable de sujettion, de qui le gouuernement nous soit si difficile que de nous mesmes ?

Platon a remercié Socrate de ce qu'il auoit esté son precepteur. Pourquoy ne peut aussi iustement Socrate se remercier de ce que luy-mesme il s'est enseigné. Marcus Cato disoit ordinairement, S'il te manque quelque chose, emprunte-le chez toy. A ce compte-là si ie me puis prester, pourquoy ne me pourray-je aussi donner? Il est vne infinité de choses où la façon de parler d'un homme en fait deux ordinairement. Nous disons, Laissez-moy, ie me veux entretenir, & Je me tireray l'oreille. Si cela est, comme quelquesfois vn homme auroit sujet de se fâcher contre soy-mesme, ne peut-il pas avec autant de raison auoir sujet de se remercier? Ne se peut-il pas louer, puis qu'il se peut reprendre? & se faire bien, puis qu'il se peut faire mal? injure & plaisir sont choses contraires. Si nous disons, Il s'est fait injure; tout de mesme nous pouuons dire, Il s'est fait plaisir.

CHAP. VIII. On ne se peut rien deuoir à soy-mesme. Naturellement l'obligation precede la reuanche. Vn qui doit, presuppose vn qui a presté. L'un ne peut estre sans l'autre, non plus qu'un mary sans femme, ou qu'un pere sans enfans. L'un ne peut receuoir que l'autre ne donne. Ce n'est ny donner ny receuoir, que mettre vne chose d'une main en l'autre. Comme vn homme ne se porte point, encores qu'il fasse mouuoir son corps d'un lieu à l'autre; vn homme qui plaide sa cause, ne s'assiste point, & ne se peut eriger vne statue comme à l'auteur de son salut; vn malade qui s'est guery par le soin qu'il a eu de se gouverner, ne s'en demande point de salaire; ainsi en toute autre chose, quand par nostre industrie nous nous sommes fait quelque bien, nous n'en deuons point de reconnoissance, parce que nous n'auons pas à qu'il la faire. Quand j'accorderois qu'un homme se peut donner quelque chose, ne la reçoit-il pas quand il la donne? Et quand j'accorderois qu'il peut receuoir quelque chose de soy-mesme, n'en fait-il pas la reuanche quand il la reçoit? On a son change sans aller hors de la maison, c'est vn nom illusoire qui ne fait que passer. Celuy qui donne, est celuy mesme qui reçoit; ce sont deux actions en vn homme seul. Deuoir, est vn mot qui ne peut auoir lieu qu'entre deux personnes. Comment seroit-il donc en vn seul homme, puis qu'il s'acquie en s'obligeant. Comme en vne boule il n'y a ny haut ny bas, deuant ny derriere, parce que le mouue-

ment changé l'ordre, ce qui suiuit, precede, l'orient deuiant l'occident, & de quelque façon que tout aille, il reuient tousiours en mesme point. Penſez qu'il en ſoit ainſi de l'homme, faites luy faire tant de tours qu'il vous plaira, ce ſera tousiours luy; S'eſt-il bleſſé? il n'a contre qui faire informer. S'eſt-il attaché? s'eſt-il enſermé? il n'eſt point tenu d'en rendre compte. Il s'eſt donné quelque choſe, mais au meſme temps il l'a rendue à celuy qui la luy auoit donnée. On dit que iamais la nature ne perd rien. Ce qu'on luy oſte d'un coſté, luy reuient de l'autre. Mais, direz-vous, à quel propos vient cét exemple pour la queſtion miſe en auant? Je vous le diray. Faites compte que vous eſtes ingrat, le bienfait pour cela ne ſe perd point, il demeure à celuy qui l'a donné. Prenez le cas que vous n'en vouliez pas prendre la reuanche; Elle eſt deſia chez vous auant qu'on vous la faſſe, vous ne pouuez rien perdre. Ce qui vous eſt oſté, vous eſt acquis. Le cercle tourne dans vous meſme; en prenant vous donnez, en donnant vous prenez.

Vous me direz qu'il ſe faut faire plaisir, & qu'il ſe le faut CHAP.
donc rendre. L'antecedent d'où vous tirez cette conſequen- IX.
ce n'eſt pas veritable; car perſonne ne ſe fait plaisir, mais obeit à l'inclination qu'il a de la nature de ſe procurer du bien; & de laquelle vient cette ſollicitude extrême que nous auons d'éuiter ce qui nous peut nuire, & de ſuiure ce qui nous peut profiter. C'eſt pourquoy celuy qui ſe donne quelque choſe, n'eſt point liberal; celuy qui ſe pardonne, point clement; ny point miſericordieux celuy qui a compaſſion de ſa propre miſere. Ce qui eſtant fait enuers les autres eſt liberalité, clemence & miſericorde, eſt nature quand il eſt fait en noſtre endroit. Le bienfait eſt vne choſe volontaire; mais c'eſt vne choſe que par force il faut faire que de procurer noſtre vtilité. Plus vn homme fait de bien, plus il eſt en reputation d'eſtre liberal. Qui a iamais veu louer vn homme pour s'eſtre donné du ſecours, & s'eſtre deliuré de la main des voleurs? On ne peut ſe faire plaisir, non plus que l'on ne peut ſe preſter. S'il eſt vray qu'un homme ſe puiſſe faire du bien, c'eſt vne liberalité qui eſt en perpetuelle action. Il ne peut ſçauoir le compte de ſes bienfaits. Comment donc aura-t'il moyen de ſe reuancher, veu que les reuanches luy ſeront autant de nouuelles obligations? Comment pourra-t-il

discerner s'il se preste ou s'il se rend, veu que tout se passe en vne mesme personne? Je me suis tiré du peril; c'est vn plaisir que ie me suis fait. Si vne seconde fois ie m'en tire, est-ce vn nouveau plaisir que ie me fais, ou vne reuanche de celuy que ie me suis déjà fait? Et puis quand ie vous accorderay qu'un homme se peut faire plaisir, ie ne vous accorderay pas pourtant qu'il se le doie. Pourquoi? Parce qu'en se le donnant il se le rend. L'ordre d'un bienfait va de cette façon; on reçoit, on doit, & puis on rend. Il n'y a point d'apparence que nous nous puissions rien deuoir, parce que nous faisons la dette & l'acquittons tout ensemble. Donner, deuoir, & rendre, sont des actions qui se doiuent faire par deux personnes, par vne seule il n'y a point de moyen.

CHAP.

X.

Bienfait, est bailler quelque chose profitable. Le mot de bailler presuppose vne autre personne qui reçoie. Ne dirons-nous pas qu'un homme seroit hors du sens, qui diroit qu'il se seroit vendu quelque chose? parce que la vendition est vne alienation & remise d'une chose, & du droit que nous y auons, sur vne autre personne. Il est de donner comme de vendre. C'est laisser partir quelque chose de nos mains, & bailler à posséder à vn autre ce que nous auons possédé. On ne se peut donc donner, de bienfait, puis qu'on ne se peut rien donner du tout. Il se fait vn assemblage de deux contraires, qui sont donner & receuoir. Et cependant il y a bien de la difference, quand on les met l'un vis à vis de l'autre. Mais si quelqu'un se fait plaisir à soy-mesme, à cette heure-là donner & receuoir, qui sont deux choses, n'en deuiennent qu'une. Je pense auoir dit il n'y a gueres, qu'il y a des choses d'une certaine forme, que toute leur signification s'en va hors de nous. Je suis frere, mais c'est d'un autre. Car il n'y a point de moyen qu'un homme soit frere de soy-mesme. Je suis pareil, mais c'est à quelqu'un. On ne peut parler de comparer ny de ioindre, qu'on ne s' imagine plus d'une chose. Le bienfait le monstre. Il y a aussi peu de moyen de se bienfaire, que de se fauoriser, ou d'estre de son party. Cette matiere est assez fertile en exemples, parce que le bienfait est au rang des choses qui veulent de la pluralité. Il est des choses tres-belles, tres-honnestes, & tres-excellentes, qui ne se peuuent faire qu'en

compagnie. On fait cas de la bonne foy, comme d'une des choses autant utile que nulle autre au commerce des hommes, & cependant on ne dit point qu'un homme se soit gardé la foy.

Venons à cette heure à la dernière partie. Il faut qu'il CHAP. X L.
couste quelque chose à celui qui se reuanche, comme à celui qui paye de l'argent qu'il doit. Or il ne couste rien à celui qui se reuanche à l'endroit de soy-mesme, non plus que celui ne gagne rien qui se fait bien à soy-mesme. Le bienfait & la reuanche ont une reciprocation qui n'est point en un homme seul. Celui qui se reuanche, profite à son tour à celui qui l'auoit obligé. Celui qui se reuanche à soy-mesme, à qui peut-on dire qu'il profite? Et qui est celui, quand il oit parler de bienfait & de reuanche, qui ne s'en imagine l'un en un lieu, & l'autre en l'autre? Qui se reuanche enuers soy-mesme, se profite, & qui est l'ingrat qui n'a pas tousiours esté disposé à le faire? Mais plustost qui est celui qui se soucie d'estre ingrat, pourueu qu'il puisse faire son profit? Ils disent dauantage, Si nous nous deuons des remerciemens à nous mesmes, nous nous deuons aussi des reuanches. Or nous disons, Je me rends graces, de ce que ie ne me suis point marié avec une telle, & de ce que ie n'ay point contracté d'amitié avec un tel. En disant cela, nous cherchons de la gloire, & abusons des termes de remercier, pour donner du merite à nostre action. Un bienfait peut bien estre fait & n'estre pas rendu. Qui se fait bien à soy-mesme, ne peut faire qu'il ne retire ce qu'il a donné. Ce n'est donc point un bienfait. Un bienfait se fait en un temps, & la reuanche en l'autre. Ce qu'il y a en un bienfait de plus estimable & de plus glorieux, c'est que pour l'utilité d'un autre nous oublions la nostre, & nous nous incommodons pour l'accommoder; ce que ne fait point celui qui se fait bien à soy-mesme. Bienfaire est une action de société, qui acquiert des amis, & oblige des personnes. A se bien faire à soy-mesme, il n'y a point de société, point d'acquisition d'amis, ny d'obligation d'aucun. Nous ne donnons sujet à personne de dire, Il faut que j'honore cet homme, il a fait du bien à un tel, il m'en fera. Un bienfait est ce que quelqu'un donne, non pour l'amour de soy, mais pour l'amour de celui à qui il donne. Celui qui se fait du bien, il le

fait pour l'amour de foy. Ce n'est donc pas yn bienfait :

CHAP. XII. Trouuez-vous à cette heure que ie vous aye menty, de ce que ie vous auois dit à l'entrée de ce discours ? Vous direz que tant s'en faut que ie puisse tirer quelque gain de ma peine, ie fais ce que ie puis pour la perdre. Ayez patience, & vous direz encore plus vray que vous ne dites ; parce que ie vous meneray dans des obscuritez, d'où lors que vous ferez fort, vous n'aurez non plus fait pour vous que de vous estre tiré d'vn borbier, où vous pouuiez ne vous mettre point si vous eussiez voulu. Car quel plaisir y a-t-il de se rompre la teste à dénouer vne chose que vous n'avez nouée pour autre fin que pour la dénouer ? Mais comme il y a des choses que pour iouer & passer le temps nous lions en sorte qu'il n'est pas bien aisé de les délier si vous n'en sçauiez le secret, & que celuy toutesfois qui les a liées délie tout aussi tost, parce qu'il en connoist l'entrelacement ; cependant elles donnent du plaisir, parce que leur difficulté tente la pointe du iugement, & l'excite à se bander. Tout de mesme, ces subtilitez qui semblent insidieuses, ostent l'assoupissement & la nonchalance des esprits, que tantost il faut mettre en vne campagne rase, pour s'y donner carriere à leur aise, tantost mener dans des solitudes scabreuses & penibles, pour se faire passage en des lieux qui n'en ont point. Il y en a qui disent qu'il n'est point d'ingrats ; & voicy leurs raisons. Vn bienfait est chose qui profite. Or selon l'opinion de vous autres Stoïciens, on ne sçauroit profiter à vn méchant. Il s'ensuit donc qu'un méchant ne peut receuoir de bienfait, & par la mesme consequence, il est impossible qu'il soit ingrat. Dauantage, le bienfait est vne chose honneste & vertueuse ; le méchant n'est susceptible de rien d'honneste ny de vertueux ; par consequent il n'est point susceptible de bienfait. Ne receuant point, il n'est point obligé de rendre ; & pourtant il est impossible qu'il soit ingrat. Il y a encores plus. Vous dites vous mesmes, que l'homme de bien ne fait rien que bien, s'il ne fait rien que bien il ne peut estre ingrat. L'homme de bien rend vn plaisir quand il l'a receu, le meschant n'en peut receuoir ; & par cette raison il n'y a homme de bien ny meschant qui soit ingrat. Ainsi donc ce mot d'ingrat est le nom d'une chose qui n'est point en la nature. Nous ne connoissons point d'autre bien que ce qui est honneste.

Ce

Ce qui est honneste ne trouue point de place chez le méchant; car il ne seroit plus méchant s'il auoit le commerce de la vertu. Or tandis qu'il est méchant on ne luy peut faire de bien; parce que le bien & le mal sont deux contraires, qui ne se peuuent iamais assembler. Il s'ensuit donc que personne ne luy profite, parce que quoy qu'on luy donne, il se corrompt tout aussi-tost, faute d'en sçauoir bien vser. Comme vn estomach bilieux altere la qualité de tout ce qu'on luy baille, & des plus saines viandes en fait des occasions de sa douleur, aussi depuis qu'un esprit ne voit goutte, vous ne luy pouuez rien commettre où il ne trouue le sujet de sa honte, & la cause de sa perdition. De-là vient que ceux qui sont les plus remplis de contentements & de richesses ont le plus de trouble & d'agitation, & que pour l'abondance de la matiere, d'où procede leur inquietude, ils entrent en vne confusion si grande, qu'ils sont quelquefois bien empeschez de se trouuer. Il ne peut donc rien arriuer au méchant qui luy soit profitable, ou plustost qui ne soit cause de sa perte. Il communique son mauuais naturel à tout ce qui l'approche, & les choses belles en apparence, & qui seroient bonnes si on les bailloit à vn homme de bien, deuiennent poison & peste entre ses mains. C'est pourquoy il n'est pas possible qu'il fasse bien à personne, parce qu'il ne peut donner ce qu'il n'a point, & quand il pourroit bien faire, il n'en a pas la volonté.

Accordons que tout cela soit veritable, comme il l'est, il ne CHAP.
s'ensuit pas pourtant qu'un méchant ne puisse receuoir quelque XIII.
chose qui pourra ressembler à vn bienfait, & que s'il ne s'en reuanche on ne le puisse appeller ingrat. Il y a des biens de l'ame, des biens du corps, & des biens de fortune. Quant aux biens de l'ame, le meschant n'y a point de part; pour les deux autres, il y est receuable. Il les peut prendre, il les doit rendre, & s'il ne les rend, il est ingrat. Nous ne sommes pas seuls de cette opinion. Les Peripateriques mesmes, qui donnent les courdées assez franches à la felicité de l'homme, disent qu'il est de certains bienfaits de peu d'importance qu'un meschant peut receuoir, & que ne les rendant point, il est coupable d'ingratitude. Nous disons donc qu'une chose ne se peut appeller bienfait, s'il n'en vient quelque profit à l'ame; toutesfois qu'elle ne soit

commode & desirable , nous ne le nions pas. Vn meschant peut faire à vn homme de bien des presens de cette nature , & en peut aussi recevoir de luy , comme de l'argent , des habits , des estats , & la vie mesme. Si quelqu'un ne les rend point , on ne le peut appeller ingrat. Mais comment pouvez-vous appeller vn homme ingrat , pour ne rendre point ce qui n'est pas vn bienfait ? Il y a des choses qui prennent leur nom de ce qu'elles semblent estre , plustost que de ce qu'elles sont. Ainsi nous disons vne boüette d'or ou d'argent. Ainsi nous appellons vn homme ignorant , non parce qu'il n'a du tout point de lettres , mais parce qu'il n'y a pas fait beaucoup de progres. Ainsi nous disons qu'un homme est tout nud , quand ses habits sont dechirez. Ces choses-là ne sont pas bien-faits , toutesfois elles en ont la ressemblance. Vous pensez peut-estre que ie vueille dire que tout ainsi qu'elles sont comme bienfaits , celui qui ne les rend point est aussi comme vn ingrat , mais non pas ingrat veritablement. Ce n'est pas ainsi que ie l'entens ; parce que celui qui les donne & celui qui les prend sont d'accord que ce sont bienfaits , & tous deux les appellent de cette façon. Et ainsi celui qui trompe en vne chose qui a l'apparence d'un vray bienfait , est aussi bien ingrat , que celui-là est empoisonneur celui qui baille à boire vne liqueur innocente , s'il pense bailler vn poison.

CHAP. Cleantes presse bien davantage , & dit que quand ce ne
XIV. seroit pas vn bienfait que ce qu'on reçoit , celui qui ne le rend point ne laisse pas d'estre ingrat ; parce que quand ç'en seroit vn , il n'eust pas laissé d'en faire de mesme. Ainsi celui qui s'est mis sur vn chemin pour voler & pour tuer , est voleur deuant que de mettre la main au sang , parce qu'il s'est armé pour le faire , & qu'il en a eu volonté. La méchanceté se pratique & se fait paroistre en l'exécution , mais elle est formée de plus long-temps. Ce qu'il a reçu n'estoit pas vn bienfait , mais il en auoit le nom. On punit les sacrileges , & toutesfois il n'est point d'homme qui ait les mains si longues qu'il les porte iusques au ciel. Il demande davantage , comment il se pourroit faire qu'on fust ingrat envers vn meschant , puis qu'on n'en peut recevoir de bienfait. Parce qu'ayant donné vne chose du nombre de

celles que les ignorans appellent biens, on est obligé, quelque méchant qu'il soit, de luy faire vne reuanche de mesme qualité que son bienfait, & sans examiner les choses de plus près, luy rendre pour bon ce qu'il a baillé pour bon. Quoy qu'un homme nous ait presté, soit de l'or, ou du cuir, marqué du coin de la ville, comme autrefois en Lacedemone, pourueu qu'il soit de mise, il n'importe. C'est de l'argent que nous deuons, acquittons-nous en mesmes especes que nous sommes obligez.

Vous n'avez que faire de vous informer que c'est que CHAP. bienfait, & si vn nom si grand & si specieux se doit raualer XV. à vne matiere si vile & si contemptible. Laissez faire recherche à quelque autre de la verité, contentez-vous de suivre ce qui en a l'apparence, & vous conformez à ce qui est honneste, suiuant l'opinion commune, & que vous-mesme appelez honneste, quelque chose que ce soit. Comme vous tenez qu'il n'y a personne ingrat, on pourroit dire par la mesme raison qu'il n'y auroit personne qui ne le fust. Car puis qu'à vostre compte tous les foux sont méchants, & qu'un vicieux en vne chose est vicieux en toutes, il est necessaire que tous les hommes soient ingrats, puis qu'il n'en est point qui n'ait de la folie & de la meschanceté. Quoy donc? de quelque costé que l'homme se tourne, il ne peut faillir qu'il ne soit iniurié. Quelles plaintes fait-on plus ordinaires que de l'ingratitude? Il y en a peu à qui le bien qu'on leur fait ne soit vne occasion de rendre du mal. Nous ne sommes pas seuls qui en murmurons, & qui mettons au rang du vice tout ce qui n'est point conforme aux regles de la vertu. Voicy ie ne sçay quelle voix qui sort, non de l'école des Philosophes, mais du milieu de l'assemblée, à la condamnation de la malice vniuerselle du monde.

* * * * *

A cette heure on passe bien plus outre; les bienfaits sont des meschancetez execrables. On oste la vie à ceux pour qui on la deuoit perdre. Les meurtres & les empoisonnemens sont les recompenses des bienfaits qu'on a receus. Assassiner sa patrie, & coniurer à sa ruine, sont des marques de grandeur & d'autorité. Toute hauteur est basse qui n'est au dessous de la Republique. Les armées qu'elle paye sont tournées contr'elle, & les harangues ordinaires des Capitaines à

leurs soldats, c'est de massacrer leurs femmes & leurs enfans, & ne laisser ny leurs propres maisons, ny leurs Dieux domestiques, que tout ne porte les tesmoignages de leur fureur, Ceux qui deuroient rougir d'entrer en triomphe en la ville quand le Senat mesme le commanderoit, & qui ramenans vne armée victorieuse n'autoient audience que hors des murailles, maintenant couverts du sang de leurs citoyens, & bien-souuent de leurs freres, ils ne penseroient pas estre dignement receus dans la ville s'ils n'y entroient enseignes déployées. Ce n'est pas à la liberté à parler; les étendards luy font signe qu'elle se taise. Et ce peuple maistre du monde, qui auoit donné la paix à tant de Nations, & tousiours essayé de porter les guerres si loing, que le bruit ne luy pût fascher ny les yeux ny les oreilles, a les ennemis à sa porte, & de la peur que luy font ses propres armes il n'ose sortir de sa maison.

CHAP.
XV.

Coriolanus fut ingrat. S'il eut de la pieté, ce ne fut que bien tard, & apres auoir desia fait la moitié du parricide qu'il auoit entrepris. Catilina fut ingrat. Il ne pensa pas faire assez de prendre la ville, s'il ne taschoit de la ruiner, si de l'autre costé des Alpes il n'appelloit les peuples de la Gaule à la poursuite de leurs inimitiez naturelles, & ne leur donnoit moyen d'immoler des Capitaines Romains aux monumens de leurs peres, pour s'acquitter à la fin des sacrifices qu'ils auoient si long-temps désiré de leur payer. Marius fut ingrat, qui de simple soldat paruint à la dignité de Consul. S'il n'eust fait mourir autant de Romains que de Cimbres, & s'il n'eust donné le signal, ou pour mieux dire, s'il n'eust esté le signal luy mesme de perdre la ville, & de couper la gorge à la plus grande partie des habitans, il n'eust point reconnu de changement en sa fortune, & eust pensé estre tousiours aussi petit compagnon qu'il auoit esté. Sylla fut ingrat, qui guerit sa patrie auecque des remedes pires que la maladie mesme, qui apres auoir depuis Preneste iusques à la porte Coline, marché dans le sang, commença de nouuelles boucheries dans la ville, tua deux legions (ce qui fut cruel, apres la victoire, & ce qui fut detestable, apres leur auoir donné sa parole, & les auoir fait assembler en vn petit coin, pour auoir moins de peine à les massacrer;) & enfin, ô grands Dieux! il inuenta la proscription, qui est vne pro-

messe d'argent & d'impunité à celuy qui apporteroit la teste d'un citoyen Romain, au lieu qu'anciennement vne couronne estoit la recompense de celuy qui en auoit sauué quelqu'un. Pompée fut ingrat, qui pour trois Consuls, trois triomphes, & un nombre infiny d'autres honneurs, vsurpez presque tous auant que l'âge l'en eust rendu capable, ne pût mieux faire connoistre le gré qu'il en sçauoit à sa patrie, qu'en prenant des compagnons pour luy aider à l'assujettir; comme si sa grandeur eust deû estre moins enuieée, quand on eust veu entre les mains de plusieurs vne autorité que personne ne deuoit auoir. Il fut ingrat, de se procurer des commandemens extraordinaires, de distribuer les Prouinces, pour s'en reseruer le choix, de faire trois parts de la Republique, pour en retenir les deux en sa Maison, & enfin de reduire le peuple Romain à cette extremité de ne pouuoir auoir la vie qu'il ne se resolust à la seruitude. Iule Cesar, son ennemy & son vainqueur, fut ingrat, d'auoir laissé la guerre de Gaule & d'Allemagne pour venir assieger Rome, & tout homme de bien & populaire qu'il estoit, donner le rendez-vous à ses troupes dans le Cirque de Flaminius, bien plus près que Porfena ne s'estoit campé. Il est vray qu'il ne fut pas si cruel qu'il pouuoit estre par le droit que la victoire luy auoit acquis. Il fit ce qu'il disoit ordinairement, il ne tua personne qui n'eust l'espée à la main. Et quoy donc? Les autres à la verité furent plus sanguinaires, mais au moins quand ils furent saouls, ils mirent les armes bas; celuy-cy remit bien de bonne heure l'espée au fourreau, mais il ne la quitta iamais. Antoine fut ingrat à son Qictateur, quand en la harangue qu'il fit au peuple, il declara qu'il auoit este bien tué, & donna des gouuernemens & des charges à ceux qui auoient fait le meurtre. Il fut ingrat à sa patrie, de la déchirer comme il fit de guerres, de proscriptions & de pilleries, & de la reduire en si mauuais termes, qu'elle qui auoit rendu les droits, la franchise & la liberté aux Grecs, aux Rhodiens, & à tant de grandes villes, deuint tributaire, non de Rois de sa nation, mais de ie ne sçay quels estrangers, que la fortune mesme n'auoit pas estimez dignes du sexe que la nature leur auoit donné.

Je n'auroispas du temps assez s'il me falloit souuenir de tous CHAP.
ceux qui ont esté ingrats iusques à la ruine & à la destruction XVII.

entiere de leur patrie , & n'aurois pas moins de besogne si ie voulois reciter combien de fois la Republique mesme a esté ingrate enuers ses citoyens , les plus gens de bien & les plus zelez à son seruice , n'estant pas le nombre des indignitez qu'elles a faites moins grand que celles qu'elle a receuës. Elle a enuoyé Camille en exil , & y a laissé aller Scipion. Ciceron a eu le mesme traitement que Catilina , & a souffert en sa maison & en ses biens des outrages que peut-estre son ennemy mesme eust eu honte de luy faire quand il fust demeuré victorieux. Rutilius pour recompense d'auoir esté homme de bien , fut contraint de s'aller cacher en vn coin de l'Asie. Caton fut vne fois refusé de la Preture , & ne pût iamais auoir le Consulat. Nous sommes ingrats publiquement. Que chacun parle à soy mesme en particulier ; il n'y en a pas vn qui ne se plaigne de quelque ingrat. Or il n'est pas possible que tout le monde se plaigne , & qu'il demeure quelque vn de qui on ne se plaigne point. Il faut donc conclure , que tous les hommes sont ingrats generalement ; Mais ne sont-ils point aussi autre chose ? ils sont stupides , malicieux , & timides , & ceux qui le sont le plus , sont ceux qu'on estime auoir le plus de resolution. Adioustez-y qu'ils sont tous ambitieux , tous sans pieté. Mais pour cela ne vous mettez pas en colere ; pardonnez-leur , ils sont tous hors du sens. Je ne vous dis rien que ie ne vous mette le doigt dessus. Regardez combien la jeunesse est ingrate. Qui est le ieune homme si simple , qui ne souhaite la mort de son pere , si moderé , qu'il ne l'attende , & si consciencieux , qu'il ne se la represente ? Qui trouuerez vous qui craigne la mort de sa femme , tant soit-elle vertueuse , & qui plustost ne compte son âge , pour se figurer dans combien il en pourra estre deliuré ? Qui est celuy qui apres auoir gagné sa cause , porte seulement hors du palais la memoire du bien que luy a fait son Aduocat ? Mais tout cela demeure sans dispute ; allons ailleurs. Qui est-celuy qui meurt sans quelque regret ? Qui est l'homme qui au dernier moment de la vie ait l'asseurance de dire ,

Au gré de mes destins mes iours sont acheuez.

Qui est celuy qui au partir du monde ne soupire , & ne fasse connoistre que s'il pouuoit il n'en partiroit point ? Et toutes-fois il n'est point d'ingratitude plus manifeste , que de ne se

contenter point du temps qui nous est limité. Si vous comptez les iours, vous n'en aurez iamais assez. Pensez que ce n'est point du nombre d'années que dépend la felicité. Prenez-en ce qu'on vous en baille. La mort la plus differée n'est pas la plus heureuse, comme la vie la plus longue n'est pas la meilleure. Combien seroit-ce plus sagement fait de nous repasser en la memoire les plaisirs passez pour en remercier la fortune, & sans compter combien ont vescu les autres, penser que nous pouuions viure moins que nous n'auons vescu. Dieu n'a pas pensé que ie meritasse dauantage; ie me contente. Il me pouuoit donner plus de iours; toutesfois i'ay dequoy le remercier. Ne soyons iamais ingrats enuers les Dieux, ne le soyons point enuers les hommes, & particulierement reconnoissons ceux qui ont fait quelque plaisir, ou à nous, ou à ceux qui nous appartiennent.

Vous me direz que i'estens les obligations iusques à l'infini- CHAP.
ny quand ie parle de ceux qui nous appartiennent, parce qu'à XVIII
ce compte-là, qui fait plaisir au fils, fera plaisir au pere, & qu'on pourroit encores demander si le faisant au pere on obligeroit par mesme moyen le frere, l'oncle, le grand pere, la femme & le beau-pere; De sorte que pour vuidier cette question, il seroit besoin d'y mettre quelques bornes & prescrire iusques où l'enfileure de ce parentage doit aller. Si ie laboure vostre champ, ie vous feray plaisir, & si i'empesche vostre maison d'estre brulée, ou si ie la garde d'aller par terre, ne vous en feray-ie point? Si ie tire vostre seruiteur de quelque peine, vous me remercirez, & si ie sauue la vie à vostre fils ne me penserez-vous point estre obligé?

Vous m'alleguez des exemples qui ne se ressembtent point. CHAP.
Mon champ n'a point d'obligation à celuy qui l'a labouré, XIX.
ny ma maison à celuy qui l'a estayée, parce que l'un & l'autre sont insensibles. C'est à moy que le plaisir est fait; i'en dois la reuanche, parce que nul autre ne la doit. Aussi l'intention de celuy qui laboure mon champ n'a point esté de luy faire plaisir, mais à moy. I'en diray de mesme du seruiteur, parce qu'estant à moy, ce qui est fait pour luy, m'oblige, comme chose qui reuiert à mon profit. De mon fils, c'est vne autre chose. Il est capable de receuoir vn plaisir. Aussi le reçoit-il, & ie ne fais que m'en resioiir. C'est vn nœud qui me touche, mais qui ne m'étraint point. Mais vous

qui dites que vous ne devez point ce qui est fait pour vostre fils, respondes-moy. La santé du filz, sa bonne fortune, & sa richesse, sont-ce choses où le pere n'ait point d'intérêt ? Ne sera-t'il pas plus heureux si son fils luy demeure, & plus malheureux s'il le perd ? Et quoy donc se peut-il faire que celuy que j'ay fait heureux, & garanty d'estre malheureux, ne m'ait point d'obligation ? Il ne m'en a point, direz-vous. Il y a des choses qu'on a faites pour les autres qui s'étendent iusques à nous ; il faut que celuy - la les rende qui les a receües. Comme si quelqu'un à qui vous avez presté de l'argent, m'en a puis-apres baillé vne partie, vous n'avez point d'action contre moy, mais contre celuy-là seulement à qui vous l'avez presté. On ne nous sçauroit faire plaisir, de quelque nature qu'il soit, qu'il n'en reuienne quelque commodité à nos parens, & quelquefois à ceux qui sont les plus éloignez. La question est, de sçauoir qui a receu le plaisir. On ne s'informe point de ce qu'il en a fait, ny avec-que qui il l'a partagé ; il faut aller à la source, c'est à l'obligé qu'on se doit adresser. Mais, ie vous prie, ne me dites-vous pas que ie vous ay donné vostre fils, & que s'il fust mort vous ne l'eussiez pas voulu suruiure ? Comment est-il possible que ie vous aye sauué celuy de qui la vie vous est plus chere que la vostre, & que vous ne m'en ayez point d'obligation ? Vous vous mettez à mes genoux, vous immolez des victimes comme pour vostre salut propre, & me dites que vous & vostre fils estes vne mesme chose, que j'ay sauué deux vies, & la vostre encores plus que la sienne. Pourquoy me cajolez-vous de cette façon, si ie ne vous ay point fait de plaisir ? Parce que si mon fils a emprunté de l'argent, bien que ce ne soit pas moy qui doie, toutes fois ie ne laisse pas de le payer. S'il a esté surpris avec quelque femme, i'en rougiray, mais ie ne seray pas adultere pourtant. Ie vous dis que ie vous suis obligé de ce que vous avez fait pour mon fils, non que ie le sois en effet, mais parce que ie peux l'acquiter. Mais ce m'a esté vn plaisir extrême de le voir hors de danger, ce m'a esté vn grand bien, & si ie l'eusse perdu ie demeuerois sans enfans, & me trouuois par consequent en l'affliction la plus grande & la plus sensible qui me pouuoit arriuer. Il n'est pas à cette heure question si ce que tu as fait, m'a profité, mais si tu m'as donné quelque chose.

Car

Car vn animal, vne pierre, & vne herbe, me peuuent bien profiter, toutesfois ie ne leur dois point de bienfait; parce que rien ne peut bien faire, que ce qui en a la volonté. V^otre intention n'a pas esté de faire plaisir au pere, mais au fils, & cependant vous ne sçauiez pas seulement que ie fusse son pere. Quand vous direz donc, N'ay-ie pas fait plaisir au pere de qui i'ay sauué le fils? repliquez de l'autre costé, Aurois-ie fait plaisir à vn homme que ie ne connoissois pas, & à qui ie ne pensois du tout point? Mais que direz-vous, si comme quelquefois il peut arriuer, vous vouliez mal au pere de qui vous avez sauué le fils? Voudriez vous dire que vous eussiez obligé vn homme de qui vous estiez alors capital ennemy? Mais pour laisser la dispute, & decider en-Iurisconsulte, il faut regarder l'intention de celuy qui donne. Il a donné à celuy à qui il vouloit donner. Si la chose a esté faite en l'honneur du pere, c'est le pere qui a receu le bienfait. Si le plaisir a esté fait au fils, le pere en peut bien tirer quelque fruct, mais il n'en est pas obligé. Non pas que si l'occasion s'offre, il ne fasse quelque chose de son costé, toutesfois ce ne sera point comme tenu de payer vne dette, mais comme conuie de commencer le premier à faire plaisir. Hors de sa volonté, vous ne luy pouvez rien demander. S'il fait quelque chose, c'est équité plutôt que reconnoissance. Car il n'y a pas moyen de limiter si vn plaisir fait au fils s'étend au pere, à la mere, au grand pere, à l'oncle, aux enfans, aux parens, aux amis, aux seruiteurs, & à la patrie. Il vaut donc mieux dire, que celuy-là est obligé chez qui le plaisir prend sa premiere assiette; autrement de l'un à l'autre vous enfileriez tout ce qu'il y a d'hommes au monde, & entreriez en vn labyrinthe d'où vous ne sçauriez iamais vous débrouiller. Mais voicy vne autre question. Deux freres sont ennemis. I'en sauue l'un. On me demande si i'oblige l'autre, qui ne sera pas bien aise que son frere soit échappé. Il n'y a point de doute que ce ne soit vn bienfait de profiter à quelqu'un, encores que ce soit contre sa volonté, comme au contraire, ie ne tiens pas qu'un homme fasse plaisir, s'il n'en a l'intention, encores qu'il fasse chose d'où il nous reuienne quelque profit.

Appellez-vous bienfait, vne chose qui le tourmente & qui CHAP.
l'afflige? Il y a beaucoup de bienfaits qui ont vne mine tri- X X.
ste & renfroignée; comme d'arracher, couper & brusler

pour guerir. Il ne se faut pas soucier si celui à qui nous faisons du bien le trouue mauuais, il faut regarder s'il a sujet de le trouuer bon. Vne piece d'argent n'est pas mauuaise, parce qu'un estranger qui n'en connoist point le coin, la refuse. Qu'il laisse le bien qu'on luy fait tant qu'il voudra, s'il en a du profit il en a l'obligation, pourueu que celui qui luy donne le fasse en intention de luy profiter. Il suffit que la chose soit bonne, le mauuais courage de celui qui la reçoit ne l'altere point. Or à cette heure prenons le reuers de la medaille. Il veut mal à son frere; mais il luy est expedient de l'auoir. Je l'ay tué. Quoy qu'il die, & qu'il s'en resioüisse, ie ne luy ay point fait de plaisir. C'est vne infidieuse façon de nuire, que de nuire en sorte qu'on en soit remercié. Je vois bien ce que vous voulez dire. Ce qui profite est bienfait, ce qui nuit ne l'est point. Mais ie vous vas dire vne chose qui ne nuit ny ne profite, & cependant c'est vn bienfait. J'ay trouué vostre pere mort en quelque lieu à l'écart, & l'ay inhumé. Je n'ay rien fait pour luy, parce qu'il ne luy importoit de quelque façon il pourrit; & n'ay rien fait aussi pour son fils, car que luy en est-il reuenu? Voulez-vous que ie vous die ce qu'il y a de gagné? J'ay fait vn office qu'il falloit qu'il fist. Il desiroit de pouoir inhumer son pere, le deuoir l'y obligeoit, ie l'ay deliuré de cette peine. Encores faut-il que j'aye reconnu le corps, & qu'il me soit souuenu du fils, autrement si la seule compassion m'a fait faire pour luy ce que j'eusse fait pour le premier venu, cela ne se peut appeller bienfait. Si j'ay ietté de la terre sur vn mort que ie ne connoissois point, c'est vn office que j'ay fait à l'humanité; personne ne m'en doit rien en particulier. Mais quelqu'un peut-estre me dira, que puis que ie suis si curieux de sçauoir à qui j'auray bienfait, il semble que j'ay intention de le redemander. Ce qu'on tient que l'on ne doit iamais faire, & voicy la raison qu'on en rend. Vn mauuais homme, quoy que vous le redemandiez, ne le vous rendra pas. Vn homme d'honneur le vous rendra de luy-mesme, & ne donnera point la peine de l'en solliciter. Apres, si vous auez fait plaisir à vn homme d'honneur, ne vous precipitez point de le luy ramenteuoir, pour ne luy pas faire ce tort qu'on pensast que de soy-mesme il ne fust pas assez disposé à s'acquitter. S'il est meschant, il faut plier les épaules,

Ne faites point vn prest d'un bienfait. La loy mesme ne veut pas qu'on redemande, puis qu'elle ne le commande point. Et certainement tandis que ie ne me verray point trop pressé, j'employeray plustost vn autre que celuy à qui j'auray fait plaisir. Mais si le salut de mes enfans, la vie de ma femme, ou la liberté de ma patrie, m'enuoye où ie voudrois bien ne point aller, ie commanderay à ma discretion de s'accommoder à ma fortune, & protesteray que si ie viens à la porte d'un ingrat, c'est apres que j'ay trouué toutes les autres fermées, & qu'il ne m'est demeuré que cette seule voye pour remedier à mon extrême necessité. Le besoin de l'auoir, en cette occasion, vaincra la honte de redemander. Et puis quand ie donne à vn homme d'honneur, c'est bien avec dessein de ne redemander iamais, mais tousiours cette condition se doit entendre, si la necessité ne m'y contraint.

Vous me direz que la loy le deffend, puis qu'elle ne le CHAP.
XXI. permet pas. La coustume de viure, plus forte que la loy du monde, nous fait bien passage à des choses qui n'ont point de loy. Il n'y a point de loy qui deffende de reueler le secret d'un amy, ny qui commande de garder la parole à vn ennemy. Aussi n'y en a t'il point qui commande de tenir sa promesse. Et toutefois si quelqu'un a publié quelque chose que ie ne voudrois pas qui fust sçeuë, ou s'il n'a pas fait ce qu'il m'auoit promis, ie me plaindray de luy. Oüy, mais vous faites vn prest d'un bienfait. Nullement. Je n'exige pas, ie redemande; & encores ie le fais d'une façon, que c'est plustost aduertir, que redemander. Quand mes affaires seroient si decouuës, qu'il n'y auroit plus rien d'entier, ie n'iray iamais chercher le remede vers vn homme avec lequel il faille lutter. Si ie le connois de si fascheuse desferre, qu'il faille plus d'un simple aduertissement pour en tirer quelque chose, j'aimeray mieux ne luy dire mot, & ne penseray pas qu'il soit digne que ie le presse de faire son deuoir. Comme vn homme qui a mangé tout ce qu'il auoit, & ne s'est reserué ny bien ny honneur à perdre, n'est plus importuné de ses creanciers, parce qu'ils ne veulent pas s'amuser à poursuiure ce qui leur est impossible d'auoir; celuy que ie verray manifestement & opiniastrement ingrat, aura les mesmes tréves avecque moy. Si j'en puis tirer quelque chose avec des paroles, ie le prendray, mais ie n'en viendray point iusqu'à forcer.

CHAP. Il y en a qui ne defauoient pas qu'on ne leur ait fait plaisir, mais ils ne sçauent comment le rendre. Ces gens-là ne sont pas si bons que ceux qui s'acquittent, ny si mauuais que ceux qui ne pensent rien deuoir. Leurs effets sont longs à se produire, mais quoy que c'en soit, ils ont de la volonté. Je me contenteray d'auertir ceux que ie verray de cette humeur, & feignant de penser ailleurs, d'un propos à l'autre, ie les ameneray tout bellement au point où ie voudray qu'ils viennent. Je sçay bien que tout aussi-tost ils me diront, Pardonnez-moy, ie vous iure, que ie ne pensois pas que ce fust chose où ie vous peusse seruir, ie m'y fusse offert sans vous donner la peine d'en parler. Je vous prie de ne me pas estimer ingrat, il me souuient de ce que vous auez fait pour moy. Pourquoy les connoissant ainsi disposez, doubteray-ie de les rendre meilleurs, pour eux & pour moy ? Si ie vois quelqu'un sur le point de faire quelque faute, ie fais ce que ie puis pour l'empescher ; à plus forte raison dois-je garder mon amy de faillir, & sur tout de faillir en mon endroit. C'est vn second bien que ie luy fais, de ne souffrir pas qu'il soit ingrat. Et puis ie ne viendray pas ouuertement aux reproches, mais tout doucement ie le feray ressouuenir de ce qui se sera passé entre nous, & le prieray de me faire plaisir en quelque occasion qui se presente. De cette façon il ne sera pas si sourd, qu'il n'entende bien que le plaisir que ie luy demande est vne semonce que ie luy fais de se reuancher de celuy qu'autrefois ie luy ay fait. Quelquefois s'il en est besoin, ie le picqueray vn peu plus auant, mais ce sera pourueu qu'il y ait apparence que cela serue. Car autrement si ie trouue que sa guerison soit sans esperance, ie ne perdray point les remedes, & me garderay de faire d'un ingrat vn ennemy. Si nous faisons la regle generale de ne rien dire à personne, il n'y a point de doute que par nostre silence les ingrats s'endurciront en leur vice, & que ceux qui pour peu d'atteinte qu'on leur donnast, pourroient encores se faire gens de bien, s'acheueront de perdre à faute d'une remonstrance, qui a quelquefois seruy au pere à corriger le fils, à la femme à retirer son mary de la débauche, & à l'amy de prouoquer la froideur & la paresse de son amy.

CHAP.

XXIII

Il y en a qui s'éueillent pour peu qu'on les pousse, sans

qu'il soit besoin de les frapper. Aussi en est-il qui ont bien assez de foy pour reconnoistre vn bien qu'on leur a fait, mais il y a de la rouille à leur ressort, & ils n'ont pas le mouuement si prompt qu'il seroit besoin. Il les faut pincer pour leur oster cét assoupissement. Ne faites pas de vostre bienfait vne injure. Car c'est injure, si tout exprés vous ne me redemandez point vn bienfait, afin que la honte me demeure de ne m'en estre point acquitté. Je me reuancherois volontiers, mais que puis-je faire si ie ne sçay ce que vous desirez de moy, & si les occupations & les diuertissemens que j'ay d'ailleurs ne me donnent pas le loisir d'en épier les occasions? Faites que ie sçache en quoy ie suis capable de vous seruir. Qui vous donne mauuaise opinion de moy, deuant que d'en auoir fait aucune épreuve? Pourquoy voulez-vous perdre & vostre bienfait & vostre amy? Que ne m'accusez-vous d'ignorance, plutôt que d'ingratitude; & de peu de pouuoir, plutôt que de mauuaise volonté? Venez-en à l'essay. Je luy en diray donc quelque chose en secret, sans aigreur, sans reproche, & si à propos, qu'il pensera plutôt s'en estre souuenu de luy-mesme, que d'en auoir esté aduerty.

Vn iour vn vieux soldat, peu compatible avec ses voisins, auoit vne cause qui se plaidoit deuant Iules Cesar, & estoit sur le point de la perdre. Vous souuenez-vous, dit-il, mon Capitaine, qu'aupres de Sucrone en Espagne vous vous donnastes vne entorse au pied? Comme Cesar eust respondu qu'oüy; le soldat continuant, Vous souuenez-vous que là mesme à l'extrême chaleur du iour, comme il vous eust pris enuie de vous reposer sous vn arbre qui ne rendoit gueres d'ombre, & que la place fust inégale, & pleine de grandes masses de roches, d'entre lesquelles ce seul arbre estoit sorty, vn soldat vous estendit son manteau pour vous coucher dessus? Il m'en souuient bien, respondit Cesar, & que me trouuant fort pressé de soif, ie me voulus traîner à vne fontaine qui n'estoit pas bien loin de là, parce que ma douleur me gardoit de cheminer, & que ce mesme soldat, homme braue & courageux, m'alla querir de l'eau dans son morion. Pourriez-vous point, mon Capitaine, repliqua le soldat, reconnoistre ou l'homme ou le morion? Pour le morion, dit Cesar, ie ne le sçauois remarquer, mais l'homme fort bien.

Contentez-vous que ce n'est pas vous. Ce qu'il adjousta comme en colere, parce qu'il auoit opinion que par ce vieux conte il luy voulust distraire l'esprit, & broüiller le iugement de sa cause qui ne valoit rien. Vous avez raison, Cefar, dit alors le soldat, de ne me connoistre point. L'auois alors tous mes membres. Depuis ie perdis vn œil à la bataille de Monde, & fus tellement blessé qu'il me fallut tirer des os de la teste. Et quand vous verriez le morion mesme, il ne seroit pas en estat que vous le puissiez reconnoistre; car il me fut mis en deux d'un coup d'espée. A cette heure-là Cefar fit defenses de le molester dauantage, & luy donna les champs pour lesquels il auoit esté mis en procez.

CHAP.
XXV.

Et quoy donc? pourquoy ne pouuoit-il pas redemander vn bienfait à son Capitaine, puis qu'il voyoit que pour la multitude des affaires, il ne pouuoit pas auoir la memoire nette, & que la grandeur de sa fortune l'ayant occupé à ranger des armées, il n'estoit pas possible qu'il se pût souuenir de chaque soldat en particulier. Ce ne fut pas redemander son bienfait, mais le reprendre en vn bon lieu, où il l'auoit ferré pour la premiere occasion, où toutefois pour le r'auoir il falloit étendre la main. Je le redemanderay donc, ou par quelque necessité qui m'y pourra contraindre, ou pour l'honneur de celuy là mesme à qui j'auray à le redemander. Au commencement que Tybere vint à l'Empire, comme quelqu'un voulant parler à luy, au premier mot de sa harangue luy eust dit, Il vous peut souuenir. Tybere qui pensa qu'il luy vouloit ramenteuoir quelques particularitez de leur ancienne amitié, que peut-estre il n'eust pas pris plaisir d'ouïr, sans le laisser passer plus auant, luy dit, Il ne me souuient point de ce que j'ay esté. Tant s'en faut que j'eusse voulu redemander vn bienfait à vn homme de cette humeur, que ie n'eusse rien plus désiré que de sortir du tout de sa memoire, & n'y rentrer iamais pour quelque sujet que ce fust. Il vouloit qu'on adorast sa fortune presente, & qu'on ne parlaist plus de la passée. Ses anciennes connoissances luy faisoient mal au cœur, & rien ne le gesnoit si cruellement comme la presence d'un vieil amy. Il y a plus de consideration à redemander vn plaisir bien à propos, qu'à le demander. Il y faut apporter des paroles si pesées, qu'un ingrat mesme n'ait pas moyen de reculer. Si nous auions à viure

entre des sages, il faudroit attendre, & ne rien dire. Toutes-fois quelques sages qu'ils fussent, ie trouuerois que ce seroit le plus seur de leur declarer franchement la disposition de nos affaires, & le pouuoir qu'ils ont d'y remedier. Les Dieux sçauent tout, & cependant nous ne laissons pas de leur faire des vœux & des prieres, non tant pour les persuader à nous bien faire, que pour leur faire souuenir de nous. Ne voyez-vous pas dans Homere ce Prestre, qui pour obtenir sa demande, comme il fit, leur allegue sa deuotion, & que toute sa vie il les a religieusement scrus & adorez. C'est vne seconde vertu, de vouloir estre aduerty, & de le pouuoir estre. Il faut doucement hoher la bride aux esprits, pour les faire tourner du costé qu'on veut. Il en est peu qui d'eux-mesmes soient capables de se conduire. Ceux-là font beaucoup, qui se remettent en chemin quand on leur fait connoistre qu'ils n'y sont pas. Il ne les faut pas laisser sans guide. Nous auons la nuit les mesmes yeux que le iour, & toutefois ils nous demeurent inutiles, iusqu'à ce que la clairté reuenue, les remette en exercice, & leur donne moyen de nous continuer le seruice accoustumé. Les outils se reposent, si l'ouurier ne les fait traualler. Aussi la volonté bien souuent est bonne, mais tantost les delices & la paresse luy ostent le mouuement, & tantost elle est retenue pour ne sçauoir pas ce qui est de son deuoir. Nous deuons la mettre en besogne, & non pas nous dépiter contre elle, & la laisser en son or-dure. Quand vn escolier choppe à reciter sa leçon, le maître avec vn mot ou deux qu'il luy nomme, luy releue la memoire. Il en faut faire de même à ceux que nous voulons qu'ils se ressouuiennent de reconnoistre vn plaisir qu'on leur a fait.



SENEQVE,

DES

BIENFAITS.

LIVRE SIXIESME.

CHAP.
I.



Il y a des questions qu'on ne met en avant que pour l'exercice de l'esprit. C'est tout le fruit qu'on en peut tirer. Il en est d'autres qui plaisent quand on les recherche, & profitent quand on les a trouuées. Je m'en vas vous en faire voir de toutes les deux sortes. Vous me ferez tenir les premieres pour la monstre, ou vous me les ferez incontinent replier, comme il vous plaira. Pour les autres, quand ie les auray déployées, & que vous ne les voudrez pas regarder, encores aurez - vous fait quelque chose d'en auoir eu la veuë. Il n'est pas inutile de connoistre tout ce qu'il est superflu d'apprendre. Je vous regarderay tousiours au visage, & selon que vous me ferez signe ie m'arresteray, ou ie passeray plus auant.

On demande s'il est possible d'oster vn plaisir par force. Quelques vns tiennent que non; parce que c'est vne action & non pas vne chose, & qu'il y a mesme difference qu'entre le don & la donation, la nauigation & la personne qui nauigue. Il n'est point de malade sans maladie, & cependant le malade & la maladie sont deux choses. Ainsi le bienfait est vne chose, & ce qui vient à nous par le moyen du bien-

fait

DES BIENFAITS, Liure VI. 145

fait en est vne autre. L'action n'a point de corps; depuis qu'elle est faite, elle ne peut plus n'auoir esté. Quand à la chose, elle est portable d'un lieu à l'autre, & peut à toute heure changer de main. Ainsi quand vous ostez ce qui est à vous, la nature mesme ne peut pas reprendre ce qu'elle a donné. Il peut y auoir de l'interruption en ses bienfaits, mais de rescision il n'y en a point. Je meurs, mais j'ay vescu; ie suis auetgle, mais j'ay veu. Ce que nous auons eu peut bien cesser d'estre, mais il n'est pas possible qu'il n'ait esté. Or ce qui est le plus asseuré en vn bienfait, c'est l'auoir esté. L'usage s'en peut perdre, mais le bienfait ne laisse pas de demeurer. Que la nature bande tout ce qu'elle a de forces, elle ne peut retourner en arriere. Je puis bien perdre vne maison, de l'argent, vn seruiteur, & toute autre chose qui porte le nom de bienfait; mais quant à ce qui est proprement bienfait, il est immobile, & il n'y a moyen de me l'oster. Il faut qu'on m'ait donné, il faut que j'aye receu.

Je trouue que Marc-Antoine, voyant que la fortune pre- CHAP.
noit party ailleurs, & qu'il ne pouuoit plus disposer de rien. III.
que de sa vie, pourueu qu'il se dépeschast, fait cette exclamation fort à propos dans le Poëte Rabirius;

J'ay ce que j'ay donné.

O que de choses il auoit eu moyen d'auoir, s'il eust voulu. Ce sont les richesses vrayement asseurées, & inuiolables à tous les accidents qui peuuent suruenir. L'enuie mesme, qui n'aime point ce qui s'eleue, ne les regarde iamais de trauers, quand elles monteroient iusques au Ciel. A quoy pensez-vous, d'espargner des choses à quoy vous n'avez rien, & dont vous n'estes que dispensateurs? Tous ces biens qui vous enflent au dessus de l'humanité, qui vous font oublier vostre foiblesse, que vous enfermez sous tant de cadenats & de verroux, qu'apres qu'ils ont esté par l'effusion du sang d'autrui, vous defendez aux despens du vostre, pour qui vous faites gemir la mer & la terre sous le faix de vos armes, pour qui vous mettez les villes en poudre, sans penser à ce que la fortune vous prepare, & pour qui deux hommes alliez, amis, & compagnons aux charges publiques, perdant la consideration de tant de choses qui les deuoient retenir, ont mis tout cét vniuers en desordre, ne sont pas à vous

Vous n'en estes que le depositaire. Ils tendent desia les mains à vn nouveau maistre. Vn ennemy s'apreste à les prendre, ou vn successeur qui ne vous aime pas mieux qu'un ennemy. Voulez-vous que ie vous die comment ils seront vraiment à vous, & comment iamais vous ne courrez fortune de les perdre? Donnez-les. Pensez à vos affaires, & voyez de vous en rendre la possession plus honneste & plus asseurée. Ce que vous estimez tant, & à quoy vous imputez vostre richesse & vostre grandeur, tandis que vous l'avez, n'a point de nom honorable. C'est vne maison, c'est vn esclave, c'est de l'argent; quand vous l'aurez donné, c'est vn bienfait.

CHAP. IV. Ie confesse, dites-vous, que quelquesfois nous pouuons auoir receu vn bienfait, & cependant nous ne le deuons pas. Il faut donc qu'on nous l'ayt osté. Il y a plusieurs occasions qui nous font cesser d'estre obligez; non pas qu'on ait repris le bienfait, mais parce qu'on l'a corrompu. Quelqu'un m'a tiré de prison, mais depuis il a forcé ma femme. Il ne m'a rien osté, mais en me faisant vne iniure qui n'est pas moindre que son bienfait, il m'a rendu quitte de ce que ie luy deuois. Que si l'iniure & le bienfait mis en balance, l'iniure se trouue la plus pesante, outre que l'obligation demeure éteinte, il m'est permis de me plaindre, & de faire ce qui dépend de moy pour en auoir la raison. Le bienfait en cela n'est point osté, mais vaincu. Et quoy? n'est-il pas quelquefois des peres si méchans & si mal-heureux, que la loy mesme permet de se retirer d'avec eux, & de les renoncer pour peres? Est-ce qu'ils ont osté à leurs enfans ce qu'ils leur auoient donné? Non; mais l'impiété venue apres le bienfait luy a fait perdre sa recommandation. Le bienfait ne s'en va pas, mais la grace du bienfait; de sorte que l'ayant encores, ie cesse de le deuoir. Quelqu'un qui m'auoit presté de l'argent m'a bruslé ma maison. Le dommage a recompensé le plaisir. Ie suis quitte, & n'ay rien payé. Vn autre m'auoit fait de la courtoisie, & m'auoit donné quelque témoignage de me vouloir du bien; mais depuis il m'a traité si outrageusement, & s'est porté si indignement en mon endroit, que ie luy suis aussi peu obligé, que si iamais il ne m'auoit fait plaisir. Il a coupé la gorge à ses bienfaits. Quelqu'un qui auoit baillé son bien à ferme, a gasté les bleds de son

fermier, & luy a coupé ses arbres. Il ne luy peut rien demander, quelque contract qu'il y ait entre-eux, non qu'il ait receu la somme accordée, mais parce qu'il s'est empesché luy-mesme de la recevoir. Aussi bien souuent vous qui estes creancier vous serez condamné enuers vostre detteur, parce qu'il se trouuera qu'il n'a pas tant du vostre comme vous avez du sien. Le Iuge ne vous dira pas quant & quant, Vous luy avez presté de l'argent, il faut qu'il le vous rende. Et quoy donc? Vous avez eu son bestail, vous avez tué son esclave, vous iouïssiez de sa terre, sans l'auoir achetée. Toutes choses estimées & compensées, vous qui demandiez, pensez à payer. Quelquesfois aussi le bienfait demeure, & l'obligation s'en perd, s'il y a eu du regret à le faire, ou de la repentance apres l'auoir fait; si celuy qui l'a fait a pensé plustost le perdre que le donner; s'il l'a fait pour sa consideration propre; s'il s'en est glorifié, & l'a publié par tout iusqu'à l'importunité. De cette façon le bienfait demeure, encore qu'on ne le doïue point, comme il est des deniers d'une nature, que le creancier n'en peut faire de poursuite. Ils sont deubs, mais on ne les exige pas,

Il y en a qui font cette comparaison des bienfaits & des CHAP. injures. Vous m'avez fait vn plaisir, mais depuis vous m'a- V. vez fait vne injure. Je vous dois la reuanche du bienfait, & le ressentiment de l'injure. Cela ne se doit pas entendre de cette façon. Vous estes quitte à moy du mal que vous m'avez fait; & moy quitte à vous du bien que j'en auois receu. L'absolution est reciproque. Quand ie dis que ie luy ay rendu son bienfait, ie n'entens pas luy auoir rendu la mesme chose, mais quelqu'autre au lieu de celle qu'il m'auoit baillée. Car rendre, c'est bailler chose pour chose. Pourquoi non? puis qu'en tout payement nous ne regardons pas de rendre les mesmes especes, mais le mesme nombre d'argent. Quelquesfois on nous aura presté des testons, & nous rendons des escus? ou bien sans bailler ny or ny argent, par quelque assignation, transport de dette, ou quelques assurances que nous baillerons à nostre creancier, nous le rendrons content, & cependant nous dirons que nous luy auons rendu son argent. Il m'est aduis que i'ois que vous me dites que ie perds ma peine. Qu'importe que le bienfait demeure, puis qu'il n'y a plus d'obligation; Ce sont des finesses de

Iurifconsultes, qui disent qu'il n'y a point d'usucaption d'héritage, mais seulement des choses qui sont en l'héritage, comme si l'héritage & les fruits de l'héritage, n'estoient pas vne mesme chose. Rendez-moy plustost content d'une chose qui sera bien plus à propos. Si vn homme m'ayant fait vn plaisir, & depuis vne iniure, ie luy dois rendre la pareille de l'un & de l'autre, & payer chacune de ces deux dettes separément; ou bien, si pour n'auoir plus que faire ensemble, ie dois estre quitte du bienfait à cause de l'iniure, & luy de l'iniure à cause du bienfait. Vous deuez sçauoir comment cela se decide en vos escoles, mais au palais nous le pratiquons de cette façon. Les actions sont separées, sur ce qui est demandé on se defend, chaque procedure se fait à part. Si quelqu'un m'a baillé de l'argent à garder, & qu'en suite il me dérobe quelque chose, il me poursuiura pour le depost, & ie le poursuiueray pour le larcin.

CHAP.
VI.

Les exemples que vous auez alleguez ont de certaines loix qui les reglent. Vne loy ne brouille point l'autre; chacune va par son chemin. Le depost a son action, & le larcin la sienne. Mais il n'y a point de loy pour le bienfait; i'en suis l'arbitre. C'est à moy de faire l'estimation du bien & du mal que j'ay receu, & là-dessus declarer qui fera du retour à son compagnon. En ce que vous auez mis en auant, nous ne pouuons rien; on nous meine, il faut suiure. Au bienfait, nous y pouuons tout. Voila pourquoy ie les iuge, ie ne les separe pas ny ne les diuise pas; mais les bienfaits & les iniures, ie les renuoye à vn mesme iuge. Autrement il faudroit aimer & hair, plaindre & remercier en mesme temps, qui sont des choses incompatibles. J'auray bien plustost fait de mettre le plaisir & l'iniure vis à vis l'un de l'autre, & faire en ma conscience le iugement de leur inegalité, Comme vne escriture faite sur les mesmes lignes d'un autre, ne l'oste pas; mais empesche qu'on ne la puisse lire, ainsi vne iniure n'oste pas le bienfait, mais elle garde qu'il ne paroisse.

CHAP.
VII.

Je vous ay dit que ie vous regarderois tousiours au visage, & me conduirois par la mine que ie vous verrois faire. Il semble que vous vous ridiez, comme si ie me laissois emporter trop loing, & que vous ayez enuie de me dire,

*Quelle route prens-tu si fort à la main droite?
N'éloigne point le bord.*

Je ne sçauois faire que ce que ie fais, & pourtant si vous pensez que nous ayons assez discouru sur cette matiere, prenons-en vne autre, & voyons si nous pouuons estre obligez à celuy qui contre sa volonté nous a fait plaisir. I'eusse bien parlé plus clairement, mais i'ay fait la proposition ainsi confuse, afin que par la distinction on conuist puis apres qu'il est question de deux choses, Si nous sommes obligez à celuy qui nous fait quelque bien sans le vouloir faire, & , Si nous le sommes à celuy qui nous en fait sans le sçauoir. Car que nous ne deuions rien à celuy qui nous en fait par force, c'est chose trop manifeste, sans qu'il faille perdre des paroles à le prouuer. Cette question, & toute autre qui la ressemble se decide par vne maxime générale, Qu'il n'y a point de bien-fait, que premierement on ne se soit proposé de le faire, & secondement, qu'on n'ait eu affection de le faire à celuy à qui on l'a fait. C'est pourquoy nous ne remercions point les riuieres, bien qu'en portant toutes sortes de batteaux, elles nous amènent d'une course eternelle tout ce qui sert à la vie de l'homme, ou que pleines de poissons coulant doucement au trauers d'une large campagne, elles réjouissent la terre, & nous fassent des passages où se perd la gloire de tous les pinceaux qui trauaillent à les imiter. Le Nil apporte des commoditez autant que fleuve qui soit au monde, & toutefois personne ne luy pense estre obligé du bien qu'il fait; comme aussi personne ne s'offense contre luy quand il excède son débordement ordinaire, ou qu'il se retire plus tard qu'il n'a accoustumé. Que le vent me serue à souhait, que sans tempeste il me porte incontinent où ie veux aller, ie ne luy en sçay point de gré, ny à vne viande qui me sera la meilleure & la plus salutaire que ie la sçauois desirer. La raison est, que qui veut obliger, il ne faut pas seulement qu'il profite, mais aussi qu'il ait l'intention de profiter. Pour la mesme raison aussi nous ne deuons rien aux bestes brutes, & cependant combien d'hommes sont échapez aux perils par la seule viftesse de leurs cheuaux? Nous ne deuons rien aussi aux arbres; & toutesfois combien voyez-vous faire en Esté d'agreables retraites sous leur ombre, contre la chaleur excessiue du Soleil? Or que m'importe que celuy qui me profite, ou ne le sçache point, ou qu'il soit incapable de le sçauoir, puis que ny l'un ny l'autre n'a la volonté de profiter?

N'y auroit il pas autant d'apparence que ie sceusse gré à vn bateau, à vn carrosse, ou à vne lance, comme à vn homme qui sans le vouloir faire me profite casuellement?

CHAP. VIII. Je puis bien estre obligé sans que ie le sçache, mais ie ne le sçauois estre par vn qui ne le sçache point. Combien voit-on d'hommes gueris par des choses fortuites, que cependant on ne met pas entre les remedes? N'y en a-t'il pas eu qui pour estre tombez au cœur de l'hyuer dans vne riuiere, ont recouré leur santé, que toutes les drogues des Apotiquaires ne leur auoient sçeu rendre? d'autres qui pour auoir eu le foïet, ont perdu la fièvre quarte? & d'autres encore auxquels vne subite apprehension a tellement diuertie l'esprit, que l'heure suspecte s'est passée, & l'accez qu'ils attendoient ne leur est point venu? Toutesfois il n'y a pas vn de ces accidens qui soit salutaire, encores qu'il puisse quelquefois arriuer que la fortune en fait naistre les causes de nostre salut. Ainsi s'il y a des hommes qui nous profitent sans qu'ils le veuillent, ou plustost parce qu'ils ne le veulent pas, quelle raison auons nous de penser leur estre obligez? Mais que direz-vous si peut estre la fortune a fait reüssir à mon auantage ce qu'ils auoient entrepris pour ma ruine? Pensez-vous que i'aye de l'obligation à vn qui visant à moy, a frappé mon ennemy? Pourquoy suis-ie encore en vie, sinon parce qu'il a esté mal adroit? Bien souuent vn tesmoin pour se parjurer trop manifestement, & dire des choses hors de toute apparence, a fait décroire les depositions veritables de tous ses compagnons, & auoir compassion d'un criminel, comme d'un homme circonuenue par la menée de ses ennemis. Il y en a d'autres à qui le grand credit de leurs parens, qui les auoit mis en peine, a esté ce qui les en a fait sortir. Les iuges qui pouuoient condamner par raison n'ont pas voulu condamner par faueur. Cependant, ce qui a seruy n'a pas obligé; parce qu'on ne regarde pas où le coup a donné, mais où vouloit donner celuy qui l'a tiré. C'est l'intention qui distingue le bienfait de l'iniure, & non pas l'euement. Ma partie qui mettra quelques contrarietez en auant, ou par quelque trait presomptueux offensera le iuge, ou legerement se departira de la deposition d'un de ses tesmoins, me fera par ce moyen gagner ma cause. Je ne m'informe point s'il s'est oublié pour me faire plaisir; il me suffit de sça-

voir que son inuention est de me faire mal.

Pour luy estre obligé, il faudroit que luy & moy eussions CHAP.
voulu vne mesme chose. Il ne m'a point fait de bien, puis I X.
qu'il ne m'en a point voulu faire. Car qu'y a-t-il de si déraisonnable que de s'offenser contre vn qui dans la presse vous aura marché sur le pied, ou poussé, ou fait jallir quelque ordure sur vous ? Or qui a-t-il qui vous oste le sujet de le rechercher, attendu que de soy la chose est injurieuse, sinon qu'il ne l'a pas faite à son escient ; Ce qui garde l'vn d'auoir fait iniure, garde l'autre d'auoir fait plaisir. La volonté fait l'amy & l'ennemy. Combien y en a-t-il qui fussent morts à la guerre, si quelque maladie ne les auoit empeschez d'y aller ? Il y en a qui sans vn adjournement que leur auoit fait faire leur partie, eussent esté accablez de la cheute de leur maison ; & d'autres que si leur vaisseau ne se fust perdu, seroient la chaisne aux pieds entre les mains d'vn corsaire. Et neantmoins nous ne sçauons gré, ny à la maladie, ny au naufrage, parce qu'vn accident n'a pas le sentiment de faire vn bon officé, ny à cet ennemy qui nous a garentis, parce qu'il nous a fait vn procez. Cela ne se peut appeller bienfait, qui ne part point d'vne bonne intention, & que celuy mesme qui le fait ne connoist point. Si quelqu'vn m'a fait plaisir sans le sçauoir, ie ne luy dois rien. S'il m'a fait plaisir en me voulant nuire, ie l'imiteray.

Reuenons au premier. Vous voulez que ie fasse quelque CHAP.
chose pour le reconnoistre, & il n'a rien fait pour m'obliger. X.
Passons à l'autre. Vous voulez que j'aye volonté de luy rendre, & il n'a pas eu volonté de me donner. Car qu'est-il besoin de parler du troisieme, de qui la fortune a conuertty l'iniure en bienfait. C'est peu pour m'obliger, que de l'auoir voulu faire ; ne l'auoir point voulu, c'est assez pour ne m'obliger point. Car en vn bienfait, la volonté seule ne suffit pas. Mais comme ce ne seroit pas vn bienfait, si la fortune manquoit à la bonne volonté ; aussi n'en est-ce pas vn, quelque profit qu'on en reçoie, si vne bonne intention ne precede la fortune. Outre le succez de la chose qui me profite, il faut pour m'obliger qu'elle ait esté entreprise avec dessein de me profiter.

Cleanthes en amene cet exemple. J'ay enuoyé deux lac- CHAP.
quais chercher Platon à l'Academie. L'vn y est allé, & n'a XI.

laissé aucun coin ny au portique ny ailleurs , où il ait pensé le pouuoir trouuer , qu'il n'ait regardé par tout. Enfin il s'en est reuenu bien las , & bien fasché de ne l'amener point. L'autre s'est assis à écouter le premier charlatan qu'il a trouué , ou il est allé ioier dans les ruës avecque d'autres maraux comme luy ; mais par hazard il a veu passer Platon , & de cette façon a trouué celuy qu'il ne cherchoit point. Nous dirons que le premier est bon garçon , parce que s'il n'a esté heureux , il a esté diligent ; & pour l'autre , de qui la fortune a fauorisé la paresse , nous luy baillerons les estriuieres. C'est la volonté qui m'apporte le bienfait. Voyez avec quelle condition ie veux estre obligé. La volonté n'est rien , qui ne profite ; le profiter n'est rien , qui n'en a la volonté. Prenez le cas que quelqu'un ait eu la volonté de me donner , & ne m'ait point donné , son affection est bien chez moy , mais non pas son bienfait. La volonté doit aller quant & la chose , & la chose quant & la volonté. Comme si vn homme m'a voulu prester de l'argent , & ne m'en a point presté , ie ne luy dois rien ; de mesme si quelqu'un m'a voulu faire plaisir , mais il ne s'en est point suiuy d'effect , ie seray bien son amy , mais non pas son obligé. J'auray pour luy la volonté qu'il a eüe pour moy. Et si ma fortune estant meilleure que la sienne , ie fais quelque chose pour luy , ie ne me reuancheray point , mais ie l'obligeray , parce que j'auray commencé la courtoisie.

CHAP. XII. Je vois bien à cette heure où vous voulez venir. Vous n'avez que faire de me rien dire , vostre visage parle. Vous voulez sçauoir , si ayant tiré plaisir de ce qu'un autre faisoit pour l'amour de soy , vous luy en avez de l'obligation. Car ordinairement ie vous oys plaindre , qu'il est des hommes qui font vne chose pour eux-mesmes , & cependant la veulent mettre sur le compte de leurs amis. Je vous diray ce qui en est , mais premierement ie diuiseray cette question , pour ne confondre point ce qui est raisonnable , & ce qui ne l'est pas. Il y a bien de la difference si quelqu'un nous fait plaisir pour l'amour de soy , ou pour l'amour de nous , ou pour l'amour de l'un & de l'autre. Celuy qui ne pense qu'à soy , mais qui nous profite , parce qu'autrement il ne se pourroit profiter , est comme vn qui fait bonne prouision de fourrage pour entretenir toute l'année son bestail , comme vn qui nourrit bien
ses

ses esclaves pour en avoir plus d'argent, & qui fait bien traiter & bien bouchonner ses bœufs, & comme vn laniste qui a soin de bien équiper & bien instruire ses gladiateurs, pour les mieux vendre à ceux qui les produisent aux spectacles. Il y a bien de la difference entre faire plaisir & negocier.

Aussi ne suis-je pas si peu raisonnable, que de ne vouloir CHAP. avoir point du tout d'obligation à celuy qui en me profitant, XIII. aura fait aussi quelque chose pour luy-mesme. Car ie ne demande pas qu'il s'oublie pour se souuenir de moy, au contraire c'est tout mon desir que le bien qu'il me fait luy profite plus qu'à moy-mesme. Pourueu qu'il nous ait considerez tous deux, & qu'il se soit proposé de diuiser son bienfait entre nous, ie ne suis pas marry qu'il en ait la meilleure part. L'association qu'il me fait, & le soin qu'il a de moy, me rendent coupable, non seulement d'iniustice, mais d'ingratitude, si ie me fâche qu'il se profite en vne chose en laquelle il m'a profité. C'est auoir vn tres-mauuais naturel, de ne sçauoir point de gré d'un plaisir, s'il n'incommode celuy qui le fait. Je n'en diray pas de mesme de celuy qui pour l'amour de soy me fait plaisir. Pourquoi ne vous ay-je aussi tost fait plaisir, que vous à moy? Prenez le cas que pour arriuer à quelque Magistrat il m'ait fallu racheter dix prisonniers, d'un plus grand nombre que tenoient les ennemis. Si ie vous oste les fers des pieds, & vous tire de seruitude, ne m'aurez-vous point d'obligation? Cependant ce que j'en feray sera pour l'amour de moy. Ma réponse est, qu'en cela vous faites quelque chose pour l'amour de vous, quelque chose aussi pour l'amour de moy. Le rachat est pour l'amour de vous (car pour ce qui vous touche, il vous suffisoit de racheter les premiers venus) l'élection pour l'amour de moy. Ainsi l'obligation que ie vous ay, n'est point de ce que vous m'avez racheté, mais de ce que vous m'avez choisi, parce qu'en l'affaire que vous auiez, ie n'estois pas plus nécessaire que tout autre que vous eussiez voulu racheter. Vous avez voulu que j'eusse ma part en vne chose qui vous deuoit profiter. Mais en ce que vous me preferez aux autres, vous ne faites rien que pour l'amour de moy. C'est pourquoy si pour estre Preteur, il vous falloit nécessairement payer la rançon de dix prisonniers, & que nous ne fussions iustement que dix, pas vn de nous ne vous auroit de l'obligation, parce qu'en nous deliurant, vous ne pouuiez auoir autre égard qu'à vostre

commodité particuliere. Or ie ne suis pas si déraisonnable, que ie n'auouë que vous m'avez fait plaisir, & ie desire qu'il soit aussi bien pour vous que pour moy.

CHAP.
XIV.

Et quoy donc ? si ie vous eusse fait balotter, & que vostre nom se fust trouué du nombre de ceux qu'il m'eust fallu racheter, ne me penseriez-vous rien deuoir ? Si ferois, mais peu de chose ; & ie vous diray quoy. Vous avez fait quelque chose pour moy, de m'auoir fait balotter. Ce que mon nom a rencontré, ie le dois au sort, ce qu'il a pû rencontrer, ie vous le dois. Vous m'avez fait ouuerture à recevoir vostre bienfait. Je sçay bien que i'en dois la meilleure part à la fortune ; mais ie vous suis obligé de ce que sans vous la fortune n'eust point eu le moyen de m'obliger. Quant à ceux qui font des plaisirs mercenaires, & qui ne regardent point à qui, mais pour combien ils le font, ie ne les mets du tout point en compte. Quelqu'un m'a vendu du bled. C'est bien chose certaine que si ie voulois viure il m'en falloit acheter ; mais pourtant ie ne luy suis point tenu de la vie, parce qu'il me l'a fait achepter. Je ne prens point garde combien m'estoit necessaire vne chose sans laquelle ie ne pouuois viure, mais combien ie dois peu sçauoir de gré d'une chose que ie n'aurois point eüe, si ie n'aurois point eu d'argent. Le marchand qui a fait venir le bled ne pensoit point à mes affaires, il vouloit faire les siennes. Au demeurant il est payé, ie ne luy dois rien.

CHAP.
XV.

Vous me direz qu'à ce compte-là vous ne deuez rien ny à vostre Medecin, qui a eu sa piece d'argent quand il vous est venu voir, ny à vostre Precepteur, à qui vous avez payé son landit ; & toutefois ce sont personnes à qui nous portons ordinairement beaucoup d'affection & de respect. Je replique à cela, qu'il est des choses qui valent plus qu'on ne les achete. Nous achetons d'un Medecin des choses qui sont au delà de toute estimation, la vie, & la santé ; d'un Precepteur, la connoissance des bonnes lettres, & la polissure de nostre esprit. Nous ne leur payons donc pas ce qu'ils nous baillent, mais la peine qu'ils prennent, & le retardement qu'ont leurs affaires cependant qu'ils se diuertissent à nous seruir. Ils n'ont pas la recompense de leur merite, mais le salaire de leur occupation. Il y a bien encore vne meilleure raison, mais deuant que de vous la dire, ie veux res-

pondre à l'objection que vous allez ouïr. Il y a des choses qui valent plus que ce qu'on les vend, c'est pourquoy encore que vous les ayez achetées, vous m'en devez quelque chose qui n'est point au marché. Premièrement, qu'importe combien elles valent, puis qu'on est d'accord de ce qu'on en doit payer? Et puis vous-mesme en avez fait le prix, & non pas moy. Elles valent mieux que ce qu'on les a vendues. Oüy, mais on ne les a pû vendre davantage. Les faisons donnent le prix aux choses. Estimez-les tant que vous voudrez, quand elles sont payées aux plus haut prix qu'elles peuvent aller, elles sont payées ce qu'elles valent. Au reste l'acheteur est quitte au vendeur quand il a bien payé ce qu'il a pris. Et puis quand ces choses vaudroient davantage, puis qu'il n'y va rien du vostre, pourquoy les voulez-vous estimer par leur effect & par leur usage, & non pas par la coustume, & selon que les viures sont chers ou à bon marché? Quel payement assez grand sçauriez-vous faire à vn homme qui vous passe dans son vaisseau d'un monde à l'autre, qui en haute mer, quand vous avez perdu la terre de veüe, vous fait tenir vne route asseurée, preuoit les tempestes futures; & plein de sollicitudes, pendant que les autres ne pensent qu'à se donner du bon temps, fait plier les voiles, abastre le mast, tenir toutes choses préparées pour l'inconuenient, ou d'un coup de vague, ou d'un tourbillon? Et toutesfois vous estes quitte à luy d'une chose de si grande importance, quand vous luy avez payé son naülis. Combien estimez-vous le contentement de trouuer vn logis quand vous avez passé quelque fascheuse lande, vn couuert quand il tombe vne grosse pluye, & vne estuue ou vn bon feu quand vous avez bien froid? Tout cela se trouue en vne hostellerie, & cependant nous sçauons combien il nous y doit couster. On ne sçauoit dire combien fait pour nous celuy qui nous estaye vne maison ruyneuse, & la tient suspendue de tous costez, sans autre appuy que celuy de son artifice émerueillable, & toutesfois peu de chose nous acquitte d'un si grand bien. Vne muraille est la seureté de tout vn peuple, contre les incursions des ennemis & des voleurs, & quelquefois il arriuera qu'une seule tour fera la conseruation de l'honneur & de la vie de toutes les familles d'une ville, & neantmoins on sçait combien les matieres en coustent,

& combien les maisons qui les font, doiuent auoir de leur peine par chacun iour.

CHAP. XVI. Il n'y auroit iamais de fin à mes discours, si ie voulois de tous costez vous ramasser les exemples des choses qui ne coustent gueres, & valent beaucoup. Pourquoy donc me dites-vous qu'après auoir payé mon Medecin & mon Precepteur, ie leur dois encore quelque chose, & que le salaire que ie leur baille ne suffit pas à m'acquitter? parce que le Medecin & le Precepteur font quelque contract d'amitié avecque nous, & ne nous obligent pas en la vente qu'ils nous font de leur science, mais au tesmoignage qu'ils nous rendent de quelque particuliere affection en nostre endroit. Et parce, si vn Medecin ne fait autre chose que monter en ma chambre aux heures accoustumées de ses visites, me taster le poux, & m'ordonner viftement ce que ie dois faire ou ne faire pas, sans se soucier autrement de l'euenement de mon mal, quand ie luy ay baillé son salaire, ie ne luy dois rien dauantage, parce qu'il ne m'est pas venu voir comme son amy, mais comme v homme qui l'auoit enuoyé querir. Tout de mesme si vn Precepteur m'a mis au rang du commun, & sans affection particuliere de m'instruire, a versé au milieu de sa classe, ce que i'ay recueilly comme les autres escoliers, il ne faut point qu'il attende rien de moy, que ce qu'on a de coustume de luy payer. Doù vient donc cette grande obligation que nous leur auons? Ce n'est point pour le bon marché d'une chose, qu'ils nous ont vendue moins qu'elle ne valoit, mais pour quelque demonstration qu'ils nous ont faite d'auoir du soin de nous, & de nous vouloir du bien plus que l'ordinaire de leur profession ne les obligeoit. Il n'estoit pas tenu comme Medecin, de faire ce qu'il a fait pour moy. Ma maladie luy a donné de la peur, & ne s'est pas contenté de m'enseigner les remedes, mais il les a luy-mesme appliquez, & s'est assis aupres de moy pour en attendre l'operation. Il s'est trouué à toutes les occasions qu'il a pensé qu'il me pouuoit arriuer quelque accident. Il ne s'est lassé d'aucun seruice; aucun ne luy a esté à charge; il a eu peur quand il m'a oüy plaindre. Il estoit appelé de beaucoup de personnes, mais i'estois seul qui luy trauiillois l'esprit, & ne voyoit les autres qu'autant que mon mal luy en donnoit le loisir. S'il m'a fait ces offices-là, ie luy suis obligé comme

à vn amy, & non point comme à vn Medecin. Si d'un autre costé mon Precepteur s'est efforcé de me faire apprendre quelque chose, s'il a accommodé sa patience à ma tardité, si outre les leçons ordinaires il m'a fait quelques repetitions separément, si par des exhortations il a fortifié la bonté de mon inclination, si par des loüanges il a relevé mon courage, & par des remonstrances excité ma faincantise, s'il a fait sortir mon esprit dehors en dépit qu'il en eust, & par maniere de dire, l'est allé querir avecque la main aux tenebres où il estoit, pour le produire au iour, & ne m'a point auarement dispensé ce qu'il sçauoit, afin qu'il me fust plus longtemps necessaire, mais a desiré me le pouuoir verser tout à vne fois, si i'eusse esté capable de le receuoir, ie suis ingrat si ie ne l'aime & ne l'honore comme l'homme du monde qui m'en a donné le plus d'occasion.

Si ceux qui font les mestiers les plus deshonestes, nous ont fait quelque chose où nous voyons qu'ils ayent pris plaisir de nous bien seruir, nous leur donnons ordinairement quelque piece d'argent par dessus le marché. Nous baillons le vin à vn bastellier, à vn pauvre artisan, & à vn homme mesme qui trauaille chez nous à iournée. Et à ceux de qui nous tenons les sciences, qui sont l'embellissement & l'appuy de nostre vie, nous ne ferons pas ingrats si nous ne pensons leur deuoir autre chose que ce que nous leur auons accordé? Il y a dauantage, c'est qu'en la tradition de cette sorte d'estudes, il se fait vne communication d'esprits; & quand cela est, il n'y a point de doute qu'apres que le Medecin & le Precepteur ont eu le prix de leurs peines, on leur doit encorés celui de leur affection.

Platon ayant passé vne riuere dans vn bac sans que le bastellier luy demandast de l'argent, il pensa que ce fust pour quelque respect particulier qu'il luy portast, & luy dit, qu'il auoit fait plaisir à Platon. Comme puis apres il vid qu'il traitoit les autres de mesme, & generalement ne prenoit rien de personne, il luy dit alors, qu'il n'auoit point fait de plaisir à Platon. Car afin que ie te doie quelque chose, il ne suffit pas que tu me la baillies, mais il faut que tu me la baillies pour l'amour de moy. Si vous iettez de l'argent au milieu du peuple, si i'en ay recueilly quelque piece, vous ne pouuez dire que vous m'ayez obligé. Et quoy donc? ne me deuez-

vous rien ? Non pas en particulier ; ie vous payeray avec tous les autres ce que ie vous dois avec tous les autres.

CHAP. Vous dites donc que ie ne suis point tenu à vn batelier
XIX. qui m'aura passé l'eau, & n'aura rien pris de moy. Ie le dis
voirement. Il fait bien quelque chose de bon, mais non pas
vn bienfait. Car il le fait pour l'amour de luy ; ou quoy
qu'il en soit, il ne le fait pas pour l'amour de vous. Et luy-
mesme ne pense pas vous obliger ; mais il le fait ou pour la
Republique, ou pour le voisinage, ou pour quelque vanité,
ou peut-estre il en attend quelque recompense en gros, qui
vaudra mieux que ce que par teste il en pourroit recueillir.
Et comment donc ? si le Prince donne le droit de bourgeoisie
à toute la Gaule, & à toute l'Espagne quelque immunité,
chaque Gaulois & chaque Espagnol ne luy en aura-t'il point
d'obligation en particulier ? Pourquoi non ? Mais ce ne sera
pas comme d'un plaisir fait à leurs personnes, mais comme
de la portion d'un bien-fait que toute leur Prouince aura re-
ceu. Oüy, mais le Prince ne sçauoit qui i'estois, & fai-
sant cette gratification generale, tant s'en faut qu'il pen-
sast à me faire bourgeois, qu'il ne sçauoit point que ie fus-
se au monde. Ainsi pourquoy luy serois-ie tenu d'une chose,
que quand il l'a faite ie n'estois point en son imagination ?
Premierement il n'a pû penser à faire du bien à toute la Gau-
le, qu'il n'ait aussi pensé de vous en faire, parce que vous
en estes. Et s'il ne vous a designé par quelque marque par-
ticuliere, il vous a compris en celle de vostre nation. Et
puis vous luy deuez vne chose non particuliere, mais com-
mune, & ne la payerez pas comme vne chose que vous de-
uez, mais comme vne contribution, à la reconnoissance
que vostre nation luy en fera.

CHAP. Si quelqu'un preste de l'argent au corps de la Ville d'où
XX. ie suis, ie ne diray point qu'il soit mon creancier, & si ie
fais l'estat de mes debtes, cette partie ne sera point du com-
pte. Toutefois quand il sera question de payer, i'y entreray
pour ma part comme les autres. Par la mesme raison ie sou-
stiens, que ie ne dois rien d'une grace octroyée à ma nation,
parce qu'elle m'a bien esté faite, mais sans me la penser faire,
tant s'en faut qu'on me l'a fist pour l'amour de moy. Toute-
fois i'auoue bien qu'il sera raisonnable qu'il m'en couste
quelque chose, parce que par vn long circuit il en est arrivé

quelque fruit iusqu'à moy. Si on veut qu'une chose m'oblige, il la faut faire en ma consideration. Vous me direz qu'à ce compte-là vous ne devez rien ny à la Lune ny au Soleil, parce que s'ils tournent dans le Ciel, ils ne le font pas pour l'amour de vous. Ils le font pour le bien & pour l'entretènement de l'univers, dont ie suis vne partie, & par consequent ils le font pour l'amour de moy. Dauantage, eux & les hommes ne sont pas vne mesme chose. Car qui fait plaisir pour auoir moyen de s'en faire, ne m'oblige point, parce qu'il me fait instrument de son vtilité. Or on ne peut dire du Soleil & de la Lune, qu'ils nous fassent plaisir avecque dessein de s'accommoder en quelque chose, car en quoy sommes-nous capables de les seruir?

Ie penserois, direz-vous, que le Soleil & la Lune nous voudroient faire du bien s'ils pouuoient ne le vouloir pas. Mais il faut qu'ils se meuuent, & il ne leur est pas possible de s'en dispenser. Qu'ils s'arrestent s'ils peuuent, & laissent leur besogne, s'il est en leur liberté de se reposer. Voyez en combien de façons ie vas refuter cette objection. Celuy-là ne veut pas moins, qui ne peut ne vouloir pas. Au contraire on ne scauroit avec vn meilleur argument prouuer qu'une volonté soit ferme, que de dire qu'elle n'a pas mesme moyen de se changer. Vn homme de bien ne scauroit ne faire point ce qu'il fait; car s'il ne faisoit ce qu'il fait, il ne seroit pas homme de bien. Et par cette mesme raison il ne peut faire de bienfait, parce qu'il fait ce qu'il doit, & il ne peut ne le faire point. Dauantage, il y a bien de la difference de dire, Il ne peut ne le faire point, parce que vueille ou non, il est contraint de le faire, ou bien il ne peut ne le vouloir point. Car s'il luy est force de me faire du bien, i'en ay l'obligation à celuy qui le contraint, & non point à luy s'il faut qu'il le vueille; mais pour cette raison qu'il ne peut rien vouloir de meilleur, c'est luy-mesme qui se contraint. Ainsi ce que ie ne luy deuois point parce qu'il est contraint, ie le luy dois parce qu'il se contraint soy-mesme. Qu'ils cessent de vouloir, dites-vous. Represente vous qu'il n'y a homme si hors du sens, qui n'auoue que c'est vrayement vne volonté, que celle qui ne peut cesser ou changer quand bon luy semble sans qu'il luy en arriue mal, & qu'au contraire on ne peut rien imaginer qui ait tant de volonté, que ce qui en

CHAP.
XXI.

a vne si ferme & si certaine, que l'éternité mesme n'est pas capable d'y mettre fin. Seroit-il possible que celuy voulust, qui peut déuouloir en vn moment, & que celuy ne semblast pas vouloir, de qui la nature est insusceptible de ne vouloir point ?

CHAP.
XXII.

Or sus, dites-vous, qu'ils s'arrestent, s'ils le peuuent faire. C'est comme si vous disiez, Que tous ces corps lumineux, distinguez par espaces, & rangez pour estre les sentinelles de l'vniuers, quittent leurs places; Que par vne confusion subite les astres choquent les astres; Que par la rupture de la concorde des choses tout ce qui est au Ciel tombe en la terre; Que cette contexture, de qui la vifesse n'est point imaginable, rompe à my-chemin ses vicissitudes promises iusques à tant de siecles; Que ce qui va & vient à cette heure alternatiuement avec ses contre poids reglez pour tenir le monde en son égale temperature, soit embrasé par vne soudaine combustion; Que tant de diuersitez ne soient plus qu'une chose; Que le feu possede tout, qu'une obscurité relente luy succede, & que les Dieux mesmes tombez au fonds d'une abyssme, soient compris en cette vniuerselle calamité. Le démenty qu'on vous donneroit, cousteroit bien cher. Toutes ces choses-là vous profitent en dépit que vous en ayez; & quoy que leurs mouuemens ayent vne plus grande & premiere cause, si est-ce qu'ils se font pour l'amour de vous.

CHAP.
XXIII

Adjoustez-y à cette heure; que les Dieux ne peuuent estre contrainsts par vne puissance externe, & n'ont rien qui les commande que leur eternelle volonté. Ils ont estably vn ordre pour ne le changer iamais. Ainsi ne peut-on dire que peut-estre ils voudroient bien ne faire point ce qu'ils font, parce que s'il est des choses qu'ils ne puissent faire cesser, c'est que par vn arrest precedent ils ont ordonné qu'elles perseuereroient iusques à la fin. Iamais ils ne se repentent de leur premier aduis. Aussi pour n'en mentir point, il ne leur est pas permis de le retracter. Ce n'est pas que si leur propre force les retient inuariables en leurs resolutions, il y ait du manquement en leur puissance, mais parce qu'ils ne se peuuent fouruoyer des choses qui sont parfaitement bonnes, & que par vn decret immuable ils se sont eux-mesmes commandé de marcher de cette façon. Or en ce premier
establis-

establiſſement par lequel ils reglent le monde, ils ſe ſouvi-
rent de l'homme, & mirent en toutes choſes quelque vertu
capable de ſervir à ſa commodité. Si bien que les aſtres ne
font pas ſeulement leurs courſes pour eux-mêmes, mais
auſſi pour nous, comme eſtant vne partie de la beſogne auſſi
bien qu'eux. Nous ſommes donc obligez au Soleil, à la Lune,
& généralement à tous les corps celeſtes, parce qu'encore
qu'ils ſe leuent & marchent pour de plus dignes ſujets que
nous ne ſommes, ſi eſt-ce qu'en allant à des choſes de plus
de merite, ils ont cette vertu de nous faire du bien en paſ-
ſant. Et puis il y faut adjouſter, que le bien qu'ils nous font,
vient par deliberation, & non fortuitement. Ce qui eſt vn
autre argument de l'obligation que nous leur auons; parce
qu'ils ne ſont point ignorans du bien qu'ils nous font, que
nous n'en receuons rien que long-temps auparauant ils ne
ſçaſſent que nous le deuons recevoir. Et bien qu'ils ayent
vn plus haut deſſein, & vn plus grand fruit de leur action
que de conſeruer les choſes mortelles, neantmoins dès le
commencement du monde cét eſprit vniuerſel a pris la peine
de rechercher nos vtilitez, & de regler toutes choſes en
ſorte qu'il fit paroître que nous n'auons pas eſté le dernier
object de ſon imagination. Nous deuons du reſpect à ceux
par qui nous ſommes en ce monde, & cependant aſſez de
fois l'homme & la femme ſ'aſſemblent, qu'ils ne penſent
pas à faire des enfans. Nous n'en pouuons pas autant
dire des Dieux, parce que la prouiſion qu'ils nous ont
faite d'alimens & de toutes choſes neceſſaires, nous dé-
mentiroit. Tant de choſes qu'ils ont engendrées pour no-
ſtre vſage, monſtrent bien le ſoin qu'ils ont apporté à nous
engendrer. Nature deuant que de nous faire, a penſé à
nous. Nous ne ſommes pas de ſi peu de choſe, que nous luy
ſoyons tombez des mains, ſans qu'elle en ait rien apperceu.
Regardez quelle iuriſdiction nous auons, & combien l'em-
pire de l'homme eſt hors de l'homme. Regardez iuſques où
nos corps ont liberté de ſe promener; elle n'a point borné
leur courſe par les extremitéz de la terre, mais elle leur a
permis de paſſer par toutes les parties d'elle-même. Regar-
dez ce qu'oſent les eſprits des hommes, comment ils ont
ſeulement la connoiſſance des Dieux, comment ils les cheriſſent,
& ſ'éleuent à la contemplation des choſes celeſtes. L'homme

n'est point vne besogne tumultuaire & faite sans y penser. C'est la premiere piece des ouvrages de Nature, & celle de qui, ou pour le moins à qui elle a plus de sujet de se glorifier. Quelle frenesie est-ce de mettre en dispute le bien que les Dieux donnent aux hommes? Quelle reconnoissance doiuent esperer de nous ceux à qui nous n'en pouuons faire, qu'il ne nous couste quelque chose, si nous ne voulons pas seulement confesser d'estre obligez à ceux qui nous font iournellement vne infinité de biens, qui ne se peuuent laisser de nous en faire, & qui les font avec intention de n'en auoir iamais rien? De quelle peruerse inclination procede cette ingratitude, de ne vouloir rien deuoir à quelqu'un, pource qu'il ne s'offense point contre ceux qui desauoient le plaisir qu'il leur a fait, & tirer de la continuation & l'entre-suite de ses bienfaits vne consequence qu'il faut qu'il donne par necessité? Dittes, le ne veux point de ses bienfaits; Qu'il les garde; Qui luy en demande? & adjoustez à ces paroles toutes celles qu'une ame qui n'a point de honte, est capable d'imaginer. Pour cela vous ne ferez point cesser sa liberalité. Vous ne la sentirez pas moins pour la méconnoistre, & ce qui est encore plus genereux, il vous fera du bien au mesme temps que vous direz du mal de luy.

CHAP. Ne voyez-vous point comme les peres contraignent leurs
XXIV enfans, tous petits & delicats qu'ils sont, à souffrir les choses qui leur sont salutaires? S'ils pleurent ou repugnent, ils les caressent, & de peur que leur laissant les membres libres en vn aage qui n'a point encore de iugement, ils ne s'y donnent quelque entorce, ils les serrent pour les tenir droits, & les rendre de belle taille. Au partir de là ils les enuoyent à l'escole, avec menaces, s'ils ne font leur deuoir d'estudier. Puis comme desia les ans leur apportent cette audace inconsiderée qui leur est ordinaire, ils taschent de leur faire couler en l'ame la frugalité, la pudeur & les bonnes mœurs. S'ils ne les reçoient volontairement, ils les leur appliquent par la rigueur. Et enfin comme l'aage les a mis au rang des hommes, & qu'ils doiuent se conduire d'eux-mesmes, si pour leur mauuaise inclination ils rejettent les auis qu'on leur donne, on tente par la force l'amendement que par la douceur on leur a inutilement procuré.

Ainsi des bienfaits que les enfans reçoivent des peres, les plus grands sont ceux qui leur sont faits sans qu'ils en ayent ou la connoissance, ou la volonté de les recevoir.

A cette maniere d'ingrats & qui rejettent les bienfaits, CHAP. non pour ne les vouloir, mais pour n'estre pas tenus de s'en XXV. reuancher, ressemblent certains autres, qui au contraire de ceux-cy sont trop ardens & trop precipitez à reconnoistre, & prient ordinairement, qu'il arriue quelque mal-heur à ceux qui leur ont fait plaisir, afin de leur pouvoir tesmoigner qu'ils s'en souuiennent, & qu'ils ne desirent rien tant que de s'en acquitter. La question est, s'ils font bien, & si leur zele a de la pieté. Je trouue qu'ils font comme ces esprits passionnez pour vne femme, qui font des souhaits qu'elle soit contrainte par quelque accident de quitter le pais, à fin de luy faire compagnie en son bannissement; qu'elle soit pauvre, afin de luy faire connoistre qu'ils n'ont rien qui ne soit à elle; qu'elle soit malade, afin de ne bouger du cheuet de son lit, & meriter sa bonne grace par la diligence qu'ils apporteront à l'assister; enfin, amoureux comme ils sont, ils font des vœux que des ennemis n'auroient pas le courage de s'imaginer. C'est pourquoy vous voyez souuent vne haine & vne amitié furieuse finir de mesme façon. Il en prend de mesme à ceux qui desirent des inconueniens à leurs amis, afin de les en deliurer, & se veulent faire passage au bienfait par vne injure, au lieu qu'ils feroient mieux de se reposer, que par vne méchanceté chercher l'occasion de faire bien. Que diriez vous d'un pilote qui souhaitteroit le mauvais temps, des tempestes, & des tourbillons de vent, pour donner à sa sùffisance plus de recommandation par le peril; ou de quelque General d'armée, qui prieroit les Dieux, que l'ennemy avec un grand nombre d'hommes le vinst attaquer dans son retranchement, comblast son fossé, mist le desordre & l'espouuante en ses troupes, passast sur le ventre à ceux qui resisteroient, & desia vainqueur absolu plantast ses drapeaux sur les portes, afin que les choses semblant par cet accident du tout renuersées & hors d'esperance de salut, il eust dauantage de gloire à les releuer par sa valeur? C'est faire venir ses bienfaits par un detestable chemin, de souhaitter que la fortune combatte celuy qu'on desire deffendre, & mettre par terre celuy qu'on se promet

de redresser. C'est vn naturel inhumain, & peruerfement ambitieux de reuanche, de faire des vœux contre celuy qu'avec honneur on ne peut abandonner.

CHAP.
XXVI.

Mais mon vœu, direz-vous, ne luy porte point de preiudice. Je luy souhaite le remede aussi-tost que le peril. Cela s'appelle que vous auoüez que vous faites quelque mal, mais non pas tant, que si vous luy souhaitiez le peril sans le remede. Ce sont de mauuais traits, de plonger vn homme en l'eau pour l'en tirer, l'abbattre pour le redresser, & l'enfermer pour le mettre en liberté. L'intention d'vne iniure ne peut estre bienfait, & il n'y a iamais de merite à faire cesser vn inconuenient que vous auez fait naistre. J'aime mieux que vous ne me blessiez point, que de me guerir. Vous me pouuez obliger de me guerir si ie suis blessé, mais non pas de me blesser pour estre guery. La cicatrice ne donne iamais de contentement, que quand on se souuient de la playe; & si nous prenons plaisir de la voir reprise, c'est en sorte que nous aimerions encores mieux qu'elle n'eust du tout point esté. S'il y a de l'inhumanité de faire ce souhait contre vne personne qui ne nous a iamais fait plaisir, combien pensez-vous qu'il y en ait dauantage contre ceux à qui vous auez de l'obligation?

CHAP.

XXVII.

Oüy, mais ie souhaite quant & quant d'auoir moyen de le secourir. Premièrement, si ie vous arreste à la moitié de vostre vœu, vous estes ingrat. Je ne voy pas encore le remede que vous y voulez apporter, mais ie voy bien ce que vous desirez qu'il souffre. Vous luy souhaitez du trouble d'esprit, du soucy, de la peur, & quelque chose encore de pire afin qu'il ait besoin d'estre secouru. Ces souhaits-là sont contre luy. Vous souhaitez qu'il ait besoin de vostre aide. Cettuy-cy est pour vous. Vous auez enuie de payer, & non pas de le secourir. Qui se precipite de cette façon, cherche d'estre quitte, & non pas de s'acquitter. Ainsi toute l'honnesteté qui peut estre en ce que vous souhaitez, est ingratitude & vilenie. Car vous ne desirez pas d'auoir moyen de luy rendre le plaisir qu'il vous a fait, mais qu'il ait besoin de vous en requerrir. Vous prenez le haut du paué, & ce qui fait mal au cœur à dire, vous faites mettre à vos pieds celuy qui vous a fait plaisir. Combien feriez-vous plus honnestement de luy deuoir avec vne bonne affection, que de

chercher vn mauuais moyen de le payer. Il y auroit moins de mal à luy nier la dette, il n'y perdrait que ce qu'il y auroit mis. Mais vous le voulez voir par la ruine de ses affaires, reduit à vous faire hommage, & si abattu par le changement de sa condition, qu'il ait le creue-cœur de voir ses bienfaits au dessus de luy. Voulez-vous que ie die que cela soit vne bonne volonté? faites vos souhaits deuant celuy pour qui vous les faites. Appelez-vous vœu, ce qui se peut diuiser entre l'amy & l'ennemy, ce que l'on croiroit sans doute d'un ennemy, si vous n'eussiez point dit les dernieres paroles? Il s'est trouué des ennemis qui ont souhaitté de prendre des villes pour en empescher le pillage, & de vaincre des ennemis pour leur donner la vie; & cependant ces vœux-là ne laissent pas d'estre des vœux d'ennemis, & tout ce qu'il y a de douceur ne vient qu'après la cruauté. Mais enfin quelle opinion peut-on auoir d'un vœu, de qui le succès n'est si formidable à personne qu'à celuy pour qui il est fait. Vous luy faites courre grand' fortune, de luy bailler les Dieux pour assaillans, & vous pour defendeur. Les Dieux mesmes y sont injuriez, en ce que des deux costez de la medaille, vous prenez le plus beau pour vous; car afin que vous profitiez, vous voulez qu'ils nuisent. Si vous pratiquiez vne accusation contre luy, & qu'en suite vous la fissiez cesser; si vous l'embroüilliez en quelque procez, & l'en debrouillassiez tout aussi-tost, qui douteroit que vous ne fussiez vn méchant homme? Quelle difference y a-t-il de tenter ces inconueniens par vne fraude, ou de les procurer par vn vœu, sinon que vous luy donnez plus forte partie. Ne demandez point quel tort vous luy faites. Vostre vœu est superflu, ou injurieux, & injurieux mesme quand il ne réussiroit point. Ce que vous ne pouuez est vne grace de Dieu, ce que vous desirez est vne injure. C'est assez. Il a dequoy vous sçauoir mesme gré que si vous l'auiez fait.

Vous repliquez, que si vos vœux eussent succédé à le met-
tre en peine, ils eussent aussi succédé à l'en tirer. CHAP. XXVIII.
Premiere-
ment; vous luy desirez vn danger certain, sous espoir d'une assistance qui ne l'est pas. Mais prenons le cas que l'un & l'autre soit certain, si est-ce que tousiours ce qui le fasche marche deuant. Et puis, voulez-vous connoistre la condition de vostre vœu? Imaginez-vous que le mauuais temps vous a

surpris en haute mer, & que vous ne sçavez en quelle part vous devez chercher le port. Quelle gescne pensez-vous qu'ait soufferte celuy qui a eu faute, encores qu'il ait trouué du secours? celuy qui a eu peur, encores qu'il ait esté garanty? celuy qui a esté en prison & sur la sellette, encores qu'il ait eu Arrest d'absolution? Iamais la fin d'une crainte n'est si douce, qu'une securité solide & inébranlée ne soit beaucoup plus agreable. Souhaitez d'auoir moyen de me rendre ce que j'ay fait pour vous, quand j'en auray besoin, & non pas que j'en aye besoin afin que vous ayez moyen de me le rendre. Vous ne me souhaitez rien que vous ne fissiez vous-mesme si vous en auiez le moyen.

CHAP. Combien pensez-vous que ce veu seroit plus honneste? Je
XXIX luy desire si bonne fortune, qu'il ait tousiours moyen de faire plaisir, & iamais besoin d'en recevoir. Que la matiere d'obliger les hommes luy afflue de toutes parts en telle abondance, que iamais il n'ait sujet de regretter de ne le pouoir faire, ny de se repentir de l'auoir fait. Que la multitude de ceux qui auront de la reconnoissance & du ressentiment en son endroit, prouoque son naturel, disposé de luy-mesme à l'humanité, à la misericorde, à la clemence, mais que iamais il n'ait occasion de les employer. Qu'il soit reconciliable à ceux qui le rechercheront, & ne soit point en peine de se reconcilier à personne. Que tousiours la fortune également indulgente, l'accompagne d'une felicité si continuelle, que ceux qu'il obligera ne luy puissent iamais faire autre payement, que de confesser qu'ils luy sont obligez. Combien auriez vous plus de raison de faire ces vœux, qui vous acquittent aussi-tost que les autres, & qui ne vous remettent point à d'autres occasions pour vous acquitter? Car qui nous garde que nous ne puissions reconnoistre vn bienfait à l'endroit de ceux à qui la fortune n'a rien nié de tout ce qui se peut desirer? Vn aduis fidele, vne conuersation assidue, vn entretien de bonne grace, plaisant sans estre flatteur, des oreilles aux deliberations, seures, & secretes, & vne priuauté de communication, ne sont-ce pas choses qui nous peuuent acquitter aux plus grands à qui nous sçaurions estre obligez? Iamais les prosperitez n'ont mis vn homme en lieu si seur, que n'auoir faute de rien ne luy fasse auoir faute d'un amy.

Toute autre occasion de nous reuancher ne peut estre que CHAP.
triste; & tant s'en faut qu'on fasse bien de desirer qu'elle ar- XXX.
riue, qu'au contraire il faut faire des vœux qu'elle n'arriue
point. Ne pouuez-vous estre quitte, que les Dieux ne soient
courroucez? Quand autre chose ne vous montreroit la faute
que vous faites, ne la voyez-vous pas en ce que celuy à qui
vous desirez de vous reuancher, est bien plus heureux que
vous luy demeuriez ingrat? Figurez-vous la prison, les fers,
la misere, la seruitude, la guerre, la pauureté. Ce sont les
matieres de vostre souhait, c'est où vous enuoyez ceux qui
ont contracté avecque vous. Pourquoi ne desirez-vous plus-
tost du bien à celuy qui vous en a fait? Auez-vous peur de
ne pas trouuer dequoy vous reuancher? Ne vous en mettez
point en peine, c'est vne matiere dequoy vous ne manque-
rez point. Croyez-vous qu'un homme puisse estre si riche,
qu'on ne luy puisse payer ce qu'on luy doit. Je vois bien
que ie vous fais languir, il faut que ie vous oste de peine.
Quand l'opulence & la felicité de celuy qui vous a fait du
bien, ne vous laisseroit auoir moyen quelconque de vous
reuancher, ie vous vais dire vne chose dequoy les plus con-
tentes fortunes ont affaire & que n'ont point ceux qui ont
tout; C'est vne personne qui parle franchement, & qui
trouuant vn homme engagé parmy des conteurs de fables,
& par l'accoustumance d'ouïr leurs piperies, priué de con-
noissance & de iugement, l'a tiré d'entre leurs mains, &
luy a ouuert les yeux pour connoistre le mensonge, & ne
consentir qu'à la verité. Ne voyez-vous pas en quels preci-
pices les iette la liberté qu'ils suppriment, & la fidelité qu'ils
raualent à des obeïssances seruiles? parce que n'estant pas
chose seure de leur persuader ou dissuader ce qu'on estime
le meilleur, ceux qui sont aupres d'eux tournent leurs ima-
ginations à la flaterie, & comme en vne contention pro-
fitable, ils disputent à qui sera le plus artificieux à les trom-
per. De là viennent les fausses impressions qu'ils prennent
de leurs forces, & que se croyant estre aussi grands qu'on
leur dit qu'ils sont, ils s'attirent des guerres perilleuses sur les
bras, rompent des paix vtils & necessaires, versent le sang
d'une infinité d'hommes, & quelquefois le leur, pour vne
passion à laquelle personne n'ose contredire, s'opiniaïstrent
sur la certitude qu'ils s'imaginent en des choses incertaines,

craignent de fléchir autant que d'estre vaincus , se promettent de la perpetuité en ce qui branle à cause de l'excès de sa hauteur , & bien souuent se font tomber leurs Estats sur leurs testes , pour n'auoir pas connu qu'en ce theatre de leur pompe , brillante de vanitez passageres , & de biens perissables , aussi-tost qu'ils ont cessé de pouuoir ouyr les choses veritables , ils deuoient cesser aussi d'esperer aucun heureux euenement.

CHAP. XXXI. Xerxes se preparant à la guerre contre la Grece , encore que de luy-mesme il fust assez ambitieux , & qu'il n'apprehendast gueres la caduque foiblesse des choses du monde , il n'y eût pas vn des siens qui ne contribuast de quelque chose à le fortifier en sa vanité. L'vn disoit , que les Grecs n'attendoient pas la declaration de la guerre , mais s'enfuiroient à la premiere nouuelle d'un tel appareil. Vn autre , qu'il n'y auoit point de doute qu'un si grand nombre d'hommes ne fust suffisant de renuerfer toute la Grece , non seulement de la conquerir. Qu'il n'y auoit rien à craindre , sinon que les villes ne fussent abandonnées , & qu'en ces grandes solitudes vn tel equipage ne fust inutile , faute de resistance qui donnast occasion de l'employer. Vn autre , que le monde auroit de la peine à loger cette armée , qu'il n'y auroit pas de la mer assez pour ses vaisseaux , que les soldats ne sçauoient où camper , qu'il ne trouueroit point de plaine qui ne fust trop petite pour mettre sa caualerie en bataille , & que quand tout ce qu'il y auoit de mains en son armée tireroient vne flèche l'air auroit trop peu d'espace pour les recevoir. Entre toutes ces brauades , & autres semblables , que chacun inuenoit pour plaire à cet homme desia furieux de la bonne opinion qu'il auoit de soy-mesme , il n'y eut que Demaratus Lacedemonien , qui luy dit que cette grande multitude de laquelle il se glorifioit , luy sembloit vne masse pesante & indigeste , qui deuoit faire peur à celuy qui la menoit ; qu'il y auoit du poids , mais non pas de la force ; que iamais on ne peut conduire ce qui n'a point de mesure ; que ce qu'on ne peut conduire , ne peut durer. Vous trouuerez , dit-il , en la premiere montagne , les Lacedemoniens qui vous montreront ce qu'ils sçauent faire. Tous ces milliers de peuple s'arrestent deuant trois cens hommes , qui aussi fermes que s'ils estoient fichez en terre , garderont le pas qu'ils auront en

en garde, & le boucheront de leurs propres corps, avec vne obstination si grande, que toute l'Asie ne suffira pas à les déloger. L'effort de tout le genre humain réduit en corps d'armée, sera soustenu par vne poignée de gens. Après que la mer se sera laissé gourmander à vostre arrogance, vne petite sente se mocquera de vous; & quand vous aurez compté la perte que vous ferez au passage des Thermopyles, vous sçaurez dire combien vous pourra couster le reste. Vous sçaurez qu'on vous peut faire fuir, quand vous aurez sçeu qu'on vous peut faire demeurer. Il n'y a point de doute qu'en beaucoup de lieux tout ne fuye deuant vous, & que d'arriué vous ne portiez de l'estonnement où vous passerez, comme vn torrent nouuellement débordé. Mais après qu'ils se seront reconnus, ils se rassembleront de tous costez, vous affoibliront par vos propres forces, & vous ruynent à la fin. Ce qu'on met en auant est vray, qu'il y a trop peu de terre pour vn si grand appareil; mais c'est ce qui vous gastera. La Grece aura dequoy vous vaincre, parce qu'elle n'aura pas dequoy vous loger. Vous ne vous y pourrez pas remüer tout à la fois, & ce qui sera vostre ruïne, quand il y aura quelque desordre en vn quartier, ou quelque chose y branlera par quelque effort qu'y feront les ennemis, vous ne pourrez y remedier à propos. Il y aura long-temps que vous aurez esté défait, & vous ne penserez pas auoir esté combattu. Au demeurant, ne vous imaginez pas que ce que vous avez tant d'hommes que vous mesme n'en sçauiez pas le nombre, soit cause qu'on ne vous puisse faire teste. Il n'y a rien de si grand qui ne soit perissable; & quand il n'arriuerait autre mal-heur, la seule grandeur est capable de ruiner ce qu'on estime le plus assuré. Les choses se passerent comme Demaratus les auoit predites. Ce Prince, qui faisoit trembler le Ciel & la terre, & qui changeoit en vn instant la forme d'une chose qui l'auoit empesché, fut arresté par vne compagnie de gens de pied, & par autant de défaites qu'il tenta de combats, & reconnut combien il y a de difference d'une armée à vne multitude confuse de peuple, qui n'est point aguerri. Ainsi, plus miserable de honte que de perte, il remercia Demaratus de ce que seul il luy auoit dit la verité, & luy permit de demander ce qu'il voudroit.

Il luy demanda de pouuoir entrer dans Sordis, qui est la ville capitale de l'Asie, porté dans vn chariot, & la tiare droite sur la teste, qui estoit vne grandeur reseruée à la seule personne du Roy. Il meritoit bien de n'auoir point la peine de demander de recompense. Mais voyez, ie vous prie, la misere de cette nation, qu'en vn si grand nombre d'hommes, il ne se trouuast personne de qui le Roy pût ouïr la verité, que celuy qui se pouuoit resoudre de la dire à ses despens.

CHAP.
XXXII.

Auguste relegua sa fille, impudique si iamais femme le fut, & sans penser au tort qu'il se faisoit, il fit sçauoir à tout le monde la vergogne de sa maison. Il publia comme elle receuoit les hommes par troupes, passoit les nuits à faire des collations en tous les quartiers de la ville, n'exemptoit pas mesme de ses ordures le Tribunal, où son pere auoit fait l'Edict contre les adulteres, & se trouuoit tous les iours à la statue de Marsyas, où de simple adultere, deuenue coureuse publique, elle se contentoit à son aise, & s'abandonnoit à toute sorte de licence avec des hommes qu'elle ne connoissoit point. Il falloit plutôt cacher toutes ces ordures, que s'en venger; car la honte de certaines choses réjallit aussi sur celuy-là mesme qui s'en vange. Cependant il ne s'en estoit pû taire. A quelque temps de là, comme sa colere fut passée, & que la honte luy fust reuenue, soupirant de n'auoir pû taire ce qu'il auoit si long-temps ignoré, il s'écrioit ordinairement, le n'en ferois pas où ie suis, si Agrippa ou Mecenas eussent vescu. Tant il estoit mal-aysé à celuy qui auoit tant de milliers de peuples sous sa domination, de recouurer seulement deux hommes qu'il auoit perdus. On luy auoit taillé des legions en pieces, il en eut aussi-tost leué de nouuelles. Son armée de mer auoit esté perduë, il ne fust gueres qu'il n'en eust vne autre sur l'eau. Le feu luy auoit consumé quelques bastiments, il en eust incontinent réedifié de plus magnifiques. Mais en toute sa vie il ne pût trouuer de quoy remplir les places d'Agrippa & de Mecenas. Qu'en dois-je penser? Estoit-ce qu'il n'en trouuoit point qui fussent de leur merite, ou que par dégoust il aimast mieux auoir matiere de se plaindre, que la peine de chercher. Ne nous figurons pas qu'Agrippa & Mecenas eussent de coutume de luy dire la verité, & que s'ils eussent esté

en vie ils n'eussent dissimulé comme les autres. Mais c'est chose qu'on void ordinairement , qu'un grand pour faire dépit à ses seruiteurs presens, magnifie ceux qu'il a perdus; & parce qu'il est hors de danger de les ouïr iamais, il leur donne hardiment la gloire d'auoir esté libres à luy dire la verité.

Mais pour reuenir d'où ie suis party, vous voyez que CHAP.
sans beaucoup de peine on se peut reuancher à l'endroit de ceux XXXIII.
là mesmes que la fortune a portez au haut de sa gloire. Dites-leur, non ce qu'ils prennent plaisir d'ouïr, mais ce que toute leur vie ils prendront plaisir d'auoir ouy, Que leurs oreilles, où il n'entre que des flatteries, reçoient quelquefois vne parole de verité. Donnez-leur vn bon auis. Vous demandez ce que vous pouuez faire pour eux, faites que leur felicité ne les aueugle point; qu'ils sçachent que s'ils n'ont beaucoup de mains, & bien fideles, qui leur aydent, il ne leur est pas aisé de la retenir. Aurez-vous peu fait pour eux, quand au lieu de cette folle imagination qu'ils ont d'une eternelle grandeur, vous leur aurez fait connoistre que le sort ne peut donner que des choses casuelles, que ce qui nous vient au petit pas, s'en retourne à toute bride; & qu'on ne descend point par eschellons comme on est monté, mais que bien souuent de la tres-haute fortune à la tres-basse, il y a si peu de chemin, qu'il se trouue fait deuant que l'on s'en soit apperceu. Vous ne sçavez point le prix de l'amitié, si vous ne iugez qu'en donnant vn amy à vostre bienfaicteur, vous luy donnez vne chose rare, non seulement en vne maison, mais en tout vn siecle, & dequoy l'on trouue qu'on a le moins quand on s'est imaginé d'en auoir le plus. Et quoy? pensez-vous que ce soient autant de vos amis, que ceux qui sont aux roolles que vostre nomenclateur porte en la memoire ou en la main? Pensez-vous que ce soient amis, que ceux qui par troupes se rendent tous les iours à vostre porte, & qui approchent de vous plus ou moins, selon le prix que vous mettez vous-mesmes à leurs qualitez? C'est vne coustume qu'ont tousiours eüe les Roys, & ceux qui les imitent, de faire de leurs amis comme du peuple d'une ville, qu'on diuise par ordres, afin que chacun tienne le rang de sa condition. C'est vne vanité de grands, de vouloir qu'on fasse grand cas de pouuoir entrer chez eux, & d'estre le plus près de

leur porte, pour entrer, quand on l'ouvrira, le premier dans leur maison, où il y a tant d'autres portes, qu'après qu'on y est entré, on se trouue encore dehors.

CHAP. XXXIV Caius Gracchus, & apres luy Liuius Drusus, furent les premiers qui amenerent cette mode à Rome de faire distinction de ceux qui leur venoient faire la cour, & d'en faire entrer les vns au cabinet, & les autres à la chambre, & laisser le reste se promener à la salle ou à la basse-court. Tellement qu'ils faisoient compte d'auoir des amis de plusieurs sortes, & en effet ils n'en auoient point du tout. Appelez-vous amy, celuy à qui on designe la place pour vous saluer? Pensez-vous que la foy d'un homme vous soit ouuerte, à qui vostre chambre est si fermée, qu'il y frappe deux heures, & si enfin on luy ouure, c'est si peu, qu'il faut qu'il se tourne de costé pour y entrer? Attendez-vous vne parole franche & veritable, d'un qui n'oseroit vous dire *bonjour*, qui est vne parole publique, & permise indifferemment à tous ceux qu'on ne connoist point, que son rang de parler ne soit venu? Allez chez qui vous voudrez de ceux-cy qui mettent toute vne ville en rumeur pour leur faire la cour; quand vous y verrez les ruës pleines, & les chemins couuerts d'allans & de venans, souuenez-vous que vous estes en vn lieu où il y a bien des hommes, mais pas vn amy. C'est au cœur que les amis se trouuent, & non pas en vne basse-court. C'est au cœur qu'il les faut receuoir, loger & retenir, avec vne affection où tous les sentimens contribuent quelque chose. Apprenez cette leçon aux grands, vous les payez de tout le bien que vous en sçauriez receuoir. Vous avez mauuaise opinion de vous, si vous pensez ne pouuoir seruir qu'à ceux qui sont en affliction. Si vous estes capable de vous bien conduire en toutes fortunes, aux douteuses prudemment, courageusement aux mauuaises, & discrettement aux bonnes, il ne se peut presenter aucune chose où vous ne puissiez faire quelque office à vostre amy. Ayez cette resolution, de ne l'abandonner point quand il aura besoin de vous. Cette vie est assez fertile en tumultes & en miseres; vous ne chommerez point de sujets pour donner de l'exercice à la volonté que vous avez de l'assister. Comme celuy qui desire du bien à quelqu'un pour y auoir part, encores qu'il semble penser aux affaires d'autrui, a soing toutefois des siennes;

ainsi qui desire de voir son amy en quelque peine , pour y subuenir & l'en dégager , il monstre son ingratitude , & qu'il en fait si peu de cas , qu'il est content de s'acquitter aux despens de quelque incommodité qu'il en puisse receuoir. Il y a ie ne sçay quoy qui luy pese , il se veut descharger. Il y a bien de la difference d'auoir hasté de reconnoistre vn bienfait , pour le rendre , ou pour ne le deuoir point. Qui a enuie de rendre , attendra la commodité de son bienfacteur , & la desirera. Qui ne pense qu'à estre quitte , ne se souciera pas de quelle façon il y arriue ; ce qui est vn argument indubitable d'vn homme qui n'a rien de bon dans le cœur.

Il y a de l'ingratitude en cette precipitation. Je ne le vous CHAP.
sçauois mieux exprimer , que de repeter ce que ie vous ay XXXV.
dit. Vous n'avez pas enuie de rendre le bien qu'on vous a fait , mais de vous depestrer. Il m'est aduis que ie vous oys dire , Ne seray-ie iamais hors d'auecque cét homme. Quand ie deurois remüer le Ciel & la terre , il faut que i'en sorte. Si vous desiriez de vous acquitter du sien , vous confesseriez que ce seroit vn payement où il n'y auroit point d'apparence ; & toutesfois il y en a encores moins en ce que vous desirez , parce que par vne cruelle imprecation vous maudissez vne teste que vous deuriez reuerer avecque religion. Si vous luy souhaitiez tout haut qu'il fust pauvre , qu'il fust prisonnier , qu'il n'eust pas dequoy viure , ou qu'il mourust , ne feriez-vous pas connoistre au monde vostre inhumanité ? Mais quelle difference trouuez-vous de le dire ou de le penser ? Seriez-vous en vostre bon sens si vous faisiez ces souhaits-là pour vous ? Allez à cette heure , & vous louez d'vne reconnaissance qu'vn ingrat mesme auroit horreur d'imaginer , si ce n'est que ne se contentant pas de nier sa dette , il se voulust declarer ennemy de celuy qui l'auroit obligé.

Quel iugement feriez-vous d'Ænée , s'il auoit desiré que CHAP.
sa ville fust prise , pour auoir l'honneur de porter son pere XXXVI.
sur ses espauls hors du peril de la captiuité ? Que diriez-vous des ieunes gens de Sicile , s'ils auoient souhaité l'inflammation extraordinaire du Montgibel , afin que par l'office qu'ils firent à leurs peres , leurs noms fussent mis entre les exemples , & leur pieté renduë memorable en la bouche de tous les siecles à venir ? Rome ne doit rien à Scipion , s'il desira la continuation de la guerre Punique pour auoir l'honneur de

la mettre à fin; & ne doit rien non plus aux Decies qui moururent pour elle, s'ils auoient désiré de la voir en vne extremité qui n'eust point de remede, que leur resolution de se perdre pour la sauuer. C'est vne infamie à vn medecin de se donner de la pratique. Il s'en est trouué qui pour faire des cures de reputation, ayant irrité les maladies, les ont enfin rendues mortelles, ou mis les malades en tel estat, qu'il leur a fallu souffrir des gesnes & des cruautéz desesperées, auant que de pouuoir estre gueris.

CHAP. Hecaton recite que Callistratus allant en exil avec quel-
XXXVII. ques autres, qui par les menées de certains seditieux estoient bannis avec luy, comme vn d'entre-eux souhaitoit que la ville se vist en si mauuais termes qu'on fust contraint de les r'appeller, il respondit que deuant que cela fust, il prioit les Dieux qu'il ne pût iamais y retourner. Rutilius Romain fut encore plus courageux. Comme quelqu'un luy disoit qu'on estoit à la veille d'une guerre ciuille, & que dans peu de iours il faudroit que tous les bannis fussent r'appellez, Que vous ay-ie fait, dit-il, que vous souhaitiez que mon retour soit de pire condition que mon depart? Ne vaut-il pas mieux que mon pais rougisse de mon absence, que de s'affliger de mon retour? Ce n'est pas vn bannissement, quand il n'y a personne qui n'en ait plus de honte que le condamné. Comme ces deux gens de bien firent en bons patriotes, de ne vouloir pas en la ruine de leurs villes trouuer vne bresche pour r'entrer en leurs maisons, & supporter plustost leur affliction particuliere, que de souhaïter celle de tout vn peuple en general; ainsi celuy-là n'est point louable, qui desire des incommoditez à vn homme pour auoir le contentement de l'en deliurer. Quand l'intention en seroit bonne, la priere n'en peut rien valoir. Qui auroit mis le feu en vne maison, ne seroit pas quitte pour l'esteindre; & tant s'en faut qu'il en acquist de la gloire, qu'il auroit de la peine d'en eui-ter la punition.

Il y a des villes où les meschans souhaits sont traittez comme les crimes mesmes. Demades à Athenes, fit condamner vn homme qui vendoit des choses necessaires aux funerailles, parce qu'il fut conuaincu d'auoir souhaïté de bien gagner; ce qu'il ne pouuoit faire s'il ne mouroit beaucoup de personnes. Et cependant tous ne sont pas d'accord qu'il ait esté

bien condamné. Peut-estre qu'il ne souhaittoit pas que beaucoup de gens eussent affaire de sa marchandise, mais qu'il la pût auoir à bon marché, & la vendre bien cher. Puis que le commerce consiste à vendre & à acheter, & que le gain n'est pas moins en l'un qu'en l'autre, pourquoy n'en tirez-vous l'interpretation que d'un costé? Et si vous le punissez, que ne punissez-vous tous ceux qui font le mesme commerce, puis qu'en leur cœur ils font le mesme souhait? Il ne se trouueroit gueres d'hommes qui se püssent parer de la condamnation. Car à qui est-ce que le gain vient d'ailleurs que du dommage d'autrui? Le soldat demande le trouble, afin qu'on ait besoin de luy. Le laboureur hausse la teste quand il void encherir le bled. L'Aduocat se resioiuit de la multitude des procez. Le Medecin en vne saison mal-saine, fait ses affaires. Les merciers, les marchands de soye & les parfumeurs s'enrichissent par la débauche des ieunes gens. Que le vent n'abatte point de maisons, que le feu n'en brusle point, les maçons & les charpentiers n'auront point de besogne. On a puny le vœu d'un homme, mais celuy de tout le reste du monde ne vaut pas mieux. Où pensez-vous que tendent Arruntius, Aterius, & tous ces autres qui font mestier comme eux de crocheter les testamens, sinon à cela mesme que se proposent les fossoyeurs, les pleureurs, & leurs semblables? Encores ceux-cy desirent la mort aux personnes sans sçauoir à qui, & ne perdent rien à leur vie, mais les autres demandent la fin de leurs meilleurs amis, & si celuy qu'ils cheualent ne meurt bien-tost, il les épuise, parce que tousiours il leur couste quelque chose. Aussi ne desirent-ils pas seulement sa mort pour auoir ce qu'ils pensent auoir mérité par leur honteuse seruitude, mais aussi pour se décharger de la despense qu'ils font tous les iours pour entretenir son amitié. Il ne faut donc point douter que perdant en la vie de ceux dont la mort leur est profitable, leur vœu ne soit plus violent que celuy de ces pauvres gens. Et cependant leur mauuaise volonté conuë à tout le monde, ne reçoit point de punition. Enfin retirons-nous tous au cabinet de la conscience, & nous representons les choses que nous auons souhaitées dans l'ame, combien trouuerons-nous de vœux que nous aurons honte de confesser à nous-mesmes, & combien peu que nous voulussions auoir faits en la presence d'un tefmoin.

CHAP. Mais il y a des choses reprehensibles, qui pourtant ne sont
 XXXIX. pas condamnables; comme est le vœu de cet amy, qui cherche
 vne mauuaise preuue de sa bonne affection, & tombe au vice
 qu'il se propose d'éuiter, deuenant ingrat par cette impatience
 precipitée de faire paroistre qu'il ne l'est point. Voicy ce qu'il
 dit, Que ie le voye à ma mercy, qu'il ait besoin de ma fa-
 ueur, qu'il coure fortune du bien, de l'honneur & de la vie,
 & ne se puisse garantir sans moy; Qu'il soit si miserable, qu'il
 prenne ma reuanche pour vn bienfait; Que dans sa maison
 mesme il se fasse des parties contre luy, desquelles sans mon
 ayde il n'ait moyen de se parer; Qu'il ait en teste vn puissant
 ennemy, resolu de le ruyner; Que de tous costez il trouue
 quelqu'un qui luy en veuille, & qui cherche de venir aux
 mains avecque luy; Que d'une part il soit pressé d'un crean-
 cier, & de l'autre poursuiuy par vn accusateur.

CHAP. Regardez combien vous estes raisonnable. Vous ne luy
 XL. souhaitteriez rien de tout cela, s'il ne vous auoit fait plaisir.
 Quand ie me voudrois taire des autres fautes plus importan-
 tes que vous faites, de rendre le mal pour le bien, pour le
 moins ne vous pouuez-vous excuser de celle-cy, que vous
 n'attendez pas de faire les choses en leur saison. Ce qui tou-
 tesfois est si obseruable, que pour bien faire, il ne le faut
 ny laisser passer ny preuenir. Comme on peut reprendre vn
 plaisir mal à propos, aussi n'est-il pas tousiours temps de le
 rendre. Si vous me rendez vn plaisir en vne occasion où ie
 ne le desire point, vous estes ingrat. Combien donc l'estes-
 vous dauantage de me vouloir contraindre de le desirer?
 Allez vn peu plus doucement. Pourquoi ne voulez-vous pas
 que mon bienfait fasse quelque sejour avecque vous? Vous
 est-ce vn si grand déplaisir de m'auoir quelque obligation?
 Que pourriez-vous plus faire si vous estiez pressé de quelque
 usurier? Pourquoi me cherchez-vous de la besogne? Pour-
 quoy me brouillez-vous avecque les Dieux? Combien se-
 riez-vous aspre à exiger, vous qui avez si peu de patience à
 rendre?

CHAP. Apprenons donc que l'obligation des plaisirs que nous a-
 XLI. uons receus, ne nous oste point le repos d'esprit. Desirons
 de rendre, mais attendons-en les occasions, & ne les faisons
 point. Cette precipitation d'estre quitte, a de l'ingratitude.
 Celuy-là ne rend pas volontiers, qui ne doit pas de bon cœur.
 Ce qu'il

Ce qu'il ne prend pas plaisir de voir en sa maison, luy est charge plustost que présent. Combien seroit-il plus honneste & plus iuste d'auoir tousiours le bienfait d'un amy en la main, & le luy monstrier, que de le presser mal à propos de le reprendre, & luy faire ce tort d'en vser comme d'argent presté. Puis que le bienfait est vn bien qui attache deux personnes ensemble, dites à celuy qui vous a fait plaisir; Il ne tient pas à moy que ce qui est vostre, ne retourne à vous. Je ne souhaite point qu'une mauuaise fortune vous donne occasion de le reprendre? C'est tout mon desir de vous voir vn visage ioyeux & content quand ie le vous rendray? Et si quelque mauuais destin se prepare pour l'un de nous deux, & qu'il faille ou que l'incommodité de vos affaires vous fasse auoir besoin de ce que j'ay de vous, ou que ma misere me remene à vostre porte vous en demander encor autant, soient plustost les destinées rigoureuses à moy qu'à vous. Donne celuy qui a desia donné. Je suis prest.

Il ne tient point à Turne.

Vous en verrez la preuue au premier sujet qui s'en offrira. Cependant les Dieux me soient témoins que la protestation que j'en fais est veritable.

Vous avez vne chose, Liberalis, que ie remarque fort CHAP. souvent. Par tout où il est question de faire vn office à vo- XLII. stre amy, vous y estes bouillant, & craignez tousiours de n'y venir pas assez à temps. Cette inquietude n'est point digne d'une belle ame. Il se faut asseurer de soy, & sur le témoignage que nous rend nostre conscience de la verité de nostre amour, donner congé à tout ce qui nous peut brouiller l'esprit. On peut aussi bien faillir en donnant, qu'en ne donnant point. Que la premiere loy du bienfait, soit que celuy qui a fait le plaisir choisisse le temps d'en receuoir la reuanche. Mais j'ay peur qu'on n'ait mauuaise opinion de moy. Ne pensez point à la renommée; contentez vostre conscience. Vous avez deux iuges en ce fait. Vous en pouuez tromper l'un & l'autre non. Et quoy donc, s'il ne se presente iamais occasion de rendre, demeureray-ie tousiours obligé? Vous demeurerez obligé, mais vous ne serez ny honteux ny marry de l'estre, & prendrez du contentement à regarder vne chose qu'on a mise en garde entre vos mains. Le déplaisir de ne pouuoir assez-tost rendre, est vne repentence

d'auoir pris. Si vous auez iugé quelqu'un digne de vous bien-faire, pourquoy le trouuez-vous indigne que vous luy soyez obligé?

CHAP. XLIII. Ceux-là s'abusent bien, qui pensent qu'il ne faille faire autre chose que donner, & qu'un homme n'est pas braue si tous ceux qui le viennent voir, ne s'en retournent les mains & les poches pleines en leur maison. C'est bien la marque d'une grande fortune, mais non pas tousiours d'un grand cœur. Il y a quelquefois plus de peine à prendre qu'à donner. Car pour ne rien donner à l'une de ces choses au prejudice de l'autre, puis qu'elles sont pareilles, estant faites par un mouuement de vertu, s'il y a grandeur de courage à faire un plaisir, il n'y en a pas moins à le deuoir. Encore y a-t-il plus de besogne à ce dernier, parce qu'il y va du soin & de la diligence à garder ce qu'on vous donne, & il n'y en a point à donner. Il ne faut pas pour cela nous donner l'alarme, & nous hafter de nous acquitter mal à propos. Nous le pourrions faire si hors de saison que nous ne faillirions pas moins, que de ne le faire pas quand il en seroit temps. Son bienfait est entre mes mains, Je ne crains ny pour luy ny pour moy. Sa dette est bien assurée, il ne la peut perdre qu'il ne me perde; quand il me perdrait, il ne la perdrait pas. Je l'ay remercié; cela s'appelle ie l'ay payé. Qui est trop en peine de rendre vne chose, pense que celuy qui l'a baillée soit trop en peine de la r'auoir. Accommodons-nous à luy, quoy qu'il vueille. S'il veut auoir son bienfait, rendons-le luy, & ne marchandons point. S'il veut qu'il demeure en garde chez nous, pourquoy luy voulons-nous défouir son tresor? Pourquoy luy refusons-nous de le garder? Il merite bien de choisir ce qu'il aymera le mieux. Qu'on en croye ce qu'on voudra, n'importe. L'opinion & la renommée sont des choses qui nous doiuent suiure, & non pas nous mener.



SENEQVE,

DES

BIENFAITS.

LIVRE SEPTIESME.



ON courage, Liberalis. Voicy le li-^{CHAP.}
 ure des glanes. A cette heure que ie ^{I.}
 suis au bout de la matiere, ie regar-
 de de tous costez, non ce que ie dois
 dire, mais ce que ie n'ay point dit.
 Prenez en bonne part ce qui reste,
 puis que c'est pour vous qu'il est re-
 sté. Si i'eusse voulu me faire valoir,
 ie deuois aller par degrez, & mener ma besogne d'un ordre
 que le plus friand fust seruy le dernier. Mais sans y apporter
 tant de façon, i'ay tout d'un coup mis sur la table ce qui
 m'a semblé le plus necessaire. A cette heure, s'il m'est es-
 chappé quelque chose, ie le ramasse. Et pour en parler fran-
 chement, si vous m'en demandez mon auis, ie ne trouue
 pas qu'il soit trop à propos, apres qu'on a dit ce qui peut ser-
 uir à l'instruction de la vie, de courre apres des choses qui
 ne sont pas tant pour le remede de l'ame, que pour l'exerci-
 ce de l'esprit. Demetrius le Cynique, homme qu'à mon iu-
 gement on ne scauroit mettre auprés de rien de si grand,
 qu'il ne fasse tousiours paroistre sa grandeur, dit ordinaire-
 ment vne chose que ie trouue fort à propos. Qu'il vaut
 mieux ne scauoir que peu de preceptes de sagesse, & les
 auoir tousiours en la main, que d'en apprendre vne infinité

qu'il faille chercher quand on s'en veut servir. Comme, dit-il, pour estre bon lutteur, il n'est pas question de sçavoir toutes ces prises & liaisons qui ne se mettent gueres en vusage, mais qu'il suffit d'en apprendre deux ou trois exactement, & prendre bien à propos l'occasion de les pratiquer, parce que l'importance n'est pas de sçavoir beaucoup, mais de sçavoir assez pour vaincre; aussi en cette science il y a plusieurs choses qui plaisent, mais peu qui servent. Quand-vous ne sçauriez point pourquoy l'Océan a son flux & son reflux; pourquoy en chaque septiesme année l'age de l'homme a sa marque, pourquoy regardant vne galerie d'un bout à l'autre, il nous semble qu'elle aille en s'estrecissant, & que les piliers du bout esloigné de nous, s'entre-touchent; pourquoy deux jumeaux separez en la conception, sont assemblez en l'enfantement, si vn mesme coup s'est diuisé en deux, ou s'ils ont eu chacun leur conception à part; pourquoy ayans mesme naissance ils ont leurs fortunes si contraires, & que venans ensemble au monde, ils prennent quand ils y sont des chemins si defferens. Ce ne nous fera pas grand dommage de passer par dessus des choses, qu'il est aussi difficile de comprendre qu'inutile de sçavoir. La verité est cachée dans des abysses. Et il ne faut point pour cela que nous nous plaignions que la Nature nous a fait tort; parce que s'il est quelque chose de difficile à trouver, c'est ce qui ne peut de rien servir à celui qui le trouue, que de pouvoir dire qu'il l'a trouué. Tout ce qui fait l'amendement & la felicité de l'homme, est en belle veüe, & bien près de luy. Si l'esprit s'est fortifié contre les choses casuelles, & porté au delà de l'apprehension, s'il a donné des bornes à l'avidité de ses esperances, & s'est pû restreindre à ne rien demander qu'à soy-mesme, s'il ne doute point de la bonté des Dieux, s'il se rit des sollicitudes de nostre vie, & reconnoist que luy chercher du lustre, c'est luy procurer du tourment, s'il estime la mort vn repos de toutes miseres, s'il remet à la vertu la conduite de ses actions, si pour la suiure il ne trouue point de mauvais chemin, si comme vn animal sociable, & né pour la communication, toute la terre ne luy semble qu'une maison commune, s'il ouvre sa conscience aux Dieux, & vid comme s'il estoit continuellement éclairé des hommes, & enfin si plus honteux de soy-mesme que des autres, il se retire en

quelque demeure escartée, où les vents du monde ne le troublent point, il n'ignore rien de ce qu'il est utile & nécessaire de sçavoir. Tout le reste ne luy peut seruir qu'à passer le temps, quand il n'a point d'occupation, ne luy estant pas défendu, depuis qu'il s'est mis en estat d'assurance, de se laisser quelquefois eschapper à des considerations qui n'ont à la verité rien de solide, & qui peuuent toutesfois contribuer quelque chose à son embellissement.

Ce sont les preceptes que Demetrius veut qui ne nous par-
tent jamais des mains, que nous portions en quelque part CHAP. II.
que nous allions, & que, s'il se peut faire, nous attachions & incorporions avecque nous, afin que par leur meditation continuelle, tousiours & par tout nous puissions troquer ce qui nous est salutaire quand nous en aurons besoin, & que tout aussi-tost que nous voudrons faire quelque chose, la distinction de ce qui est honneste ou deshonneste presente à nostre imagination nous aduertisse, qu'il n'est rien de mauvais que ce qui n'est point honneste, ny rien de bon que ce qui se peut faire avec honneur. C'est par cette regle qu'il faut policer nos actions, faire & desirer toutes choses, & reputed les plus miserables hommes du monde, quelque belle & pleine d'éclat que puisse estre leur fortune, ceux qui n'ayans soin que de leur ventre & de leur paillardise, laissent moisir leurs ames dans l'assoupissement d'une abominable oysiveté. C'est avecque cette regle qu'il faut qu'il se presente, que la volupté est vne chose fragile, peu durable, & en vn moment degoutée des objets qu'elle estime le plus; qui plus on la prend auidement, plus elle est sujette à se changer en son contraire, qui tire infailliblement la honte & la repentance apres elle, & n'a rien de splendide, ny rien de digne de cette prerogative donnée à l'homme sur les autres animaux, d'approcher le plus près de la diuinité, mais basse & contemptible, comme faite par le ministere des plus sales & des plus vergogneuses parties de nostre corps, ne peut estre que sale & vergogneuse en son euenement. Que la volupté vraiment digne de l'homme, & de l'homme d'honneur, n'est pas de se gorger de viandes, & de resueiller des cupiditez qu'il est bien plus seur de laisser dormir, mais de n'auoir en l'esprit ny ces gesnes que fait naistre l'ambition des hommes bandez les vns contre les autres, ny cette perturbation

qui vient de croire ce qu'on nous raconte des Dieux, & nous figurer en leur nature les mesmes vices & les mesmes qualitez defectueuses qui sont en l'humanité. C'est cette volupté tousiours égale, tousiours intrepide, & iamais importune, que gouste le sage de qui nous parlons, sçauant aux loix du Ciel & de la Terre, & par la iouissance des choses presentes exempt des inquietudes que donne l'imagination de celles qui sont à venir. Il sçait bien que se proposant des choses incertaines, il est impossible d'auoir rien de ferme. Aussi les roses de son ame n'ont point d'épines. Il n'espere rien, il ne craint rien, mais content de ce qu'il possède, se mocque de ce que luy montre la fortune, & des choses douteuses qu'il peut auoir de sa liberalité. Quand ie vous dis qu'il est content de ce qu'il possède, ne vous imaginez pas qu'il est content de peu de chose. Il possède tout, non comme les possédoit Alexandre, à qui sur les bords mesme de la mer rouge il manquoit plus qu'il n'auoit acquis. Ce qu'il tenoit, & ce que ses victoires auoient sousmis à son Empire, n'estoit point à luy, puis qu'Onesicritus avecque son armée nauale couroit encores l'Ocean pour decouurir des ennemis, & chercher des guerres en vne mer qui n'auoit iamais connu de vaisseau. Quelle marque voudriez-vous plus apparente de sa paureté, que de se precipiter entre des choses qui n'auoient ny fin, ny fond, ny mesure, & pour assouuir vne ambition furieuse estre content de s'exposer à toute sorte de perils; Qu'importe combien il a brigandé de Royaumes, combien il en a donné, ny combien de terres luy sont tributaires, puis qu'il desire quelque chose qu'il n'a point?

CHAP. III. Alexandre qu'une temerité fortunée mena sur les pas d'Her-
cule & de Bacchus, n'a pas esté seul entaché de ce vice, mais generalement tous ceux à qui la fortune a fait venir l'appetit en les saoulant. Considérez Cyrus, Cambises, & toute la race des Rois de Perse. Qui trouuerez-vous qui de soy-mesme ait borné sa domination, & n'ait perdu la vie sur quelque dessein de l'estendre plus auant? Et certes il ne s'en faut pas estonner. Quelque grande que soit vne chose, si tost qu'elle est au pouuoir de l'ambition, elle se consume & s'espuise comme tombée en vn abyssme qui n'a point de fond. Depuis que des mains sont insatiables, il n'importe qu'on y mette. Le sage seul est le vray maistre de toutes choses, & n'a point

de peine à les garder. Il n'a point d'Ambassadeurs au bout du monde, il ne jette point d'armées sur la frontière des ennemis, il ne tient point de garnisons dans les places, il n'a point de regimens de gens pied, ny de cornettes de cavallerie. Mais comme les Dieux conseruent sans armes la paix en leur Empire, & de leur citadelle, qui ne craint l'intelligence ny la surprise, ont l'œil à la protection de ce qui leur appartient; ainsi de quelque estendue que soit la charge du sage, il la fait sans tumulte, & meilleur & plus grand que le reste des hommes, void à ses pieds tout ce que la terre a de plus esleué. Riez-vous-en tant qu'il vous plaira. C'est la preuve d'un courage extrêmement braue, & qui se sent extraordinairement appuyé sur sa propre force, quand l'esprit a couru de l'Orient à l'Occident, qu'il a pénétré dans les plus inaccessibles solitudes, & considéré cette abondance diuersifiée d'animaux, & de toutes choses que la nature produit si libéralement, de pouuoir comme Dieu, laisser aller cette voix, Tout cela est à moy. C'est de là que vient qu'il ne desire plus rien, parce que hors de tout, il n'y a rien.

C'est ce que ie voulois, direz-vous. Vous estes où ie vous CHAP. demandois. Il faut voir comment vous sortirez de ce filet, I V. où de vous mesme vous estes venu vous enuelopper. Dites-moy comment on peut donner quelque chose à un sage, puis que tout est à luy? Car ce que vous luy donnez est à luy aussi, & par consequent il est impossible qu'il reçoive aucun bienfait. Et cependant vous dites, qu'on luy peut donner quelque chose. La mesme question que ie vous fais du sage, ie la vous fais des amis. Vous dites qu'entre-eux toutes choses sont communes. On ne peut donc rien donner à son amy; parce qu'on ne luy peut rien donner où il n'ait sa part. Il n'est pas incompatible qu'une chose soit au sage & au maistre qui la possède. Quand ie dis que tout est au sage, ie n'entens pas que chacun ne demeure propriétaire de ce qui est à soy. Par la constitution du droit civil, tout est au Roy; & toutesfois il n'y a rien de toutes les choses dont il s'attribue la seigneurie vniuerselle, qui n'ait son possesseur particulier. De façon que nous pouons donner au Roy une maison, un esclave, & une somme d'argent, & cependant on ne dit point que nous luy donnions une chose qui est à luy, parce que bien que son pouuoir s'estende sur toutes choses,

elles ne laissent pas d'appartenir particulièrement à quelqu'un. Nous disons le terroir d'Athenes & de Campagne, & cependant il n'est point de champs qui n'ayent leurs maîtres, & qui ne soient distinguez de tenans & d'aboutissans. On dit bien en general, C'est le terroir de telle ou de telle ville, mais en particulier on dit, le champ d'un & d'un tel. Et partant ie puis donner à la communauté d'une ville, des terres que desia nous appellions siennes auparavant, parce qu'elles sont d'une façon à elle, & de l'autre à moy. Qui doute que l'esclave & tout ce qu'il a, ne soit à son maître? & toutesfois il ne laisse pas de luy faire des presens. Car il ne s'ensuit pas que l'esclave n'ait rien, parce qu'il n'auroit rien si son maître ne vouloit. Et ce que volontairement il donne à son maître, n'est pas moins un présent, pource que son maître le pouvoit prendre de force s'il eust voulu. Par ces exemples, (demeurans d'accord, comme nous faisons, que tout est au sage) on peut resoudre nostre question, comment il est possible, bien que tout soit à luy, qu'il reste de quoy luy donner. Les enfans n'ont rien qui ne soit au pere; & neantmoins qui doute qu'un pere ne puisse recevoir quelque chose de son fils? Tout est aux Dieux, & cependant nous leurs faisons des offrandes, & mettons des pieces d'argent sur leurs autels. Ce que j'ay, pour estre vostre, ne laisse pas d'estre mien. Il peut bien estre vostre & mien tout ensemble. Vous dites que celuy qui a des femmes qui se prostituent, est un maquereau. Toutes choses sont au sage. Au nombre de toutes choses sont comprises les femmes qui se prostituent. Il s'ensuit donc qu'elles sont au sage, & que par consequent il est maquereau. Par cette mesme raison ils veulent dire que le sage ne peut rien acheter, & voicy leur argument. Personne n'achete ce qui est sien. Tout est au sage. Le sage ne peut donc rien acheter. Ils passent plus outre, & disent, qu'il ne peut rien emprunter, parce que personne ne paye interest de son argent. Et de cette façon, combien qu'ils entendent bien ce que nous voulons dire, ils nous proposent un nombre infiny de calomnieuses subtilitez.

CHAP.
V.

Quand ie dis que tout est au sage, c'est en sorte que chacun ne laisse pas de demeurer maître du sien, comme sous un bon regne le Prince a bien la iurisdiction sur toutes choses, mais les particuliers en retiennent la propriété. Cecy se pourra

pourra mieux prouuer quelque autrefois plus à loisir. Il suffira pour cette heure de dire , que ie puis donner au sage ce qui est d'une façon à luy, & de l'autre à moy. Ce n'est pas chose nouvelle, qu'on puisse donner une partie à celuy à qui est le tout. Vous m'avez loué une maison. En cette maison il y a du vostre & du mien. La chose est à vous , & l'usage de la chose est à moy. De mesme, s'il ne plaist à vostre fermier, vous ne pourrez manger des fruiçts qui naistront en vostre jardin. Et qu'il y ait ou famine ou cherté,

Vous luy verrez en vain un grand monceau de blé.

Il aura creu dans vostre champ, & sera serré dans vostre grenier, & cependant vous n'y oserez toucher. Vous serez maître du logis que vous avez donné à louage, & cependant vous n'y entrerez point. Si vostre esclave est à mes gages, vous ne le pourrez emmener si ie ne le veux. Si vous m'avez loué un coche, vous n'y pourrez auoir place que par ma courtoisie. Vous voyez donc bien comment il se peut faire qu'une chose sera vostre, & cependant vous ne laisserez pas de la recevoir de moy comme une gratification.

En ce que ie viens d'alleguer il y a deux maistres d'une même chose. Comment? Parce que l'un a l'usage, & l'autre la propriété. Nous disons les liures de Cicéron, & cependant Dorus le Libraire dit qu'ils sont à luy. L'un & l'autre dit CHAP. VI.
vray. L'un se les attribue pour les auoir faits, & l'autre pour les auoir achetez. A qui que vous disiez qu'ils sont, vous ne faillirez point. Car ils sont à l'un & à l'autre, mais à diuers tiltres. Ainsi Tite-Liue peut acheter ou recevoir en don ses propres liures d'un Libraire. Je puis donner au sage ce qui est mien, encores que tout soit à luy. Car puis que sa seigneurie vniuerselle est comme celle des Rois, & que cependant toutes les choses particulieres ont leur maître particulier, il est capable de recevoir des presens, de devoir, d'acheter, & de louer. Tout est à l'Empereur, mais il n'y a que ce qui est sien particulièrement qui soit de son domaine. Son Empire comprend tout, son patrimoine ne s'entend que de ce qui est à luy proprement. On peut demander ce qui est à luy, ou ce qui n'y est pas, sans diminuer rien de sa grandeur. Car cela même qu'on dit estre à un autre, est à luy par un autre moyen.

Ainsi le sage possède en esprit toutes choses, & en propriété ce qui est particulièrement à luy.

CHAP.
VII.

Quelquefois Bion argumente, que tous les hommes sont sacrileges ; quelquefois il soutient, qu'il n'en est point, & qu'il n'y a pas moyen de l'estre. Quand il veut mettre tout le monde entre les mains du bourreau, voicy ce qu'il dit. Quiconque prend, consume & applique à son usage vne chose qui appartient aux Dieux, il est sacrilege. Or toutes choses sont aux Dieux. Tout ce donc que quelqu'un prend, en quelque lieu que ce soit, il le prend aux Dieux, à qui tout appartient. Et par consequent quiconque prend quelque chose que ce soit, il est sacrilege. Apres quand il veut mettre les Temples & le Capitole au sac & au pillage, il dit, qu'on ne scauroit faire de sacrilege, parce que tout ce qu'on prend en vn lieu qui appartient aux Dieux, on le porte aussi en vn autre qui leur appartient. On luy respond à cela, Que tout est bien aux Dieux, mais que tout ne leur est pas dedié ; Que le sacrilege se commet aux choses où la religion leur a donné titre particulier ; Que de cette façon le monde entier est leur Temple, & qu'il n'y en a point d'autre digne de leur amplitude & de leur magnificence ; & cependant nous ne laissons pas de faire distinction des choses profanes & des sacrées ; & dans vn petit coin, à qui nous auons donné le nom de chapelle, nous n'oserions faire des choses que nous faisons à la-veuë de tout le Ciel. Vn sacrilege ne peut faire injure aux Dieux, parce que leur condition les a mis hors de la portée de nos insolences ; & toutefois on le chastie, dautant qu'en ce qu'il a fait il a pensé s'adresser aux Dieux. Pour son opinion & la nostre, il faut qu'il soit puny. Comme donc vn homme est estimé sacrilege qui dérobe quelque chose de sacré, combien qu'en quelque part qu'il la mette, ce ne puisse estre que dans l'enclos du monde ; par la mesme raison, encores qu'on ne puisse rien oster au sage de ce qu'il possède comme seigneur vniuersel, toutefois on luy peut dérober quelque chose de celles qui au partage du monde sont tombées en sa propriété. Il se plaist en cette possession generale, & n'en voudroit pas de plus particuliere. Il diroit comme vn grand Capitaine Romain, à qui pour les seruices qu'il auoit faits à la Republique on vouloit bailler autant de terre qu'en labourant il en pourroit

environner en vn jour. Il ne vous faut pas vn citoyen à qui il faille plus qu'à vn citoyen. Combien pensez-vous qu'en ce refus il y eust plus de gloire qu'au merite? Car arracher les bornes de ses voisins, est vne chose ordinaire; mais de s'en donner a soy-mesme, il n'est point d'exemple de cette vertu.

Quand donc nous voyons le sage auoir de l'autorité sur toutes choses, & son pouuoir s'estendre sur tout l'Vniuers, nous disons que tout est à luy; mais quand nous suiurons le droit ordinaire, nous comptons par teste ce qu'il peut auoir de reuenue. Ces deux estimations sont bien differentes. On luy feroit horreur de luy parler de posseder le monde au mesme droit qu'il possède son bien particulier. Je ne vous iray point querir Socrate, Chrysippus, Zenon, & tous ces autres, qui sans mentir ont esté grands personnages, mais que peut-estre on estimeroit moins, si ce n'est que l'enuie ne s'oppose pas à la gloire de ceux qui sont morts. Je vous viens d'alleguer Demetrius. C'est vn homme que ie crois que la nature a fait expressement naistre au siecle où nous sommes, pour monstrier qu'il nous est aussi peu possible de le corrompre, qu'à luy de nous corriger; homme d'une sagesse exacte, encore qu'il ne l'auouë pas, d'une resolution inébranlable, & d'une eloquence conforme à la grauité des matieres qu'il traite, non fardée, non empeschée à l'élection des paroles, mais qui va où l'affection du sujet l'emporte, & qui par ses conceptions tousiours releuées témoigne combien son ame a de courage & de vigueur. Je ne pense point que Dieu l'ait fait si plein de préud'homme & de suffisance, que pour estre vn exemple que nostre siecle eust la gloire de suiure, ou le reproche de ne l'auoir point suiuy.

Si quelque Dieu luy vouloit bailler le monde en propre, à condition de ne rien donner, ie iurerois bien qu'il ne le voudroit pas prendre, & qu'il diroit, Pour moy, ie ne m'engage point, & ne veux point m'embarasser dans vn endroit, d'où i'aye de la peine à me retirer. Pourquoy m'apportez-vous tout ce qu'il y a de mal sur la terre? Je ne prendrois pas ce que vous m'offrez, quand ce seroit pour le redonner aussi-tost, parce qu'entre tant de choses, il y en a beaucoup que i'aurois honte qu'elles vinssent de ma main. Je me veux remettre deuant les yeux l'éclat de ces vanitez, par qui tous

les hommes du monde, & les Roys mesmes, sont ébloüis. Je veux considerer ce qui est le prix de vostre sang & de vos vies. Faites-moy venir premierement les despouilles du luxe, l'une apres l'autre, ou tout à la fois, comme vous l'aimerez le mieux. Je voy les compartimens élabourez d'une voûte & des coquilles des plus vilains & plus paresseux animaux que produise la nature, qui ont cousté beaucoup d'argent, & où le peintre a si viuement contrefait cette bigarure qui les recommande, que l'artifice ne differe point du naturel. Je vois des tables & des meubles de bois, qui ne valent pas moins que le reuenu d'un Sénateur, & qui sont d'autant plus estimez, que la mauuaise fortune des arbres les a produits avecque plus de nœuds. Je vois là des vases de cristal, qui ne sont prisez que parce qu'ils sont fragiles. Car le desir de toutes choses s'augmente parmy ceux qui ne les cognoissent pas, par le deffaut mesme qui les deuroit faire mespriser. J'en vois de porcelaine, parce-que le luxe ne seroit pas seruy à souhait, si quelque vase de prix, ne receuoit ce qui doit incontinent estre vomy. Je voy des perles, non vne à chaque oreille, (car aujourd'huy les oreilles se sont accoustumées à porter des fardeaux) mais par couples, les vnes au dessus des autres. La vanité des femmes n'auoit pas encore assez bien abusé de la facilité de leurs maris, s'ils ne leur eussent pendu aux oreilles le reuenu de deux ou de trois bonnes maisons. Je voy des robes de soye (s'il faut appeller robes ce qui ne defend ny le corps ny la honte, & que celles qui les portent se peuuent dire aussi nuës, que si elles ne portoiennent du tout rien) & cependant les étoffes en sont apportées de bien loin & achetées bien cher, afin que leurs mignons mesmes ne puissent voir dauantage en la chambre, que ce que publiquement elles découurent à la veüe de tous ceux qui les veulent regarder.

CHAP. Où en es-tu auarice ? Combien est-il aujourd'huy de choses qu'on estime plus que ton or ? Toutes celles que ie viens de dire sont plus honorées qu'il n'est, & coustent plus qu'il ne fait. Je ne touche point à ces plaques d'or & d'argent que tu mets en reserue, & qui sont les sujets ordinaires de nostre passion. Neantmoins la terre, qui d'ailleurs a mis au iour tout ce qui a esté necessaire pour l'usage de nostre vie, a caché ces metaux au lieu le plus secret de ses entrailles, pre-

uoyant qu'ils n'en pourroient sortir qu'à la ruine & à la destruction du genre humain. Je vois le fer tiré des mêmes tenebres où estoit l'or & l'argent, afin que puisque les hommes auoient à s'entre-tuer, ils ne manquaissent non plus d'outils pour le faire, que de recompenses de l'auoir fait. Encores toutes ces choses-là sont materielles, & ont dequoy rendre l'esprit aucunement complice de la folie des yeux. Je voy des contrats, des cedules, des cautions, simulacres inutiles de richesses, & fantômes d'une auarice malade, qui ne seruent qu'à piper les esprits foibles par une imagination ridicule d'auoir des choses qui ne sont point. Que sont-ce que l'intérest, le papier iournal, l'vsure, sinon des noms sans substance, que les hommes ont inuentez pour donner de la nourriture à leur insatiable cupidité? La nature nous a sans doute donné sujet de nous plaindre d'elle, de n'auoir pas mis l'or & l'argent plus auant dans la terre, ou de ne les auoir pas couverts de quelque chose de si pesant, qu'il n'y eust moyen de les en faire iamais sortir au iour. Que sont-ce que ces contrats, ces papiers de compte, cette inuention de vendre le temps, & cette vsure vraiment sanglante de bailler l'argent à douze pour cent, sinon des maux volontaires partis de nostre forge, & des chimeres d'une vaine conuoitise, où il n'y a rien qui puisse estre l'objet ou de l'œil, ou de la main? O qu'un homme est miserable, qui se glorifie de tenir un gros papier de rentes, de labourer de grandes campagnes par ses esclaves, d'auoir des troupeaux innombrables distribuez à paistre en toutes les Prouinces, de mener une suite qui ressemble à une armée, enfin d'auoir des palais de qui l'enceinte ait plus l'apparence d'une ville que la maison d'un particulier. Quand il aura bien considéré toutes ces particularitez, qui sont les sujets ordinaires de sa despenſe, & qu'il pensera bien auoir dequoy s'enfler, il confessera qu'il est pauvre, s'il compare ce qu'il desire à ce qu'il a. Laissez-moy aller. Renuoyez-moy parmy mes biens. Je m'en vas en mon Royaume de Sagesse, de qui l'estendue n'a point de limites, & d'où ie ſçay bien que ie ne puis iamais estre depossédé. Toutes ces choses sont miennes, mais c'est d'une façon que tout le monde en a sa part.

Comme Caius Cesar luy voulut donner un jour deux CHAP.
cens talents, il fut si dédaigneux & si braue à ne les pren- XI.

dre point, qu'il ne voulut pas qu'on sceust qu'il les eust refusez. Aussi pour n'en mentir point, à quelque fin que fust fait ce present, ce n'estoit pas chose suffisante pour honorer ou pour corrompre vn courage ferme & resolu comme le sien. Il ne luy faut point dérober le tesmoignage qu'il merite. J'ay ouï dire que s'estonnant du peu de sens de l'Empereur, qui s'estoit persuadé que si peu de chose le deust rendre autre qu'il n'estoit, il tint vn discours aussi releué que son ame estoit haute & genereuse. Il me deuoit, dit-il, offrir tout son Empire, puis qu'il auoit enuie de me tenter.

CHAP.

XII.

Ainsi bien que tout soit au sage, on ne laisse pas de luy pouuoir donner quelque chose; comme encore que l'on die que tout est commun entre les amis, on peut faire neantmoins vn present à son amy. Car cette communauté n'y est pas telle, qu'avec vn compagnon qui peut dire, cette moitié est vostre, & cette-cy mienne, mais comme celle d'entre le pere & la mere, qui ayans deux enfans, n'en ont pas chacun le sien, mais chacun deux. Or à cette heure, quiconquesoit celuy qui veut que nous soyons compagnons, ie luy veux monstrier qu'il n'y a rien de commun entre luy & moy. Pourquoi? Parce que cette société, non plus que l'amitié, ne peut estre qu'entre les sages. Les autres sont aussi peu amis que compagnons. Au reste, les choses peuuent estre communes en beaucoup de sortes. Les degrez du theatre destinez aux Cheualiers Romains, leur sont communs à tous, & cependant, quand i'y ay pris place, ie la puis appeller mienne. Si ie la cede à quelqu'un, encores que ie luy aye cedé vne chose commune, il semble tousiours que ie l'aye gratifié de quelque chose. Il y a des choses qui ne sont aux personnes qu'avecque certaine condition. Si i'ay place aux sieges des Cheualiers, ce n'est pas pour la vendre, ny pour la louer, ny pour y habiter, mais seulement pour regarder. Je ne mentiray donc point si ie dis que i'ay place aux sieges des Cheualiers; mais venant au theatre, si ie trouue toutes les places des Cheualiers prises, ie puis dire que i'y ay place, parce qu'il m'est permis de m'y seoir, mais ie ne l'ay pas, parce que ceux avec qui ce droit de place m'est commun, ont tout occupé. Pensez qu'il en est de mesme entre les amis. Tout ce qu'à nostre amy nous est commun, mais celuy qui le tient en a la propriété. Je n'en puis vser sans sa

permission. Vous vous mocquez, direz vous. Si ce qui est à mon amy est à moy, ie dois auoir puissance de le vendre. Il ne s'ensuit pas cela. Car vous ne pouuez pas vendre les sieges du theatre, & cependant vous y auez part avecque tous les autres Cheualiers. Vous n'aez pas la liberté de vendre vne chose, ny de la consumer, ny d'en faire ce qu'il vous plaist; elle n'est donc pas à vous. C'est vn argument qui ne vaut rien. Car vne chose ne laisse pas d'estre à nous, pour y estre à certaine condition. Vous me l'aez baillée, mais pour cela vous ne laissez pas de l'auoir.

Pour ne vous tenir pas dauantage, vn bienfait ne scauroit CHAP: estre plus grand que l'autre; ouy bien les choses en quoy il XIII: consiste, selon que ceux qui donnent, prennent plaisir d'estendre leur bienueillance, & de se contenter en la témoignant. Comme quand les amoureux multiplient leurs baisers, & s'embrassent plus estroitement, ils ne s'aiment pas dauantage, mais ils donnent de l'exercice à leur affection. La question que ie vay proposer, est vuidée par les precedentes, aussi ne feray-ie que passer par dessus, les raisons qui ont seruy aux autres, serviront encores en cette-cy. On demande, Si celuy qui a fait tout ce qu'il a pû pour se reuancher, est quitte. Car pour montrer qu'il n'est point quitte, il a fait ce qu'il a pû pour s'acquitter. Il ne peut donc auoir fait ce qu'il n'a point eu moyen de faire, comme celuy-là n'a point payé son creancier, qui pour le payer a cherché de l'argent par tout, & n'en a point trouué. Il y a des choses de cette nature, que l'effet y est necessaire, & d'autres qu'on reputé comme faites, quand pour les faire on a tout essayé. Le Medecin est quitte de ce qu'on luy peut demander, quand pour guerir le malade il n'a rien oublié de ce qui dépend de luy. L'Aduocat de qui la partie a perdu sa cause, n'a pas moins de suffisance, pourueu qu'il ait bien plaidé. Si le General d'une armée a fait tout ce que peut faire vn sage & vaillant Capitaine, & que cependant il se soit passé quelque chose à l'aduantage de ses ennemis, il ne merite pas moins d'estre loué. Ainsi l'on a fait tout ce qu'on a pû pour s'acquitter, mais vostre bonne fortune en a empesché, & vous n'aez point eu de sujet d'éprouuer vn amy. Il n'a pû vous rien donner, parce que vous auez tousiours esté riche; il n'a pû vous assister, parce que vous auez tousiours esté sain; il n'a pû vous

secourir, parce que vous avez tousiours esté à vostre aise. Mais encores qu'il ne vous ait rien rendu, vous ne le pouvez accuser d'ingratitude. Et puis si continuellement cette pensée luy a occupé l'esprit, s'il a tousiours ouuert les yeux, & n'a rien oublié de la diligence qui s'y pouuoit apporter, n'a-t'il pas eu plus de peine que s'il eust eu moyen de rendre aussi-tost qu'il eut receu.

CHAP. L'exemple du debiteur n'est pas semblable, parce que s'il
XIV. ne paye, ce n'est pas assez d'auoir cherché de l'argent. Il a tousiours son creancier à dos, qui ne luy en quitteroit pas vn iour; où vous au contraire vous auez à faire à vn homme de bon naturel, qui vous diroit s'il vous voyoit en cette inquietude,

Bannissez-vous ce trouble de l'esprit.

C'est assez; ne vous tourmentez plus, ie suis content de vous, vous me faites tort si vous croyez que i'en desire quelque chose dauantage; i'ay tout le tesmoignage que ie pouuois desirer de vostre affection. Oüy, mais si vous dites que celui qui a payé en cette monnoye soit quitte, vous mettez rendre & ne rendre point en vn mesme degré. Posons à cette heure le cas au contraire, que quelqu'un ne se fust nullement souuenu qu'on luy eust fait plaisir, & n'eust pas fait vne seule demonstration de s'en ressentir, ne direz-vous pas qu'il seroit ingrat? Or cettuy-cy a couru de iour & de nuit, & a laissé toutes sortes d'autres affaires, tant il auoit de peur qu'il ne luy échappast quelque occasion de se reuancher. N'estimerez-vous non plus celui qui a eu cette sollicitude si continuelle & si pressée, que celui qui n'en a point eu du tout. Vous estes injuste, si vous demandez vne chose qu'il ne tient pas à moy que ie ne vous baille. Enfin prenez le cas qu'ayant sçeu que vous auiez esté pris, i'ay emprunté de l'argent, & baillé à gage tout ce que i'auois pour en trouuer, ie me suis embarqué au cœur de l'hyuer le plus cruel qui pouuoit estre, i'ay passé à la mercy de tous les brigandages de la coste, & couru toutes les fortunes de la mer, & enfin ayant esté par toutes les solitudes les plus égarées pour chercher ceux qui ont fuy de tout le monde, ie suis arriué où estoient les corsaires, mais vn autre vous auoit desia deliuré. Direz-vous que ie ne me suis point resenty du plaisir que vous m'auiez fait? non pas mesme quand en ce voyage
par

par le debris du nauire i'aurois perdu l'argent que ie portois pour vostre rançon, & que ie me serois mis aux pieds les fers que ie m'estois proposé de vous oster. Si est-ce que les Athéniens appellent Armodius & Aristogiton tyrannicides, & la main de Mutius laissée sur l'autel de l'ennemy, eut la mesme gloire que si elle eust fait le coup qui luy auoit esté commandé. Quand la vertu lutte contre la fortune, on ne l'estime pas moins pour estre demeurée au deça de l'exécution. Celuy qui a suiuy les occasions, & qui comme il luy en est échappé vne, a couru apres l'autre, afin de vous pouuoir rendre ce qu'il auoit receu de vous, il a plus fait que celuy qui sans sueur & sans peine n'a pas esté si tost obligé, qu'il n'ait trouué moyen de s'acquiter.

Vous me dites qu'au bienfait il y a deux poinçts, la vo- CHAP.
lonté de donner, & la chose qui est donnée, & que par XV.
consequent il en faut deux à la reuanche. Vous auriez raison de tenir ce langage à vn paresseux, qui sans bouger d'une place, penseroit assez faire de vouloir; mais non pas à vn qui assemble à cette volonté tous les efforts qui luy sont possibles, & ne voit pierre qu'il ne remuë pour s'acquiter, car il ne tient pas à luy que l'effect n'accompagne la volonté. Dauantage, il ne faut tousiours estimer les choses par le nombre; quelquefois vne en vaut deux. C'est pourquoy, puis que l'impossibilité luy resiste, payez-vous de la grandeur de son affection. Que si touiours en la reconnoissance les effets sont necessaires, à qui est-ce que les Dieux ne reprocheront pas de l'ingratitude, puis qu'on ne leur peut rien offrir que la volonté? Oüy, mais, direz-vous, les Dieux ne peuuent rien recevoir de nous. Il est vray, mais si ie ne puis rien donner dauantage à celuy qui m'a fait plaisir, pourquoy est-ce qu'il ne se contentera pas de la mesme satisfaction?

Toutesfois si vous voulez que ie vous die ce qui m'en CHAP.
semble, ie suis d'auis que l'un fasse compte d'auoir receu la XVI.
reuanche, & que l'autre se souuienne qu'il n'en a point fait. Que l'un quitte, & que l'autre ne pense pas moins à payer. Que l'un die, Je suis payé, & que l'autre responde, Je dois. Le but de toutes nos questions doit tousiours estre le bien public. Il faut couper chemin aux excuses des ingrats, s'il est possible, & ne leur rien laisser sous quoy leur mauuaise volonté se puisse mettre à couuert. I'ay fait tout ce qui m'a

esté possible. Continuez. Auez-vous opinion que nos ancestres n'eussent assez de iugement pour connoistre, qu'il n'est pas raisonnable de traiter également vn debauché, à qui les dez & les femmes auroient fait manger tout ce qu'il auroit pû trouuer en la bourse de ses amis, & vn homme de bien, qui par inconuenient de feu, par violence, ou par quelque autre accident plus pitoyable, auroit perdu tout ce qu'il auoit, ou du sien ou de l'autrui? Le commerce de la foy leur a semblé vne chose si necessaire, qu'ils n'ont rien voulu receuoir qu'on pût alleguer à son prejudice; & ont pensé qu'il valoit mieux rejeter quelque petit nombre d'excuses legitimes, que de faire en les receuant vne ouuerture generale à tout le monde d'en inuenter à son plaisir. Vous auez fait ce que vous auez pû pour vous reuancher. C'est assez pour luy, & peu pour vous. Car comme celuy qui ne se tient pas satisfait de vous voir avec toutes sortes de sollicitudes & d'anxietez rechercher les moyens de luy rendre ce que vous en auez receu, ne merite point de reconnoissance; aussi estes-vous ingrat, si quand il se tient payé de la bonne volonté qu'il void en vous, & ne vous demande autre chose, vous ne iugez pas qu'en vous tenant quitte, il vous rend dauantage son obligé. Ne luy dérobez point ce que vous luy deuez, & ne l'importunez pas aussi de protestations, mais sans dire mot voyez de trouuer l'occasion de vous acquiter. Rendez à celuy-là, parce qu'il redemande, & à celuy-cy, parce qu'il ne redemande point; à celuy-là, parce qu'il ne vaut rien, à celuy-cy, parce qu'il est homme d'honneur. Au demeurant, s'il estoit homme de bien quand il vous fit plaisir, & que depuis il soit deuenu meschant, ne vous faites pas accroire que ce changement vous ait rendu quitte. Vous ne le seriez pas d'une chose déposée entre vos mains, ni d'un argent qu'on vous auroit presté, pourquoy le seriez-vous plutôt d'un bienfait? S'il a changé, voulez-vous changer aussi? Et quoy donc? si vn homme sain vous auoit baillé quelque chose, & qu'il deuint malade, vous penseriez-vous dispensé de la luy rendre? N'est-ce pas en l'infirmité que nous auons plus de sujet d'assister nos amis? Il est malade d'esprit, il est raisonnable de luy aider, & de supporter de luy. Il faut à mon aduis, que cecy soit distingué, pour estre entendu.

Il y a deux sortes de bienfaits. L'un, qui est le vray bien-CHAP.
fait, ne peut estre ny donné ny receu que par vn sage. L'autre- XVII.
tre descend parmy le peuple, & tombe au commerce de
ceux qui ne sont pas si bien instruits. Quant à cestuy-cy, c'est
chose sans doute, qu'à qui que ce soit que ie doive, qu'il de-
viennne meurtrier, larron, adultere, ou ce qu'il voudra, ie
n'y ay point d'intereſt, il faut que ie paye. Les crimes ont
leurs loix. Ils seront mieux chaſtiez par vn Iuge, que par
vn ingrat. Ne ſoyez point ce qu'il eſt. Iettez au meſchant,
rendez à l'homme de bien. A celuy-cy, parce que vous luy
deuez, à celuy-là pour ne luy deuoir rien.

Pour l'autre ſorte de bienfait, il n'eſt pas ſi aiſé de s'y con-CHAP.
duire. Comme ie ne puis recevoir, ſi ie ne ſuis ſage, il ſem- XV. II
ble auſſi que ie ne puis rendre à celuy qui ne l'eſt point. Car
poſez le cas que ie rende, il n'eſt pas capable de recevoir, il
a perdu l'uſage des choſes. Voudriez-vous que ie renvoyaffe
la pelotte à vn manchot ? C'eſt folie de donner à quelqu'un
ce qu'il ne peut recevoir. Je commenceray à reſpondre par
la fin. Je ne luy donneray point vne choſe qu'il ne pourra
recevoir ; mais ſi ie luy dois, ie ne laifferay pas de luy ren-
dre, ſans regarder à ſon incapacité. Car ie ne puis obliger
ſinon celuy qui reçoit ; ſi ie rends, ie ne fais que m'acquitter.
Oüy, mais il ne ſe pourra ſervir de ce que ie luy auray ren-
du. C'eſt à luy d'y penſer. Il en ſera coupable, & non pas
moy.

Vous me direz que rendre, eſt bailler à quelqu'un qui re-CHAP.
çoit. Et quoy ? ſi vous deuez du vin à quelqu'un, & qu'il XIX.
vous l'eut fait verſer dans vn ſac ou vn crible, le luy pen-
ſeriez-vous avoir rendu ? ou bien le luy voudriez-vous ren-
dre d'une façon, qu'en le luy rendant il fuſt perdu pour vous
& pour luy. Rendre, c'eſt donner avec le gré de celuy à
qui vous deuez, ce qu'il vous a preſté. Je ne ſuis obligé à
autre choſe. De le faire iouir de ce qu'il aura receu de moy,
c'eſt vn ſoin qui paſſe déjà plus avant. Je luy dois tenir pa-
role, mais ie ne ſuis pas ſon tuteur. Qu'il conſerve ſ'il veut
ce que ie luy rends ? ie luy veux rendre ce que ie luy dois.
Je rendray à mon creancier l'argent qu'il m'aura preſté, ſans
m'informer ſ'il le va tout auſſi-toſt employer en paſſerie.
S'il veut que ie le baille à quelque garſe, ie le veux bien auſſi.
S'il me dit que ie le mette dans ſa poche, encores qu'elle ſoit

percée, ie l'y mettray, parce que ie n'ay qu'à le rendre, & non pas à le garder quand ie l'auray rendu. Je suis obligé de conseruer vn plaisir que i'ay reçu, si ie l'ay rendu, mon obligation ne va point plus auant. C'est assez qu'il ne se perde point tandis qu'il est chez moy. Mais au demeurant, si celuy qui me l'a fait me le redemande, il faut que ie le luy rende, quand il luy deuroit tomber des mains en le receuant. Je le rendray à l'homme de bien, quand il en fera temps, au meschant, quand il me le demandera. Oüy, mais vous ne luy pouuez pas rendre la chose en l'estat que vous l'avez prise; car vous l'avez prise d'un sage, & vous la rendez à un fol. Non fais; ie la luy rends telle qu'à cette heure il la peut receuoir. S'il y a du manquement, il en est accusable, & non pas moy. Je luy rendray ce qu'il m'a baillé. S'il redeuient sage, ie luy rendray tel que ie l'ay receu; tandis qu'il est vicieux, ie le luy rendray tel qu'il est capable de le receuoir. Mais que sera-ce si le changement est si grand, qu'il ne soit pas seulement deuenu vicieux, mais inhumain & sauvage, comme vn Apollodorus, ou comme vn Phalaris? luy rendrez-vous en tel estat le plaisir que vous aurez receu? C'est vne chose impossible en la nature, qu'une alteration si notable en vn homme sage. Et si quelqu'un de tres-homme de bien est deuenu tres-meschant, il n'est pas possible qu'en ce qu'il est à cette heure, il ne demeure quelque impression de ce qu'il fut par le passé. La vertu ne despare iamais tellement vne ame, qu'elle n'y laisse des caracteres que nulle mutation, tant soit-elle grande, n'ait iamais la force d'effacer. Quoy qu'une beste sauvage nourrie parmy nous, regagne les bois, elle ne despoüille iamais toute la douceur qu'elle a prise en nostre conuersation, & demeure aussi differente des autres qui n'ont iamais senty la main de l'homme, que de celles qui nous sont priuées & domestiques naturellement. Il n'est pas possible, que celuy qui a eu quelque trait de preud'homme puisse deuenir meschant en perfection. C'est vne teinture qui ne prend iamais si bien vne autre couleur, que toujours elle ne retienne quelque apparence de celle qu'elle auoit premierement. Puis après ie vous demande si c'est vne cruauté qui demeure cachée dans l'ame, ou qui rompe toute closture, & se manifeste en la ruine du general. Car puis que vous m'avez alle-

gué Apollodorus & Phalaris, si vn meschant est interieurement de leur naturel, pourquoy ne luy rendray-ie le bien qu'il m'aura fait, afin qu'une fois pour toutes ie m'en dégage, & que ie ne me rembarque plus iamais avecque luy ? Mais si publiquement il se réjoit & se repait de sang humain, s'il ne distingue point les âges en l'exercice de ses cruautéz insatiables, si nulle sorte de supplice ne le satisfait, si ce n'est pas la colere, mais vne inclination naturelle qui est cause de sa furie, si aux yeux des peres il met le poignard en la gorge des enfans, si non content d'une mort simple, il y adiouste des gesnes & des tortures extraordinaires, si tout son exercice est de tuer, & qu'il degoutte toujours de quelque sang nouvellement rependu, quand ie ne luy rendray point vn plaisir qu'il m'aura fait, ne le quitteray-ie pas à vn bon marché ? Tout ce qui me pouuoit conuier à la reuanche, c'est la consideration de la societé des hommes; mais puis que luy-mesme la decoupe & la démembre de cette façon, quelle obligation me peut-il rester qui m'attache désormais avecque luy. Si quelqu'un fait la guerre à mon pais, tout ce qu'il a fait pour moy n'a plus de merite, la reconnaissance deuient crime de felonnie. S'il laisse mon pais en repos, mais qu'il trauaille le sien, si pour estre éloigné de la Prouince d'où ie suis, il ne la trouble point, mais s'il fait tousiours quelque tumulte & quelque remuement en la sienne; cette mauuaise inclination fera que me separant de sa compagnie, ie me resoudray sinon de le haïr, pour le moins de luy vouloir du mal, & ne douteray point que l'affection generale de tout le genre humain ensemble ne me soit plus considerable, que ce que ie dois à l'amitié particuliere d'un homme seul.

Mais encores que cela soit, & que par la licence qu'il a CHAP. prise à faire toutes sortes de maux, il ait fait en sorte qu'on X X. peut tout entreprendre contre luy. Je croy pourtant que i'y dois apporter cette mesure en cela, que si ie luy suis bon à quelque chose, qui ne donne appuy ny main-forte à ses mauuaises intentions, mais qui se puisse faire sans preiudice du public, ie ne craindray point en cette occasion indifferente de luy rendre, si ie puis, le plaisir que i'en ay receu. S'il a quelque petit enfant qui coure fortune, ie seray bien aise de luy pouuoir sauuer la vie. Car en cela quelle incommodité

receurent les miserables, qui iournellement sont trauaillez par sa cruauté? Je ne luy bailleray point dequoy payer des gardes. S'il veut bastir? ie luy fourniray du marbre, s'il aime les beaux habits, ie luy en feray venir, parce que ce sont des vanitez qui ne peuuent faire mal à personne; pour des foldats, & pour des armes, c'est chose qu'il n'aura point de moy. S'il me demande des Comediens ou des femmes, ie feray bien aise de luy bailler quelque chose qui l'appriuoise, & qui puisse seruir d'instrument pour l'adoucir. S'il veut des gondoles, des vaisseaux à chambre, ou quelques autres telles fantaisies de grands, qui laissez des passe-temps de la terre, veulent que l'eau leur en fournisse, ie ne feray point difficulté de luy en bailler, mais non pas des galeres & des vaisseaux de guerre qu'il puisse employer à l'establissement de son injuste domination. Si ie le vois malade sans apparence de guerison, tout d'une main ie me reuancheray de ce que ie luy dois, & m'obligeray tout le monde, pource qu'aux gens de son humeur, le remede est la fin de sa vie, & n'est rien si bon que la mort à ceux que la continuation de mal faire a mis hors de toute esperance d'amendement. Mais il n'est gueres de méchanceté si desesperée que celle dequoy nous parlons, & quand il s'en trouue, c'est vn prodige non moins expiable qu'une ouuerture de la terre, ou que des flammes sorties de dessous les abysmes de la mer. Retirons nous donc de cela, parlons des choses que nous detestons sans horreur. Quant à cét autre qui n'est que vulgairement meschant, que ie puis rencontrer par tout, & à qui chacun en particulier craint d'auoir à faire, il n'y a point de doute que ie ne luy doie rendre ce qu'il aura fait pour moy. Je ne veux pas faire mon profit de ses vices. Que ce qui n'est point à moy s'en retourne à son maistre, bon ou mauuais il ne m'importe. Puis que ie prens garde de si prés à rendre, que ferois-je s'il estoit question de donner? Je me souuiens icy d'un conte qu'il faut que ie fasse.

CHAP. Vn Philosophe Pythagoricien auoit pris de meschans sou-
XXI. liers à credit chez vn cordonnier. Au bout de quelques iours reuenant pour le payer, apres auoir long-temps heurté à la boutique qui estoit fermée, quelqu'un luy dit, Que gaignez-vous? Le cordonnier que vous demandez est mort & enterré. Mais peut-estre, adjousta-t-on pour rire de ce Pythagoricien,

que ce qui nous afflige, parce que nous croyons que nos amis morts sont perdus pour nous à iamais, ne vous semble rien à vous autres qui tenez qu'ils doiuent reuenir au monde. Nostre Philosophe remporte son argent, prenant plaisir à le faire sonner en sa main. Mais depuis blasmant en soy cette volonté secrette qu'il auoit eüe de ne payer point, & reconnoissant que ce peu de profit luy auoit donné quelque plaisir, il retourne à la mesme boutique, resolu que le cordonnier n'estoit point mort pour luy, & qu'il falloit payer ce qu'il deuoit, & par entre-deux ais de qui la iointure s'étoit lâchée, il laissa tomber son argent dans sa boutique, afin de s'accoustumer par cette punition à ne vouloir rien auoir du bien d'autrui.

Cherchez à qui rendre ce que vous deuez. Si personne ne CHAP.
vous le demande, demandez le-vous à vous mesme. Qu'il XXII.
soit homme de bien ou meschant, ce n'est pas à vous de vous en informer. Rendez-luy, & vous accusez d'auoir si long-temps attendu. Ne sçavez-vous pas combien ce que vous deuez faire de part & d'autre est different? Sa charge est d'oublier, & la vostre de vous souuenir. Ce n'est pas que quand ie dis qu'il faut qu'il oublie, ie luy vueille faire perdre la memoire, & principalement d'une chose si louable comme est vn bienfait. Il y a des choses que nous commandons de faire au delà de leur mesure, afin que iustement on les fasse comme nous les voulons auoir. Quand ie dis qu'on ne se doit point souuenir de ce qu'on a donné, i'entens qu'on ne s'en doit point vanter, ny le publier, ny s'en preualoir en façon quelconque, au desauantage de celuy qui l'a receu. Car il y en a qui apres auoir fait plaisir, en feront le compte par toutes les compagnies où ils se trouueront. Ils le diront deuant dîner, ils ne s'en tairont pas quand ils seront saouls. Ils en importuneront ceux qu'ils ne connoissent point, & entre leurs amis ils le feront passer pour vn secret. Or afin de couper chemin à cette memoire trop excessive & importune en reproches, en commandant d'oublier, qui est plus qu'on ne peut faire, nous conseillons ce qu'on doit faire, qui est de n'en parler point.

Quand nous doutons qu'une chose ne soit pas faite com- CHAP.
me nous la desirons, il faut que le commandement passe XXIII.
les bornes, afin que l'obeissance aille iusqu'où elle doit aller.

On ne se sert des hyperboles que pour amener par le mensonge à la vérité. C'est pourquoy quand Virgile a dit,

Plus que la neige blancs, & plus prompts que le vent,

il a dit plus que ce qui pouuoit estre, afin de faire croire tout ce qui se pouuoit. Et celuy qui a dit,

Roide comme un torrent; ferme comme un rocher,

a bien pensé qu'on ne se persuaderoit pas qu'il y eust homme au monde immobile comme vn rocher. L'hyperbole a toujours plus de hardiesse que d'esperance; mais pour faire croire ce qui est croyable, elle afferme ce qui passe au delà de toute croyance. Quand nous disons que celuy qui a fait vn plaisir, l'oublie, nous voulons dire qu'il fasse comme s'il l'auoit oublié. Que la memoire en disparoisse, & ne se renouuelle plus. Quand nous disons qu'il ne faut point repeter vn plaisir qu'on a fait, nous n'en condamnons pas toute repetition; car assez souuent les méchans ont besoin d'estre pressez de rendre, & les gens de bien d'en estre aduertis. Et quoy donc? si i'ay fait plaisir à quelqu'un, & qu'il se presente vne occasion où il ait moyen de me le rendre, s'il ne la voit point, feray-je difficulté de la luy monstrier? luy celeray-je mes necessitez, afin que sous ce pretexte, il puisse dire fausement qu'il ne les a point sceues, ou se plaindre justement, que ie ne luy ay pas fait connoistre le moyen qu'il auoit de me secourir? Il faut quelquefois luy en faire couler quelque ressouuenance, mais discrete, qui l'aduertisse, & qui ne l'adjourne pas.

CHAP. Socrate dit vn iour tout haut en la presence de ses amis,
XXIV l'aurois vn manteau, si i'auois de l'argent. Il ne demanda rien à personne, mais il les aduertit tous, & alors il y eut de la presse à qui luy en bailleroit. Pourquoy non? Car combien estoit-ce peu de chose que ce que Socrate receuoit? Comment les pouuoit-il toucher plus doucement, que de leur dire, l'aurois vn manteau, si i'auois de l'argent. Apres cela, quiconque se hastia le plus, il tarda trop; il auoit desia manqué à Socrate. Si nous defendons de redemander, c'est pour faire la leçon à ceux qui exigent auecque trop de rigueur. Nous ne voulons pas qu'il ne se fasse iamais, mais qu'il se fasse peu.

Aristippe

Aristippe ayant vn iour pris plaisir à sentir quelque parfum; Mal aduienne, dit-il; à ces effeminez, qui ont diffamé vne chose si belle. Il faut dire comme luy, Mal aduienne à ces meschans & importuns exacteurs de bienfaits, qui sont cause qu'on a honte de faire vn aduertissement si bon & si nécessaire entre les amis. Pour moy, ie feray ce que le droit d'amitié me permet, & ne me soucieray point de redemander vn plaisir à ceux à qui ie ne ferois point difficulté de le demander, & qui seront si aises de me le pouuoir rendre, qu'ils tiendront pour vne seconde obligation, la liberté que i'auray prise de les aduertir. On ne m'orra iamais faire cette plainte,

*Chassé de son país, ie le recens chez moy,
Et mon auenglement, ou mon malheur extresme;
Luy fit part de mon cœur & de mon diademe.*

I'y trouue plus de reproches que d'aduertissement. C'est nous faire haïr les bienfaits, & non seulement nous oster la honte de l'ingratitude, mais quelquefois donner occasion d'y prendre plaisir. Il suffit de dire avec vn langage qui ne soit ny haut ny recherché,

Si i'ay de t'a pitié merité quelque chose.

afin qu'il ait sujet alors de respondre, Pourquoi ne m'auriez-vous pas fait plaisir. I'estois pauvre, miserable, chassé de mon país, qui ne scauois où m'adresser, vous m'avez fait cét honneur de m'ouurer vostre maison.

Mais vous me direz que si i'y vas si couuertement, il pour-
ra dissimuler, & il se pourra faire aussi qu'il ne s'en sou-
uiendra plus du tout. Qu'est-il besoin de faire? Vous me fai-
tes vne question qui merite bien d'estre disputée, & par la-
quelle il sera à propos de finir nostre discours, Comment il
faut supporter les ingrats? Paisiblement, doucement, & ge-
nereusement. Que iamais inciuilité, oubliance ny ingrati-
tude ne vous offensent en sorte, que tousiours ce ne vous soit
plaisir d'auoir donné. Quelque iniure que vous receuiez,
gardez qu'il ne vous échappe de dire, ie voudrois n'en auoir
rien fait. Aimez mesmes l'infortune de vostre bienfait. Le
moyen qu'il s'en repente toute sa vie, c'est que vous ne vous
en repentiez du tout point. Ne vous en offensez point,

comme si c'estoit quelque chose de nouveau. Si cela ne fust aduenu, vous auriez sujet de vous ébahir. L'un craint la peine, l'autre les frais, & l'autre le peril. L'un est diuertý par vne vilaine honte qu'il a, que rendre ne luy soit vne confession d'auoir receu; l'autre ne sçait pas son deuoir; l'autre est paresseux, & l'autre a des occupations qui luy tiennent l'esprit ailleurs. Considérez comme l'immense audité des hommes a tousiours la bouche ouuerte, & ne se lasse iamais de demander. Vous ne vous étonnerez que personne ne rende, quand vous ne verrez personne qui ne pense auoir trop peu receu. Qui verrez-vous d'entr'eux qui ait l'ame si solide & si ferme, qu'un bienfait puisse estre seurement entre ses mains, L'un enrage après les femmes, l'autre veut tousiours auoir le ventre à la table, l'autre se consume d'une auarice qu'il est impossible d'assouir, l'autre a l'enuie qui le traueille, & l'autre qui ne s' imagine que la grandeur & la vanité, se iette des premiers au trauers des épées nuës, & plus plein d'ambition que de courage s'abandonne à toutes sortes de perils. Adioustez-y que les vieillards perdent les mouuemens de l'esprit comme du corps, & les ieunes au contraire, portez par les inquietudes coustumieres à leur âge, ont dans l'ame vn tumulte perpetuel. Adioustez-y encor vn amour aueugle de foy-mesme, & vne gloire fondée sur des choses contemptibles, vne obstination bandée à mal faire, vne legereté sans arrest, vne temerité précipitée, vne frayeur qui ne donne iamais de conseil fidelle, vn labyrinthe d'erreurs où s'égarre nostre vie, vne audace aux ames les plus lasches, vne discorde entre les meilleurs amis, & certe maladie vniuerselle de courre après les incertitudes, & s'ennuyer mesmes de ce qui est si grand, que deuant que nous l'eussions, nous n'esperions pas que iamais il nous fust possible de l'auoir.

CHAP. XXVII. Pensez-vous trouuer parmy des passions pleines de trouble & de tempeste vne chose aussi calme & aussi tranquille que la foy? Vous ne sçauriez voir nostre vie mieux representée, qu'au sac d'une ville, où toute honte perdue & tout respect mis sous les pieds, pour oser, il suffit qu'on puisse, & où il n'est rien de plus magnanime que de confondre toutes choses, & de ne laisser rien qui n'ait quelque atteinte de violence & de fureur. Le fer & le feu reluisent de toutes parts. Les

crimes ne reconnoissent point les loix, & la religion mesme, qui parmy les plus tranchantes épées des ennemis a toujours esté la sauue-garde des supplians n'arreste point les outrages des victorieux, L'un pille la maison d'un particulier, l'autre ouvre les coffres d'une recepte; l'un entre dans un lieu profane, l'autre dans un temple; l'un rompt une chose, l'autre passe par dessus une autre; & si la place est trop estroite, il met par terre ce qui l'empesche, avec autant de plaisir que s'il faisoit quelque butin. L'un dérobe & ne tuë point, l'autre porte les habillemens sanglans de quelqu'un qu'il vient de massacrer, & n'y en a pas un en tout ce desordre, qui n'ait en la main quelque chose du bien d'autrui. D'où vient donc qu'en cette auidité si naturelle à toute la race des hommes, vous vous souuenez si peu de la condition commune, qu'entre tant de gens qui emportent, vous en cherchez un qui vueille rapporter? Si vous vous faschez qu'il soit des ingrats, faschez-vous qu'il soit des luxurieux, des auares, des impudiques, des malades difformes, & des vieillards qui n'ayent point de couleur. Je vous accorde bien que c'est un mal insupportable, qui des-vnit la société des hommes, & dissipe la concorde, où consiste le seul appuy de nostre imbecillité. Mais quel remede, si ceux qui le blasment, e l'évitent point?

Pensez en vous-mesmes si vous auez reconnu tous ceux CHAP. qui vous ont obligé, si iamais bienfait ne s'est perdu chez xxviii. vous, & s'il vous souuient de tout ce qu'on a fait pour vous. Vous trouuerez que vous n'auiez pas quinze ans, que tous les plaisirs qu'on vous auoit faits en l'enfance, estoient desia éuanouys, & que mal-aisément il vous peut ressouuenir à cette heure de ceux qu'en vostre ieunesse vous auez receus. Nous auons perdu la memoire de quelques uns, nous auons volontairement mesprisé les autres. Il y en a qui peu à peu se sont disparus de deuant nous, & d'autres qui nous ont fait mal au cœur, & que nous auons mis à part, de peur de les regarder. Pour excuse de cette infirmité, ie vous diray premierement, que nostre memoire est foible, & ne suffit pas pour un si grand nombre de choses. A mesure que l'une y entre, il faut que l'autre en sorte, & que les vieilles y fassent placé aux nouuelles. De là vient que nous ne faisons pas grand conte de nostre nourrice, parce que le temps

qui s'est passé depuis , a porté trop loin de nostre veüe ce qu'elle auoit fait pour nous. De là vient le peu de reuerence que nous portons à nos precepteurs. De là vient qu'en la brigue que vous faites pour estre Consul ou Pontife , il ne vous souuient plus de celuy qui vous donna sa voix pour estre Questeur. Fouillez-vous bien , & peut-estre trouuerez-vous en vostre sein le vice dont vous vous plaignez. Vous estes injuste , de vous aigrir contre vne offense publique , & mal-auiisé , de rechercher vn crime où vous auez part. Voulez-vous auoir grace ? faites-la. Vostre patience donnera sujet à l'ingrat de s'amender ; & quand cela ne seroit pas , vos reproches ne pourroient de rien seruir qu'à l'empirer. Ne luy endurecissez point le front. S'il a encores quelque respect , ne soyez point cause qu'il n'en ait plus. Quelquefois vne injure dite trop haut , a rendu impudent celuy qui ne l'estoit point. Personne ne se soucie d'estre ce qu'on sçait bien qu'il est. Voulez-vous oster la honte à vn homme , faites qu'il se trouue conuaincu.

CHAP. I'ay perdu le bien que i'auois fait. Et quoy ? disons-nous auoir
XXIX perdu ce que nous auons porté sur l'autel ? Vn plaisir est au nombre des choses consacrées. S'il est mal rendu , pour le moins il a esté bienfait. Celuy qui l'a receu n'est pas tel que nous nous l'estions promis. Soyons touïours d'une sorte , & nous gardons de le ressembler. La perte que nous plaignons à cette heure , est faite il y a long-temps. Quand nous publions vn ingrat , nous auons part à sa honte , parce que la plainte d'un plaisir perdu , montre qu'il n'a pas esté fait comme il deuoit. Defendons le mieux que nous pourrons sa cause en nostre conscience. Peut-estre qu'il ne s'est pû reuancher , peut-estre qu'il n'a sceu , peut estre qu'il le fera. On a veu de mauuais payeurs à qui la sagesse & la patience du creancier , a donné moyen d'acquiter leurs dettes , pour les auoir attendus & supportez. Il nous en faut faire de mesme , & donner quelque nourriture à vne foy qui n'a gueres de vigueur.

CHAP. I'ay perdu le bien que i'auois fait. Pauvre homme , vous
XXX ne sçauiez pas bien le temps de vostre perte. Vous l'auiez perdu voirement , mais ce fut quand vous le fistes , & à cette heure vous vous en estes apperceu. La moderation n'est pas quelquefois inutile à recouurer des choses qu'on pensoit

auoir perduës. Les blessures de l'ame, aussi bien que celles du corps, se veulent manier tout bellement. Ce qu'il y a moyen de démesler quand on a patience, se rompt bien souvent quand on s'opiniastre de le tirer. Quel besoin auez-vous de l'injurier, de vous plaindre & de crier après luy ? Pourquoy le desobligez-vous par vostre importunité ? S'il est ingrat, il ne vous doit desia plus rien. Quelle raison auez-vous de dépiter vn homme que vous auez obligé, pour donner à sa faute vn pretexte par la vostre, & vous acquiescir au lieu d'un amy douteux, vn ennemy assuré. Ne pensez-vous pas qu'on demande, que veut dire qu'un homme qui vous auoit tant d'obligation, n'ait pû supporter de vous. Sans doute on y soupçonnera tousiours quelque chose; & s'il ne vous en demeure point de tache, pour le moins auez-vous esté souillé. Et puis c'est la coustume de ceux qui mesdisent, de ne se contenter pas de quelque calomnie legere, parce qu'ils se persuadent que l'importance de la chose doit donner à leur mensonge quelque ressemblance de verité.

Combien prendriez-vous bien vn meilleur chemin, de CHAP. conseruer avecque luy cette apparence d'amitié, voire l'a- XXXI mitié mesme, s'il est en quelque volonté de s'amander. Il n'y a point de meschant homme, qu'une opiniastre bonté ne vainque, ny d'esprit si reuesche, & si déclaré contre les choses aimables, qui ne soit contraint d'aimer les gens de bien. Aussi quand il ne leur deuroit autre chose, il a cette obligation à leur facilité, qu'il peut estre ingrat sans en estre recherché. Voicy donc ce qu'il faut que vous pensiez. J'ay fait vn plaisir qu'on ne m'a point reconnu. Que dois-je faire ? Les Dieux vous monstrent le chemin, suiuez-les. Ils commencent à faire du bien à ceux qui l'ignorent, & le continuent à ceux qui le mesconnoissent. Faites-en de mesme. L'un leur reproche la non-chalance, l'autre l'injustice, l'autre les jette hors du monde, & se les represente en quelque coin destituez de toutes choses, sans pouuoir, sans connoissance, sans lumiere, & sans occupation. L'autre sçait bien que c'est au Soleil que nous deuons les interualles du iour & de la nuit, que c'est luy qui par la dissipation des tenebres nous garantit d'une eternelle obscurité, qui tempere les saisons, nourrit les corps, fait germer les semences, & meurir les fruits, & cependant il dit que c'est quelque pierre, ou

quelque globe de feux fortuitement assemblez, & aime mieux luy donner tout autre nom, que de l'appeller Dieu. Toutesfois comme les bons peres qui se rient quand ils sont injuriez de leurs enfans, les Dieux ne cessent point de multiplier leurs biens sur ceux là mesmes qui n'accordent pas qu'ils les tiennent de leur main; & d'une continuation toujours égale font leur distribution à tous les peuples du monde, comme n'ayans ce pouuoir immense à autre fin que pour l'employer à faire du bien. Ils enuoyent les pluyes en leur saison pour arroser la terre, donnent du mouuement à la mer par le moyen des vents, marquent les temps par la course des astres, amolissent les Hyuers & les Estez avec vne plus douce respiration, & par vne bonté qui ne s'altère iamais, supportent l'inclination malheureuse que nous auons à les offenser. Conformons-nous à cet exemple. Donnons quoy que nous ayons donné beaucoup de choses qui ne nous ayent pas bien succédé. Donnons à d'autres, & à ceux là mesmes qui nous ont déjà trompez. Si nostre maison tombe, nous ne laissons pas d'en refaire vne autre. Si le feu l'a consumée, la place est encores tiede que déjà nous y mettons de nouveaux fondemens, & bien souuent reſtabliſſons les villes aux mesmes lieux où l'abyſme les a deuorées; tant nous auons le courage opiniastre aux bonnes esperances. Il ne se feroit rien sur la mer ny sur la terre, si on ne tentoit vne seconde fois ce qui à la premiere n'a pas bien réussi.

CHAP. C'est vn ingrat. Il se fait l'injure, & non à moy. Quand
XXXII. ie luy ay fait plaisir, i'ay fait ce que ie deuois. Pour cela ie ne donneray pas moins, mais ie prendray mieux garde comment ie donneray. Vn autre me rendra ce que celuy - cy m'a fait perdre. Mais ie ne laisseray pas de luy faire encore du bien; & comme vn bon laboureur, ie vaincray par la culture l'infertilité du terroir. Mon bienfait est perdu pour moy, & cet homme là est perdu dans l'estime de tout le monde. Ce n'est pas vn acte genereux que de donner & de perdre, mais de perdre & de donner.

Fin des Bienfaits de Seneque.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



T A B L E

DES MATIERES PRINCIPALES

& plus remarquables des Oeuvres
de SENEQUE.

T O M E I.

A.



AGE de l'homme comment représenté.	237	Quelles estoient leurs opinions.	533
Qu'un homme d'aage ne doit pas tousiours rapporter la doctrine d'autrui, mais doit raisonner en soy-mesme.	305. 306	<i>Accidens.</i>	
Pourquoy l'aage doit estre mis entre les choses estrangeres.	579	Quelle resolution l'on doit prendre dans les accidens sinistres.	561. 562
Sentence notable touchant la briefueré de l'aage.	677. 678	Comment doiuent estre receus.	621
<i>Abeilles.</i>		<i>Acheteur.</i>	
Avec quelle industrie les Abeilles travaillent.	743. 744	S'il doit encore quelque chose au vendeur par dessus le prix de son marché.	155.
<i>Absence.</i>		<i>Acquiter.</i>	
Ce qui nous fait porter l'absence patiemment.	362	Comment il faut s'acquiter d'un bien-fait.	176. 177
<i>Abstinence.</i>		<i>Actions.</i>	
Combien il est auantageux de faire essay de l'abstinence.	257	Comment nos actions doiuent estre considerées.	25
Sil'Abstinence des viandes est raisonnable.	677	Ce qui fait l'approbation de nos actions.	32.
Quelle abstinence est mise entre les superstitions.	là mesme.	Par quelle regle il faut policer nos actions.	181
<i>Academiques.</i>		Quel bien nous reuient de nous imaginer tousiours quelque personne de bonne vie pour tesmoin de nos actions.	235
Opinions des Academiques refutées.	425. 426.	Quels doiuent estre les tesmoins de nos actions.	285
		Comment peuuent estre semblables entr'elles.	404
		Ce qu'il faut à vne action, pour estre glorieuse.	495
		Comment il faut entretenir aux actions passées.	498

T A B L E

Si les actions vertueuses procedent seulement des preceptes.	602	<i>Agrippa</i> Par quoy particulièrement est remarqué.	75
Que la louange n'est pas en l'action, mais en la façon d'agir.	611	Combien regreté par Auguste.	170
Que l'on imite plus facilement les mauvaises actions que les bonnes.	622. 623	<i>Air.</i> Changement de l'air des villes à celuy des villages, combien profitable.	656. 657
<i>Aduersitez.</i> Ce qui rend les aduersitez pretieuses & desirables.	410. 411	<i>Albinouanus.</i> Dequoy loüé.	748
<i>Aduertissement.</i> Lequel est le plus fort, & penetrer plus auant.	592	<i>Alexandre.</i> Comment receut le droit de Bourgeoisie à Corinthe.	18
<i>Adultere</i> En quel temps & chez qui la plus honnesté façon de se marier.	14	Combien possédé de la passion de la gloire.	19
<i>Aegle</i> La premiere des graces, par qui ainsi appelée.	8	Quelle comparaison il pouuoit y auoir de luy & d'Hercules.	là mesme.
<i>Aeschines.</i> Comment il donna plus tout pauvre qu'il estoit à son Maistre Socrates, que tous ses autres cōpagnons qui estoient riches.	12. 13	Combien malheureux esclau de son ambition.	597
<i>Athna</i> Montagne où située & par qui appelée vniue.	348	Comparaison d'Alexandre & d'Archelaus avec Diogene & Socrates.	121
Si cette montagne qui porte ce nom, décroist peu à peu.	476	Quelle estoit la pauureté d'Alexandre.	182
<i>Ateologie.</i> Ce que c'est qui est signifié par ce terme.	617.	Combien regreta Clytus qu'il auoit tué luy-mesme.	502
<i>Affaires.</i> Que nos affaires ne nous doiuent point détourner de la Philosophie.	254	Ce qu'il enuoya au tombeau.	503
Combien preiudiciable est la quantité d'affaires.	666. 667	Pourquoy il estudioit en Geometrie.	366
<i>Affections.</i> Contre les Epicuriens qui ne donnoient ny bornes ny regles aux affections.	636. 637.	Comment traité de la fortune.	699
<i>Affections.</i> Pourquoy les Stoïciens ne veulent point admettre les affections.	712. 713	<i>Allobrogicus</i> Quel personnage.	107
<i>Afflictions</i> Combien souuent engendre vn bonheur.	685. 686	<i>Ambition.</i> Effets vitieux de l'ambition.	42
Que personne n'est exempt d'affliction.	621	Quels sont les maux de l'ambition.	262
<i>Affliger.</i> Quel suiet on peut auoir de s'affliger.	240. 241	Ce qu'il faut faire pour se depester de l'ambition.	272. 273
<i>Afrique</i> Combien fatale aux Scipions.	279	Nous fait despenser plus que la faim.	383
<i>Agreable.</i> Comment on peut rendre vne chose agreable.	19	Discours contre l'ambition.	657
		Ambition de ceux qui briguent les grandes Charges.	723. 724
		<i>Ambitieux.</i> Excuse d'un ambitieux.	346
		<i>Ame.</i> Quelle est l'ame vraiment genereuse.	6
		Quel est le contentement de l'ame apres qu'elle a quitte les vices.	213
		Quelles sont les qualitez d'une bonne ame.	274
		Combien l'ame est estimable.	322. 323
		Quelle est sa conuersation.	là mesme.
		En quelle épreuue principalement serue marque vne ame genereuse.	339
		Ce que c'est que l'ame.	347
		Combien elle est souple & maniable.	là mesme.

DES MATIERES.

Que l'on sent d'autant moins les maladies de l'ame que plus elles sont grandes. 355

Comment la Philosophie guerit ces maladies. 356. 357

Signes d'une ame mal assurée. 366

D'une paisible & bien rassise. *la mesme.*

Le moyen de connoître quand l'on a la paix dans l'ame. 366

Sa nature. 368

A quoy nostre ame doit continuellement vacquer. 369. & suivantes.

Combien plus estimable est le bien de l'ame que du corps. 395

Différence entre les maladies & les passions de l'ame. 452. 453

Estat de l'ame deliurée du corps. 475. 476

Quelle doit estre l'ame du Sage. 570

Excellentes & dignes qualitez de l'ame vertueuse. 576. 577

Combien elle méprise le corps. *la mesme.*

Marque d'une bonne ame. 651

Si l'ame est un animal. 693. 697

Quel est le pouvoir & l'autorité de l'ame sur les actions. 705.

Piteux estat du corps dont l'ame est dépravée, & addonnée aux voluptez. 706

Beauté de l'ame vertueuse, & laideur de la vicieuse. 707. 708

Comment l'ame humaine parvient à la perfection. 735. 736

Telmoignage de son excellence. *la mesme.*

Devoir de l'ame genereuse. 736. 737

Que la vicieuse n'a point de fermeté ny d'arrest. *la mesme.*

Marque d'une méchante ame. *la mesme.*

D'une impudente. *la mesme.*

Amy.

Comment on doit agir avec un amy. 31

Que bien souvent il n'y a point de différence entre les presens des amis & les desirs des ennemis. 31

Que l'on ne peut rien donner à son amy. 183

De quelle façon ce qui est à un amy, peut appartenir à l'autre. 190. 191

Examen du nom d'amy, & quel est celui que l'on doit estimer tel. 211. 212

Comment il faut sonder une personne auparavant que de lier amitié ensemble. *la mesme.*

Que le contentement de se faire un amy est plus grand que celui de l'avoir. 226. / 227

A quoy visent les vrais amis, & qui sont les amis de fortune. 227. 228

Pourquoy il faut avoir des amis. *la mesme.*

Quel doit estre le commerce des amis. 311

Amis absens, comment rappelez bien souvent en nostre memoire. 342

Combien la communication des amis presens est plus douce que celle des absens. 362. 363

Comment on se doit comporter en la perte des amis. 379. 380

Combien la memoire des amis defuncts doit estre agreable. 382. 383

Perte d'un amy est la plus grande qu'on puisse faire. 631

Discours sur la perte des amis. 657. 658

Amitié.

Quelle est la premiere loy de l'amitié. 32

Amitié & amour en quoy differétes. 309

Vraye amitié. *la mesme.*

Quelle est la veritable amitié. 228

Si elle est desirable de soy mesme, ou pour quelqu'autre sujet. *la mesme.*

En quoy conforme à la flaterie. 330

Quelle est la regle de la veritable amitié. 339

Combien l'amitié d'un sage est différente de celle d'un fol. 339

Amour.

Recepte d'amour sans drogues, sans herbes, & sans charme quelconque. 227

Combien les douceurs de l'amour nous nuisent. 713. 714

Analogie.

Ce que c'est proprement qu'Analogie. 732. 733

Anchise.

Si Anchise estoit plus obligé à Ence qui le portoit appesanti de plusieurs années, qu'Ence à Anchise qui l'avoit porté tout petit entre ses bras. 79

Anciens.

Combien plus heureuse estoit la condition des Anciens, quant à la santé du corps. 604. 605

Ancus.

Pourquoy l'on dit que ce Roy des Romains n'eut point de mere. 679

Animal.

Ce qui est proprement animal. 693. 694

695. 696. 697.

Qu'il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. 695

Ce qui le fait agir. 696

T A B L E

<i>Animaux.</i>		guarie l'apprehension des injures de la fortune & de la mort. 491 492	
Avantages des animaux sur les hommes. 443. 444		<i>Approbation</i>	
Si les animaux ont quelque connoissance de leur constitution naturelle. 739. 740		Du peuple, combien est vne chose vaine. 222	
Que tous les animaux craignent naturellement la mort. 739. 740		<i>Apprendre.</i>	
Pourquoy leur nature ne peut sembler parfaite. 738		En quel âge on doit apprendre. 455. 456	
S'ils ont des passions. 759		Ce que c'est qu'il faut apprendre. 455. 456	
<i>Anius.</i>		Comment se doit mesnager la passion d'apprendre. 672	
Spurius, quel personnage. 748		<i>Araignée.</i>	
<i>Annales</i>		Quelle est l'industrie de l'araignee à arranger ses filets. 743. 744	
De Tamusius, quelles. 580		<i>Arbres.</i>	
<i>Antigonius.</i>		Quels arbres ne sont pas propres à greffer. 692	
S'il fit bien, en refusant vn talent & vn denier à vn Philosophe Cynique. 33		<i>Arcefilaus.</i>	
Comment vainquit son pere. 80		Belle façon d'obliger de ce personnage. 27	
<i>Antipater.</i>		Si ce personnage fut louable de refuser de l'argent qu'un fils de famille luy offroit, pour ne point offenser son pere auare. 38	
Quel personnage, & ce qu'il attribuoit à la nature. 569		<i>Archelaus</i>	
<i>Antipodes.</i>		Pourquoy dedaigné par Socrate. 121. 122	
Comment il y en a dans vne Ville qui sont Antipodes à ceux de la mesme Ville. 745		<i>Ardée.</i>	
<i>Antoine.</i>		Combien l'air y estoit mauuais. 664	
Ingratitude de Marc-Antoine enuers son Dictateur. 133		<i>Argent</i>	
Ce que dit Antoine estant sur le point de se tuer. 145. 146		Combien sale, lors qu'il est encore dans la fange, & dans les tenebres des mines. 596	
Marc-Antoine, quel personnage, & d'où est venuë sa ruine. 503		Quels sont les effects que produisent le desir de l'argent. 709. 710	
<i>Apicius.</i>		Pourquoy l'argent n'a jamais rendu personne riche. 729. 730	
Quel personnage c'estoit. 611		<i>Arideus.</i>	
<i>Apparence.</i>		Pourquoy la prouidence le laissa regner. 107	
Que l'apparence de la chose & la chose ne sont pas tousiours ensemble. 11		<i>Aristogiton</i>	
<i>Appeller.</i>		Par qui appellé tyrannicide. 193	
Deux sortes de choses qui nous appellent, & qui nous rebutent, quelles. 753		<i>Ariston.</i>	
<i>Appetir.</i>		Qu'on n'eust pas sceu qu'Ariston eust esté au monde, si Xenophon n'eust esté son fils. 75	
Ce qui donne veritablement del'appetit. 729. 730		De quelle secte estoit ce Philosophe. 294	
Quels maux apportent les appetits de la chair. 181. 182		Auis d'Ariston touchant la façon d'enseigner la Philosophie. 581	
<i>Appius</i>		<i>Aristote.</i>	
Le Grammairien, en quel temps faisoit le charlatan. 541		Ce qu'il apprit de Socrate. 219. 220	
<i>Apprehensions</i>		<i>Armodius</i>	
Du mal à venir, quelles pour le plus souuent. 239. 240		Appellé tyrannicide par les Atheniens. 193	
Apprehensions de la perte, combien plus fascheuse que la perte mesme. 322. 323		<i>Art.</i>	
Par quelle chose seulement peut estre		Combien le fruit de l'Arrest different de	

DES MATIERES.

celuy de la besogne.	47. 48
<i>Arts.</i>	
En combien de sortes differents de la sagesse.	515
<i>Arts liberaux.</i>	
Si les Arts liberaux peuuent faire vn homme de bien.	533
De combien de sortes d'Arts il y a selon Posidonius.	537. 538
Si les Arts ont esté inuentez par la Philosophie.	552
Que les Arts ont non seulement leurs preceptes particuliers, mais aussi leurs maximes generales.	602. 603
En quoy differens de la Philosophie.	la mesme.
Si la louange nourrit les arts, comment doit estre entendu.	649
<i>Aruntius</i>	
De quoy blasme.	175
Quelle est la composition de cet Auteur.	703
Examen des diuerses façons de parler qui luy ont esté familiares.	704
<i>Assemblees.</i>	
Combien soigneusement on doit fuir les Assemblees.	220
<i>Astres.</i>	
Pourquoy les Astres ont leurs cours si reglez.	160
<i>Asterius</i>	
Quel personnage.	175
<i>Athletes</i>	
En quoy particulierement à imiter.	472
<i>Attalau</i>	
Quel Philosophe.	672
<i>Attalus.</i>	
Sentiment de ce Philosophe touchant les amis.	227
Combien grand estoit le courage & l'esprit de ce Philosophe.	675
Son sentiment & son discours touchant les richesses.	689
Combien conformes à la nature.	690
<i>Atticus</i>	
Quel personnage, & comment son nom a esté immortalisé.	268
Quelles estoient les lettres de Ciceron à Atticus.	725
<i>Attilius Bitta</i>	
Comment deuint pauvre, & ce que luy dit Tibere là dessus.	747
<i>Auares.</i>	
Reprimende des auares.	547. 548
<i>Auarice.</i>	
Vitieux effets de l'auarice.	42

Tome I.

Comment doit estre préuenü.	6162
Quels maux engendrent l'auarice;	189.
	190
Description de l'auarice.	559
Discours contre l'auarice.	657
Combien c'est vne cruelle peine.	711
<i>Auenir.</i>	
Misere de l'homme qui apprehende l'auenir.	626. 627
Quels sont les remedes pour s'en faire quite.	la mesme.
Vanité ordinaire de se promettre beaucoup de l'auenir.	643
<i>Aueuglement.</i>	
Quel est l'aucuglement des hommes.	346
<i>Auguste</i>	
Combien different de Claudius.	21
Quel tort se fit en releguant sa fille.	170
<i>Austerité.</i>	
Quelle austerité de vie est ridicule & blasmable.	217
Quels effects produit l'austerité d'un lieu.	350
<i>Autheurs.</i>	
Quel stile est le plus loüable chez les Autheurs.	334
Combien doiuent estre honorez.	388.
	389
De quoy les sages sont autheurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere.	558. 559

B.

<i>Barques.</i>	
B Arques, comment inuentées.	555
<i>Bassus</i>	
Combien courageux à la mort.	297.
	298
<i>Beatifier.</i>	
Que la vertu ne peut beatifier que parfaitement.	512
<i>Beatitude</i>	
En quoy consiste.	452
<i>Besogne.</i>	
Combien le fruit de la besogne est different de celuy de l'art.	47. 48
<i>Bestes</i>	
Excellent par dessus les hommes en beaucoup de biens.	444. 445
Combien l'amour des bestes enuers leurs petits est violente, & cependant ils la perdent avec leurs petits.	636
Quel bien c'est que le bien des bestes.	758. 759.
Comment les bestes se souuiennent des	

D D d d iij

T A B L E

choses.	759	tous nos conseils.	425. 426
Pourquoi elles ne peuvent iouir du vray bien.	760	Ce que c'est.	là mesme.
Aduantage & prerogatiue des hommes sur les bestes.	760	Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste.	426. 427
<i>Bien.</i>		Si tous les biens sont egaux.	429
Comment il se peut faire qu'il n'y ait point de difference entre faire du bien & vouloir du mal.	31	Quels sont les veritables biens.	442.
D'où nous viennent tant de sortes de biens que nous possedons.	85. 86	<i>& suivantes.</i>	
Si les biens que nous receuons des hommes, doiuent estre appelez bienfaits, à combien plus forte raison ceux que nous receuons de Dieu.	là mesme, & suivant.	Comment il s'en faut seruir.	443. 444
Que ce que l'on retient du bien d'autrui, ne fait point de profit.	198. 199.	Que la vertu est le seul bien.	là mesme
Plaisant conte d'un Philosophe Pythagoricien à ce sujet.	là mesme.	<i>& suivantes.</i>	
Que les biens de fortune ne sont point proprement nostres.	225. 226	Comment se perd le vray bien.	444. 445
Quels sont les biens qui donnent un parfait contentement.	248	Pourquoy les biens du corps ne sont pas veritablement biens.	433. 445. 446
Ce qu'il faut faire pour suivre le vray bien & le sçauoir connoistre	275. 276	Comment il faut vser des biens extérieurs.	446
Definition du bien.	302	Qu'il n'est point d'autre bien que la vertu.	458. 459. & suivantes.
Si toutes les choses necessaires peuvent estre appelees biens.	331. 332	Que le bien n'est pas en la chose, mais au choix que l'on en fait.	569. 570. 571
Que c'est qu'il faut appeller proprement bien.	331. 332	Qui sont les veritables biens.	là mesme.
Quelles sont les conditions du bien, selon les Stoïques, & en quel nombre.	396. 397	Comment il faut vser des biens de fortune.	624. 625. 626
Comment peuvent-ils estre egaux, puisqu'il en est de trois conditions.	398. 399	Distinction des vrais biens d'auecque les faux.	626
Biens contre la nature & selon la nature.	405. 406	Que les biens des mortels sont mortels; Sentence de Methrodore.	628
Quelle difference il y peut auoir entre les gens de bien.	405. 406	Si un bien peut estre composé de choses distantes & cloignees.	647. 648
Quels sont les biens les plus souhaitables.	406	Si le bien & le mal sont des corps.	665. 666
Quels biens sont estimez par la raison.	406. 407	Comment l'on peut profiter à celuy qui possede le souverain bien.	681
De combien de sortes de biens est composé le souverain bien, selon Epicure.	408	Si tout ce que l'on appelle bien, est un corps.	715
Quels biens sont preferables aux autres.	408. 409	Que l'heureuse vie est un bien.	là mesme.
S'il faut souhaiter un bien conjoint avec de la douleur.	là mesme.	Si le bien à venir est un veritable bien.	721. 722
Si tous les biens sont souhaitables.	410	Le plus excellent, le plus assuré, & qui ne depend de personne, quel.	724
Le souverain bien doit estre le but de		En quoy consiste le bien defini en tant de façons.	725
		Autres definitions du bien.	là mesme & 726
		Discours touchant le vray bien.	725. 726
		Comment se connoist le bien.	755. 756
		Si les enfans en sont incapables.	756. 757
		Quand c'est que l'on le peut auoir parfaitement.	757. 758
		<i>Bienfaits.</i>	
		Quel est le merite des bienfaits.	6
		Comment il faut communiquer les bienfaits.	là mesme.
		Si le gain d'un bienfait peut recompenser les autres.	là mesme.
		Ce qu'il faut faire pour vaincre des bienfaits par des bienfaits.	10

DES MATIERES.

- La carte blanche des bienfaits. *là mesme.*
 Combien il y a de difference entre la ma-
 tiere du bienfait & le bienfait. 10
 Ce que c'est que le vray bienfait. *là mes-*
me & 11.
 En quoy se considere le bienfait. 11. 12
 Qu'il consiste en la volonté & non pas
 en la chose. 12
 Comment les bienfaits sont rendus ay-
 mables & agreables. 20. 22
 Comment on doit rafraischir la memoire
 d'un bienfait. 28
 Bienfaits des peres à leurs enfans, com-
 ment deuiennent inutiles. 29
 Comment le bienfait peut estre hay. 29
 Combien la fin du bien-fait est plus con-
 siderable que le commencement. 31
 Quand c'est que les bien-faits n'ont
 point de grace. 32
 Bien-faits comparez au ieu de paume.
 33. 34
 Quel est le deuoir de ceux qui reçoivent
 des bien-faits. 34 35
 Comment il faut entrer au commerce
 des biens-faits. 35. 36
 Vn bien-fait sans intention n'est pas vn
 bien-fait. 36
 Si l'on peut receuoir le bien-fait d'un
 infame. 37. 38
 Comment il faut receuoir vn bien-fait.
 38. 39
 S'il y a de la gloire à publier vn bien-
 fait. 39
 Comment il faut proportionner les re-
 merciemens au bien-fait. 40
 Cōbien diuersement les bienfaits se peu-
 uent amoindrir ou accroistre. 43
 Selon quels Philosophes receuoir vn
 bien-fait de bonne grace est le re-
 connoistre. 45. 46
 Que se propose celuy qui fait vn bien-
 fait. *là mesme.*
 Quelle est la nature du bien-fait. *là*
mesme.
 Profits qui reuiennent du bien-fait. 47.
 48.
 Qui reçoit vn bien-fait de pareille grace
 qu'on le donne, s'acquitte de beau-
 coup. *là mesme.*
 Comment on peut rendre vn bien-fait,
 en le receuant. 49
 Comparaison des bien-faits avec les
 sciences. 53. 54
 Qu'un bien-fait redemandé par action
 de droit, perd le nom de bien-fait.
 55. 56
 Quel prix l'on donne au bien-fait, &
 d'où il se prend. *là mesme. & 57*
 Comparaison d'un bien-fait à l'autre, &
 leur proportion. 56
 Combien il est difficile de connoistre
 la matiere des bien-faits, & desçauoir
 rendre la pareille. 57
 Qu'ils le peuuent rendre en tout temps,
 & sont la pluspart hors de preuue. *là*
mesme & suivantes.
 Qu'ils sont si differens, qu'il vaut mieux
 les laisser impunis que de vouloir leur
 establir vne peine. 58. 59
 Combien les qualitez des bien-faits sont
 diuerses, & quel est leur prix. 59.
 60
 Qu'ils sont quelques fois si contrepoin-
 tez d'outrages, qu'on ne peut discer-
 ner lesquels sont les plus grands. 60
 Confusion des bien-faits comment doit
 estre reglée. *là mesme.*
 Quelle a esté l'intention de ceux qui
 n'ont point fait de loy pour le suiet
 des biens-faits. 60. 61
 Le moyen de n'auoir iamais de procez
 pour vn bienfait. *là mesme.*
 Combien c'est les gaster que d'en faire
 vn seminaire de procez. 61. 62
 Comment on a donné la chasse aux bien-
 faits. *là mesme.*
 Ce que c'est que l'on doit appeller bien-
 fait. 64. 65
 Si ce que l'esclau fait outre sa condi-
 tion, peut estre appellé vn bienfait.
 66
 Bienfaits d'un pere à son fils & du fils à
 son pere, combien differens. 77
 Si l'on appelle bienfaits, les biens qui
 procedent des hommes, à combien
 plus forte raison ceux que Dieu nous
 enuoye. 86
 Qu'il en est des bienfaits comme des de-
 posts. 89. 90
 A quelle intention & à quelles person-
 nes il faut faire du bien. 90. 91
 Bienfait sterile quel, & comment nous
 peut faire du bien. *là mesme.*
 Combien est chose desirable. *là mesme.*
 Cōment le bienfait se peut dire vn prest.
là mesme.
 Bienfait gratuit d'autant plus louable
 qu'il apporte de contentement à ce-
 luy qui l'exerce. 91. 92
 De qui c'est que le bienfait regarde l'u-
 tilité. 93
 Que ce que l'on donne à dessein d'y pro-

T A B L E

fitier, ne merite pas le nom de bien-	93. 94	qui arriuent par hazard.	154
Inclination naturelle d'aimer nos bien-	94	Des bienfaits receus du Prince ou du	158
faits.	94	public.	158
Ce que c'est qui peut prouocquer au	95	De ceux qui se veulent faire passage au	163
bienfait.	95	bienfait par vne injure.	163
Combien c'est chose honneste de soy	96. 97	Faire venir ses bienfaits par vn detesta-	163. 164
de reconnoistre les bienfaits.	96. 97	ble chemin.	163. 164
Moyens de reconnoistre vn bienfait	99	qu'il faudroit mieux nier le bienfaits re-	165. 166
quels, & en quel nombre.	99	ceus, que de le vouloir rendre au pre-	165. 166
Combien est grand le contentement	99. 100	judice du bien-facteur.	165. 166
qu'on reçoit d'auoir obligé quelqu'un	99. 100	quels souhaits il faut faire en faueur de	166
par vn bienfait.	99. 100	nostre bienfacteur.	166
Combien de poincts sont requis appeller	106	Moyens de reconnoistre & rendre aux	171
vne chose bienfait.	106	Grands les bienfaits que l'on en a re-	171
Si l'on est obligé à vn bienfait promis.	111	ceus.	171
Comment on peut reconnoistre le bien-	114. 115	que de desirer de s'acquiter trop tost	176.
fait, de quelque estat & condition que	114. 115	d'un bienfait, tient de l'ingrat.	176.
l'on soit.	114. 115		177
Comparaison des bienfaits avec la gloi-	117	quel moyen il faut garder en vn bien-	177. 178
re.	117	fait, soit à le recevoir, ou à le recon-	177. 178
Que l'on n'est pas vaincu en bienfaits	119	noistre.	177. 178
pour en recevoir de plus grands &	119	quelle doit estre la premiere luy du bien-	178
plus souvent que l'on n'en peut faire,	119	fait.	178
& que l'on n'en peut rendre.	119	qu'il n'y a pas moins de generosité à bien	178
Si l'on peut s'obliger soy-mesme par	123	recevoir & reconnoistre vn bienfait,	178
quelque bienfait.	123	qu'à le faire.	178
Bien faire à soy-mesme n'est qu'obeir à	125.	Comment vn bienfait ne scauroit estre	191. 192
la loy & à la necessité.	125.	plus grand que l'autre.	191. 192
	126. 127	Bienfait receu, comment reconnu par	192
Ce que c'est que bienfait.	126.	la seule volonté.	192
	127. 128	Deux sortes de bienfaits.	195
En qui tombe le bienfait.	135	Pourquoy, quand vn bienfait est perdu,	204
Si le bienfait peut estre sans intention.	137	il vaut mieux s'accuser soy-mesme,	204
Bienfaits qui ont vne mine triste & re-	137. 138	qu'accuser l'ingrat.	204
frongnée, quels,	137. 138	quelles fautes font ceux qui employent	204. 205
Bienfait qui ne nuit, ny ne profite.	138	mal leurs bienfaits.	204. 205
Pourquoy il ne faut iamais redemander	138. 139	Comment il faut imiter Dieu en matie-	204. 205
vn bienfait.	138. 139	re de bienfaits.	204. 205
Ce qu'il y a de plus assés en vn bien-	145	Pourquoy le Sage est seul capable de re-	484. 485
fait.	145	connoistre vn bienfait.	484. 485
Si vn bienfait nous peut estre osté.	145	Comment la meilleure partie du bienfait	486
	145	retourne sur nous mesmes.	486
Si le bienfait demeurant, l'obligation	147	<i>Bienheureux</i>	
s'en peut perdre,	147	A qui appartient vne place au nombre	579
Comparaison des bienfaits & des injures.	148.	des Bienheureux.	579
	148.	<i>Bienveillance.</i>	
Ce qu'il faut considerer au bienfait.	149	Exemple de la bienveillance des amis.	655. 656
Ce qui separe le bienfait d'avec l'injure.	149. 150	<i>Bien.</i>	
Ce qui empesche le bienfait d'estre tel.	150. 151	Comment ce Philosophe argumentoit	186. 187
Quelle obligation portent les bienfaits		pour prouuer que chacun estoit sacri-	186. 187
		legue, & que personne ne le pouuoit	186. 187
		estre.	186. 187
		<i>Bon</i>	
		Et honneste, comment le mesme.	528
		Celuy qui n'est bon que par accident, ne	528
		peut	528

DES MATIERES.

- peut se promettre de l'estre tousiours. 611
- Quelle difference il y a entre le bon & l'honneste. 725. 726. 731. 732
- Bons*
- Et mechans, pourquoy partagez egale-
ment des biens & des commoditez de
la nature. 105
- Bonté.*
- quelle bonté peut estre cruelle. 31
- Bornes.*
- Se donner des bornes à soy-mesme, com-
bien grande vertu. 187
- Bruit*
- Et parole, combien dissemblables. 364
- Brutus.*
- Si M. Brutus ayant dessein de tuer Cesar,
fit bien de recevoir la vie de luy. 36. 37
- C.**
- Cacher.*
- Combien chose honteuse que de se
cacher. 326. 327
- Callistratus*
- Combien courageux. 174
- Calvisius*
- Sabinus, de quelle inuention se seruoit
pour paroistre sçauant. 289. 290
- Cambyfes.*
- quelle fut la cause de sa perte. 182
- Camille*
- Comment traité par les Romains. 134
- Capitaine.*
- Si vn Capitaine peut estre obligé par son
soldat. 64
- Pourquoy vn homme ne peut estre bon
Capitaine & homme de bien tout en-
semble. 112. 113
- Captieux.*
- quel est l'vsage des discours captieux. 129
- Combien sont inutiles les argumens cap-
tieux des Philosophes. 330
- Carybde*
- Quelles questions on en fait. 475
- Catilina*
- Combien ingrat à sa patrie. 132
- Caton.*
- Combien mal reconnu des Romains, 134
- quel personnage. 235
- Ce qui a fait la reputation de Caton. 242. 243
- Pourquoy blasmé des'estre entremis des
affaires en la guerre ciuile. 246. 247
- Sa mort & ses dernieres paroles.* 279
- Quel estoit son courage. 351
- Combien braue & genereux de prendre
son ame avec la main, & la jeter de-
hors. 422
- quelles maximes estoient grauees en l'a-
me de ce personnage. 428
- Si Caton qui remet ses mains à sa playe,
doit estre estimé miserable. 430
- quand il fut connu. 478
- Patron de vaillance & de vertu. 618
- Combien ce personnage fut egal & ge-
neroux. 662. 663
- Catulus*
- Comment se moqua des Iuges de Clo-
dius. 624
- Causes.*
- En quel nombre selon l'opinion vulgai-
re, selon Aristote, selon Platon. 392. 393
- Cecilius.*
- Parole de Cecilius sur le sujet des So-
phismes. 698
- Cestes*
- Sorte de combat, pourquoy defendue
en Lacedemone. 118
- C. Cesar.*
- Combien indignement il traita Pom-
peius Pennus à qui il auoit donné la
vie. 29
- Ses mœurs. *là mesme.*
- Pourquoy la Prouidence auoit mis l'Em-
pire entre les mains de C. Cesar, &
quel il estoit. 107
- Ingratitude de Iule Cesar enuers sa pa-
trie. 133
- Sa reconnoissance enuers vn soldat. 142
- Comment il bastit au terroir de Boies. 350
- qui poussa I. Cesar à se perdre avec la
Republique. 598
- Chair.*
- Combien raisonnable de s'abstenir de la
chair. 677
- Chambre.*
- Ce que c'estoit que les anciens Romains
appelloient la chambre du pauvre. 639
- Champestre.*
- Maison champestre de Scipion, quelle. 518. 519
- Champignons*
- Combien dangereux d'en manger. 607
- Ce que sont les champignons. 673
- Changement*
- Combien diuers parmy les choses de la

T A B L E

terre.	724. 725. 726	<i>Clodius.</i>	Mechancetez de Clodius & de ses adhe-
<i>Charges.</i>		rants.	623. 624
Contre ceux qui briguent les grandes		<i>Colere.</i>	Où il a trop de colere, il n'y a iamais af-
Charges.	723. 724	sez de iugement, & combien elle est	proche de la fureur. 260
<i>Charondas</i>		<i>Comedie</i>	
quel, & quelles villes il poliça par ses	551	En quoy blasmee.	456
Loix.		<i>Commencement.</i>	
<i>Chemin.</i>		Si quelque chose peut deuenir plus gran-	de que celle qui luy a donné com-
D'où vient que nous ne trouuons pas le		mencement.	72
bon chemin.	328	<i>Commerce</i>	
<i>Cheuaux.</i>		Des amis quel doit estre.	311. 312
quels cheuaux se foulent le plus tost.	350	<i>Commoditez.</i>	
Belle description d'un cheual.	618	Combien fortement les commoditez de	cette vie nous tiennent attachez. 268
<i>Chien.</i>		En quoy differentes des biens.	530. 531
Pour quelles raisons on fait cas d'un		Si le defaut des commoditez peut em-	pescher l'homme d'estre heureux. 571.
chien.	456. 457	572	que celuy qui se contente de peu, ne
<i>Chrysippe.</i>		manque d'aucunes commoditez. 730	731
De quoy faisoit profession.	8	<i>Commun.</i>	
Ce qu'il dit des trois graces.	9	En combien de sortes quelque chose	peut estre commune. 190
Pourquoy se sert de la comparaison d'un		Combien nous deuons deferer à la com-	mune opinion. 715
ieu de paulme, en traitant la matiere		<i>Compagnie.</i>	
des bienfaits.	33	Comment la Compagnie nous gaste.	220. 221
Autre comparaison du mesme,	40	Comme l'on peut trouuer bonne com-	pagnie eu soy-mesme. 285. 286
Doctrin de ce Philosophe touchant le		<i>Comparaisons.</i>	
Sage.	228. 229	Si les comparaisons sont permises dans	les lettres que l'on escrit à un amy.
Et qu'en seigne Chrysippe.	660	378. 379	<i>Compensation.</i>
De qui fut disciple.	697	Question touchant la compensation de	l'injure & du bienfait. 484
Son opinion touchant la promenade.	697	485	<i>Composition.</i>
<i>Ciceron.</i>		Fautes qui se font en la composition.	702. 703
Comment le Consulat fut donné au fils		<i>Concorde.</i>	
de Ciceron.	106	Quels sont les effets de la concorde.	592 593
Traité comme Catilina par les Romains.	134	<i>Coniugal</i>	
Ce que Ciceron mandoit à son amy At-		Exemple de l'amitié coniugale.	655
ticus.	725	656	<i>Connoissance.</i>
Quelle est la façon d'escire, & combien		D'où vient la connoissance aux animaux	740. 741
differente de celle de Pollion.	640	Et quelle est telle connoissance. 742. 743	
Composition de Ciceron, quelle.	702		
Examen des diuerses façons de parler			
qui luy ont esté familiares.	703		
<i>Claranus</i>			
quel personnage, & quel estoit son es-			
prit.	397		
<i>Cleanthe</i>			
Comment se rendit semblable à Zenon.	219		
Combien digne d'honneur.	391		
Auis de Cleanthes touchant la façon			
d'enseigner la Philosophie.	582		
Auec quels vers il parloit à Iupiter.	671		
Opinion de Cleanthes touchant la pro-			
menade.	697		
<i>Claudius</i>			
Combien different d'Auguste.	21		

DES MATIERES.

- Conscience.*
 Quel est le reproche de la conscience
 qui ne peut estre trompée. 175
 177. 178
 que la bonne conscience trouue le repos
 par tout. 363. 364
 Bonne & mauuaise conscience, enquoy
 particulierement contraires. 426.
 427
 Quel est le tourment d'une mauuaise
 conscience. 625
 Les pernicious effets d'une mauuaise
 conscience. 665. 666
 Mauuaise conscience fuit la lumiere.
 747. 748
- Conseil.*
 Ce qu'il faut faire pour prendre vn bon
 conseil. 425
- Conseiller.*
 Coustume des Princes de regretter leurs
 Conseillers deffuncts. 170
- Conseiller.*
 Quel'on est souuent plus capable de con-
 seiller autrui que soy-mesme. 683
- Consentement.*
 Ce que c'est que l'on appelle consente-
 ment. 696
 Si le consentement se peut retrouver en
 la vertu. 696. 697
- Consolations.*
 Si les consolations sont necessaires. 593.
 594. & d'où elles procedent. la mes-
 me.
- Constance*
 Marque d'un homme sage. 30
 Ce que c'est que constance. 512.
 513
- Constitution.*
 Quelle est la constitution de toutes cho-
 ses. 740. 741
- Contemplatiue.*
 En quoy la vie contemplatiue peut estre
 vtile. 223
- Content.*
 Braue resolution de l'homme content.
 690
 Inuetiue contre ceux qui ne sont ia-
 mais contents. 736. 737
- Contrefait.*
 Pourquoi la nature a produit des hom-
 mes contrefaits. 398
- Conuersation.*
 Quelle sorte de conuersation nous est
 contraire. 220. 221
 Conuersation des sages & des gens de
 bien combien profitable. 592
- Tome I.
- De quelles sortes de gens il faut euitier
 la conuersation. 752
- Conuoitise*
 Cause l'ingratitude, & comment. 41
 Infatiable conuoitise des hommes d'où
 procede. 723. 724
- Coriolanus*
 Quand eut de la pitié. 132
- Cornelius.*
 Senecion quel personnage. 642
- Corps*
 Superieurs comment respendēt leurs in-
 fluences sur les corps inferieurs. 92
 Comment il faut aimer le corps. 243
 Que le corps ne sent pas plus de mal a-
 pres sa mort qu'il en sentoit auant sa
 naissance, selon la doctrine de l'Au-
 theur. 358. 359
 Corps accompagné d'un bel esprit n'est
 iamais sans grace. 397. 398
 Comment il faut estre maistre de son
 corps. 422
 Comment rendu le maistre de l'ame.
 554
 De combien de sortes. 647
 Si ce qu'on appelle bien, est corps. 668
 Si les maladies de l'ame, si la méchan-
 cé, si les affections, & si tout ce qui
 peut agir sur le corps, est corps. la
 mesme & suivantes.
- Corriger.*
 Que qui ne se sçait corriger soy-mesme,
 est incapable de reprendre autrui.
 288.
 Ce qu'il faut pour se pouoir corriger.
 292
- Corruption.*
 D'où vient la corruption des mœurs &
 du langage. 700. 701
- Cour.*
 Pourquoi l'on doit fuir la Cour. 507
- Courtisans.*
 Combien la vie priuée est preferable à
 celle des Courtisans. 310. 311
- Courageux.*
 Description d'un homme courageux.
 618. 619
 Qui sont ceux qu'on estime courageux:
 621
- Courtoisie.*
 S'il est deshonneste d'estre vaincu de
 courtoisie. 117
- Crainte.*
 Que la fin d'une crainte n'est iamais si
 douce qu'une securité inbranlable.
 166
 Comment la crainte donne la gehenne
- E E c c i j

T A B L E

à nostre Ame.	216. 217	Quels dangers il faut trauerser dans le cours de cette vie.	670. 671
Moyens de l'exempter de la crainte de l'auenir.	274. 275. 276	<i>Debauche.</i>	
Quelles sont les causes de nostre crainte principalement à la mort.	300	qu'il faut fuir les lieux qui conuient à la debauche.	348. 349
Braue resolution contre la crainte de la mort.	396	Exhortation aux habitans des grosses villes de se donner de garde des debauches publiques.	599. 600
Ce que fait en nous la crainte des aduersitez & de la mort.	442. 443	Quels & combien miserables au corps & en l'ame sont les debauche.	745
S'il est possible de n'auoir point du tout de crainte.	513. 514	<i>Decius.</i>	
Comment la crainte rend les hommes Philosophes.	600	Sur quoy les resolutions du pere & du fils furent fondees.	411
Combien c'est vne chose lasche que la crainte.	627	<i>Decrets.</i>	
Discours contre la crainte.	657	Difference entre les decrets & les preceptes de la Philosophie.	603. 604
Crainte de longue durée combien dommageable.	686. 687	<i>Deité</i>	
<i>Crassus.</i>		Reconnuë par toutes les nations.	715
Quel estoit le langage de ce personnage.	703	<i>Delices</i>	
<i>Crates.</i>		Comment rendent l'homme furieux.	338
Replique de ce Philosophe à vn ieune homme qui s'entretenoit soy mesme.	232	<i>Demades.</i>	
<i>Createur.</i>		Pourquoy fit condamner à Athenes vn homme qui vendoit des choses qui seruoient aux funerailles.	174. 175
Ce qu'il y a de plus admirable entre les merueilles du Createur.	696	<i>Demaratus</i>	
<i>Creatures.</i>		Lacedemonien quelles remonstrances fit à Xerxes.	168. 169
Quels biens nous peuuent apporter les creatures inanimées, notamment le Soleil & la Lune.	158. 159	Quels furent les succez de ses prediôs,	169. 170
<i>Crime.</i>		Quelle recompense Demaratus luy demanda.	170
Pourquoy nous auons naturellement de l'auersion du crime.	625	<i>Demetrius</i>	
<i>Cuisines</i>		Le Cynique, combien grand personnage.	179
Combien frequentes du temps de l'Auteur.	607	Eloge de Demetrius.	187
<i>Curio.</i>		Comment il refusa ce que luy offrit Cesar.	188. 189
Quel estoit le langage de ce personnage, & pourquoy il remontoit à Appius & à Coruncanus.	703	Pourquoy surnommé Poliorcetes.	230
<i>Cybelle.</i>		Quel personnage, & pourquoy admiré par Seneque.	372
Prestres de Cybelle, quels.	672	Combien peu d'estat ce Philosophe faisoit des iugemens designorans.	567
<i>Cynique.</i>		<i>Democrite.</i>	
Quelle estoit la profession des Philosophes Cyniques.	33	Belle parole de Democrite.	212
Quelle estoit la franchise de ces Philosophes.	293	<i>Depenses.</i>	
<i>Cyrus</i>		Contre les depenses excessiues.	525
Comment perit.	182	Exemples de prodigieuse depense en festins.	611. 612
D.		Quelles sont les depenses superflues.	709. 710
<i>Danger.</i>		<i>Deposits.</i>	
D anger cuité en fait rencontrer vn autre.	358	Des deposits, de la maniere de les rendre, & s'il peut estre quelques fois permis de les nier.	89. 90

DES MATIERES.

- Desir.*
 Comment le desir de ce qu'on n'a point, peut engendrer l'ingratitude. 52. 53
 Quels maux apportent les desirs ambitieux. 182
 Comme le desir des choses s'augmente. 188
 Quels sont les desirs à qui l'on doit donner quelque licence, & quels ceux que l'on doit contrequarrer. 269. 270
Desobeissance.
 Quel remede on doit apporter à la desobeissance. 365
Dessein.
 Changer de dessein avec raison, si c'est chose honneste. 113
 Ce que c'est que l'ouurier appelle proprement dessein. 392. 393
Destin.
 Ce que c'est proprement que le destin. 88
 Que les ouurages des hommes ont leur destin aussi bien qu'eux. 564. 565
 Comment il faut supporter le destin. *la mesme.*
Deuil
 Excessif combien à fuir. 380
 Deuil demesuré combien à reprimer. 630. 631
Devoir.
 Ce que c'est qu'on appelle proprement devoir. 64. 65
 Combien difficile de faire son devoir sans vn grand secours de la raison. 630
Devoirs
 Comment doiuent estre rendus. 612
 Regle de tous les devoirs de l'homme. 614
 Moyen d'apprendre à faire son devoir. 738. 739
Dialectique
 Partie de la Philosophie, en combien de parties soubdiuisee. 546
Dictateur
 Comment autresfois appelé. 679
Didimus
 Le Grammairien, quel, & combien il a fait de Traitez. 541
Dieu.
 Ingratitude de quelques - vns enuers Dieu. 43
 Plaintes injustes enuers Dieu, qui a mesme assujetti les plus fortes bestes à l'homme. 43. 44
 Que l'ingratitude enuers Dieu engendre l'ingratitude enuers les hommes. 44. 45
 Quels biens particulièrement nous receuons de Dieu. 84. 85
 Et qu'il est Auteur de tous biens. *la mesme & 103*
 Que Dieu & la nature ne sont qu'une mesme chose. 88
 Pourquoi Dieu fait tant de graces à l'homme. 88. 89
 La liberalité gratuite de Dieu, que nous enseigné. 102
 Pourquoi Dieu fait du bien aux méchans. 103. 104
 Belle comparaison de la demeure particuliere de Dieu dans plusieurs choses. 322
 Comment il faut parler avec Dieu. 233. 334
 Ce qu'il faut demander à Dieu. *la mesme.*
 Que rien n'est que Dieu, à parler proprement. 374
 Comment l'on doit concevoir Dieu. 612
 Quelle est la cause qui oblige les Dieux à faire du bien. 613
 Que toutes les choses qui nous arriuent, viennent de Dieu. 620
 Avec combien de respect il faut que nous nous y soubmettions. 620. 621
 Quels doiuent estre estimez ceux qui se donnent à Dieu. 671
Dieu.
 Bonté singuliere de Dieu enuers l'homme.
Dieux.
 Pourquoi vn homme de bon sens ne craint jamais les Dieux. 97
 Dieu d'Epicure, quel. *la mesme.*
 Combien leurs dons sont gratuits. 103
 Comment les Dieux distribuent les biens indifferemment à tous. 206
 En quels temps plus propices. 303
 Quelle est la cause des biensfaits des Dieux enuers les hommes. 612. 613
 Devoir des hommes enuers les Dieux. 614
 Moyen de les auoir propices. *la mesme.*
Diogenes.
 Comment Diogenes vainquit Alexandre. 121
 Quelle estoit la franchise de Diogenes & des autres Cyniques. 293
Discernement.
 Ce qui donne à l'homme l'esprit de discernement. 687
Disciple
 Comment rejouit le Precepteur. 348

T A B L E

Discorde.
Quels sont les effets de la discorde. 592

Discours.
Pour quelles choses se font les discours. 144

Quels discours sont les plus puissans pour enseigner. 314

Quels discours sont propres aux ignorans, quels aux doctes. 314. 315

Artifice du discours, combien prejudiciable. 453

Quelle difference il y a entre vn discours qui coule, & vn discours qui se pratique. 638

Quel doit estre le discours d'un Orateur, d'un Poëte Tragique, & d'un Comique. 641

Diuerſes especes de discours. 704. 705

Discours est le visage de l'ame, & comment. 707

Combien sont méprisables les discours communs. 726

Disputable.
Que tout est disputable. 542

Dissolution.
Combien sont grands les supplices de la dissolution. 604. 605

Eſtrange dissolution des femmes. 605. 606

Quelles sont les maladies qui en naissent. 606. 607

A quoy doit estre imputée. 622

Inuectiue contre l'extreme dissolution. 706

Quel est le but de la fin de la dissolution. 748

Combien de temps le diuorce a esté en horreur. 62. 63

Doctes.
Que l'on apprend plus par la conuersation des doctes, que par la lecture de leurs liures. 219. 220

Doctrine.
Comment il faut appliquer la doctrine que nous lisons chez les Auteurs. 679. 680

Combien on doit estre soigneux de conformer ses mœurs à la doctrine que l'on enseigne. 680. 681

Domitius
Comment sauué par son Medecin. 68. 69

Donner.
De quelle façon & ce qu'il faut donner. 17. 22. 26

Douleur
Quand & comment deuient ridicule. 380

La nature veut que toute douleur soit courte ou supportable 469

Nos douleurs se conforment à l'opinion. 471

Douleur faite par la nature. 470. 471

Pourquoy les ignorans & les vicieux s'en plaignent beaucoup. *la mesme.*

Remede contre les douleurs. 472. & *ſuuiantes.*

Combien c'est vne chose ingrate. 633

S'il se peut rencontrer de la volupté parmi la douleur. 637

Drusus
Le premier qui amena cette mode à Rome, de faire distinction de ceux qui luy venoient faire la cour. 172

E.

Eclipse.

Eclipse de Soleil, ce que c'est. 122
Quelle monstre aussi bien les chemins de la mort, comme les causes de la vie. 720

Eloquence
Quand & à qui est nuisible. 354

Empire
Vtile, & qui n'est facheux à personne, quel. 597

Empirer.
Si ce qui nous nuit, nous empire. 515

Endurer.
Exemples des personnes illustres qui ont montré leur vertu à endurer. 628. 629

Enée.
Si Enée estoit plus obligé à son pere Anchise qui l'auoit porté petit, qu'Anchise à Enée qui le porta appesanty de plusieurs années. 79

Enfance.
En quel temps est la principale beauté de l'enfance. 237

Facetieuse comparaison de la vieillesse avec l'enfance. 497. 498

Enfans.
Si les enfans peuuent faire plus de biens à leurs parens, qu'ils n'en ont receu d'eux. 72

Instruction pour les enfans. 305. 306

Comparaison de la production de nos enfans avec celle de nostre esprit. 594

En quoy nous sommes semblables à des enfans, & en quoy dissemblables. 709

DES MATIERES.

Enfers.
Quel sentiment auoit l'Autheur, des
Enfers. 281

Enrichir.
Quel est le veritable moyen d'enrichir.
268. 269.

Enseignemens.
Quel estat on doit faire des enseigne-
mens, quoy qu'ils ne soient pas con-
firmez par preuues. 588

Que les enseignemens & les preceptes
quoy que nuëment proposez, ont sou-
uent beaucoup de vertu. 588. 589

Difference entre l'enseignement & le
precepte. 617. 618

Entendement.
Quel est le deuoir de l'entendement hu-
main. 393. 394

Quelle est l'excellence de l'entendement
humain. 651. 652. 658

Enuie.
Comment cause de l'ingratitude. 41
Pourquoy l'enuie ne peut cōpatir avec
la reconnoissance. 52. 53

Moyens de se garentir de l'enuie. 246

Moyen de se defendre de l'enuie. 664

Ephession.
Quelle contrée & en quoy remarqua-
ble. 476

Epicure.
Quel Dieu se faisoit Epicure. 97

Belle pensee d'Epicure. 223

Souscrit à la doctrine des Stoïques, tou-
chant le contentement du Sage. 229.
230

Ecriture apposé sur la porte d'Epicure,
quel. 269

Comment il rendit celebre Idomenée.
268. 269

Et comment il luy apprit à enrichir Py-
toteles. *là mesme.*

Jugement que l'Autheur fait d'Epicu-
re. 305

De combien de sortes de biens il com-
pose le souverain bien. 407. 408

De quelles maladies il estoit tourmenté.
407

Combien on a fait cas d'Epicure. 478

Epicuriens.
Impieté des Epicuriens blasphemans
contre la prouidence liberale de Dieu,
refutée par diuerses raisons. 83.
84

Quelle estoit la principale maxime de
ces Philosophes. 533

Inuectiue contre les Epicuriens. 570

Absurde opinion des Epicuriens tou-
chant la sagesse. *là mesme.*

Contre les Epicuriens qui ne donnoient
ny regles ny bornes aux affections.
636. 637

Quel ils font le souverain bien. 755.

756

Absurdité de leur opinion. *là mesme.*

Refutations de cette opinion. 757

Eretitriques.

Quels & quelles estoient leurs opinions.

542

Eschole.
Comparaison de l'Eschole & du Thea-
tre. 353

Escholiens.
Comparaison des mauuais Escholiens
avec les fluteurs Phrygiens. 673

Combien petit est le nombre des bons
Escholiens. 674

Esclaue.
Si vn esclaue peut faire plaisir à son Mai-
stre. 65

De quels commandemens dispensé. 66

Si ce que l'esclaue fait outre sa condi-
tion, peut estre appellé plaisir ou
bienfait. 66

Si l'esclaue peut aussi bien que le merce-
naire faire quelque chose plus que
sa portée. 66. 67

Acte memorable de deux Esclaues d'A-
drumentum en Afrique. 67. 68

Esclaue qui sauua magnifiquement la
vie à son Maistre. 68

D'un autre qui souffrit la mort pour son
Maistre. 69

Habile traitt d'un autre qui sauua son
Maistre de la mort. *là mesme.*

D'un autre qui par bon conseil sauua son
Maistre de l'indignation d'Auguste.
70

Si l'esclaue peut donner à son Maistre.
184

Si ce qu'il luy donne, est vn present.
187

Par qui les esclaues sont appelez enne-
mis de l'homme. 668. 669

Ecrire.
Quelle façon d'escrire est la meilleure.
640

Quelle est la façon d'escrire de Ciceron.
là mesme.

Especies.
Quelle est la doctrine des Stoïques tou-
chant les genres & especes des cho-
ses. 371. 372

T A B L E

Esperance.

A quelles choses conuient le nom d'esperance. 232
 Misere extrême, ne viure que d'esperance au monde. 643. 644
 Inuectiue contre cette miserable esperance. *là mesme.*

Esprit.

Ce que doit faire l'esprit de l'homme pour sa perfection. 180. 181
 Ce qui forme l'esprit & le rend plus raffiné. 213
 Quels effets l'espoir & la crainte produisent en nostre ame. 217. 218
 Esprit de l'homme combien admirable. 44
 Que l'esprit seul doit estre cultiué. 227. 228
 Combien les exercices de l'esprit sont preferables à celui du corps. 248. 249
 Que tous les esprits ne se guerissent pas par vn mesme remede. 284
 Comparaison d'un esprit triste avec du vin rude. 311
 Que nous deuons sur tout desirer à nos amis de les voir croistre en esprit. 329. 330
 Difference des maladies de l'esprit d'avec celles du corps. 436
 A quoy l'on peut reconnoistre si l'esprit est guary. 436. 437
 Comment l'esprit se peut fortifier par l'exercice des vertus. 481
 Qu'il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable. 575. 576
 Discours touchant la foiblesse des esprits qui se paissent de vaines imaginations. 626. 627
 Prerogatiues & excellences de l'esprit humain. 660. 661
 Si l'esprit est vn corps. 667
 Quel est le desordre de l'esprit humain. 686
 Quelle est la curiosité de l'esprit humain. *là mesme.*
 Combien il est difficile de reformer vn esprit mal fait, & endurcy dans le vice. 699
 Que les plus beaux esprits ne sont pas mesme exempts de vices. 701. 702
 Quel doit estre nostre esprit. 712
 Quelles sont les meilleures marques de la force de l'esprit. 751

Essence.

Qui a mis ce mot au monde. 369

Estats

Pourquoy autrefois conduis par les Sages. 545. 546

Estime.

Quelle difference se rencontre entre l'estime & la gloire. 650

Esperance.

Esperance iointe à la crainte, combien tourmentent l'ame. 218

Estoilles.

Belles obseruations dans le cours des Estoilles. 101

Combien elles nous sont vtilles. *là mesme.*
 Belle comparaison des estoilles & des vertus. 102

Estre.

Si les choses que nous voyons & que nous touchons, sont au nombre de celles qui ont estre. 369. & suivantes.

Estude.

Quelle sorte d'estude est l'exercice de l'ame. 248

Estude des premieres lettres à quelles gens est plus conuenable. 311. 312
 Quelle humeur est plus propre à l'estude. *là mesme.*

Comment se doit faire. 672
 Combien d'esprits estudient, & combien peu sont capables de comprendre. *là mesme.*

Estudier.

Comment il faut estudier. 671. 672

Estuues.

Contre la somptuosité des estuues. 519 520

Eternel.

Quel est le priuilege des choses eternelles. 369. & suivantes.

Eternité.

Quel est l'abyssme de l'eternité. 631
 Combien sa cōsideration profitable. 652

Eufrosine

La seconde des Graces, pourquoy ainsi appelée. 8

Eurinomé.

La mere des graces, pourquoy ainsi appelée. 9

Euripide.

Comment arresta le peuple qui s'emportoit contre luy. 710

Exemples

Des hommes vertueux combien auantageux. 618. 619

Exercice

Combien profitable à la santé. 360

Exercices

DES MATIÈRES.

<i>Exercices</i>	
Du corps, quels à louer, quels à blâmer.	248. 249
Qu'il faut soudain reuenir à ceux de l'ame.	249
Quels ils doiuent estre.	<i>la mesme.</i>
<i>Exhortations.</i>	
Si elles sont necessaires, & d'où elles procedent.	594
<i>Exhorter.</i>	
Quelle façon d'exhorter semble la plus vtile.	641
<i>Exil.</i>	
Exemple du mespris de l'exil.	663
<i>Explications.</i>	
Vsage des explications de la Philosophie.	609

F.

<i>Fabianus.</i>	
F ort loué par ses Escholiers, & pourquoy.	354
Fabianus Papirius quels liures a escrit, & en quelle opinion.	638. 639. 640. 641
<i>Fabius.</i>	
Ce qui fit paruenir Fabius Persicus à la dignité Sacerdotale.	106. 107
<i>Fabius.</i>	
Pourquoy l'on ne dit point que les trois cens Fabius furent vaincus.	118
<i>Fabricius.</i>	
Quelle estoit la vertu de ce personnage.	733 737
<i>Fâcheux.</i>	
Si ce qui est fâcheux peut estre appelé bienfait.	137. 138
Qu'il n'y a rien de si fâcheux qui ne soit supportable.	750
<i>Faim.</i>	
Que la faim n'a point d'ambition.	719. 730
<i>Faincantise</i>	
Combien dangereuse.	349
Remedes contre la faincantise.	364. 365
<i>Faincants.</i>	
Que les faincants s'enseuelissent auant leur trespas.	383
<i>Faute.</i>	
Connoistre sa faute, c'est estre en voyé d'amendement.	292. 293
<i>Felicité.</i>	
Comment il atriue que nous ne pouons connoistre nostre felicité.	42
En quoy gist la felicité de l'ame.	300

Tome I.

D'où vient la felicité souueraine.	302
Ce qui empesche la felicité.	329
Quelles sont les bornes de la felicité de l'homme.	407. 408
Si elle se trouue aussi bien dans les aduersitez que dans les prosperitez.	430. 431
quel est le principal instrument de la felicité de l'homme.	442
Pourquoy la felicité ne dure pas longtemps.	446
S'il y peut auoir quelque felicité imparfaite.	512. 513
Incertitude & misere de la felicité humaine.	709
qu'elle n'est pas insatiable, au contraire qu'elle se contente de peu.	724
Felicité de cette vie en quoy consiste, selon quelques-vns.	752

Festins.

Exemples d'une prodigieuse despenſe en festins.	612
Quel plaisir on peut auoir à regarder vn festin.	689

Femmes.

Comment elles deuiennent chauues, & pourquoy trouuillées des gouttes à present; veu qu'elles n'estoient point sujettes au temps passé à ces incommoditez.	606
---	-----

Fer

Pourquoy tiré des mesmes tenebres où estoit l'or & l'argent.	189
--	-----

Fidelité.

D'où vient la fidelité de quelques seruiteurs.	337
--	-----

Fier.

Si l'on n'est pas moins blasmable de ne se fier à personne que de se fier à tout le monde.	212
--	-----

Figures

Combien ont de grace dans les lettres qu'on escrit aux amis.	377. 378
--	----------

Fils.

Si le fils par sa vertu auançant le pere, ou luy sauuant sa vie, son bienfait est plus grand.	73. 74
S'il y a plus de merite au fils qui sauue son pere de mort, qu'au pere qui donne la vie à son fils, en le mettant au monde.	74. 75
Si le fils qui nourrit le pere, l'oblige davantage.	76
Bienfaits d'un fils à son pere, & d'un pere à son fils, combien differens.	77
Si le pere peut estre vaincu par son fils en bienfaits.	78

FFFFF

T A B L E

<i>Flamme</i>		vne condition priuee.	724
Quelle flamme peut estre accablée.	368	<i>Foy.</i>	
<i>Flatterie</i>		Le commerce de la foy combien neces-	
En quoy conforme à l'amitié.	330	faire & tranquille.	194. 202
Inuectiue contre la flatterie.	751	Comment la foy est le bien le plus re-	
Langage ordinaire des flatteurs.	752	ligieux qui puisse entrer en l'esprit de	
Autre espee de gens non moins misera-		l'homme.	539
bles que les flatteurs.	752 753	<i>Fragilité.</i>	
Combien les flatteurs sont prejudiciables		quel fruit doit tirer l'homme de la con-	
aux Grands.	168	sideration de sa fragilité.	642. 643
Exemple de Xerxes à ce sujet.	169. 170	<i>Frayeur.</i>	
Combien il est dangereux de prester l'o-		Quelle est la plus pernicieuse.	241
reille aux flatteurs.	301	<i>Frugalité</i>	
<i>Floraux</i>		Des anciens Romains, quelle.	520. 521
Ieux de Rome ainsi appelez, pourquoy		Comment l'Autheur la persuade.	522.
ne furent point demandez du temps		523	
de Caton.	623	Fruits & vtilitez de la frugalité.	la
<i>Folie.</i>		<i>mesme.</i>	
Quel est le principal dommage qu'ap-		Exemple notable de frugalité en Ca-	
porte la folie.	243	ton.	523
Conferee avec la sagesse.	340	Ce qui la rend recommandable. <i>la mesme.</i>	
Quand & comment on se peut demesler		Singuliere frugalité de Tubero.	618. 619
de la folie.	352	Combien auantageuse pour l'entretien	
D'où vient qu'elle est presque insepara-		de la santé.	729. 730
ble de l'homme, & le moyen d'y re-		Combien vtile.	749. 750
medier.	373. 374	<i>Fruit</i>	
qu'il y a peu ou point de difference entre		De l'art combien different du fruit de la	
la folie de tout le monde, & celle dont		besongne.	47
les Medecins entreprennent la gueri-		<i>Furnius.</i>	
son.	585	Ce qui le mit bien auprès d'Auguste.	40
<i>Force.</i>			
Le moyen de scauoir la force.	239	G.	
Definition de la force.	698	<i>Gain.</i>	
<i>Fortune</i>		G ain de toute sorte, d'où vient.	175
Et ses biens, combien sont à craindre.	224	G Par qui le gain preferé à la bonne	
Pourquoy elle ne peut auoir d'empire		reputation.	710
sur le Sage.	436	<i>Garum</i>	
Comment il se faut fortifier contre les		Quelle sorte de saulse chez les Romains.	
injures de la fortune.	447. 448	607	
Combien elle a les mains courtes.	491	<i>Gaulois</i>	
Que les biens de la fortune ne nous enri-		Naturels, ennemis des Romains, de qui	
chissent point.	524. 525	receurent les moyens d'immoler des	
<i>Fortuit.</i>		Capitaines Romains aux monumens	
Que la perte des choses fortuites n'est		de leurs peres.	134
pas si facheuse.	325	<i>Gausseurs.</i>	
Si les choses fortuites peuuent estre dif-		Quelle est la coustume des gausseurs.	
ferentes.	405	294	
Comment les choses fortuites doiuent		<i>General.</i>	
estre estimees.	406. 407	Pourquoy les regles generales sont ne-	
<i>Fortune.</i>		cessaires.	615. 616
Belle idee de la fortune.	443. 444	<i>Generation.</i>	
Attaques de la fortune, quelles.	562.	Combien l'acte de generation du pere &	
563		de la mere est peu de chose pour ceux	
quels sont les biens de la fortune.	567	qui viennent au monde.	74. 75
Ce que c'est que mettre la fortune dans			

DES MATIERES.

- Genereux.*
 Comment se connoist vn cœur gene-
 reux. 239
 Quelle est la gloire d'une ame genereuse.
 265. 266
- Genie.*
 Quel est le genie de l'homme de bien.
 321. 322
 Genie assigné à chaque homme, & par
 qui. 685
- Genres.*
 Doctrine des Stoïques quant aux genres
 & especes des choses. 331
- Geometrie.*
 Quelles sont ses inventions. 534. 535
- Gladiateurs.*
 Spectacles des Gladiateurs pourquoy
 semblables. 221
 Prouerbe ancien, le gladiateur delibere
 sur l'areine, comment s'explique.
 272
 Pourquoy les Gladiateurs appelloient
 au peuple. 716
- Gloire*
 Comment est l'ombre de la vertu. 478
 Quelle difference il y a entre l'estime &
 la gloire. 650
 Pourquoy l'on fait monter la gloire au
 dessus de la verité. 636. 637
 De la gloire & de la louange des hom-
 mes. 646. 647. 648
 Ce que c'est que la gloire. 754
- Gourmandise.*
 Inuective contre ce vice. 381. 383
- Goutte.*
 Ce que c'est que la goutte. 356
- Gracchus*
 Vn des premiers de Rome qui com-
 mença de distinguer ceux qui luy ve-
 noient faire la Cour. 172
 Quel estoit le langage de ce personna-
 ge. 703
- Graces.*
 Pourquoy l'on dit qu'il y a trois Graces,
 pourquoy l'on les estime seurs; pour-
 quoy elles se tiennent par les mains,
 pourquoy l'on les peint riantes, iau-
 nes, en robes transparentes & sans
 ceinture. 8
 Que veut dire qu'elles dansent en rond
 & se tenant la main l'une de l'autre.
 là mesme.
 Pourquoy l'on les peint Vierges. là
 mesme.
- Gracinus.*
 Quel personnage, & pourquoy C. Ce-
 Tome I.
- far le fit mourir. 38
 Pourquoy il ne voulut pas prendre
 vne somme de deniers que Fabius
 Persicus luy enuoyoit. là mesme.
- Grammairien.*
 Remarques de Grāmairien, quelles. 679
 680
- Beatitude*
 Combien desirable, & pour quelles
 raisons. 96. 100
- Gresse.*
 Ce qu'il faut obseruer en la gresse des
 arbres. 692
- Grillus.*
 Qu'on n'eust pas sçeu que Grillus eust
 esté au monde, s'il n'eust esté le pere
 de Platon. 75
- Grands.*
 Quels seruiteurs sont particulièrement
 necessaires aux Grands. 167. 168
 Vanité des Grands de vouloir qu'on
 fasse grand cas d'entrer chez eux.
 171
 Exemples de cette vanité en Gracchus
 & Drusus. 171. 172
 Qu'il faut estre soigneux à se tenir loin
 des Grands. 244
 Combien le courroux des grands est
 dangereux. 244
 Que les actions des Grands, iusqu'aux
 plus petites, ne peuuent estre cachées.
 326
 Qui est celuy qui doit particulièrement
 sembler grand. 735
- Grandeurs.*
 Quelles grandeurs on peut sçavoir. 316
 Que la grandeur humaine n'a point de
 borne. 326. 327
- Guerre.*
 Qu'est-ce qui attache vn homme à la
 guerre. 609
 Que cette vie est vne perpetuelle guer-
 re. 621
- Guide.*
 Qu'il faut prendre les gens de bien pour
 guides de nos actions. 353
- ### H.
- Habitudes.*
H Abitudes naturelles si elles se
 peuuent changer. 234
 Si quelques mauuaises habitudes peu-
 uent estre incurables. 284
- Hannibal.*
 Ce qui causa la ruine d'Hannibal. 349
 Fffff ij

T A B L E

<i>Haine.</i>	
Moyen d'eiter la haine.	664
<i>Heracitus</i>	
Poutquoy appellé tenebreux.	237
<i>Hercule.</i>	
Pourquoy ce Dieu est ainsi appellé.	88
<i>Hermachus.</i>	
Où se fait grand personnage.	220
<i>Hesychie.</i>	
Ce que les Grecs appellent de ce nom.	569
<i>Heureux.</i>	
Qui est celuy qui est heureux.	250
Ce qu'il faut faire pour estre heureux.	275. 276
Quel homme se peut dire heureux.	331
Qu'il n'y a qu'une sorte de vie qui puisse estre appellée heureuse.	508
	509. 510
Comment la vertu seule nous rend heureux.	525
Comment la vertu rend l'homme heureux & la vie heureuse.	569. 570.
	571. 574
D'où vient la vie heureuse, & ce qui doit estre appellé heureux.	756.
	757. 758
<i>Homere.</i>	
Si Homere a esté Philosophe ou non.	533. 534
<i>Hommes.</i>	
Que tous les hommes sont ingrats, malicieux & stupides.	134
Combien l'empire de l'homme est hors de l'homme.	161. 162
La premiere piece des ouvrages de nature.	là mesme.
Comment il faut viure avec les hommes.	234
Quel est le vray genre de l'homme de bien.	321. 322
Ce qu'il faut estimer en l'homme.	323
Combien il est difficile d'estre homme de bien.	322. 323
Combien les hommes de bien sont rares.	323
Deux sortes d'hommes de bien, selon les Stoïques.	324
Combien de sortes d'hommes suivent la Philosophie.	351. 352
Comment l'homme se manifeste.	352
Comment l'homme de bien est semblable à Dieu.	440. 441
Par quel moyen on peut devenir homme de bien.	là mesme, & suivantes.
Ce qui est le meilleur en l'homme.	457

Moyens de sonder & connoistre l'homme	461. 462
Si l'homme peut estre sage & vertueux sans science.	537. 538
Que le tiltre d'homme de bien est plus avantageux que celuy de Sage.	538
Comment égaux en leur souffrance & en leur fin.	565. 566
Combien venerable autresfois.	609
Que l'homme n'est assuré de rien que de la mort.	634
Que l'esprit de l'homme ne veut point souffrir de bornes, si elles ne luy sont communes avec les Dieux.	631
Que l'homme est le plus grand ennemy de l'homme.	653. 654
Comment on se doit gouverner dans ce desordre.	là mesme.
Quelles sont les causes de la ruine de l'homme & des moyens de les eiter.	664
Par quels moyens l'homme est seul auteur & cause de son mal.	687
Quand c'est que le bien se retrouve dans l'homme.	757
<i>Honnesteté</i>	
En quoy consiste.	89
Si l'honnesteté doit estre mise au rang des vertus parfaites.	399
<i>Honneste.</i>	
Quels sont les effets de l'inclination qu'ont les hommes à ce qui est honneste.	96. 97. 98
Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste.	459. 460. 461
S'il y a quelque difference entre ce qui est bon, & ce qui est honneste	725.
	726. 731. 732
<i>Honneurs</i>	
Et dignitez publiques combien contraires au repos de l'esprit.	262. 263
Que l'honneur est le seul bien de l'homme.	442
Quel est le contentement de celuy qui renonce aux honneurs.	451
Quel est le chemin des honneurs.	507
S'il faut preferer nostre honneur propre à l'obeissance que nous devons aux loix.	518. 519
Exemple du mespris de l'honneur.	663
Comment l'honneur s'evanouit.	709
<i>Honte.</i>	
Le moyen d'oster la honte à une personne.	204
Qu'elle est un des bons signes que puisse avoir un jeune-homme.	233

DES MATIERES.

Cóment les Comediens la representent.

235

Horatius Cocles.

Quelle estoit la vertu de ce personnage.

733

Hospitalité.

Combien c'est vne chose sacree. 113. 114

Huistres

Combien dangereux aliment. 607

Humanité.

Quelles sont les paroles & les sentimens de ceux qui exercent cette vertu. 539

Humeur.

Quelle humeur est plus propre à l'estude.

311

Hyperboles.

Quand se doit on se seruir des hyperboles. 200

I.

Idées.

Idées de Platon, quelles choses 370
Idée en quoy differentes de la figure.

là mesme & 371. 393

Quelles estoient les idées de Platon.

374. 375

Quelles les formes tirées de ces Idées.

374

Idomenée

Rendu celebre par les lettres d'Epicure.

268

Comment Epicure luy apprit à enrichir Pytacles. 269

Jeunes.

Que les jeunes sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie, que les viex. 677. 678

Jeux.

Combien soigneusement on doit fuir les jeux & les spectacles publics. 221

Ignorans.

Jugement des ignorans combien mesprisable. 567

Ignorance.

Combien l'ignorance de la verité cause de maux dans le monde. 723. 724

Images.

Quelle est l'vtilité des images. 610. 611

Imbecillité.

Combien grande est l'imbecillité humaine. 409 410

Immortalité.

Del'immortalité de l'ame. 652. 653

Immortels.

Ce que c'est qui nous rend immortels. 267

Impuissance

Ne peut seruir de pretexte à l'ingratitude.

45

Incertitude

Des choses humaines, quelle. 562. 563

Incommoditez.

Quels auantages apportent les incommoditez de cette vie. 349. 350. 363

Diuerfes comparaisons pour prouuer cette verité. 351

Quelles incommoditez l'on trouue dans les voyages. 314

Inconstance.

En quoy paroist particulièrement l'inconstance des choses de cette vie.

215. 216

Inconstance humaine, combien grande. 322. 323

Inconueniens.

Ce qu'ils ont de plus rude. 562. 563

Indifferent.

Comment les choses de soy indifferentes, sont rendues bonnes ou mauuaises. 492. 493

Ce que nous appellons indifferent. 715. 716

Combien de choses indifferentes peuvent deuenir bonnes. 724. 725

Infamie.

Ce que c'est, & d'où elle procede. 648. 649

Exemple du mespris de l'infamie. 663

Ingrats.

Comment nous faisons quelques-fois nous mesmes les ingrats. 34

Combien de sortes d'occasions font les hommes ingrats. 41

Si l'on peut appeller vn ingrat en jugement. 54

Raisons pour prouuer qu'il n'est point punissable. 55

Combien il est difficile de scauoir ce que c'est qu'un ingrat. 56

Combien les causes d'ingratitude sont mellées. *là mesme.*

Comment l'on doit punir les ingrats, si l'on les doit punir. 58.

Et comment assez punis. 63

Comment l'auarice a preueni l'ingratitude. 61. 62

Comment le nombre des ingrats deuiendra moindre. 62

Comment on peut n'estre pas ingrat, ne rendant point, & l'estre aussi apres auoir rendu. 89

T A B L E

Combien l'ingrat est à detester.	95	pescher de faire du bien.	483
Comment il ne craint rien.	<i>là mesme.</i>	Remedes contre l'indignation que cause l'ingratitude.	483. 484
De combien de sortes d'ingrats chez les Stoïciens.	103	Causes de l'ingratitude.	488
Ce qui fait pecher les ingrats.	<i>là mesme.</i>	<i>Injures</i>	
que l'ingratitude & la mechanceté sont tousiours ensemble.	104	De quelles gens sont les plus outrageux.	71
Quels plaisirs on peut refuser à l'ingrat.	105	Comment il faut compenser vne injure avec vn plaisir.	483. 484
Quel est le moyen de bien faire à vn ingrat.	109	<i>Interest.</i>	
Paradoxe : qu'aucun homme ne peut estre ingrat,	128. 129	Ce que c'est que l'interest.	189
Autre paradoxe contraire, que tous hommes sont ingrats.	130. 131	<i>Joye.</i>	
que de vouloir s'acquiter trop tost, tient de l'ingrat.	177. 178	En quoy consiste la vraye joye.	274
Si par la seule volonté l'on peut euitier le nom d'ingrat.	193. 194	Joye perpetuelle & hors de toute apprehension..	289
Comment il faut supporter les ingrats.	201. 202	En quoy differente de la volupté, selon les Stoïques.	377. 378
D'où vient que le nombre des ingrats est si grand,	203	Si la vraye ioye se peut trouuer parmy les honneurs & les plaisirs du monde.	381
Pourquoy les ingrats ne nous doiuent pas empescher de bien faire.	483	quelles sont les mauuaises ioyes de l'ame chez Virgile.	377. & 382
Pourquoy tousiours malheureux.	487. 488	En quoy pareille à la patience, & en quoy differente.	400. 401
<i>Ingratitude.</i>		Combien souuent la ioye attire la ruine.	686
Pourquoy le vice qui regne le plus dans le monde est l'ingratitude.	3. & 4	Et combien preiudicie la ioye de longue durée.	686. 687
Quelles sont les occasions de l'ingratitude.	<i>là mesme & 5</i>	<i>Iour.</i>	
Combien grand crime.	15	Si vn iour est pareil à l'autre, & comment.	237. 238
Plusieurs especes d'ingratitude.	39. 40	Comment on doit s'imaginer que chaque iour est vne vie.	644
Combien l'ingratitude est odieuse de soy mesme.	50	Ce que c'est que le iour.	652
Combien diuersement chacun encourt ce vice.	50. 51	Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.	744
Quel est le plus grand trait d'ingratitude.	51	Que les plus courts iours s'ot assez longs pour ceux qui les veulent bien employer.	744. 745
La plus deshonneste espee.	<i>là mesme.</i>	Comment le iour n'est iamais trop long ceux qui l'employent aux choses serieuses & raisonnables.	<i>là mesme & suivantes.</i>
Quelle est la vraye marque d'ingratitude.	86	<i>Irraisnable.</i>	
Pourquoy odieuse d'elle mesme.	96	La partie irraisonnable de l'ame en combien de parties sous-diuisée.	569. 570
Mesme aux impies.	97	<i>Irresolution</i>	
Discours de l'ingratitude humaine enuers Dieu.	161. 162	Marque de folie.	351. 352
S'il y a quelqu'un au monde qui se puisse vanter d'estre exempt d'ingratitude.	203. 204	<i>Iugement.</i>	
Comment il se faut comporter enuers les ingrats, pour ne les point aigrir.	<i>là mesme & suivantes.</i>	Tefmoignage de l'incertitude de nostre iugement & de l'inconstance humaine.	322 323
Que l'ingratitude doit plustost aiguïser qu'emousser la volonté de donner.	206	<i>Iugements</i>	
Que l'ingratitude ne nous doit pas em-		Des hommes, en quoy particulierement se conforment.	489

DES MATIERES.

Iunon.
Vne Iunon assignée à chaque homme,
par qui. 685

Iupiter.
S'il a quelque chose plus que l'homme
de bien. 440. 441

L.

Lacedemoniens.
Lacedemoniens commis à garder
le pas des Thermopyles, au nombre
de troiscens, combien genereux. 496

Lalius.
Quel estoit ce personnage. 235
Et combien amy de Scipion. 619

Langage.
Quel doit estre le langage d'un Philoso-
phe. 638. 639

Composition du langage comparée à un
bastiment. 640

D'où vient la corruption du langage.
699. 700. *la mesme & suivantes.*

D'où vient le changement du langage.
702. 703. 704

Langue
Latine combien defectueuse en plu-
sieurs mots. 369

Abondance de la Greque. 370. 371

Larmes
Excessives, que sont. 379. 380

Quelle moderation il faut apporter
quand il est necessaire de verser des
larmes, & comment permises. 635
636

Combien est vne chose brutale de ver-
ser quantité de larmes en la mort des
nostres, & puis les oublier. 636

Latin.
Langage Latin, quel. 320

Lecteurs.
Autant de Lecteurs, autant de iuge-
mens. 679. 680

Lecture.
Comment la lecture des Liures nuit
plus qu'elle ne profite. 209. 210

Comment il faut profiter de la lecture.
505. 506

Legereté.
Marques de legereté, quelles. 208

Lendemain.
Combien est grande la vanité des hom-
mes qui remettent au lendemain les
affaires. 332

Lentulus.
Ingratitude de Lentulus envers Augu-
ste. 41

Lettres.
De quoy nous devons remplir nos let-
tres. 723. 724

Liber.
Pourquoy l'on a ainsi appelé ce Dieu.
88

Liberal.
Comment la Philosophie merite le til-
tre de science liberale. 532. 533
Combien il y a de sortes de sciences li-
berales. 537

Liberalis
Bourgeois de la Ville de Lyon, quel.
561. 562

Liberalité.
Quel doit estre le train de cette vertu.
19

Que nous enseigne la liberalité gratuite
de Dieu. 102

Comment doit estre exercée. 104

Liberté.
Que la liberté mesme est de servir à la
Philosophie. 225

Le chemin pour paruenir à la vraye li-
berté. 314

Ce que c'est proprement que la liberté
350

quelle est la vraye liberté. 454

Chacun est maistre de sa liberté, sans
estre contraint de l'accepter. 481

quel est le premier point de la liberté,
selon l'Auteur. 482. 483

Comment se doit acquerir la liberté de
l'ame. 663

Libre.
Pourquoy nous ne pouuons estre libres
durant la vie. 304

Quel est celuy qui est veritablement li-
bre. 690

Lieux.
Combien soigneusement l'on doit fuir
les lieux qui conuiennent à la débauche.
349. 350

Quels lieux sont les plus propres à me-
diter. *la mesme & suivantes.*

Si le lieu peut contribuer à la santé. 656.
657.

Liuius.
Ce qu'il a escrit, & en quelle estime
il est. 640

Liures.
Ce que produit la pluralité des liures.
319

T A B L E

Que les bons Liures, quelques gros qu'ils
soient, ne sont iamaïs longs. 333

Quelle matiere il faut choisir pour faire
de bons Liures. 334

Loix

Comment rendus nécessaires. 551

Que sont proprement les Loix. 590.
591 592

Quelles doiuent estre les Loix. 591.
592

Ce qui rend vne Loy iuste & equitable.
670

Loüange.

Si la loüange des hommes peut contri-
buer à nostre felicité, apres la mort.
650. 651

Lutteur.

Ce qu'il faut sçauoir pour estre bon
Lutteur. 180

Lumiere.

Quelle difference il y a entre la lumiere
& la lueur. 268

Lyon.

Embrasement de la Ville de Lyon. 561.
562.

M.

Magistrats.

Magistrats non sans raison reuez
par les Sages. 438

Magnanimité

Combien & pourquoy desirable. 410

Mains.

Quelles sont les meilleures mains pour
les armes. 350

Maison-de-plaisance.

Description d'une maison de plaisance.
361. 362

Maistres.

Si vne chose peut estre à deux Maistres.
185

Combien affable doit estre vn Maistre à
ses seruiteurs. 334. 335

Inuestiue contre les Maistres glorieux.
336.

Mal.

Qu'un grand mal est incontinent passé.
276. 277

Combien l'homme y est suiet. *là mesme.*
Definition du mal. 302

Comment on cesse bien souuent de fai-
re le mal. 324

Que le mal comme le bien doit estre
commun entre les amis. 339

Ce que c'est proprement que mal. 514.
515

Si le mal est vn corps. 665. 666

Quel est le plus grand mal qui puisse ar-
riuer à l'homme. 685

Malade.

Combien les visites soulagent vn mala-
de. 468

Comment les malades se doiuent com-
porter. 472. 473. 474

Maladies.

Que l'on sent d'autant moins les mala-
dies de l'ame que plus elles sont
grandes. 355

Comment la Philosophie guerit ces ma-
ladies. 356. 357

Comment les maladies du corps nous
doiuent amener à la consideration de
celles de l'ame. *là mesme & suivantes.*

Ce que sont les maladies du Sage. 358

Combien elles ont d'incommoditez.
469. 470

Causes des maladies. 604

Quelles estoient autrefois les maladies
604. 605. & quelles de present, *là
mesme & suivantes*, leur nombre, 606.
607. 608.

Malheurs

Non preueus combien plus viuement
touchent les personnes. 562

Quelle est la cause principale de nostre
malheur. 751

Mamercus.

Scaurus quel, & pourquoy fut fait Con-
sul. 107

Manlius.

Comment Titus Manlius vainquit son
pere. 80

Marcellinus

Quel personnage, 294

Tullius Marcellinus, pourquoy se reso-
lut de mourir, & comment il mou-
rut. 464. 465

Marius

Combien ingrat enuers les Romains, &
ce qu'il fit contre eux. 132

Comment il bastit au terroir de Baies.
350

S'il ne fut qu'une fois Consul. 598

Marreaux.

Pourquoy ne sont pas de l'inuention de
la Philosophie. 550. 551

Matiere.

Quelle matiere il faut choisir pour faire
de bons Liures. 334

Maux

DES MATIERES.

Maux.

- Qu'il ne faut point apprehender les
maux à venir. 277
Quel moyen de ne point apprehender
les maux à venir. 450
De combien de maux nous sommes le
but. 670
Vne des plus grandes causes de nos
maux, quelle. 751

Maximes.

- S'il y a de la difference entre les prece-
ptes & les maximes de la Philoso-
phie. 589. 590
Si les maximes generales de la Philoso-
phie peuvent suffire pour rendre vn
homme sage. 600. 601
Que les maximes generales sont con-
firmées par ceux-mesmes qui les veu-
lent oster. 616

Meandre.

- Pourquoy ce fleuve semble estre le jeu
& l'exercice des Poëtes. 659

Mecenas

- Combien regretté par Auguste. 170
Apophtegme de Mecenas en son Pro-
methée sur le suiet de l'ambition.
263
Souhait honteux de Mecenas. 644
Ses façons de faire dissolus. 700
Ses vertus & ses vices. 701. 705

Méchanceté.

- Comment ne plaist à personne. 96
Combien se desplaist à soy-mesme. 322.
323

- Que plusieurs ne sont méchans que par-
ce qu'ils n'ont pas moyen de l'estre.
322. 323

- Si la méchanceté est vn corps. 668

Méchans

- Pourquoy aussi bien partagez des biens
& des commoditez de la nature, que
les bons. 105. 106
Si l'on peut profiter à vn méchant, &
s'il peut recevoir quelque bienfait.
128. 129
S'il peut estre ingrat. *là mesme.*
Comment il faut reconnoistre le bien-
fait d'un méchant. 195
Méchanceté desesperée quelle. 196
Pourquoy les méchans ne doiuent point
viure seuls. 231. 232
Pourquoy le méchant doit viure en
compagnie 285
Ne vit pas long-temps. 293
Que les méchans ne sont iamais assou-
rez. 622. 623

- Quel est le plus grand supplice des mé-
chans. 624. 625

- Combien tourmentez & comment. *là
mesme.*

- Combien grande est l'inquietude du
méchant. 665. 666

- Comment le méchant est pernicieux au
méchant. 681

Medecine

- En combien de sectes diuisée, & pour-
quoy. 603

- En quoy consistoit autrefois. 604

- Pratique de l'ancienne Medecine com-
bien differéte de la moderne. 604. 605

Medecins.

- Quelle obligation nous auons à nos
Medecins & à nos Precepteurs. 154

- Anciens en quoy differents des moder-
nes. 606

Meditation.

- Combien la meditation de la mort est
nécessaire. 377. 378

Mesfiance

- Comment preuenue. 61. 62

Megariques.

- Quels, & quelles estoient leurs opinions.
342

Memoire

- Comment doit estre cultuée. 51. 52

- Pourquoy la memoire est estimée vne
chose sacrée. 106

- Quelle est l'infirmité de nostre memoire.
203

Mercenaire.

- Si le mercenaire peut faire plaisir. 66

Mercur

- Pourquoy peint en la compagnie des
Graces. 8

- Pourquoy ce Dieu est ainsi appellé. 88

Mespris.

- Comment le mespris de ce qu'on a, peut
rendre les hommes ingrats. 52. 53

- D'où vient les mespris de la mort, & des
choses passageres. 213. 214

- Moyens de se garentir du mespris. 246

- Combien peu considerable & par qui
mesme recherché. 664. 665

Mestiers.

- Si les Mestiers sont des inuentions de la
Philosophie. 556. 557

Metaux.

- Si les metaux sont de l'inuention de la
Philosophie. 550

Metellus.

- Patience de Metellus & son bannisse-
ment. 278

T A B L E

<i>Metempsychose.</i> Ce que c'estoit chez les Pythagoriciens. 677. 678	<i>mœurs.</i> 738
<i>Methode.</i> que l'on doit obseruer en instruisant. 583	<i>Mont-gibel.</i> 475
<i>Metrodore.</i> Où s'est fait grand personnage. 220 Beau sentiment de ce personnage touchant les richesses. 247. 248 Pourquoy estimé d'Epicure. 352	<i>Mort.</i> Combien peu de suiet nous auons de craindre la mort. 213. 214 Biens qu'apporte la meditation de la mort. 214. 215. 276. 277 Contre ceux qui se procurent la mort. <i>la mesme.</i> 280 Ce que c'est que la mort. 280 Combien est douce la mort qui est causée par la vieillesse. 287 Comment la mort est le veritable iuge de nostre vie. <i>la mesme.</i> 287 En quel temps & en quel lieu il faut l'attendre. 287 Que de craindre la mort est vne folie. 294. 295 D'où vient que la mort nous donne de la peine. 300 Comment on se doit comporter à la mort d'un amy. 379. 380 Comment on a peu connoistre la mort deuant que d'estre au monde. 358 Que le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort. 359. 360 Quel mal les Medecins ont appellé meditation de la mort. <i>la mesme.</i> 377. 378 Combien la meditation de la mort est necessaire à tous. 377. 378 Ce que c'est que faire vne bonne mort, au sentiment de l'Auteur. 378 Si l'on doit quelquesfois desirer la mort, & iamais ne la fuir. 418. 419 Que ce n'est pas vn écüeil, mais vn port. <i>la mesme.</i> 420 Si l'on doit attendre ou preuenir la mort. 420 Qu'il ne faut pas attendre l'arricle de la mort pour penser à la vie bien-heureuse. 416 Qu'elle est le port où tous les hommes arriuent. 418 S'il faut ou preuenir ou attendre la mort, & en quels cas, au sentiment de l'Auteur. 419. 420 Exemples de singuliere vertu en la mort. 419. 420 D'où vient l'apprehension de la mort. 422 Combien la meditation de tous les accidens humains, horsmis de la mort, est superflüé.
<i>Mines.</i> Comment trouuées. 352	
<i>Miseres.</i> S'il est en nous de finir nos miserres, quand il nous plaist. 238. 239 Quelle est la plus generale cause de nostre misere. 442. 443	
<i>Moderation.</i> Ce qui peut plus efficacement enseigner la moderation. 706	
<i>Mœurs.</i> Quelle est la corruption des mœurs & d'où elle vient. 701. 702	
<i>Moment.</i> Que chaque moment fait mouuoir le precedent. 375. 376	
<i>Monde.</i> Comment tousiours d'une façon. 14. 15 Pere commun de tous les hommes. 71 Pourquoy c'est que le monde fait son tour. 92 Vanité du monde depeinte au vif. 241 Comment il faut fuir la haine, l'enuie & le mespris du monde. 244. 245 Combien le monde est suiet aux changemens. 375. 376 Quels effets doiuent produire en nous ces changemens. <i>la mesme.</i> 392. 393 Pourquoy est estimé bon. 392. 393 Comment & pourquoy Dieu a créé le monde. 393. 394 Quels Philosophes le tenoient pour Dieu, 697	
<i>Monseigneur.</i> Titre d'honneur que les anciens donnoient à leurs peres, & aux plus vieux. 655	
<i>Montanus Iulius.</i> Poëte comment connu. 747	
<i>Morale.</i> Partie de la Philosophie en combien de parties se soubdiuise. 546 Que toute la Morale ne regarde pas les	

DES MATIERES:

Combien de gens de basse condition
ont méprisé la mort, aussi bien que
Caton & les autres grands personna-
ges. 422. 423

Pourquoy l'on ne doit point résister à
la mort. 429. 430

Ce qui doit ôster l'apprehension de la
mort. 463

Comment l'on doit mépriser la mort, &
pourquoy. 469. 470

Pourquoy nous craignons la mort, & le
moyen de ne la point craindre.

Comment la mort est honneste. 494

Comment indifferente. 495

Si la mort peut estre glorieuse de soy.
455

Pourquoy la mort est en horreur. 496

Quelle folie de craindre la mort, sans
sçavoir ce que c'est. 566. 567

Belles comparaisons contre le mépris
de la mort. 577

Braue resolution contre la mort. *la*
mesme.

Vsage de la Philosophie en la mort des
nostres. 634. 635

Ce qui nous soulage beaucoup en la
mort des amis & des proches. 635.
636.

Folie extrême de s'estonner de la mort
soudaine de ses semblables. 643

Que la mort est toujours horrible, mais
seulement à voir. 661

Exemple du mépris de la mort. 663

Ce que c'est que nous appellons mort.
676

Grande erreur de ceux qui craignent la
mort. 736

Raisons pour prouver que la mort n'est
pas vn mal. 754

Mots.

Ressemblance des mots combien diffi-
cile à connoistre. 330

Combien nous sommes pauvres de
mots. 369

Mourir.

Quel avantage c'est d'estre préparé à
mourir tous les iours. 237. 238

Avec combien de soin nous devons ap-
prendre à bien mourir. 288

Ce qu'il faut faire pour bien mourir.
344

Que la necessité de mourir en doit ôster
l'apprehension. 464. 465

Contre ceux qui craignent de mourir.
la mesme, & suivantes.

Que la necessité de mourir est vne gran-
de I.

de grace de la nature. 645

Mouches-à-miel.

Si elles composent le miel ou non.
505

Mutius.

Quelle gloire eut de sa main laissée sur
l'Autel, 193

Courage de Mutius à se brûler la main.
278

Combien sa main fut estimée. 408

En quoy heureux. 409

N.

Nature.

Nature quand a commencé à pen-
ser à l'homme. 61

Ce que c'est proprement que la nature.
87. 88

Que la nature ne reubque point ce
qu'elle a donné. 144. 145

Comment la nature nous a donné suiet
de nous plaindre d'elle. 182

Comment la nature a voulu rendre no-
stre raison parfaite. 243

Differences de la conduite de la nature
& de l'opinion. 253

Combien les regles de la nature sont ai-
sées à suivre. 341. 342

Combien aisées à contenter. 383

Que la nature ne nous demande que ce
qu'elle nous fournit. 554

Que la nature ne nous donne point de
commerce avec le vice. 595

Pourquoy elle a mis l'or & l'argent sous
nos pieds. *la mesme &* 596

Pourquoy elle nous a formez, la teste,
haute & élevée vers le Ciel, *la*
mesme.

Comment la nature est cause des bien-
faits des Dieux envers les hommes.
612. 613

Effets de la nature & du soin qu'elle a des
hommes. 613. 614

Combien il est dangereux des'éloigner
de la nature. 629

Comment on peut obeir à la nature &
conserver sa dignité. 635

Quels la nature nous a engendrez. 660

Comment la nature gouverne le mon-
de. 670. 671

En quoy la nature nous a esté le plus fa-
vorable. 731

Difference des choses que produit la
nature & de celle que l'art peut faire.
744

T A B L E

Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux
qui suivent la nature. 746

Qui sont ceux qui vivent contre la na-
ture. 749

Combien il y a de sortes de nature, &
quelles elles sont. 757

Naturel.

Insolence & fierté d'un mauvais natu-
rel. 34

Partie de la Philosophie en combien de
parties sousdivisée. 546

Nausiphanes.

Opinion de ce Philosophe touchant les
estres, quelle. 542

Naulis.

Que signifie ce terme. 355

Necessaire.

De combien de sortes de choses neces-
saires il y a. 16. 17

Que nous avons assez, quand nous
avons ce qui nous est nécessaire. 223. 224

Si toutes les choses nécessaires peuvent
estre appellées biens. 331. 332

Necessité.

Que l'extrême nécessité mesme ne doit
pas divertir de la Philosophie. 256.

257

Pour qui est proprement la nécessité. 378

Combien il y a de difference entre faire
plaisir & negotier. 153

Nil.

Fleuve combien apporte de commodi-
tez. 149

Fleuve en quel temps se deborde. 658

Noble.

Quel est le plus noble de tous les hom-
mes. 70

Noblesse.

Quelle est la vraye, & quelle la fausse
Noblesse. 327. 328

Que les nobles & les roturiers ont mes-
me origine. 147. 148

Noms.

Comment donnez aux choses. 9

Noms propres & noms empruntez com-
bien differents. 47. 48

Nouveauté.

Combien rend les inconueniens plus
rudes. 562

Nuit.

Quel est le repos de la nuit. 364

Ce que c'est que la nuit. 652

Namides.

A quoy particulièrement employez par
les Romains. 751.

O.

Obeir.

O Beir à la raison, si nous voulons
qu'on nous obeisse. 314. 315

Obligation.

Quand c'est qu'elle est veritablement
agreable, & descend au fonds de l'a-
me, pour y demeurer eternellement. 21

Quelle obligation les enfans ont au pere
de les auoir mis au monde. 73. 74

Jusques où se peuvent estendre les obli-
gations. 135

Si le plaisir & l'injure estants receus d'un
ne mesme personne, l'injure leue
tout l'obligation. 147. 148

Comment on peut iuger le quel excède.
là mesme. 155

Si nous auons de l'obligation à un hom-
me qui nous a fait du bien contre son
gré & sans y penser. 148 149

Quelle obligation à celuy qui nous a
fait du bien croyant nous faire du
mal. 147. 148

D'où vient l'obligation que nous auons
à nos Medecins & à nos Precepteurs. 155. 156

Quelle obligation chaque particulier
peut auoir pour un bien-fait donné
au public. 158

Obliger.

Si un valet peut obliger son Maistre, un
soldat son Capitaine, un suiet son
Roy. 64. 65

Occupations.

De quelles sortes d'occupations le Sage
se doit demesler tout à fait. 270

Le moyen d'échaper aux occupations
publiques. 271

Quelles doiuent estre les occupations
d'un homme de bien. 178

Quelle doit estre estimée l'excuse que
l'on rejette sur les occupations. 667. 668

Octavius.

quel, & comment sa memoire fut sup-
primée. 76

Quelle honte c'estoit à Octavius d'a-
chepter un poisson deux cens sescus. 611.

Odeur.

Quelle est la meilleure odeur qu'on

DES MATIERES.

- | | |
|--|---|
| <p>puisse auoir sur le corps. 675</p> <p style="text-align: center;"><i>Offices</i></p> <p>Du monde, du Soleil, & de l'homme, quels. 92</p> <p style="text-align: center;"><i>Oisifs.</i></p> <p>Combien la vie des oisifs est miserable. 579</p> <p style="text-align: center;"><i>Oliues.</i></p> <p>Industries des Italiens à cultiuer les Oliues. 521. 522</p> <p style="text-align: center;"><i>Oliniers.</i></p> <p>De combien de façons & comment ils se transplantent. 522</p> <p style="text-align: center;"><i>Opinion.</i></p> <p>Comment la trop grande opinion de soy-mesme cause l'ingratitude. 41</p> <p>Combien accroist la douleur. 240. 241</p> <p>Comment il se faut gouverner avec ceux qui nous fomentent cette opinion. <i>la mesme.</i></p> <p>Differences de la conduite de la nature & de l'opinion. 253</p> <p>Que les desirs naturels se renferment dans quelques bornes ; mais non pas ceux qui sont seulement d'opinion. 251</p> <p>Combien grande est la force de l'opinion. 471</p> <p>Opinion du commun combien peu à craindre. 567</p> <p>Combien les fausses opinions sont nuisibles à l'usage de la raison. 582. 583</p> <p style="text-align: center;"><i>Or</i></p> <p>Pourquoy caché par la nature. 188. 189</p> <p>Combien difforme quand il est plongé dans la fange & les tenebres des mines. 596</p> <p>Ce que produit le desir de l'or. 709</p> <p>Or, pourquoy comparé à Venus. <i>la mesme.</i></p> <p style="text-align: center;"><i>Richesces.</i></p> <p>Desir des Richesses combien augmenté par les vers des Poëtes. 710</p> <p style="text-align: center;"><i>Origine</i></p> <p>Egale de tous les hommes. 70. 71</p> <p style="text-align: center;"><i>Ornement.</i></p> <p>En quoy consiste l'ornement de l'homme. 707. 708</p> <p style="text-align: center;"><i>Oublier.</i></p> <p>Que le bien-facteur doit oublier son bienfait. 199</p> <p>Comment se doit entendre ce terme</p> | <p>d'oublier son bienfait. 199. 200</p> <p style="text-align: center;"><i>Ouide.</i></p> <p>Ce qu'il a dit du mont Ethna. 476</p> <p style="text-align: center;"><i>Oustrage.</i></p> <p>Si l'oustrage qu'on reçoit de ceux à qui l'on a de l'obligation, sert d'excuse pour ne point reconnoistre vn bienfait. 145. 146</p> <p style="text-align: center;"><i>Ouvrages.</i></p> <p>que les ouvrages des hommes ont leur destin, aussi bien que leurs personnes. 564. 565</p> <p style="text-align: center;"><i>Oyseaux.</i></p> <p>Combien leur amour est violente. 636</p> <p style="text-align: center;"><i>Oysiveté.</i></p> <p>Combien nuisible à l'esprit. 491</p> <p style="text-align: center;">P.</p> <p style="text-align: center;"><i>Pacuvius.</i></p> <p>PAcuvius, quel personnage, & avec quelle ceremonie l'on le portoit coucher. 238</p> <p style="text-align: center;"><i>Pain.</i></p> <p>Comment on a trouué le moyen de faire du pain. 555</p> <p style="text-align: center;"><i>Pancrace.</i></p> <p>Sorte de combat, pourquoy defendu en Lacedemone. 118</p> <p style="text-align: center;"><i>Panetius.</i></p> <p>Quelle réponse il fit à vne personne qui luy demandoit si vn Sage doit aimer. 713</p> <p style="text-align: center;"><i>Papier.</i></p> <p>Ce que c'est que papier iournal. 189</p> <p style="text-align: center;"><i>Parcille.</i></p> <p>Par quels offices nous pouuons rendre la parcille aux plus grands & aux plus riches. 166</p> <p style="text-align: center;"><i>Parenetique.</i></p> <p>Quelle partie de la Philosophie est ainsi appelée. 600. 601</p> <p style="text-align: center;"><i>Parents.</i></p> <p>Vœux que les parents font pour les enfans, combien blâmables.</p> <p style="text-align: center;"><i>Parmenides</i></p> <p>De quelle opinion touchant les estres. 542</p> <p style="text-align: center;"><i>Parole.</i></p> <p>En quelle conjoncture vn homme de bien peut manquer à sa parole. 111. 112</p> <p>Quelle doit estre la parole du Philosophe. 316. 318</p> <p>Combien la parole est differente du bruit. 364</p> |
|--|---|

T A B L E

<i>Parthes.</i>		doit pas empêcher l'estude de la Philosophie.	
Coustume des Parthes de ne faire jamais la reuerence à leurs Roys, sans quelque present.	257	<i>là mesme.</i>	
<i>Pasitée</i>		Moyens de supporter la pauuereté.	257. 258
Par qui mise au nombre des Graces.	8	Moyens de s'y accoustumer.	265
<i>Passions.</i>		Comment la pauuereté fait connoistre les vrais amis.	265
Moyen de contrequarrer les fausses persuasions que les passions de l'esprit engendrent.	42. 43	que qui veut philosopher à bonescient, doit embrasser la pauuereté.	266
Combien nous sommes tous auéglez en nos passions.	346	Que les paroles d'un pauvre Sage sont plustost recueillies que celles d'un riche fol.	<i>là mesme.</i>
Que nos passions ne trouuent point de repos mesme dans la solitude.	365. 366	Combien la pauuereté est facile à supporter.	267
Quels sont les effets des passions naturelles.	367	Quels sont les moyens dont il se faut servir pour s'y disposer.	<i>là mesme.</i>
Quelle difference il y a entre les passions & les maladies de l'ame.	452. 453	Pauuereté imaginaire accoustume à la veritable	267
Ce qu'il faut faire pour s'exempter des passions.	657. 658	De quoy & comment se dit principalement chez les Grecs.	131
Si les passions sont des corps.	667	En quoy elle consiste.	<i>là mesme.</i>
Comment l'homme vertueux se doit dépouiller des passions.	508. 509. 510	Par qui est-elle le mieux persuadée.	75
Si le Sage est exempt de passion.	509	Comment il faut euitier la pauuereté, & qui est celuy qui est véritablement pauvre.	72. 730 731
Si les passions & les vices peuuent auoir quelque temperament.	<i>là mesme</i>	Ce que c'est que la pauuereté.	714
<i>& suivantes.</i>		<i>Pays.</i>	
S'il est plus auantageux d'auoir des passions moderées que de n'en auoir point du tout.	712. 713	Discours contre les frequents & diuers changemens de pays.	657. 658
Si les animaux ont des passions.	758 759	<i>Peres.</i>	
<i>Patience.</i>		Si les peres & les meres peuuent receuoir plus de biens de leurs enfans qu'ils ne leur en ont fait.	72
Si la patience & la joye sont pareilles, & en quoy.	400. 401	Si le pere peut estre vaincu par son fils en bienfaits.	78
Combien necessaire.	566	Quelle doit estre la reuerence des enfans enuers leur pere.	79
<i>Patrie</i>		Quelle plus juste occasion de contentement il peut auoir.	81
De l'esprit de l'homme, quelle.	650. 651	Comment les peres & les meres vainquent leurs enfans en matiere de bienfaits.	120
<i>Patron.</i>		Comment les peres se gouvernent pour l'ordinaire enuers les enfans.	162. 163
Si le Patron est cause.	394	<i>Pere-de-famille</i>	
<i>Pauvre.</i>		Pourquoy ainsi appelé	337
Qui est ce qui est véritablement pauvre.	209. 210	<i>Perfection.</i>	
Comment il est veritable que le plus pauvre du monde est assez riche.	284. 285	Plus on se connoist eloigné du vice, plus on est proche de la perfection.	218.
Comment il est plus heureux que riche.	481. 482	<i>Peripateticiens.</i>	
<i>Pauuereté</i>		Combien ils establissoient de sortes de biens.	533
Ne peut seruir de pretexte à l'ingratitude.	45	Opinion des Peripateticiens touchant les passions.	712. 713
Quels sont les auantages de la pauuereté.	245		
Eloge de la pauuereté.	255		
Quelles commoditez peut auoir la pauuereté	25		
Que l'apprehension de la pauuereté ne			

DES MATIERES.

Perseuerance.
Comment & quelle perseuerance forme l'esprit. 213. 214

Personnages.
Comment il faut considerer les grands personnages. 305. 306

Persecution
D'où elle procede. 594

Perte.
Remedes contre les pertes. 627. 628
Quelle est la resolution qu'il y faut prendre. *la mesme.*
Discours sur la perte des amis. 657. 658

Peuple.
Combien l'approbation du peuple est vaine. 222

Comment il faut euitier la furie d'un peuple. 244

Qu'on ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien. 295

Combien les enseignemens du peuple sont dangereux. 594

Comment les vices de tout vn peuple se trouuent en chaque particulier. 595

Combien mauuais guide est le peuple. 614. 615

Erreur du peuple qui se laisse tromper à l'apparence des choses. 723. 724

Philippes
De Macedoine, combien injuste en ses liberalitez, principalement enuers ses soldats. 112. 113

Comment il punit pourtant l'ingratitude d'un d'entr'eux. *la mesme.*

Philologie.
Ce que c'est & comment la Philosophie est deuenue Philologie.. 677

Philosophe
En effet, combien different d'un Philosophe en apparence. 216

Ce que nous promet le Philosophe. *la mesme.*

Quel doit estre le discours d'un Philosophe. 639. 640. 641

A quoy il doit viser. 641

Philosophes mercenaires, combien nuisibles aux hommes. 680

Combien grande difference entre le Philosophe & le Sophiste. 690 691

Comparaison du vray Philosophe avec les hautes montagnes. *la mesme.*

Quelles sont ses principales vertus. *la mesme.*

Que le terme de la vie n'est point trop long pour apprendre la Philosophie. 690. 691

Comment l'étude de la Philosophie forme l'esprit. 213. 214

Eloge de la Philosophie. 225. 226

Que la seule Philosophie nous fait jouir d'une vraye liberté. 226. 227

Comment il faut manier la Philosophie. 244. 245

Description de la vraye Philosophie. 251

Comment elle doit estre la guide de l'homme. *la mesme.*

Combien elle est utile à l'homme. 252

Que l'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie. 254. 255

Que celuy qui veut amasser du bien, auant que de s'addonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement. 255

Qu'il ne faut ny pour la pauureté, ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie. 255. 256

L'un des principaux profits que l'on tire de la Philosophie, quel. 264

Quel doit estre l'usage, & quelle la marque de la Philosophie. 265

Que qui veut Philosopher à bon escient, doit embrasser la pauureté. 266

Profit qui vient de la Philosophie. 311. 312. 313

Ce que nous promet la Philosophie. 320

Difference entre la Philosophie & la Sophistique. 341

Trois sortes de Philosophes. 351

Par qui la Philosophie doit estre traitée. 352

D'où elle a receu tant d'alteration. 354

Comment la Philosophie guerit les maladies del'ame. 356. 357

Ce que la Philosophie fait de nous. *la mesme & 358*

Son autorité. *la mesme.*

Combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la fortune. 357

Comment les preceptes de la Philosophie sont des remedes aux maladies de l'ame. 389

Comment elle nous montre le chemin de l'honneur & de la vertu. 430

Quel doit estre l'estude de la Philosophie. 435

Si la Philosophie & la gentillesse d'esprit sont incompatibles. 451

Trois sortes d'hommes qui profitent en l'estude de la Philosophie. 452. 453

T A B L E

Quel auantage elle a entre les autres.

478

Pourquoy la Philosophie merite le titre de science liberale. 532. 533

Combien elle nous fortifie contre le vice, & contre les traits de la fortune. 534

Comment elle nous guide au chemin de la vertu. 538. 539

La Philosophie & la sagesse en quoy differentes. 543.

544. & suivantes.

Definition & diuision de la Philosophie. 545. 546

Comment elle enseigne toutes les vertus. 549

quelles choses ne sont point de l'inuention de la Philosophie 549. 550

Quelles sont les occupations de la Philosophie. 559

Philosophie partagée en vraye & en faulx. 560

Diuision de la Philosophie. 593

Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie. 581.

581. 582. & suivantes.

De leur vsage. 594. 595

Maximes generales de la Philosophie, quelles, & si elles peuuent suffire pour rendre vn homme sage. 600. 601

En quoy differente des autres Arts. 602. 603

Quelle aspire plus haut qu'aux hommes. 604. 605

La vraye pratique de la Philosophie. 629. 630

De quelle façon il faut lire, ou écouter les Philosophes. 671. 672

Merueilleuse vertu de la Philosophie. 672

Que la Philosophie consiste plutost à reigler la vie, qu'à faire des questions, & à disputer. 678. 679

quel est le vray vsage de la Philosophie. 717. 718

Pieté.

En quoy consiste la pieté. 12

Pilote

Et son art à quoy comparez. 515. 516

Quelles doiuent estre ses qualitez & les soins, 516

Combien inutile est vn Pilote pris de vin. 680

Pirrhoniens.

De quelles opinion estoient ces Philosophes. 542

Plaisir.

Comment il faut faire vn plaisir. 3. 4. & 5

Combien soigneusement il se faut garder d'offencer, quand on fait vn plaisir. 16

quels plaisirs nous ne deuons pas laisser de faire. 16

Quels plaisirs nous sommes obligez de faire, & comment nous deuons y proceder. 16

Qu'un plaisir qu'on fait à tout le monde, n'oblige personne. 19

Que quand on veut faire plaisir, ce que l'on donne au temps, on l'oste à l'obligation. 25

Quelle est la loy d'un plaisir qu'un amy fait à l'autre. 28

Plaisir fait de mauuaise grace à quoy comparé. 26

Plaisir de deux sortes. 27

Combien diuersement les plaisirs se peuuent amoindrir ou accroistre. 43

Si faire plaisir & rendre la pareille sont des choses desirables d'elles-mesmes. 82

Combien c'est chose desirable de soy que de faire plaisir. 89

Si vn homme se peut faire plaisir à soy-mesme. 123. 124

Moyen de recommander à son amy le plaisir que l'on luy a fait. 142. 143

S'il est possible d'oster vn plaisir par force. 144

Qu'il faut reconnoistre les plaisirs receus, autrement que par l'incommodité de ceux à qui nous sommes redevables. 167

Quels sont les deuoirs de ceux qui font & qui recoiuent le plaisir. 193.

194

Que les plaisirs mesmes de l'homme déplaisent à l'homme. 276. 277

Qu'ils sont communs à d'autres creatures. 276. 277

Qu'il n'y a point de plaisir au monde que l'homme doie regretter en mourant. 466. 467

Ce qui fait oublier vn plaisir. 489

Platon.

Ce qu'il apprit de Socrate. 219. 220

Quelles estoient les Idées Platoniques. 374. 375

Comment il a vescu si long-temps. 374. 375

Combien digne d'honneur. 391

Combien

DES MATIERES.

- Combien grande folie de pleurer ceux
qui nous deuancent. 633. 634
Polienus.
- Où il se fait grand personnage. 220
Pollion.
- Façon d'escrire de Pollion, & combien
différente de celle de Ciceron. 640
Pommes.
- Quand elles sont meilleures. 237
Pompée.
- Grandeur de Pompée, quelle. 106
- Ingratitude de Pompée enuers sa pa-
trie. 133
- A quelle extremité il reduisit le peuple
Romain. *la mesme.*
- Combien suiet à rougir. 234
- Comment il bastit au terroir de Baies.
350
- Ce qui persuada au grand Pompée, &
les guerres ciuiles & les estrangeres.
598
Porfena.
- Pourquoy il luy fut facile de pardon-
ner à Mutius. 278
Port.
- Quel est le port le plus asseuré de cette
vie. 660
Portiers.
- D'où vient la coustume d'auoir des
Portiers aux maisons. 326. 327
Posseder.
- Si posséder & estre propriétaire sont des
choses différentes. 429. 430
Possenninus.
- Quel personnage. 544
- Quelle fut l'inscription de son Tom-
beau. *la mesme.*
- Quelle estoit sa doctrine. 545
Polidonius.
- Sentiment de Polidonius touchant les
preceptes de la Philosophie. 216
- Pourquoy la Philosophie a de l'obliga-
tion à ce personnage. 554. 555
la mesme.
- Les suiets dont il traite. *la mesme.*
- Ce qu'enseigne Polidonius. 660
- De quel sentiment touchant la Fortu-
ne. 698
- Preceptes.*
- Qu'il faut sçauoir peu de preceptes, &
les auoir tousiours en main. 179.
180. 181
- A qui sont necessaires. 586
- Qu'ils ont plus de force en Vers qu'en
Prose. 588
- S'ils sont infinis. 590
- Quelle différence il y peut auoir entre
les Preceptes & les maximes de la
Philosophie. 589. 590
- Quelle obligation nous auons à nos Pre-
cepteurs. 155. 156
- Si les actions vertueuses procedent seu-
lement des preceptes. 602
- Quelle est l'vtilité des preceptes. 610
611
- Si les sciences se contentent des prece-
ptes, & si la sagesse s'en doit aussi con-
tenter. *la mesme &* 615
- D'où vient que les preceptes seuls sont
languissans. 616
- Différence entre precepte & enseigne-
ment. 616. 617
Precepteurs.
- D'où vient le peu de reuerence que nous
portons à nos Precepteurs. 204
Presens.
- Quels doiuent estre les presents. 17. 18
- Que deuient le present qui passe par
beaucoup de mains. 24
Pretexte.
- Ce que c'est qu'une Pretexte. 11
Preuoyance.
- Si elle est heureuse ou malheureuse. 218
Prennes.
- Faites sur le champ, combien plus par-
faites. 750
Prieres.
- Quelles doiuent estre nos prieres. 233
234
- Prisonnier.*
- Si vn prisonnier peut receuoir sa liberté
d'un infame. 37. 38
- Princes.*
- Et Magistrats, pourquoy reuerrez pat
les Sages. 438
- Principes.*
- Combien il y a de principes des choses,
suiuant l'opinion de Platon, des Stoï-
ques, & d'Aristote. 391. 392
- Comment la meditation des premiers
principes nous porte à la connois-
sance de Dieu, & au desir d'estre reu-
nis à luy. 394
- Privée.*
- Si la vie privée est la plus seure. 247
- Combien la vie privée est préférable à
celle des courtisans. 310
Prodigue.
- Excuse d'un prodigue. 346
Profit.
- Particulier, comment doit estre réglé.
153

T A B L E

Profiter.
que l'on trouue tousiours à profiter.

307
Moyen de connoistre si l'on a profité.
310

Promenade.
Comment il en faut vser. 504. 505

Promesse.
En quels cas la promesse oblige les gens
d'honneur. 111. 112

Quelle punition merite vne promesse
trop legerement faite. 602. 603

Proscription.
Ce que c'estoit que proscription. 132.
133

Prosperité
Combien suierte à la crainte.
Apophtegme de Mecenas sur ce suiet.
263

Combien peu la peuuent supporter, &
pourquoy. 310. 311

Protagoras.
De quelque opinion estoit ce Philoso-
phe. 542

Prouidence
Diuine deffenduë. 167
Combien la Prouidence diuine est im-
muable, & comment elle conserue
l'ordre qu'elle a vne fois estably. 160.
161

Comment nous disons des injures à la
Prouidence. 578

Prudence.
Si elle est suffisante à l'acquisition de la
Beatitude. 508

Pudeur
Qui fait rougir le visage, en quelle esti-
me. 233

Puissance.
Exemple du mespris de la puissance des
Grands en Caton. 663

Pythagore.
Comment il agissoit avec ses Escholiers.
353

Doctrine de Pythagore, quelle. 676

Pythagoriciens.
Opinion des Pythagoriciens touchant
les deffunets. 199

Plaisant conte d'un Pythagoricien pour
payer son Cordonnier qui estoit
mort. 198. 199

Raisons des Pythagoriciens pour la
deffence de l'vsage des chairs. 676.
677.

Q.

Querelleux.
Q Verelleux, son excuse. 346
Questions.
Comparaison qui monstre la vanité des
esprits qui s'amusent à des questions
pleines d'une vaine subtilité. 244. 245

R.

Raison.
R Aison, comment est le iuge du bien
& du mal. 405. 406
En quoy differente des sens. 406. 407
Quels biens sont estimez par la raison.

la mesme.
Ce que c'est que raison. *la mesme.*
Combien forte defense. 447
Est le propre bien de l'homme. 455. 456
De combien de sortes. 568
Commune aux Dieux & à nous. 573
Que la raison fait subsister l'utile &
l'honneste. 617
Si l'on a besoin de la raison pour emou-
voir la raison. 683
Que la raison est le seul bien de l'hom-
me. 760

Raisonnemens.
S'ils sont necessaires, & d'où ils proce-
dent. 594

Rareté.
Combien la rareté des choses les fait
priser. 324

Receptes.
D'où vient l'inuention d'une si grande
quantité de receptes. 605

Recevoir.
De quelle façon il faut recevoir des
bienfaits. 34. 35. 38. 39
De qui c'est qu'on doit recevoir du plai-
sir. *la mesme.*
Quelle diligence il faut apporter à le
choisir. 35. 36
S'il en faut quelques fois recevoir mal-
gré nous. *la mesme.*

Reconnoissance.
Exemple d'une loüable reconnoissance
de Furnius à l'endroit d'Auguste.
40
Quelle est la marque la plus claire qu'o-
puisse donner un homme de sa dispo-
sition à la reconnoissance. 40
Ce qu'il faut faire pour estre reconnois-
sant. 46

DES MATIERES.

- Pourquoy la reconnoissance ne peut
compatir avec l'enuie. 52
- Combien grande est la difference de
l'homme reconnoissant & d'un in-
grat. 63. 64
- Combien c'est vne chose éclatante que
la reconnoissance. 95
- Quelle doit aller iusqu'à nostre preiu-
dice. 97
- Combien il y a de sortes d'hommes re-
connoissans. 98. 99
- Regles*
- Generales, combien necessaires, & à
quoy. 615. 616
- Qu'il faut ioindre les regles avec les pre-
ceptes de la Philosophie. *la mesme & suiv.*
- Regulus.*
- Pourquoy l'on ne dit point que les Car-
thaginois le vainqueur. 118
- Pourquoy si miserablement traité. 430
- Remarques*
- Qui se font en la lecture des Auteurs,
combien souvent ineptes. 679. 680
- Remedes*
- Ne profitent de rien, s'ils ne sont conti-
nuez. 416
- Remerciement.*
- Ce qu'il faut faire pour l'avoir tout en-
tier. 24
- Remercier.*
- De quelle façon il faut remercier. 39
- Remonstrances*
- Combien profitables. 592. 593
- Rendre.*
- S'il faut rendre à celuy qui doit mesuser
de ce qu'on luy rendra. 195
- Ce que c'est proprement que rendre. *la
mesme.*
- Renommée.*
- quel profit on doit recueillir de la re-
nommée. 326
- Ce que c'est que la renommée, & d'où
elle procede. 648. 649
- Repos.*
- En quel endroit le Sage doit le cher-
cher. 212
- Fondement de nostre repos, quel. 292
- quel repos donne la Philosophie, dont
le seul Sage est capable. 360. 361
- Quel est le veritable repos. 364. 365
- Quel est le repos qui trouble l'ame. 365
- Comment se doit establir. 416
- En quoy consiste le repos de l'esprit. 665.
666
- Reprehensible.*
- Ce qui peut estre reprehensible, & n'e-
- Tome I.
- estre pas condamnable. 176
- Reprendre.*
- Qu'il ne faut pas cesser de reprendre
ceux qui n'ayment point à estre repris.
293
- Qu'il ne faut pas se rebuter du premier
coup, quand on veut reprendre. 295
- Republique*
- Des Peripateticiens, quelle. 512. 513
- Reputation.*
- Ce que c'est que la reputation. 649
- Resistance.*
- Comment la resistance au mal est vne vi-
ctoire. 468
- Resolutions.*
- Comment nous sommes entre les reso-
lutions. 352
- Retraite.*
- Quelles doivent estre les occupations
d'un homme en retraite. 413. 414
- Reuanche.*
- Que demande la reuanche d'un plaisir.
51. 52
- Si un homme se peut reuancher des biens
qu'il se fait à soy-mesme. 124. 125
- Comment il faut s'employer à la reuan-
che d'un bienfait. 127
- Si celuy qui a fait tout ce qu'il a peu pour
se reuancher, est quitte. 191. 192
- Reuerence.*
- D'où vient le peu de reuerence que nous
portons à nos Precepteurs. 204
- Riche.*
- Qui est veritablement riche. 269
- Embleme de riches mal-contens compa-
rez à des Comédiens. 481. 482
- Le moyen de deuenir riche en peu de
temps 717. 728
- Combien les richesses sont vaines & de-
ceuantes. 728. 729
- Richesses naturelles, quelles. *la mesme.*
- Richesses*
- Vrayment assurees & inuiolables, quel-
les. 145. 146
- Quel est le vray moyen de jouir des ri-
chesses. 247
- Combien les richesses empeschent la
Philosophie. 255
- Que font-elles aux miseres de l'homme.
257
- Pourquoy ne sont-elles point des biens.
526. 527. 528. 529
- Si les richesses sont bien ou mal. 527. 528
- Si elles sont eloignées de la vertu. 528.
529
- Origine des richesses examinée. 529.

T A B L E

Contre les richesses perissables. 575.

376. 577
Que les richesses qui viennent de la
pauvreté, dure plus longuement. 642
Où sont les véritables richesses. 674
Combien trompeuses par l'adieu mes-
me de ceux qui les ont possédées.
687. 688
De quel œil il les faut considerer. là
mesme.

Qu'elles ne sont necessaires ny à ceux
qui les ont ny à ceux qui les voyent.
689

Robes.
Quelles estoient les robes des femmes
du temps de l'Auteur. 188

Romains.
Quelle estoit la frugalité des Romains.
520. 521

Comment ils se lauoient. là mesme.

Romulus
Comment disparut. 679

Rougeur.
Pourquoy elle paroist plus au visage
des jeunes gens. 234

Differents effets de cette rougeur. là
mesme.

Que la rougeur principalement en vn
jeune-homme, promet quelque cho-
se de bon. 285

Roy.
Si vn Roy peut estre obligé par son sub-
jet. 64. 65

Pourquoy les Dieux en font quelques-
uns Roys, qui semblent ne le pas me-
riter. 108

Si vn Roy se pique moins de n'estre
point craind que d'estre dédaigné.
122

Quel estat les Rois & les Princes font
de leurs amis. 171

Comment il se fait que les Rois soient
plus honnorez par les Sages, que par
les courtisans. 438. 439

Que l'on pouuoit autresfois appeller au
peuple du iugement des Rois. 679

Qui commande à soy-mesme, est vn af-
sez grand Roy. 699. 700

Royauté
Quelle aux premiers siecles & quelles
menaces les Rois faisoient à leurs sub-
jets. 550

Ruine.
Des causes de la ruine de l'homme &
des moyens de l'euitier. 664

Rutilius.
Comment recompensé d'auoir esté hō.
me de bien. 134
Romain combien courageux. 174
Ce qui deplut à Rutilius en sa cond-m-
nation 278
Q'est-ce qui donna reputation à Ruti-
lius. 472

S

Sabellins.

SAbellius Quadratus comment se
moquoit des riches. 290

Sac.
Description du sac d'une ville. 202.
203

Sacrilege.

Diuers Arguments de Dieu pour prou-
uer que chacun est sacrilege; & que
personne ne le peut estre. 186. 187

S. ge.
S'il le Sage peut ou doit changer d'aduis.
110

Combien il a tousiours de succez de-
uant les yeux. 110

Comment est obligé de tenir sa promes-
se. 112

Quelle est la volupté du sage. 181. 182.
& son empire. 183

Pourquoy l'on ne luy peut rien donner.
183. 184. 185

Comment le Sage possede toutes cho-
ses. 186

Pourquoy le Sage ne peut rendre le
bienfait receu, qu'à vn Sage. 195

Que le Sage est seul heureux. 302.
303

C'est le fait du Sage de ne hanter des
personnes de differente humeur.
303

Comment le Sage acheue de viure, de-
uant que de mourir. 303. 304

Quelle doit estre la regle du Sage. 311.
312

Que l'alteration est quasi impossible en
vn homme sage. 106

En quel endroit il doit chercher le re-
pos. 112

Si le sage est insensible aux incommo-
ditez, comme il est invincible & con-
tent. 216

S'il se peut passer de tout le monde.
229. 230

DES MATIERES.

- Quel est le contentement du Sage des Stoïques, & en quoy il differe des autres Sages. 226. 227
- Qu'il ne peut estre sans amy. *là mesme.*
- Pourquoy il veut viure sans amy. 227
- L'un perdu, comment il en remplace vn autre. *là mesme.*
- Moyen de le faire en peu de temps. 228
- Comment il faut entendre que le Sage est content de soy. 228. 229
- Quelles choses sont requises pour cét effet. *là mesme.*
- Comment le Sage conforme sa vie. 229
- Pourtrait du Sage Stoïque. *là mesme &* 230
- Pourquoy le Sage cherche la solitude. 229. 230
- Comparé au pilote. 245
- Comportemens du Sage durant les confusions publiques. 226
- Pourquoy le Sage n'a faute de rien. 256
- Quand & en quel lieu le Sage doit chercher son repos. 261
- Combien le Sage doit estre moderé dans les debauches publiques. 257
- La marque d'un homme Sage. 264
- Definition du Sage & de la sagesse. 265
- Que les paroles d'un pauvre Sage sont mieux recueillies que celles d'un riche. 266
- De quelles occupations il se doit demesler tout à fait. 270
- Qu'il ne craint point la mort. 297
- Quel auantage le Sage peut auoir sur les Dieux. 357
- Pourquoy le Sage n'est jamais surpris. 373
- Quel est le repos & le contentement du Sage en toutes ses affaires. 378. 379
- Qui est celuy qui doit estre appelé Sage. 380. 381
- Pourquoy est-il tousiours content. 382
- Comment il songe à la mort. 416. 417
- Si le Sage est insensible, ou si les aduersitez l'estonnent. 427
- S'il peut y auoir vn Sage imparfait. 428
- Pourquoy ne vit-il autant qu'il peut, mais seulement autant qu'il doit. 429
- Comment le Sage demeure-il maistre de la fortune. 433
- Combien de sortes de Sages. *là mesme.*
- Description d'un homme Sage. 433. 434
- Pourquoy la fortune ne peut auoir d'empire sur le Sage. 436
- Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui n'est qu'en la voye de l'estre. 436. 437
- Combien se remarque de sortes de Sages. 437
- Comment se peut-il faire que les Sages honorent dauantage les Roys & les Magistrats que les courtisans. 438. 439.
- Pourquoy les Sages sont-ils plus obligez aux Roys du bien de la paix, que le reste des hommes. 439. 440
- Comment les Sages sont sous egaux. 477
- Pourquoy le Sage est-il seul capable de reconnoistre vn bienfait. 485. 486
- Comment il est tout seul capable d'amitié. *là mesme.*
- Comment le Sage est exempt de passion. 508. 509
- Quel est le dessein du Sage. 512. 513
- Combien ses actions sont-elles differentes de celles des autres hommes. 514
- Quand & comment il fait paroistre la vertu. 514. 515
- Comparaison du Sage avec Phidias. *là mesme.*
- Avec ceux qui domtent les bestes sauvages. 516. 517
- Si le Sage craind les dangers, ou s'il les euit quand il fuit. 514. 515
- Si les aduersitez ne peuuent troubler le Sage. 519. 520. 521
- Ce qui fait l'homme sage. 527
- Si vn homme peut estre sage sans estre sçauant. 539. 540
- Ce que peut faire le Sage en cette qualité. 557
- De quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere. 558
- Quelle doit estre l'ame du Sage. 570
- Si le Sage qui ne jouit pas de la santé, n'est ny miserable, ny heureux. 572. 573
- Si les maximes generales de la Philosophie peuuent estre suffisantes pour rendre vn homme sage. 600. 601. & suivantes.
- Si le Sage peut respendre des larmes sans offenser sa dignité. 635
- Si le Sage peut profiter à vn autre Sage. 681. 682
- Quand on commence à estre sage. 684
- En quel rang sera mis le Sage. 716. 717
- Ce que c'est que d'estre sage. 717
- Si estre sage & la sagesse sont deux choses. 718
- Combien la sagesse a d'estendue. 719

T A B L E

<i>Sageſſe.</i>	
Quels fruits on recueille de l'eſtude de la ſageſſe.	181. 182
Quel eſt le Royaume de la ſageſſe.	189
Pourquoy elle ne peut rien contre les defauts naturels.	234. 235
Quelle eſt la vraye ſageſſe.	273. 274
Si la ſageſſe eſt vn art.	293. 294
Que l'eſtude de la ſageſſe veut tout vn homme.	357. 358
Comment la ſageſſe nous apprend à diſtinguer le bien & le mal.	427. 428
Indifference de celuy qui poſſede la ſageſſe.	<i>la meſme.</i>
Comment il faut veiller en l'eſchole de la ſageſſe.	455
Comment elle vient.	456
Pourquoy nous ne pouuons connoiſtre la vraye ſageſſe ſans l'ayde d'autrui.	352
Quelle difference il y a entre celuy qui a acquis, & celuy qui acquiert la ſageſſe.	436. 437
Diuers degrez de ſageſſe.	437.
	452. 453. 454
Sageſſe & Philoſophie en quoy different.	543. 544. & ſuiuantes.
Bel eſſet de la Sageſſe.	599
Si la ſageſſe ſe doit contenter de preceptes, à cauſe que les autres Sciences ſ'en contentent.	602
En quoy elle differe des autres Arts.	<i>la meſme & ſuiuantes.</i>
En quoy conſiſte la Sageſſe & eſtre ſage.	721
Si la Sageſſe à venir eſt vn bien.	721.
	722
<i>Sain.</i>	
Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſain.	437
<i>Saluſte.</i>	
Quelle eſt la compoſition de cét Auteur.	704
Examen des diuerſes façons de parler qui luy ont eſté familiares.	703.
	704
<i>Santé.</i>	
Comment il faut entretenir la ſanté.	360
Moyen de ſe maintenir en ſanté.	706
<i>Sçauoir.</i>	
Quelle honte de ne ſçauoir rien que par l'aide des Liures.	306. 307
Sçauoir & ſe ſouuenir en quoy different.	<i>la meſme.</i>
<i>Science.</i>	
En quel cas elle eſt inutile.	219. 220

De combien de ſortes en fait Poſſidonius.	537
D'où vient la corruption des Sciences.	650. 651
Science qui vient par vſage, combien differente de celle qui vient par nature.	740. 741
Si les animaux peuuent auoir quelque ſorte de ſcience.	742. 743
<i>Scipion.</i>	
Quel fut ſon premiet eſſay dans les armées, & comment il ſauua la vie à ſon pere.	76. 77
Sa vertu laiſſe ſa Republique en doute ſ'il luy a eſté plus vtile, ou plus honorable.	77
Auec combien d'ingratitude & combien mal traité par les Romains.	134
Comment il mourut en Afrique fatale aux Scipions.	279
Maiſon champêtre de Scipion, quelle.	518
Sa frugalité.	519
Ses eſtues.	520
Outrage qui luy fut fait pour cela.	<i>la meſme.</i>
Quel en ſon exil.	350
Quel perſonage, & quelles eſtoient ſes eſtues.	513. 519
<i>Secret.</i>	
qu'il ne faut rien faire en ſecret que l'on ne vouluſt faire en preſence de tout le monde.	497
Si l'on peut fier vn ſecret aux yurognes.	499. 500
<i>Sens.</i>	
Quelle difference entre les ſens & la raiſon.	406. 407
Comment ils peuuent iuger du bien.	756
<i>Sens commun.</i>	
Ce qui forme le ſens commun & qui le rend parfait.	616
<i>Sentences.</i>	
Comment il faut choiſir les Sentences des grands perſonnages.	305. 306
<i>Serapion</i>	
Sophiſte quel eſtoit.	317
<i>Seruiteur.</i>	
Si vn ſeruiteur peut obliger ſon Maïſtre.	64. 65. 66. 67
Quels ſeruiteurs ſont neceſſaires aux Grands.	167. 168
Comment il faut viure avec les Seruiteurs.	334
que leur employ eſt different ſelon qu'il plaïſt à la Fortune.	335

DES MATIERES.

Miserable condition des seruiteurs.

336

Servitude.

Quelle est la haine de la servitude. 65

Si la servitude s'estend en toutes les parties de l'homme. 66

Quelle est la servitude la plus indigne. 337

Servius.

Pourquoy l'on dit que ce Roy des Romains n'eut point de mere. 679

Sesterces.

Gros sesterces de quelle valeur anciennement. 610. 611

Petits sesterces. *là mesme & suivantes.*

Seureté.

Quel est le meilleur moyen de viure en seureté. 665

Sexe.

Deguiser son sexe vice contre nature. 746. 747

Sextius.

Quel personnage, de quel esprit, & quelle estoit sa Philosophie. 372.

389

Pourquoy il ne voulut point recevoir la dignité de Sénateur. 629

Quel estoit le sentiment de ce Philosophe touchant la cruauté. 676

Siciliens.

Jeunes-hommes Siciliens comment sauverent leurs peres des embrasemens d'Ethna. 79. 80

Siecle-d'or.

Description de ce Siecle. 550

Description des premiers siecles. 559.

560. 561

Siecle d'or, pourquoy ainsi appelé par les Poëtes. 710

Silence.

Si le silence est necessaire pour estudier. 363

Sobriété.

Quelle doit estre la sobriété d'un Philosophe. 217. 218

Société.

Comparaison touchant la société humaine. 614

Quels sont les biens de la société. 97

Combien elle renforce l'homme. *là mesme.*

Moyen de l'oster d'entre les hommes. *là mesme.*

Maux qui s'ensuiuent de la priuation de la société. 97

Socrate.

Pourquoy Socrate ne voulut point aller trouuer Archelaüs. 121

De quelle sorte il demandoit à ses amis ce qui luy estoit necessaire. 200

Ce qui a fait la reputation de Socrate. 242

Pourquoy Socrate ne voulut point sortir de prison. 278

Combien Socrate eut de tyrans en teste. 292

Combien digne d'honneur. 391

Pourquoy il différa si long-temps sa mort qu'il pouuoit auancer. 420

Quelle estoit la Philosophie de Socrate. 427

S'il deuoit estre estimé miserable dans sa prison. 429. 430

Combien il fut de temps à se faire connoistre. 478

Comment il apprend à mourir. 660

Combien ce personnage a esté patient dans ses persecutions. 661. 662

Merueilleuse louange qui luy a esté particuliere. 662

Soif.

Que la soif n'a point d'ambition. 729. 730

Soin.

Quel soin nous deuons auoir de nous-mesmes. 713

Soleil.

Pourquoy le Soleil allonge & accourcit les iours. 92

Solitaire.

Si la vie solitaire est louable ou blaspable. 413. 414

Solitude.

Pourquoy le Sage cherche la solitude, & le fol l'euite. 231

Diuers effets de la solitude. 362. 363. 366

Du bien & du mal que l'on peut tirer de la solitude. 655

Solon.

En quelle reputation fut la prudence de ce personnage. 551

Sophie.

Quel est ce terme & ce qu'il signifioit autresfois chez les Grecs. 544

Quelle estoit la Sophie de Possenninus. 544. 545

Sophismes.

Combien differens des vrayes maximes

T A B L E

de la Philosophie, & à quoy comparez.	717. 718	Discours des Stoïciens combien sententieux.	305
Moyen de fuir les Sophismes, & de tirer profit de la Philosophie.	719. 720. 721	quelle est la doctrine des Stoïciens.	306
<i>Sophistes.</i>		Comment vnis ensemble.	là mesme.
Vanité des Sophistes découverte.	340	Doctrine des Stoïciens quant aux genres & especes des choses.	371
Et par qui condamnée.	341	Opinion des Stoïciens touchant les principes des choses.	392
<i>Sophisterie.</i>		Refutation des raisons de ceux qui blasmoient les Stoïciens d'estre trop austeres.	425. 426
Combien est vne chose sotte.	340	Philosophie des Stoïciens combien aveugle dans les choses de l'auenir.	425. 426
Difference entre la Philosophie & la Sophisterie.	là mesme.		
<i>Sophistes</i>		En quel sens les Stoïciens prennent le mot de louange.	653. 654
Et ignorans à quelles marques se reconnoissent.	380. 381	Opinion des Stoïciens, que la vertu est vn animal, combattue.	696. 697
Combien ces sortes de gens sont domageables aux hommes.	680	Pourquoy ces Philosophes rejettent les passions.	712. 713
A qui ils sont semblables.	là mesme.	Objections que l'on leur fait, & leurs responses.	714. 715
Combien different du Philosophe.	690. 691	Inepties & niaiseries de cette Escole.	là mesme.
<i>Sotion.</i>		Reflexion sur quelques paradoxes des Stoïciens.	715. 716
A qui donna de l'inclination pour la doctrine de Pythagore.	676	Dangereuses opinions des Stoïciens.	754
<i>Soupçons.</i>		<i>Style.</i>	
Combien les seuls soupçons nous font souuent de peine.	241	Quel style est le plus louable chez les Auteurs.	334
<i>Souhaits.</i>		Diuerfes especes de style.	640
Où traitez comme les crimes.	174. 175	Combien d'especes de style, & quelles.	703
Quels souhaits il faut faire en faueur de nostre bien-facteur.	176	<i>Subtilitez.</i>	
Quel est le vray souhait & le moyen de le faire.	302	Indignes d'un homme d'honneur.	245
<i>Souuenir.</i>		A quoy ressemblent les subtilitez Sophistiques.	331. 332
Que le souuenir des grands hommes n'est pas moins vtile que leur presence.	653	<i>Suffisance.</i>	
<i>Souuerain.</i>		Comment on peut reconnoistre le progres de sa suffisance.	310
Quelle estoit le sentiment de Stilpon, touchant le souuerain bien.	226	<i>Superflu.</i>	
Si le souuerain bien peut receuoir de l'accroissement.	568. 569. 570	Que la meilleure partie de la vie se passe à la recherche de ce qui est superflu.	331. 332
<i>Spectacles.</i>		<i>Superfluitez.</i>	
Combien friuoles & inutiles.	480	De combien de superfluitez nous nous pouuons passer sans incommodité.	523
<i>Splendeur.</i>		Comment la superfluité peut deuenir necessaire.	316. 317
Quelle difference il y a entre la splendeur & la gloire.	650. 651	<i>Superstition.</i>	
<i>Statilla</i>		Payenne condamnée mesme par l'Auteur.	612. 615
Combien vescu.	467	Instruction du mesme contre la superstition.	
<i>Stilpon.</i>			
De quelle opinion touchant le souuerain bien.	226. 230. 231		
<i>Stoïciens.</i>			
Doctrine des Stoïciens touchant les accidens.	240		
Quel est le bien des Stoïciens.	301		

DES MATIERES.

stitution.

là mesme.

Termes

Sylla.

Combien il fut cruel, & son ingratitude
enuers les Romains. 132

Combien dangereuse estoit la rougeur
qui luy montoit au visage. 234

Sylle.

Description du banc de Sylle. 570

T.

Table.

Que les amis de table, ne sont
pas les vrais amis. 263

Talus.

De quel instrument il fut inuenteur.
552

Tamufius.

Quel personnage, & ses Annales, quel-
les. 579. 580

Tartares

De quoy vestus. 553

Temperance.

Comment elle regne sur les voluptez,
& combien elle les hait. 539

Temps.

Ce que c'est proprement que le temps;
& comment il le faut ménager. 207.
208

Quelle est la vifesse du temps. 342

Combien il est plus puissant que la rai-
son à guerir les ennuy. 387. 388

S'il est quelque chose, & s'il a commen-
cé quand & le monde. 540

Quelle est sa force. 562

Combien est court & peu considerable
le temps où nous viuons. 631.

jusqu'à 638

Tous les temps sont indifferens aux bons
esprits. 651

Pourquoy Virgile, quand il parle du
temps, vse tousiours du terme de fuir.
678

Temps comparé au tonneau. *là mesme.*

Jeunesse.

Pourquoy c'est le meilleur de nostre
temps. 678. 679

Combien elle est vtile. 706

Combien nous perdons de ce temps qui
est si court. 721. 722

que c'est vn excellent remede aux in-
commoditez. 750

Temperament.

D'où viennent les changemens au tem-
perament des personnes. 604. 605

Philosophiques exposez.

370 371

Tesmoïn.

Quel bien nous reuient de nous imagi-
ner tousiours quelque personne de
bonne vie pour tesmoïn de nos a-
ctions. 235

Quels doiuent estre les tesmoins de nos
actions. 285

Thalie

La troisieme des Graces pourquoy ain-
si appelée. 8. 9

Theatre.

Comparaïson du Theatre & de l'Es-
chole. 353

Pourquoy l'on va au Theatre. 672.
673

Tibere.

De quelle façon il donnoit. 26

Quelle repartie il fit à celuy qui luy vou-
loit ramenteuoir ses bienfaits. 142

Tigre.

Merueilleux cours de ce fleuue. 658

Timagenes

Ennemy de Rome, pourquoy se faschoit
de la voir bruller. 565

Tisserant.

quel est l'art de Tisserant. 554

Tranquillité.

Tranquillité d'esprit combien prefera-
ble aux plus grandes dignitez. 313

D'où elle depend. 362

Qui sont ceux qui iouissent d'une veri-
table tranquillité d'esprit. 614.
615

Trauil.

Comment il dissipe les vices qu'engen-
dre l'oisiuete. 365. 366

que le trauil n'est horrible qu'à la veüe.
661

Tristesse.

Quel est le principal inconuenient de
la tristesse. 631

L'apparence de la tristesse pire que la
tristesse mesme. 634

Tubero.

Quelle estoit la frugalité de ce person-
nage. 618. 619

Combien il estima la pauureté. 629.

V.

Vaillant.

Vaillant homme, quel. 512. 513

Valet.

Si vn valet peut obliger son maistre. 64

65

IIII

T A B L E

Comment il faut traiter les valets. 335.	Comment elle porte aux belles actions. 82
336 Qu'autant de valets, autant d'ennemis. <i>la mesme.</i>	Comment elle precede la volupté. 82 Si la vertu est cause du souverain bien, ou si elle est le souverain bien elle mesme. 83
<i>Vanité</i>	Que faire plaisir est l'office de la vertu. 84
Compagne inseparable d'une grande fortune. 30	Quels caracteres laisse la vertu. 196
Vanité des grands, de vouloir qu'on face grand cas d'entrer chez eux. 171	Precepte profitable à ceux qui veulent suivre le chemin de la vertu. 234. 235
Exemples de cette vanité en Gracchus & Drusus. 171. 172	Quel contentement c'est d'avoir cheminé quelque'un à la vertu. 308
Quelle estoit la vanité de femmes Romaines. 188	En quoy consiste une partie de la vertu. 309
Vanité du monde depeinte au vif. 241	Si les vertus sont naturelles à l'homme. 348
Comparaison des vanitez du monde avec le debris d'un naufrage qui va flottât sur l'eau. 275. 276	que la beauté de la vertu ne depend point de celle du corps. 397
Combien la vanité humaine est grande. 750. 751	Si les vertus sont egales. 399
<i>Varus</i>	Belle comparaison qui fait voir les effets de la vertu. 400. 401
Chevalier Romain, & comment il meritoit sa place aux bonnes tables. 747. 748	Quels inconueniens s'ensuiuroient, si la vertu n'egaloit les choses qui de soy sont differentes. 401. 402
<i>Vatia</i>	Comment les actions de vertu sont egales & inegales. 397
Quel personnage, & comment il scauoit viure. 360. 361	Comment elle fait mespriser les tourmens & incommoditez. <i>la mesme, & suivantes.</i>
<i>Vendition.</i>	Comment elle rend tous les hommes vertueux egaux. 464
Ce que c'est que vendition. 126	Comment elle rend les aduersitez pretieuses. 411. 412
<i>Venin.</i>	Que toutes les vertus se rencontrent quelquesfois en celuy qui n'en fait paroistre qu'une. 412. 413
Venin des serpens & des malicieux, combien different.. 488	Si la vertu & la verité sont une mesme chose. 429
<i>Ventre.</i>	Que la vertu n'a faute de rien. 445
A combien d'hommes le ventre tout seul donne de l'exercice. 607	Louange de la vertu.. 448. 449
Pourquoy prendre garde de si près à ce qu'on luy donne, puisque c'est pour le perdre. 688	Arguments pour prouver que la vertu est suffisante pour faire viure heureusement. 522. 523. 524. 525
Combien la patience du ventre auance nostre liberté. 750	Comment elle rend l'homme parfaitement heureux. 569
<i>Verité.</i>	En combien de parties diuisees, & quelles sont ces parties. 593
L'amour de la verité est le premier bien de l'ame. 397.	qui sont les rauisseurs de la vertu. 610
Que la verité n'a que faire de raisons 592	Quelle doit estre l'estime des vertus. 614
Comment doit estre imprimée dans l'esprit des auditeurs. 674. 675	question des Stoïciens, si les vertus sont des animaux. 693. 694. 695
Ce que fait le peu de connoissance que nous auons de la verité. 723. 724	Description de la vertu empruntée & traduite des vers de Virgile composez sur un autre sujet. 798
<i>Verrucosus</i>	
Quel personnage, & ce que fait la memoire de la vertu. 107	
<i>Vers</i>	
Combien plus penetrans que la prose. 674	
<i>Virtu.</i>	
Combien indifferemment elle se communique à toutes personnes. 64	

DES MATIERES.

Comment on a connu la vertu. 732. 733
En combien de parcelles se peut diuifer
la vertu parfaite. 735. 736

Vertueux.

Pourquoy il ne meurt iamais trop tost.
474. 475
Combien profitables sont les exemples
des hommes verrueux. 618. 619
Quel est le deuoir des vertueux pendant
cette vie. 620. 621
Contentement de l'homme vertueux,
quel. 643. 644
quelle doit estre la resolution d'un hom-
me vertueux. 699. 700
Comme il se ploye & s'accommode à
tout. 735. 736
En quoy consiste la perfection de l'hom-
me vertueux. *là mesme.*

Viandes.

Belles comparaisons tirées des viandes
que nous mangeons. 505. 506
Excez des viandes, combien dangereux.
604
Maladies qui s'en ensuiuent. *là mesme.*
S'il est expedient de s'abstenir de l'usage
des viandes. 677
Que les moindres viandes deuiennent
bonnes & souhaitables par la faim. 750

Vices.

Comment ils se font la guerre. 15
Instruction pour discerner le vice d'a-
uec la vertu. 181. 182
Plus on se connoist éloigné du vice, plus
on est proche de la perfection. 218.
219
Par quels moyens les vices s'insinuent.
222
Que les lieux ne changent point les vi-
ces. 290. 291
Comment le vice nous fait la guerre.
330. 331
A quoy, il faut imputer nos vices. 346.
347
Combien les vices sont plus aisez à cor-
riger en ieunesse qu'en vieillesse. 347.
348
Que le vice est estranger à l'homme.
348
Le nombre des vices que produisent les
delices. 351
Comment le travail dissipe les vices
qu'engendre l'oisiueré. 366
Quels vices sont les plus dangereux. *là
mesme & suivantes.*
Comment les vices de tout vn peuple se
trouuent en chaque particulier. 595

Combien les vices sont anciens. 621. 622
Comment est fait le chemin du vice.
624

Combien le vice est dommageable à la
raison. 669
Si ce sont des animaux. 694
Que les plus beaux esprits ne sont pas
exempts de vices. 701. 702
Si les vices peuuent profiter à quelques-
vns. *là mesme & suivantes.*
Combien proches voisins des vertus.
733

Vicieux.

Que les plus vicieux mesmes oyent vo-
lontiers decrier les vices. 674. 675

Vicissitude

Des choses humaines, quelle. 335-
336

Victoire.

Qu'il n'y a plus belle victoire que de se
vaincre soy-mesme. 698. 699

Vie

Dont les Peres sont Autheurs, la moin-
dre partie de l'homme. 73
Comment la vie se perd. 208
Comment on peut quitter cette vie, &
la posseder. 214
Paradoxe Stoïque des moyens de quit-
ter cette vie. 238
Quelle est la durée de la vie humaine.
243. 244
Comment on acheue la vie, auant que
de l'auoir commencée. 274
Qu'il ne faut ny trop hair ny trop aimer
la vie. 275. 276
Vie priuée combien preferable à celle
descourtisans. 311
Si la mort nous oste la vie, ou si elle
en est seulement vne intermission.
312
Erreur commune en la recherche de la
vie heureuse. 328. 329
Si la longue vie apporte du plaisir. 375.
376
Vie sans apprehension est vne mer-
morte. 412
Auec combien de viffesse la vie s'écou-
le. 418
Ce qu'il faut faire pour bien ranger tou-
tes les parties de nostre vie. 425. 426
Si l'honneste vie est vn plus grand bien
que l'honneste mort. 429
Que la vie de l'homme est tousiours as-
sez longue. 466. 467
Ce qu'il faut considerer en la vie de
l'homme. *là mesme.*
Par quels moyens il est loisible de pro-

T A B L E

longer sa vie.	468. 469	Si elle doit faire souhaiter la mort.	
Si la vie de l'homme est accomplie en quelque temps qu'il meure, & comment.	463	375 376	
Combien la vie est peu de chose.	464	Quel doit estre le soin de la vieillesse.	
Quand est-ce qu'elle est vne seruitude.	466	383	
Vie des meschans pourquoy est tous-jours courte.	474. 475	quelles obligations ont les hommes à la vieillesse.	409. 410
Ce qui peut rendre la vie heureuse.	513. 514	Combien le temps de la vieillesse est propre pour vacquer aux biens de l'ame.	415. 416
Quelle est la vie bien-heureuse & le moyen d'y paruenir.	569. 570	Facetieuse comparaison de la vieillesse avec l'enfance.	497. 498
Difference entre la vie heureuse des Dieux & celle des hommes.	570. 571	Quel est le plus beau fruit de la vieillesse.	656
Quelle doit estre la mesure de la vie.	577. 578	<i>Ville.</i>	
Que est le plus long-temps de la vie.	579	Description du sac d'une ville.	202. 203
Quel est l'espace le plus considerable de la vie.	579	Combien l'air d'une ville est mauuais, & pourquoy.	656
Comment la vie de quelques-vns est-elle longue.	580. 581	<i>Vin.</i>	
Combien la vie est courte en comparaison de l'Eternité.	634. 635 638	Quand est-ce que le vin donne plus de plaisir.	748
Defaut tres grand de la vie humaine d'estre tousiours imparfaite.	393	<i>Virgile.</i>	
Moyen d'y remedier.	la mesme.	Ce qu'il a dit du mont Ethna.	476
Combien la vie est peu considerable.	645	Jugement de ses Georgiques.	521
De combien de maux la vie est accompagnée.	669	<i>Visites</i>	
Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifferentes.	688. 689	Des amis comment réjoüissent les malades.	468. 469
Ce qui peut faire l'heureuse vie.	735. 736	<i>Viure.</i>	
<i>Vieillards</i>		Que le Sage acheue de viure deuant que de mourir.	303
Qui ont des esperances & font des desseins, combien ridicules.	241	Pourquoy nous desirons de viure long-temps.	304
Combien les vieillards sont blasmables d'aimer les plaisirs des ieunes gens.	288. 288	<i>Vniuers.</i>	
Pourquoy les vieillards peuuent mieux parler de la mort que les ieunes gens.	297. 298. & la moins craindre. 299	Comment se fait le temperament de cét Vniuers.	100. 101
<i>Vieillesse.</i>		<i>Vœux.</i>	
Que toutes choses representēt à l'homme sa vieillesse.	236	Comment se font ordinairement les vœux.	23
Que la vieillesse n'est pas sans plaisir.	236. 237	Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.	232. 233
Cōment la vieillesse fortifie l'ame.	282	Quels doiuent estre les vœux des personnes reconnoissantes pour leurs bienfaiteurs.	165. 166. 167
Combien est douce la mort qui est causée par la vieillesse.	287	<i>Voix.</i>	
Que la vieillesse est vne maladie sans remede.	296	Comment il faut conduire la voix.	249. 250
		<i>Volonté.</i>	
		quel est le propre de la volonté.	25
		que la seule volonté ne suffit pas pour acquerir de l'obligation sur quel-qu'un.	151. 152
		Si la seule volonté suffit pour éuiter le nom d'ingrat.	193
		Quelle est la peruerfité de la volonté humaine.	426. 427

DES MATIERES.

Volupté.

Quelle est la volupté du Sage. 182
Comment les voluptez nous gastent.

348. 349

Combien nuisibles à la longue vie. 374.

375

Voluptez de l'esprit combien preferables à celles du corps. 471. 472

Qu'il ne faut point mesler la volupté parmy la douleur. 636. 637

Combien c'est vne chose basse. 754

Voyages.

Qu'ils font perdre le fruit de la vie contemplative. 416

Combien il est inutile de voyager sans la Philosophie. 657. 658

Et sans amandement de vie. *la mesme.*

Si l'on peut tirer de l'utilité des grands voyages, & comment se font agreables. 658. 659. 660

Vray.

Quelle est la difference qu'il y a entre le vray & le vray-semblable. 725. 726

Vsage.

Quel doit estre l'usage des choses. 614

Vsure.

Ce que c'est quel'vsure. 189

Vtile.

Que nous ne sçauons pas faire choix des choses qui nous sont vtilles. 323. 324

Vulgaire.

Mauuais naturel du vulgaire. 635

X.

Xenophon.

Xenophon fils d'Ariston, & que s'il n'eust esté son fils, l'on n'eust peu sçauoir qu'Ariston eust esté au monde.

74. 75

Xerxes

Quoy que vain, combien fortifié dans la vanité par les siens. 168. 169

Y.

Yeux.

Yeux debilitiez par les longues maladies, à quoy comparez. 503

Plus propres que les autres sens à connoistre le bien. 756

Yvresse.

Ce que c'est que l'ivresse d'esprit. 705

Yvrognes.

Si l'on peut fier vn secret aux yvrognes. 499. 500

Combien ce mot d'ivre a de significations. *la mesme.*

Combien l'ivresse est indigne d'un homme d'honneur. 501. 502

Quelques yvrognes qui furent discrets & auisez. 499. 500

Auis de l'Authcur touchant l'ivrognerie. 500. 501

Pourtrait de l'homme ivre. *la mesme.*

Malheurs qui s'ensuiuent de l'ivrognerie publique. 503. 504

Combien pernicieuse & dangereuse est l'ivrognerie. 607. 608

Z.

Zeleucus.

Zeleucus, quelles villes polica par ses loix. 551

Zenon.

Pourquoy il fit plaisir à vn homme qu'il sçauoit bien en estre indigne. 114

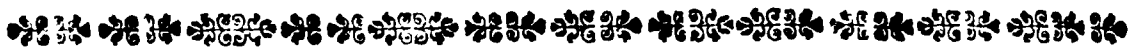
Combien digne d'honneur. 391

Quel personnage, & quelle estoit la secte qu'il institua. 499

De quelle opinion estoit ce Philosophe. 542

Comment il apprend à mourir. 660

Fin de la Table des Matieres.



PRIVILEGE DV ROY.



LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre: A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Preuosts, Baillifs & Seneschaux ou leurs Lieutenans, & à tous nos autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire en nostre bonne ville de Paris, nous a fait dire & remonstrer, qu'il a avec grands fraiz fait de nouveau mettre en beau François par le Sieur PIERRE DU RYER, toutes les Oeuures de SENEQUE, restant à traduire apres ce que Messire FRANÇOIS DE MALHERBE en auoit donné au public, lesquelles il a desia imprimées en vertu du Priuilege qu'il a de nous obtenu: mais d'autant qu'il craint que d'autres Libraires ou Imprimeurs plus enuieux de leur profit que de celui du public, voyant ledit Priuilege expiré ne voulussent contrefaire lesdites Oeuures de Seneque, en tout ou partie, ce qui causeroit vn notable dommage au Suppliant, s'il ne luy estoit pourueu de nos Lettres à ce necessaires, Nous requerant humblement icelles: A CES CAUSES, desirant fauorablement traiter ledit Exposant, & luy donner moyen de retirer les fraiz qu'il luy a conuenu faire, & qu'il faudra encore cy-apres faire, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer toutes lesdites Oeuures de Seneque en François, tant de la version de Messire François de Malherbe que dudit Pierre du Ryer, soit en vn seul volume ou en plusieurs, ainsi qu'il aduifera bon estre, durant le temps & espace de Dix Ans entiers & accomplis, à compter du iour que toutes lesdites Oeuures seront acheuées d'imprimer, ou parties d'icelles: Faisant defences à tous Imprimeurs & Libraires, ou autres de les contre-faire, ny en vendre de contre-faites & d'autres impressions, que de celles qu'aura fait ou fait faire ledit de Sommauille, ou autres ayant droit de luy, encore qu'aucun desdits Priuileges fust expiré, à peine de quinze cens liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, confiscation de tous les exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests; Voulant qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits liures autant des presentes elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoustée comme à l'Original; A condition qu'il feramis deux exemplaires dudit liure dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre tres cher & feal Cheualier Garde des Sceaux de France le Sieur Molé, auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des presentes. Si vous mandons, que du contenu en icelles vous fassiez jouir & vser pleinement ledit de Sommauille, ou ceux qui auront droit de luy, faisant cesser tous troubles & empeschemens qui pourroient luy estre donnez. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire tous actes & exploits necessaires, Car tel est nostre plaisir: Nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, & toutes autres lettres à ce contraires, ausquelles nous auons derogé & derogeons par ces presentes. Donné à Paris, ce 25. iour de Septembre, l'an de grace mil six cens cinquante vn: Et de nostre regne le neufiesme. Par le Roy en son Conseil, LE BRUN, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Le present Priuilege a esté signifié à tous les Libraires, Imprimeurs & Relieurs de la Communauté, suivant le proces verbal de Coulon Sergent Royal, en date du 31. Mars, premier & deuxiesme iour d'Avril 1654.

Registré sur le Liure de ladite Communauté, suivant l'Arrest du Parlement en datte du 8. Avril dernier, le 29. May 1653. BALLARD.

Les exemplaires ont esté fournis.

Acheuë d'imprimer en vertu du Priuilege cy-dessus le 14. Octobre 1658.